



LA DOCTRINE
SPIRITUELLE
DU
P. LOUIS LALLEMANT

LA DOCTRINE
SPIRITUELLE

DU

P. Louis Lallemant

de la Compagnie de Jésus

PRÉCÉDÉE DE SA VIE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

J. GABALDA & C^{ie}

RUE BONAPARTE, 90

1908

AVERTISSEMENT

Le P. Louis Lallemant a laissé parmi nous une odeur de sainteté qui dure encore. C'est pour la conserver et pour la faire passer à la postérité, que j'ai pris le dessein de donner au public, avec sa Doctrine spirituelle, un abrégé de sa Vie. J'aurais mieux exécuté ce dessein, si j'avais pu avoir la communication des mémoires qu'on a mis entre les mains d'un de nos Pères de la province de Champagne, qui promettait de composer l'histoire entière de la vie du saint homme.

Ce que j'en rapporte est appuyé sur le témoignage public de tous ceux qui l'ont connu, et surtout de ses disciples, et les grâces intérieures qu'on n'a pu apprendre de lui-même, ont été remarquées par quelques-uns de ses confesseurs et de ses plus intimes amis, par le P. Pierre Meflant, par le P. Jean Bagot, par le P. Antoine Vuher, par le P. Jacques Grandami, quatre théologiens qui, par leur éminente vertu et leur grande capacité, méritaient d'être ses confidents.

Quant à sa Doctrine spirituelle, elle a été fidèlement recueillie par le P. Jean Rigoleuc, né en

1595 et mort en 1658, qui, loin de lui rien ôter de sa force ni de son onction, lui en a plutôt ajouté. Le recueil qu'il en avait fait a été gardé par un autre saint homme, que la reconnaissance demande que nous fassions connaître à son tour. C'est le P. Vincent Huby, qui, par le pouvoir qu'il avait sur mon esprit, m'a engagé à entreprendre les petits ouvrages auxquels je donne le peu de temps que mes occupations me laissent libre.

J'ai trouvé depuis peu, parmi les papiers du P. Jean-Joseph Surin, né en 1600 et mort le 21 avril 1665, un cahier où il avait écrit de sa main quelques pieux sentiments de son directeur le P. Louis Lallemant. Comme l'on ne pouvait plus les mettre chacun en son lieu dans le recueil du P. Rigoleuc, on les donne à part, de la manière que le P. Surin les avait marqués.

Au reste, pour obéir aux décrets d'Urbain VIII et des autres souverains pontifes, je proteste qu'en la Vie du P. Lallemant je ne demande du lecteur qu'une foi humaine, et qu'en parlant de ce Père comme d'un saint homme, je ne prétends nullement lui attribuer un titre qu'il n'appartient qu'au saint siège apostolique de donner à ceux qu'il en juge dignes.

LA VIE

DU P. LOUIS LALLEMANT

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Le Père Louis Lallemant naquit en Champagne, à Châlons-sur-Marne, en 1578. Il était fils unique du bailly de la comté de Vertus, qui a été autrefois un apanage des filles de France. Son père l'envoya dès ses plus tendres années à Bourges, pour y commencer ses études au collège des Pères de la Compagnie de Jésus.

Dieu lui avait donné toutes les dispositions de la nature et de la grâce, qui étaient nécessaires pour l'accomplissement des grands desseins qu'il avait sur lui : un esprit éminent et capable de toutes les sciences; un jugement pénétrant et solide; un naturel doux, franc et honnête; beaucoup d'amour pour l'étude; une horreur extrême du vice, et principalement de l'impureté; une haute idée du service de Dieu, et un attrait particulier pour la vie intérieure.

Tout enfant qu'il était, il pratiquait le recueillement intérieur, sans le connaître. *Il faut, disait-il, que je demeure toujours chez moi. Il n'en faut jamais entièrement sortir.* Cette maxime qu'il avait apprise du Saint-Esprit, sans que les hommes lui en eussent fait de leçon, était gravée si avant dans son cœur, qu'il avait dès lors une continue attention sur lui-même, ne craignant rien tant que de s'épancher au dehors.

La dévotion qu'il avait pour la sainte Vierge, lui fit désirer d'être de la Congrégation qui lui est consacrée au collège de Bourges, et l'on peut dire que ce fut là son premier noviciat de la vie religieuse dont il avait déjà formé le dessein.

L'image de la perfection que Dieu lui avait découverte, se présentait sans cesse à son esprit avec des attrait qui le charmaient; et le désir qu'il en ressentait souvent, même dans les récréations avec ses compagnons, lui causait de si grands transports, que son visage en paraissait tout enflammé, ses yeux étincelaient, et il était obligé de quitter la compagnie pour aller s'abandonner en secret aux mouvements de la grâce.

Ayant fait ses humanités et une année de rhétorique à Bourges, son père le rappela pour l'envoyer à Verdun faire une seconde année de rhétorique. Il la fit avec beaucoup de succès, et ensuite ayant demandé d'être de la Compagnie de Jésus, il y fut reçu, et il entra au noviciat de

Nancy, le dixième de décembre 1605, à l'âge de dix-huit ans.

Dieu lui fit la grâce de concevoir d'abord la vraie idée de la perfection que saint Ignace propose à ses enfants. La vie et la conduite de ce saint Patriarche fut le modèle qu'il entreprit d'imiter, et il s'étudia particulièrement, à son exemple, à mortifier l'activité de son esprit, et à soumettre à la grâce, comme lui, tous les mouvements de son cœur. En quoi il fit bientôt de si grands progrès, que ceux qui l'avaient connu auparavant, étaient surpris de voir qu'il eût acquis en si peu de temps cette paix et cette égalité qui sont le caractère d'une vertu consommée.

Après son noviciat, on lui fit faire ses études de philosophie et de théologie, tout de suite à Pont-à-Mousson, un mal habituel de tête et d'estomac dont il était travaillé, n'ayant pas permis aux supérieurs de l'appliquer à la régence des basses classes et des humanités, selon la coutume de la Compagnie.

L'an 1616, les collèges de Champagne, de Bourgogne et de Lorraine ayant été détachés de la province de France, pour faire à l'avenir une province particulière, qui porte le nom de Champagne, le P. Louis Lallemant demeura dans celle de France, et fit sa profession solennelle des quatre vœux à Paris, le vingt-huitième d'octobre

1.

1621. Il enseigna en divers lieux les sciences spéculatives, trois ans la philosophie, quatre ans les mathématiques, trois ans la théologie morale, et deux ans la scolastique à Paris. Ensuite, il fut quatre ans Recteur au noviciat, et maître des novices; trois ans Directeur du second noviciat, Préfet des hautes études, et quelques mois Recteur du collège de Bourges.

Voilà le cours de sa vie et la suite de ses emplois, dont il s'acquitta si excellemment, qu'il peut être mis au rang des plus illustres sujets de la Compagnie. Mais, quoiqu'il fût propre à tout, il est pourtant vrai que le gouvernement et la direction étaient les deux emplois pour lesquels il avait reçu du Ciel de plus rares talents.

Le Saint-Esprit, qui en voulait faire un supérieur et un directeur accompli, et capable d'en former un grand nombre d'autres, lui avait servi de maître, et l'avait lui-même instruit dans la vie spirituelle dès ses premières années, comme nous l'avons déjà remarqué. Il se l'était attaché par une dévotion toute particulière, qu'il lui avait inspirée pour sa personne adorable. Il lui avait découvert tous les mystères de la grâce les plus secrets. Il l'avait fait entrer profondément dans la connaissance de ses dons, et il les lui avait communiqués avec cette libéralité dont il n'use qu'envers les âmes qu'il veut élever à la plus éminente sainteté.

La crainte du Seigneur, qui est la base des autres dons et le fondement de tout l'édifice spirituel, fut toujours en lui ce qu'elle est dans les vrais enfants de Dieu, fondée sur une solide humilité, et accompagnée des autres vertus qu'elle introduit et qu'elle conserve dans les âmes; savoir : l'innocence, la pureté, la mortification et le dégagement des choses de la terre.

La connaissance qu'il avait de son néant, de la corruption de la nature et de ses misères, de la grandeur de Dieu et de la dépendance que les créatures ont du Créateur, le tenait dans un continuel abaissement sous cette souveraine et adorable Majesté. Les bas sentiments qu'il avait de lui-même, lui faisaient aimer sa propre abjection, et l'amour de l'abjection le portait à chercher toutes les occasions de s'humilier et d'être humilié, et à embrasser avec joie celles qui se présentaient. L'esprit d'anéantissement du Fils de Dieu dans l'Incarnation, était le modèle d'humilité qu'il se proposait, et le Sacré Cœur du Verbe incarné était l'école où il s'instruisait de la pratique de cette vertu. C'est dans cette école, et c'est de ce divin Maître qu'il avait appris cette sublime leçon d'humilité, de s'oublier lui-même et de demeurer enseveli dans son néant, de telle sorte qu'il ne s'occupait de ce qui le regardait, qu'il n'en parlait et qu'il n'y pensait non plus que s'il n'eût point été, à moins que la nécessité

ne l'y obligeât, ou qu'un mouvement manifeste de la grâce ne l'y portât.

Son extérieur et toutes ses manières respiraient l'humilité. Tout ce qu'il faisait, il le faisait sans empressement, à petit bruit, et comme s'il eût voulu se le cacher à lui-même, tant il était humble et ennemi de l'ostentation. Pour la même raison, il se portait plus volontiers à coopérer secrètement aux bonnes œuvres des autres, qu'à les entreprendre lui-même ; et bien qu'il ne parût point dans leur exécution, souvent il y avait la meilleure part, soit pour en avoir été l'auteur par son conseil ou par ses exhortations ; soit pour les avoir soutenues par son crédit et son autorité ; soit pour y avoir plus contribué que nul autre par sa conduite et par ses soins. Il estimait que les supérieurs en doivent user ainsi à l'égard de leurs inférieurs, s'intéressant dans leurs travaux, les aidant et les favorisant dans leurs saintes entreprises ; les employant dans les occasions qui se présentent de procurer la gloire de Dieu et le bien des âmes, sans vouloir tout faire par eux-mêmes, et se charger d'une multitude d'occupations au dehors, qui les empêchent ordinairement de s'appliquer, autant qu'il faudrait, au gouvernement de leur maison. Il disait que cette manière d'agir des supérieurs gagne extrêmement les inférieurs, et les encourage à bien faire leur devoir, se voyant assistés et secondés dans

leurs fonctions par ceux qui leur tiennent la place de Dieu.

L'esprit de crainte filiale, qu'il eut dès son enfance, fut le fidèle gardien qui lui conserva sans tache la robe d'innocence qu'il avait reçue au baptême, et le précieux trésor de la virginité. Celui de nos pères qui entendit sa confession générale dans sa dernière maladie, homme très capable et d'une singulière prudence, protesta qu'il ne craindrait point d'assurer par serment, s'il en était besoin, qu'il n'avait jamais commis de péché mortel, et qu'il était si chaste, qu'il semblait ne rien tenir de la corruption de la nature. Jamais il n'eut de tentation, ni de mouvement contraires à la pureté.

Sa grande maxime était qu'on n'avance dans la perfection qu'à proportion du progrès qu'on fait dans la pureté du cœur; qu'elle est le chemin le plus court et le plus assuré pour arriver à l'union divine, et le moyen infailible de se disposer aux grandes communications de Dieu. Il le savait par son expérience, et il n'y avait rien à quoi il s'appliquât davantage qu'à tenir son âme pure, sans y souffrir volontairement la moindre tache qui pût déplaire aux yeux de Dieu. C'est pour cela qu'il veillait sans cesse sur son intérieur, qu'il examinait si soigneusement tous les mouvements de son cœur, et qu'il se confessait tous les jours avec la dernière exactitude.

La confession journalière était un des points qu'il recommandait le plus à ceux de nos pères qu'il voyait touchés d'un désir particulier de leur perfection. Il leur conseillait de se présenter chaque jour au tribunal de la pénitence, pour s'y accuser des moindres dérèglements de leur vie, et pour y rendre compte de tout ce qui concernait leur conduite spirituelle.

Il en usait lui-même de la sorte; et comme il apportait toujours à la confession toutes les dispositions qu'elle demande, une vive foi à Jésus-Christ présent en la personne des prêtres, une parfaite confiance en la puissance qui leur a été donnée, une humble et amoureuse contrition de ses fautes, un zèle sincère de les réparer, et de satisfaire pleinement à Dieu; il expérimentait sensiblement les effets du Sacrement, dont la grâce propre est la pureté de conscience.

Il était si fidèle à la grâce, que jamais il ne commettait de faute avec vue. Dès qu'il apercevait l'ombre du moindre péché, il s'en éloignait de toutes ses forces; et le P. Rigoleuc témoigne, que dans les récréations on remarquait quelquefois qu'il se taisait tout court, pour obéir à la lumière qui lui montrait quelque imperfection en ce qu'il avait commencé de dire.

Bien loin de donner à son corps des satisfactions qui pussent souiller son âme, il ne pensait

continuellement qu'à le mortifier en tous ses sens. Il est certain que ses austérités corporelles surpassaient ses forces, et leur excès abrégé de beaucoup sa vie, au jugement de ses plus intimes amis.

Quant à l'abnégation intérieure qui fait la plus noble partie du sacrifice spirituel, il la pratiquait sans relâche avec une extrême rigueur, combattant toutes ses inclinations, ou les assujettissant à l'esprit de Dieu. De sorte que par une pleine victoire de ses passions, il en était venu à cet heureux état de mort, où la nature étant parfaitement soumise à la grâce, n'apporte plus d'obstacles à la vie divine, que le Saint-Esprit veut communiquer à l'âme.

Il aimait autant la pauvreté, que le monde la fuit ordinairement. Depuis qu'il se fut engagé à la suite de Jésus-Christ, il ne voulut avoir à son usage que les choses qui lui étaient précisément nécessaires, les plus viles, les plus usées, les moins commodes de la maison. Tous les meubles de sa chambre ne consistaient qu'en un méchant petit lit sans tour, une table, deux chaises, un prie-Dieu, un bréviaire, une bible, et trois ou quatre autres livres dont il ne pouvait se passer. Il se faisait un plaisir de manquer toujours de quelque chose, pour être dans un continuel exercice de pauvreté; cachant ses besoins et ses petites incommodités avec plus de soin que les

avares ne cachent leurs trésors, de peur que la charité des supérieurs, ou des officiers, ne lui ôtât l'occasion de les souffrir. Mais l'idée qu'il avait de la pauvreté évangélique ne se bornait pas au dépouillement des choses extérieures. Il la portait jusqu'au plus haut degré où elle puisse monter, qui est le dégagement général de toutes les créatures, et cette parfaite nudité d'esprit, qui s'élevant même au-dessus des grâces et des dons de Dieu, ne cherche que Dieu seul, n'envise que Dieu, et ne s'attache qu'à Dieu. C'était là un des sublimes points de sa doctrine, par la pratique duquel il était parvenu au pur amour.

Il avait naturellement un grand courage, et une fermeté d'esprit à ne se rebuter de rien dans l'exécution et dans la poursuite de ses desseins. Mais sa principale force venait d'un don de la grâce, qui, le revêtant de l'esprit de Dieu, lui faisait tout entreprendre, et tout souffrir quant il s'agissait de l'intérêt de Dieu. Il s'y sentait si puissamment animé, que rien n'était capable de l'arrêter, ni les difficultés de l'entreprise, ni le travail, ni les oppositions du monde, ni les considérations de la prudence humaine, ni la crainte de mauvais succès. Il lui suffisait de connaître que Dieu voulait cela de lui, pour le porter à l'embrasser, et pour lui faire croire qu'il en viendrait à bout.

Bien que sa santé ne fût pas des plus robustes,

il ne s'épargnait nullement, travaillant sans relâche dans l'exercice de son emploi, et dans toutes les occasions où l'obéissance et la charité l'engageaient pour la gloire de Dieu et pour le service du prochain. La ferveur de l'esprit suppléait à la faiblesse du corps, et le soutenait de telle sorte qu'il paraissait infatigable.

La patience et la douceur sont les plus nobles effets et les plus solides preuves de la force. Le P. Lallemant a excellé en l'une et en l'autre. Il souffrait de si bonne grâce, qu'à le voir souffrir, on eût jugé qu'il n'eût rien souffert. Comme il était parfaitement maître de lui-même, jamais on ne remarquait en lui d'inégalité d'esprit, ni d'humeur. Il possédait son âme dans une paix profonde, et la sérénité paraissait toujours sur son visage. Jamais il ne disait une parole plus haute que l'autre.

Ce courage surnaturel dont il était animé, lui faisait demander à Dieu, comme saint Ignace, d'être contredit et traversé de tout le monde dans ses desseins, non seulement pour avoir occasion de souffrir; mais afin que le succès de ses entreprises fût d'autant plus glorieux à Dieu, qu'il lui aurait fallu surmonter plus de difficultés pour en venir à bout.

Il demanda pendant trois ans d'être envoyé aux missions étrangères, et particulièrement en celle du Canada, quoiqu'on n'y fasse pas tant

de conversions qu'ailleurs; mais elle est plus féconde en travaux et en croix; elle est moins éclatante, et contribue plus que les autres à la sanctification des missionnaires. C'est ce qui la lui faisait aimer par-dessus toutes les autres : et n'ayant pu obtenir d'y aller lui-même, il s'employa toujours à procurer à cette mission de fervents ouvriers, et à lui rendre en France tous les services qui dépendaient de lui.

L'amour des missions naissait de cet esprit de piété, qui, lui faisant regarder les âmes comme les images de Dieu, ornées du caractère de sa ressemblance, et rachetées par le Sang de son Fils, lui inspirait une sensible douleur de leur perte, et un désir ardent de leur salut. Car c'est le don de piété qui met dans le cœur des saints les tendresses d'amour et de zèle qu'ils ont pour Dieu et pour le prochain. C'est ce don qui communique à la charité un attrait et une suavité qu'elle n'a point sans lui. Ce don est aussi rare qu'il est précieux et nécessaire aux hommes de lettres, et aux ouvriers de l'Évangile, pour empêcher que l'étude et le tracas des fonctions extérieures ne leur dessèchent l'esprit.

Le P. Lallemant était rempli d'une onction de piété qui paraissait dans toutes ses actions et particulièrement dans celles qui regardaient immédiatement Dieu, comme lorsqu'il récitait l'Office divin, qu'il célébrait la sainte messe,

qu'il administrait les sacrements, et jusque dans les plus petites choses, comme quand il faisait un signe de croix, ou qu'il prenait de l'eau bénite. Il faisait cela d'un air qui marquait un fonds de dévotion également tendre et solide.

Il n'avait point de plus doux plaisir que de s'entretenir familièrement avec Dieu, appelant l'oraison sa félicité sur la terre, et lui donnant plus de temps qu'à nulle autre de ses occupations. Il y passait même quelquefois pendant la nuit plusieurs heures, qu'il dérobaît au sommeil. Un jour étant seul avec un de ses amis après du feu, il lui avoua qu'il n'avait nulle peine à élever son esprit à Dieu : que cela lui était aussi aisé, que de jeter les yeux sur les chenets qui soutenaient le bois du foyer.

Rien ne le touchait hors de l'intérêt de Dieu. Toute son occupation intérieure était de découvrir en chaque chose particulière les desseins de Dieu, et ensuite les ayant reconnus, de se livrer à Dieu pour les exécuter selon les lumières de la grâce par l'esprit de Jésus-Christ.

Il éprouva toujours sensiblement la direction du Saint-Esprit dans l'oraison, même avant qu'il fût arrivé à cet état que les mystiques nomment passif ou surnaturel, parce que l'âme ne fait qu'y consentir à l'opération de Dieu, d'une manière qui ne lui est point naturelle. Ainsi, quand il allait à l'oraison, il se trouvait éclairé d'une

lumière divine, qui lui en montrait le sujet et les points, et qui lui en faisait former tous les actes, comme il témoigne dans un de ses écrits.

Sa grande dévotion était le Verbe Incarné. Toutes les puissances de son âme étaient remplies de sa personne adorable, de ses états et de ses mystères. Celui de la sainte Eucharistie était l'objet de son culte particulier, et le sujet le plus ordinaire de ses entretiens, et quand il en parlait, il se surmontait lui-même. Toutes ses pratiques de piété regardaient l'Homme-Dieu, ou se rapportaient à lui, et l'amour de Notre Seigneur était le fond de toute sa conduite. Rien ne lui faisait paraître les vertus plus aimables, que de les considérer comme déifiées en Jésus-Christ. Dans cette vue, celles qui sont naturellement les plus rebutantes ou les plus difficiles, avaient pour lui plus d'attrait.

Tout ce qui porte le caractère du Fils de Dieu, tout ce qui a liaison avec lui et qui le touche, lui était infiniment cher; et par cette considération il avait des tendresses inconcevables pour la sainte Vierge et pour saint Joseph, et il entretenait un commerce d'amour et de familiarité avec ceux d'entre les Anges qui sont spécialement dévoués au Verbe incarné et à sa sainte Mère.

On a remarqué qu'il disait tous les jours une partie du Rosaire : mais il honorait bien plus la

sainte Vierge par de sublimes sentiments d'estime, de respect, d'amour et de confiance, que par des pratiques extérieures.

Il avait une grâce extraordinaire pour inspirer à tout le monde la dévotion à saint Joseph, et il conseillait aux personnes qui voulaient entrer dans les voies spirituelles, de se proposer pour modèle d'humilité, Jésus-Christ; pour modèle de pureté, la sainte Vierge; et pour modèle de vie intérieure, saint Joseph. C'était sur ces divins modèles qu'il travaillait à sa perfection, et il était aisé de connaître combien il les avait heureusement exprimés en lui-même.

Il pratiquait chaque jour, en l'honneur de saint Joseph, quatre petits exercices, dont il tirait de merveilleux avantages. Les deux premiers étaient pour la matinée, et les deux autres pour l'après-dînée. Le premier était de faire une élévation d'esprit vers le cœur de saint Joseph, pour y remarquer combien il avait été fidèle à recevoir la grâce : puis faisant un retour sur son cœur, pour y reconnaître son peu de fidélité, il s'humiliait et s'encourageait. Le second était de considérer comment saint Joseph accordait parfaitement la vie intérieure avec ses occupations extérieures. Ensuite réfléchissant sur lui-même et sur ses occupations, il voyait ce qui leur avait manqué de la perfection de son modèle. Par cet exercice, il fit un tel progrès, que

sur la fin de ses jours il ne sortait jamais de son recueillement intérieur : et l'application qu'il donnait aux choses extérieures, au lieu de diminuer son union avec Dieu, servait pour l'accroître. Le troisième était d'accompagner saint Joseph comme époux de la sainte Vierge, et de considérer les admirables connaissances qu'il avait eues de sa virginité et de sa maternité, ensuite de son humble soumission à croire la révélation de l'Ange touchant le mystère de l'Incarnation. Par cet exercice, il s'excitait à aimer saint Joseph pour l'amour de sa très sainte épouse. Le quatrième était de se représenter les adorations et les hommages d'amour et de reconnaissance que saint Joseph rendait au saint enfant Jésus, et d'en demander la participation pour adorer et aimer ce divin enfant avec les sentiments du plus profond respect, et du plus tendre amour dont il était capable. Il voulut porter jusqu'au tombeau des marques de sa dévotion envers saint Joseph ; et il pria qu'on mit avec lui, dans son cercueil une image de son bien-aimé patron.

L'on a reconnu en plusieurs rencontres, que saint Joseph ne lui refusait rien de ce qu'il lui demandait ; et lorsqu'il voulait le faire honorer par quelques-uns, il les assurait qu'il n'y avait point de grâces qu'ils n'obtinsent par son entremise. Il en usa de la sorte à l'égard du P. Paul

Ragueneau et du P. Jacques Nouet, qui étaient régents des basses classes au collège de Bourges, pendant qu'il en était Recteur. Comme il reconnaissait en eux de grandes dispositions à la vertu, il prenait un soin particulier de leur avancement spirituel. La fête de saint Joseph approchant, il les appela tous deux, et leur promit de leur faire obtenir par l'intercession de ce grand saint, tout ce qu'ils demanderaient, s'ils voulaient exhorter leurs écoliers à lui être dévots, et à faire quelque chose d'extraordinaire le jour de sa fête. Les deux jeunes régents s'y engagèrent, et firent communier ce jour-là tous les écoliers; ensuite ils allèrent proposer au père Recteur, chacun ce qu'ils souhaitaient que saint Joseph leur obtînt. Le P. Nouet demanda la grâce de parler et d'écrire dignement de Notre Seigneur. Et le lendemain étant allé trouver le P. Lallemant pour lui dire, qu'après y avoir bien pensé, il avait envie de demander une autre grâce qu'il croyait plus utile pour sa perfection, le père lui répondit qu'il n'était plus temps de demander une autre grâce, que la première lui avait déjà été accordée, et qu'il ne s'était engagé que pour celle-ci. Cette grâce a paru avec éclat dans tout le cours de la vie du P. Nouet. Ses prédications et ses livres en ont été des preuves, et surtout son grand ouvrage de Jésus-Christ, qui lui a coûté le travail de plusieurs années, et qu'il

n'acheva qu'un peu avant sa mort. Quant au P. Ragueneau, qui a raconté tout ceci à Madame Marin, religieuse bénédictine de Montmartre, il n'a point voulu dire la grâce qu'il avait fait demander à saint Joseph par le P. Lallemant. C'était apparemment quelque grâce intérieure, que son humilité l'obligeait de cacher, comme quantité d'autres faveurs et de précieux dons qu'il avait reçus du ciel. Car c'était un parfait religieux, d'une vaste étendue d'esprit, d'une singulière pénétration et solidité de jugement, d'un courage héroïque, et capable des plus grandes entreprises, d'une simplicité, d'une admirable confiance en Dieu, et d'une expérience consommée dans les choses spirituelles; un homme entièrement dégagé de tous les intérêts temporels, et qui ne respirait que l'amour de Dieu et le zèle des âmes. Il fut un des premiers missionnaires de la Nouvelle France, et j'ai appris du P. Joseph Poncet et du P. François Le Mercier, deux saints religieux qui avaient été ses collègues dans ses travaux apostoliques, qu'il n'y avait personne qui eût rendu plus de service à l'Église du Canada, ni qui méritât à plus juste titre le nom d'Apôtre. Étant depuis repassé en France, pour y être procureur de sa chère mission, il fit éclater le rare talent que Dieu lui avait donné pour la direction. La Providence lui adressait une infinité de bonnes âmes, et surtout

de celles qui étaient conduites par des voies extraordinaires, et il s'employait avec une charité immense à les assister, et de bouche et par lettres. On lui écrivait de tous côtés, et ses réponses portaient la lumière et l'onction du Saint-Esprit dans le cœur des personnes qui les recevaient. Il mourut saintement à Paris, le troisième jour de septembre 1680, âgé de 75 ans. Il serait à souhaiter que quelqu'un voulût prendre le soin de ses lettres, pour les donner au public. Revenons au P. Louis Lallemant.

Il était du sentiment de ceux qui croient que quand l'Incarnation du Fils de Dieu fut proposée aux Anges, outre l'hommage que tous les Anges fidèles rendirent à l'Homme-Dieu, quelques-uns se dévouèrent particulièrement à lui et à la Vierge Mère, de laquelle il devait naître, qu'ils les accompagnaient d'ordinaire l'un et l'autre durant leur vie mortelle, et qu'un de leurs offices est d'inspirer leur dévotion aux âmes, et de rendre toutes sortes d'assistances à leurs dévots. Par cette considération, il honorait spécialement ces saints Anges, et il avait fait une alliance spirituelle avec eux pour honorer et aimer Jésus-Christ et Marie, pour les faire connaître et aimer de tout le monde, et pour procurer l'accroissement de leur gloire. Il ne disait jamais la messe, qu'il ne priât les Anges du Verbe incarné de l'accompagner à l'autel; et quand il se mettait à

réciter son office, il invitait les Anges de la cour de la sainte Vierge de se joindre à lui pour chanter les louanges de Dieu.

Depuis qu'il eut formé le dessein d'entrer dans la Compagnie de Jésus, il commença de regarder saint Ignace comme son père, ayant pour lui des sentiments de fils, et recourant à lui avec confiance dans tous ses besoins.

Il posséda la piété dans toute son étendue, et ce don céleste opérait en lui tous les effets qu'il peut produire : une soumission filiale pour ses supérieurs, une bonté paternelle pour ses inférieurs, une charité fraternelle pour tout le monde.

C'est la piété qui perfectionne l'obéissance, en faisant qu'on ne regarde que Dieu dans les supérieurs, et qu'on a pour eux des sentiments de fils. Le P. Lallemant était dans cette disposition ; et sa joie était de régler ses emplois et sa conduite par l'obéissance, comme par la vraie interprète de la volonté de Dieu. Pour le pouvoir faire avec plus de perfection, il ne demandait rien, ni ne refusait rien, ne se permettant pas même la liberté des désirs et des répugnances, toujours prêt à faire ce qui était le plus laborieux, ou le moins à son goût, dès qu'il connaissait que les supérieurs le souhaitaient, sans attendre qu'ils lui en donnassent un ordre exprès.

Il recommandait singulièrement à ses novices

l'obéissance, et il leur faisait faire l'examen particulier sur cette vertu des cinq et des six mois de suite. *Ne vous ennuyez pas, mes frères,* leur disait-il, *si je vous retiens si longtemps sur l'obéissance. Si vous pouvez vous y rendre parfaits, tenez pour certain que vous serez dans la voie droite et assurée de sainteté.*

Son exactitude en l'observance des règles venait du même principe, parce qu'elles lui marquaient en détail ce que Dieu voulait de lui; il les avait en une singulière vénération, et les gardait avec cet esprit d'amour, qui est le propre des parfaits religieux.

Mais le point où son esprit de piété a paru avec plus d'éclat, c'est en sa conduite à l'égard de ses égaux et de ses inférieurs. C'est en cela qu'on peut dire qu'il n'a point eu son pareil.

La charité avait en lui toutes les qualités que saint Paul lui attribue. Il n'y avait rien de plus patient, de plus doux, de plus humble, de plus désintéressé, de plus condescendant, ni de plus obligeant.

Son beau naturel, ses manières honnêtes et engageantes, sa rare modestie, sa composition extérieure mêlée de douceur et d'une sainte gravité, cet air divin qui paraissait sur son visage et dans ses paroles, lui donnaient d'abord entrée dans les cœurs. Dès qu'on lui avait une fois

parlé, on recherchait ensuite avec empressement sa conversation et ses entretiens.

Il savait si bien s'accommoder aux personnes que la Providence lui adressait, supporter leurs défauts, chercher les occasions de les servir, s'insinuer dans leur esprit, qu'à la fin par cette sainte condescendance et par cette patience, il s'en rendait absolument maître.

En quelque temps qu'on l'abordât, quelque occupé qu'il fût, il recevait tout le monde avec un visage riant et un cœur ouvert; et il semblait toujours n'avoir rien à faire, qu'à écouter ceux qui voulaient lui parler, ne leur marquant jamais qu'ils lui fussent importuns.

Le P. Rigoleuc a remarqué dans une de ses lettres, que quelques-uns des Pères qui firent avec lui leur second noviciat sous ce saint Directeur, se trouvaient d'abord un peu opposés à ses sentiments, mais qu'il les gagna tellement par sa douceur, par sa bonté, par son humilité, qu'avant trois mois il n'y en avait pas un qui ne fût absolument soumis à sa conduite, tous généralement se disant les uns aux autres qu'ils n'avaient jamais vu un tel Supérieur.

Dieu permit pourtant assez souvent que quelques-uns de ceux qui devaient avoir pour lui, ou plus de bonté comme ses Supérieurs, ou plus de respect et de soumission comme ses inférieurs et ses disciples, s'oubliassent un peu à son égard,

et lui fissent de la peine. Mais, bien loin d'en témoigner du ressentiment ou de s'en plaindre, il s'en réjouissait, et s'employait plus volontiers à leur rendre service. Toute sa vengeance aboutissait à désirer plus ardemment leur progrès spirituel : et il avoua un jour en confidence à un de ses amis, que ce désir était en lui si ardent, qu'il en était consumé, n'en pouvant supporter l'excès. En effet, ceux qui l'ont le mieux connu, ont cru que le feu du zèle qui le brûlait n'avait pas moins contribué à abréger sa vie, que la rigueur de ses pénitences.

Peu de temps après qu'il fut Recteur du collège de Bourges, un Frère, qui faisait l'office de boulanger, vint un jour se plaindre à lui brusquement qu'il était trop chargé de travail, qu'il y mît ordre, et qu'il envoyât quelque autre à sa place. Le Père l'écouta paisiblement, et lui promit de le soulager. Ensuite il s'en va lui-même secrètement à la boulangerie et se met à pétrir la pâte de toutes ses forces. Le Frère, après que le premier feu de son emportement fut passé, revenant à la boulangerie, fut bien surpris d'y trouver le Père Recteur, qui suppléait à son office. Il se jette à ses pieds, et lui demande pardon, tout confus de sa faute, et charmé de la douceur et de l'humilité d'un Supérieur si charitable.

C'est ainsi qu'il en usait en de semblables rencontres, ménageant si bien la douceur, que par

elle il gagnait sur les cœurs tout ce qu'il voulait. Il disait que l'expérience lui apprenait tous les jours de plus en plus, que le gouvernement de la Compagnie doit être extrêmement doux, et que les Supérieurs doivent étudier la manière de se faire obéir plutôt par amour que par crainte; que le moyen de maintenir la régularité, n'est pas la rigueur et les pénitences, mais la bonté paternelle des Supérieurs, et leur application à pourvoir aux besoins des inférieurs et à conserver et avancer en eux l'esprit intérieur et l'oraison.

Sa grande capacité lui attirait autant l'estime et la confiance des âmes, que sa tendre charité lui gagnait leur affection. Outre les lumières naturelles d'un excellent esprit et d'un sens droit et solide, outre celles qu'il avait acquises par une profonde étude de la théologie et par son expérience, il était merveilleusement éclairé des lumières infuses que Dieu donne à ses ministres, soit pour leur propre conduite, soit pour celle des autres.

Il possédait la sciences des Saints de la manière qu'il le décrit lui-même dans l'Explication du Saint-Esprit. Ce qu'il en dit fait assez voir qu'il a été un des hommes du monde qui a le mieux su la vie spirituelle; il en parlait divinement, et les Pères qui faisaient leur troisième année de noviciat sous sa conduite, admiraient en lui ce rare talent de science infuse, cette abondance et cette

variété de connaissances surnaturelles, qui, on le voyait bien, ne venaient que de son union avec Dieu, dont elles portaient le caractère. Car il n'avait pas le loisir d'étudier, et il passait tant de temps à prier et à parler à ses novices, qu'il ne lui en restait presque point pour préparer les exhortations et les conférences qu'il leur faisait chaque jour; et cependant elles étaient si remplies et si belles qu'on eût dit qu'il avait mis tout son temps à les étudier.

Les Pères les plus anciens et les plus considérables de la maison étaient si charmés de ses discours, qu'ils n'eussent pas voulu perdre un moment de récréation, pour ne se pas priver de l'avantage de l'entendre parler des choses spirituelles. Un Père fort capable a assuré qu'il ne s'était jamais entretenu avec ce saint homme, qu'il n'eût remporté de son entretien quelque nouvelle connaissance, soit touchant le sens de l'Écriture, en quoi il était admirablement versé, soit sur quelque point de théologie ou de spiritualité.

Le P. Julien Hayneuve, qui a mérité, par ses écrits et par ses héroïques vertus, l'estime et la vénération de tout le monde, étant Recteur du noviciat de Rouen, pendant que le P. Lallemant y était Directeur des Pères qui y faisaient leur troisième an de probation, voulut être un des disciples de ce maître si accompli, assistant comme

les novices à toutes les exhortations et aux conférences, où il trouvait, disait-il, des lumières et une onction qu'il ne rencontrait point partout ailleurs.

Il n'est pas concevable combien ces discours avaient de force et faisaient d'impression sur les âmes. Ce don céleste que saint Paul appelle *grâce de la parole*, était visible en lui, soit pour exhorter ou pour intimider, soit pour encourager et pour consoler. On a souvent remarqué qu'un seul mot sorti de sa bouche, calmait une âme troublée, ou convainquait un esprit opiniâtre.

Quelques-uns ont estimé avec beaucoup de raison, qu'entre les Jésuites de France, le P. Louis Lallemant avait été ce que le P. Alvarez fut entre ceux d'Espagne. Il est certain qu'il joignait éminemment, comme cet illustre Directeur de sainte Térèse, la connaissance et la pratique de la théologie mystique, et qu'il eut comme lui, pour disciples, les hommes les plus spirituels et les plus intérieurs que la Compagnie ait eus parmi nous. On a remarqué jusqu'ici que tous ceux qui avaient fait sous lui leur premier ou leur second noviciat, se sont communément distingués des autres par une conduite religieuse, qui répondait aux excellentes leçons qu'ils avaient apprises de lui, et surtout par l'amour du recueillement et de la vie intérieure.

Il reconnaissait lui-même que Dieu lui avait

donné un talent particulier pour la direction de ceux de la Compagnie, et qu'il lui faisait connaître les desseins qu'il avait sur eux, les empêchements qu'ils y apportaient et la voie par où il fallait qu'ils marchassent pour parvenir à la perfection. Il assurait que la sainteté à laquelle ils sont appelés, surpasse tout ce qu'on en saurait imaginer, et que qui verrait les grâces que Dieu a préparées à chacun d'eux jugerait qu'elles ne sont destinées que pour un saint Ignace ou pour un saint Xavier.

Il avait une lumière de discernement et de conseil comme habituelle, qui lui faisait distinguer en toutes choses ce qui était le meilleur, le plus convenable au temps et au lieu, dans les circonstances présentes, le plus propre pour la fin qu'on prétendait, la plus agréable à Dieu. Ce fut suivant cette lumière, que sept ou huit ans avant sa mort il fit ce vœu si généreux et si élevé au-dessus de la faiblesse humaine, de faire en toutes choses ce qu'il jugerait le plus parfait. En quoi toutefois il agissait avec tant de prudence, qu'en choisissant ce qu'il estimait le meilleur, il ne rejetait pas le moins bon, pourvu qu'il fût excessivement bon.

Il disait que ce que nous devons nous proposer à imiter dans les saints, ce n'est pas ce qui paraît le plus éclatant dans les rares exemples de leurs vertus, mais leur fidélité constante à suivre

la grâce en toutes choses, même dans les moindres ; et que si nous étions aussi courageux et aussi fidèles que les saints nous nous rendrions égaux à eux en mérites, quoique nous ne fissions, ni ne souffrissions pas les mêmes choses qu'ils ont faites et qu'ils ont souffertes. Sa manière de gouverner était toute surnaturelle. L'esprit de politique n'y avait point de part. Il déplorait les communautés dont les Supérieurs se conduisent par cet esprit, qui est, disait-il, la ruine de l'obéissance et de la confiance que les inférieurs doivent avoir en ceux qui leur représentent Jésus-Christ pour les conduire à Dieu.

Jamais il ne précipitait rien, ni ne prenait de résolution qu'il n'eût consulté le Saint-Esprit, estimant qu'un zèle empressé qui prévient le mouvement de la grâce, et qu'une ferveur trop bouillante qui ne fait point assez d'attention à la lumière intérieure, est un des défauts qui empêchent le plus l'opération de Dieu dans les personnes spirituelles, et le fruit des ouvriers de l'Évangile dans leurs fonctions et dans les travaux de leur ministère. Jamais on n'a remarqué dans toute sa conduite aucune faute contre la prudence.

Les plus hautes lumières des âmes viennent des dons d'intelligence et de sagesse. Le Saint-Esprit en communiqua la plénitude au P. Louis Lallemant, comme il a fait aux plus grands maîtres

de la doctrine spirituelle ; et à peine en trouverait-on un qui soit entré plus avant que lui dans l'intelligence de nos mystères, et particulièrement de celui de l'Homme-Dieu. Il pouvait dire, comme saint Paul, qu'il avait reçu la grâce de faire connaître au monde les richesses incompréhensibles de Jésus-Christ.

Il ne s'arrêtait pas, ainsi que l'on fait ordinairement, à l'extérieur et comme au corps des mystères du Verbe incarné et des actions des Saints. Le don d'intelligence lui en faisait pénétrer l'esprit, et lui manifestait les admirables dispositions de l'intérieur de Jésus-Christ et de celui de la sainte Vierge et des autres Saints. C'est à quoi il s'appliquait le plus. La haute idée qu'il avait de la sainte Vierge, était fondée sur ce qu'il avait découvert de ses incomparables perfections, et des merveilles qui se sont opérées en elle dès le moment de son Immaculée Conception, et pendant le cours de sa vie, mais principalement lorsqu'elle fut élevée à la Maternité divine dans le mystère de son Annonciation. Il estimait qu'elle a été affranchie, non seulement du péché originel, mais encore de l'obligation de le contracter.

Entre tous les Saints, ceux dont il eut une connaissance plus étendue et plus distincte, furent saint Joseph et saint Ignace. Il semblait que ce dernier lui avait donné son esprit, et lui avait

obtenu de Dieu le pouvoir de le communiquer à ses enfants. Il disait que ce qui a paru aux yeux du monde des vertus et des grâces de ce grand Saint, et ce que les auteurs de sa vie en ont remarqué, n'est presque rien au prix de la perfection intérieure, qui est demeurée cachée au fond de son âme.

Il avait une grâce particulière pour expliquer l'Écriture sainte, et pour en pénétrer les divers sens. Il la lisait sans cesse, et il en faisait presque toute son étude. Mais c'était plutôt par la voie de l'oraison, que par la lecture des interprètes. La prière était son secours dans les difficultés qu'il rencontrait en lisant la parole de Dieu, et il a quelquefois demandé à Notre-Seigneur, pendant une année entière, l'intelligence d'un passage de l'Écriture.

Le don d'intelligence ne se borne pas aux choses divines, quoiqu'elles en soient le premier et principal objet. Il s'étend aussi aux actions humaines et aux choses de la terre, pour y découvrir les desseins de Dieu, et le rapport ou l'opposition qu'elles ont à sa gloire. Mais il n'y a que les âmes pures et dégagées de tout intérêt propre, recueillies en elles-mêmes, et intimement unies à Dieu, qui puissent avoir cette divine pénétration. Comme il n'avait en vue que Dieu, et qu'il ne cherchait que Dieu en toutes choses, la présence de Dieu et la pureté de ses intentions lui ser-

vaient de flambeau pour pénétrer au travers des artifices et des déguisements de l'esprit humain, pour démêler dans les affaires et dans les intrigues des hommes les desseins et les intérêts de Dieu d'avec les leurs, et pour reconnaître en chaque chose ce qu'il y avait de Dieu, et ce qu'il y avait de la créature.

Il disait que ceux qui sont bien vigilants sur eux-mêmes pour observer et régler tous les mouvements de leur cœur, ont une grande disposition pour acquérir la connaissance du secret des cœurs, soit parce que Dieu se plaît à récompenser de cette faveur l'étude qu'ils font de leur intérieur, soit parce que l'expérience de ce qu'ils sentent en eux-mêmes, leur apprend à bien juger de ce qui se passe dans les autres.

Suivant ce principe, ce n'est pas merveille qu'il pénétrât, comme il faisait, le fond des cœurs, et qu'il y découvrit les pensées même les plus secrètes qu'on lui voulait cacher.

Un des nôtres a déposé que, se confessant une fois à lui, le saint homme l'avertit d'un péché secret dont il manquait de s'accuser, et qu'une autre fois il lui manifesta les pensées qu'il roulait dans son esprit, et lui déclara toutes les particularités d'une tentation dont il était attaqué.

Un autre l'était allé voir à dessein de lui découvrir une plaie secrète de son âme : mais comme il entra en sa chambre, vaincu par la

honte, il changea tout à coup de sentiment, et se mit à parler de toute autre chose; alors le Père qui connut le mal qu'il lui cachait, répondit aussi distinctement sur le sujet dont il n'avait osé parler, que s'il lui eût entièrement ouvert son cœur.

Un jour, voyant venir de loin un jeune religieux qui, par je ne sais quelle considération humaine, appréhendait de paraître devant lui, et cherchait divers prétextes pour éviter sa rencontre, il l'appela, et lui dit tout ce qui se passait dans son âme, comme s'il l'eût vu de ses yeux. Celui-ci, bien surpris que le Père eût pénétré sa pensée, lui avoua franchement sa faiblesse, et reprit ensuite sa première confiance.

De cette manière le P. Lallemand préserva plusieurs de ses enfants spirituels du malheur où ils étaient près de tomber; il en affermit d'autres qui chancelaient dans leur vocation, et il ralluma la ferveur en d'autres, qui commençaient à se relâcher.

Le don de sagesse perfectionne celui d'intelligence, lui donnant une onction et une saveur, sans laquelle les connaissances de celle-ci seraient sèches et insipides.

C'était par la voie de la sagesse que le P. Lallemand recevait les lumières de l'intelligence. Il expérimentait l'effet de la promesse de Notre

Seigneur à ses disciples. L'onction du Saint-Esprit lui servait de maître, et les visions célestes, les douceurs, les consolations divines dont il était souvent favorisé dans l'oraison et à l'autel, lui rendaient comme évidentes les vérités obscures de la foi, lui découvraient le sens de l'Écriture, et lui développaient ce que nos mystères ont de plus caché.

Une nuit Notre Seigneur l'ayant éveillé, lui dit que c'était l'heure où le mystère de l'Incarnation s'était accompli; qu'il se disposât à recevoir une petite participation de la grâce qui fut faite à la sainte Vierge dans ce grand mystère. Il se leva et se mit à prier; et dans la ferveur de son oraison, il se sentit intérieurement comme investi et tout pénétré de l'Homme-Dieu par une intime union, qui purifia son âme et son corps d'une manière inexplicable. En même temps la sainte Vierge lui apparut, et l'appelant du nom de fils, l'assura qu'elle l'aimait tendrement, et l'exhorta à être singulièrement dévot à la sainte humanité de son Fils, qui est, dit-elle, oublié de tout le monde. Il prit la liberté de lui demander deux grâces. La première, de se souvenir toujours d'elle : car il avait un peu de peine de passer quelquefois un temps notable sans penser à elle; la seconde, de n'être jamais séparé de cette adorable humanité, à laquelle il avait consacré son cœur. La sainte

Vierge lui promit ces deux grâces, et en effet il jouit toujours depuis également de la présence du Fils et de celle de la Mère.

Quelque temps après se trouvant attaqué d'une tentation de défiance et de doute de son salut, il la repoussa par le souvenir de l'assurance que la mère de Dieu lui avait donnée de n'être jamais séparé de la sainte humanité de son fils. Mais ensuite faisant réflexion sur l'appui qu'il prenait en cette assurance, il eut peur qu'il n'y eût en cela de la présomption. Dans cette inquiétude la sainte Vierge se rendit présente et dissipa sa crainte, en lui faisant remarquer que sa confiance n'était pas présomptueuse, puisqu'il ne l'appuyait point sur lui-même, mais sur la grâce qui lui avait été promise ; que ces sortes de promesses sont toujours conditionnelles, et supposent que ceux à qui elles sont faites ne manqueront pas de fidélité ; que s'il venait à en manquer, il pourrait bien se perdre, nonobstant la grâce qu'elle lui avait obtenue de Dieu.

Notre Seigneur lui donna pendant son troisième an de noviciat un second ange d'un ordre supérieur pour lui servir de maître et de conducteur dans les voies spirituelles.

L'un de ces deux anges, ou quelque saint l'éveillait quelquefois la nuit, et l'invitait à prier ; mais le plus souvent c'était Notre Seigneur même ou saint Ignace qui lui faisait cette faveur

Saint Ignace le guérit miraculeusement d'une maladie qu'il eut étudiant en philosophie; et pendant son second noviciat, il lui obtint de Dieu une entière délivrance d'un mal de tête habituel qu'il avait eu durant ses études, depuis neuf ans.

Étant un jour attaqué d'une tentation importune et violente, il se mit en oraison : alors sainte Térèse lui apparut, et chassant l'ennemi, rendit la paix à son âme. La même tentation étant depuis revenue, il eut recours à l'oraison à son ordinaire, et il vit saint Ignace et sainte Térèse, qui mirent le démon en fuite, et qui l'affranchirent pour toujours de cette sorte d'attaque.

Un jour, comme il priait Dieu dans l'église du noviciat de Rouen, il fut visité de saint Joseph, et il en reçut des grâces que l'on n'a pas sues, non plus qu'un grand nombre d'autres visites du ciel, qui l'instruisaient dans ses doutes, le consolèrent dans ses peines, le fortifiaient dans ses travaux, et l'animaient dans les entreprises que Dieu lui inspirait pour sa gloire.

On sait pour certain qu'il eut plusieurs révélations de l'état des âmes du purgatoire. Il voyait leurs souffrances : il en connaissait la cause, et souvent il eut la consolation de voir la pompe de leur entrée triomphante dans le ciel, que quelque saint, par exemple saint Ignace,

présentait à Notre Seigneur, de quelle manière Jésus-Christ la recevait, l'accueil que les anges et les saints lui faisaient, comme son ange gardien l'accompagnait jusqu'au trône de gloire, où le Sauveur la plaçait.

Ses oraisons, ses lectures et son étude étaient ordinairement assaisonnées des consolations et des douceurs de la grâce, et l'onction du Saint-Esprit se répandait sur ses lèvres, et se faisait sentir en ses paroles.

On peut juger avec quelle perfection il pratiquait lui-même ce qu'il recommandait tant aux autres, de s'abandonner entièrement à la conduite du Saint-Esprit. Il s'y était livré dès son enfance, et tout le cours de sa vie ne fut qu'une perpétuelle dépendance de la direction de ce divin Esprit, qui, l'ayant rempli de ses dons, l'avait rendu admirablement souple à tous ses mouvements.

Le Saint-Esprit fut son maître dans la théologie mystique. Il ne l'apprit point des hommes ; et quoiqu'il eût pour directeurs des religieux d'une grande vertu et capacité, il n'avait point trouvé en eux les avantages que le P. Surin et le P. Rigoleuc trouvèrent en lui pour devenir ce qu'ils ont été. Le Saint-Esprit fut son guide dans ces sublimes voies de la vie intérieure, où il a fait de si merveilleux progrès. La loi intérieure que le Saint-Esprit avait gravée dans son cœur, était

sa principale règle. Il la suivait en tout et n'agissait que par elle. Toute sa conduite était surnaturelle. Ses sentiments, ses paroles, ses actions, paraissaient venir d'un fonds pleinement possédé de Dieu. On n'y remarquait point de défauts : l'intérieur et l'extérieur avaient en lui une parfaite correspondance. Sa vie intérieure était toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ, et l'esprit de Jésus-Christ se manifestait sensiblement dans sa vie intérieure, comme dans un miroir : de sorte qu'on ne pouvait le regarder sans se sentir touché de dévotion, et porté au recueillement.

Il a passé sans contredit pour un des plus parfaits Jésuites de son temps, animé du vrai esprit de saint Ignace, et fort semblable à ce saint patriarche. Les Supérieurs des ordres religieux, et surtout les Carmélites et les religieuses de la Visitation, et toutes les personnes les plus spirituelles des lieux où il a demeuré avaient une sainte liaison avec lui, et le consultaient comme l'oracle du Saint-Esprit, soit pour leur propre conduite, ou pour celles des âmes dont ils étaient chargés.

Tous ses disciples avaient une si haute idée de sa vertu, que je n'en ai vu aucun qui n'en parlât en toute rencontre avec admiration. Mais surtout le P. Jean-Joseph Surin et le P. Jean Rigoleuc eurent pour lui toute l'estime et la

vénération que l'on a pour les Saints, et leurs écrits marquent qu'ils avaient parfaitement retracé dans leur esprit et dans leur cœur la doctrine et la sainteté de leur maître.

Sa réputation passa jusque dans les pays étrangers, et le ciel fit connaître miraculeusement son mérite à la mère Louise de l'Ascension, religieuse clarisse, qui vivait alors à Carion en Espagne, remplissant tout l'univers de l'éclat des merveilles que la grâce opérait en elle. Ce saint homme lui fut montré en esprit avec le degré de perfection où il était élevé. Elle désira de lier avec lui une sainte amitié, et trouvant l'occasion de quelques personnes qui venaient à Rouen, elle les pria d'y saluer de sa part le P. Louis Lallemant, de la Compagnie de Jésus, et de la recommander à ses prières.

Il eût été à souhaiter que Dieu lui eût donné une vie aussi longue que l'intérêt de sa gloire semblait le demander. Mais les jugements de Dieu sont impénétrables. Les supérieurs voyant que ses travaux excessifs dans l'emploi du noviciat de Rouen achevaient de ruiner sa santé, l'en retirèrent, et le firent Préfet des hautes études au collège de Bourges, et ensuite Recteur du même collège. Mais pendant ce temps-là, il ne fit que languir et soupirer après la mort, la regardant comme le passage de cet état de corruption, où la loi du péché règne en nous malgré nous,

à cet heureux état de sainte liberté, où la claire vision de Dieu rend ceux qui en jouissent impeccables pour une éternité. Sentant les approches de la mort, il prit d'une main un crucifix, et de l'autre une image de Notre-Dame, jetant les yeux tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, leur parlant amoureusement, et les regardant alternativement avec des marques de confiance et de tendresse, qui faisaient fondre en larmes tous les assistants. Ce fut dans ces pieux sentiments qu'il rendit doucement son âme à son Créateur le 5 d'avril, jour de la sainte Cène, l'an 1635, étant âgé d'environ quarante-sept ans, dont il avait passé vingt-neuf en la Compagnie.

La nouvelle de sa mort s'étant répandue dans la ville, augmenta les sentiments d'estime et de respect qu'on avait pour lui. On n'en parlait que comme d'un saint, et tout le monde accourait en foule au collège pour honorer son corps. Les uns lui faisaient toucher leurs chapelets; les autres lui coupaient de ses cheveux ou de ses habits; chacun s'empressait pour avoir de ses reliques, et tous voulaient lui baiser les pieds ou les mains, la plupart avec une si tendre dévotion, qu'ils ne pouvaient retenir leurs larmes.

Un père Augustin prêchant le carême dans la cathédrale, après avoir fait le sermon de la Passion de Notre-Seigneur le jour du Vendredi-Saint, fit un petit éloge du défunt, exhortant ses

auditeurs à se trouver à son enterrement, qui se devait faire le soir, non tant, disait-il, pour le secourir par leurs prières, que pour lui demander l'assistance des siennes, dans l'espérance qu'ils auraient en lui au ciel un patron, et toute la ville un protecteur et un puissant médiateur auprès de Dieu. En effet, non seulement le peuple, mais le clergé, les religieux, et les personnes les plus considérables par leur naissance et par leurs charges, assistèrent à ses funérailles, et témoignèrent l'opinion qu'ils avaient de sa sainteté et de son pouvoir auprès de Dieu.

L'on a eu diverses révélations de sa gloire, et plusieurs ont cru avoir reçu par son intercession, des grâces fort particulières.

Il était d'une taille haute, d'un port majestueux; il avait le front large et serein, le poil et les cheveux châtons, la tête déjà chauve, le visage ovale et bien proportionné, le teint un peu basané, et les joues ordinairement enflammées du feu céleste qui brûlait son cœur; les yeux pleins d'une douceur charmante, et qui marquaient la solidité de son jugement et la parfaite égalité de son esprit. J'ai ouï dire à ceux qui l'avaient connu, et qui étaient les plus capables d'en juger, qu'on ne pouvait voir un homme ni mieux fait de corps, ni plus composé dans tous ses mouvements, ni d'un extérieur plus dévot et plus recueilli; de sorte que sa seule

vue lui attirait l'estime et l'affection de tout le monde.

Le plus fidèle portrait qu'on puisse faire des dispositions intérieures de son âme est le recueil de sa doctrine spirituelle et de ses maximes, que je donne ici au public, tel que le P. Rigoleuc l'a fait; c'est un présent que j'offre aux âmes qui aspirent au recueillement intérieur, et particulièrement aux religieux de la Compagnie de Jésus, qui y trouveront toute la perfection propre de leur état.

LA DOCTRINE
SPIRITUELLE
DU P. LOUIS LALLEMANT
de la Compagnie de Jésus

Tout ce que le P. Rigoleuc a recueilli des instructions de son directeur le P. Lallemant, touchant la vie spirituelle, se peut réduire à sept principes; savoir : la vue de la fin, l'idée de la perfection, la pureté du cœur, la docilité à la conduite du Saint-Esprit, le recueillement ou la vie intérieure, l'union avec Notre Seigneur, et l'ordre ou les degrés de la vie spirituelle.

PREMIER PRINCIPE

La vue de la fin.

CHAPITRE I

QUE DIEU SEUL PEUT NOUS RENDRE HEUREUX.

§ I.

Nous avons dans notre cœur un vide que toutes les créatures ne sauraient remplir. Il ne

peut-être rempli que de Dieu, qui est notre principe et notre fin. La possession de Dieu remplit ce vide, et nous rend heureux. La privation de Dieu nous laisse dans ce vide, et fait que nous sommes malheureux.

Avant que Dieu remplisse ce vide, il nous met dans la voie de la Foi, à condition que si nous le regardons toujours comme notre dernière fin, usant des créatures avec modération, et rapportant à son service l'usage que nous en faisons, contribuant fidèlement à la gloire qu'il veut tirer de tous les êtres créés, il se donnera à nous pour remplir notre vide, et pour nous rendre heureux. Mais si nous manquons de fidélité, il nous laissera dans ce vide, qui n'étant point rempli, fera notre souveraine misère.

§ II.

Les créatures nous veulent tenir lieu de dernière fin, et nous-mêmes les premiers, nous voulons être notre fin. Une créature nous dit : *Viens à moi, je te remplirai*. Nous la croyons, elle nous trompe. Ensuite une autre, puis une autre nous tient le même langage, et nous trompe de la même façon, et tant que cette vie durera. Les créatures nous appellent de tous côtés, et nous promettent de nous remplir. Mais toutes leurs promesses ne sont que des men-

songes : et cependant nous sommes toujours prêts à nous laisser tromper. C'est comme si le lit de la mer étant vide, quelqu'un prenait de l'eau dans sa main pour la remplir. Ainsi nous ne sommes jamais contents ; car les créatures, quand nous nous attachons à elles, nous éloignent de Dieu, et nous jettent dans l'élément de la peine, du trouble et de la misère, qui sont des qualités aussi inséparables de la créature, que la joie, la paix et la félicité sont inséparables de Dieu.

§ III.

Nous sommes semblables à ces personnes dégoutées qui tâtent d'une viande, puis la laissent, et portent incontinent la main sur une autre, qu'ils laissent encore ; et ainsi ils ne prennent goût à rien. Nous nous jetons sur toutes sortes d'objets, sans nous en pouvoir rassasier. Dieu seul est le souverain bien, qui nous peut rendre heureux ; et nous nous trompons quand nous disons : *Si j'étais en un tel lieu, si j'avais un tel emploi, je serais content. Un tel est heureux, il a ce qu'il souhaite.* Vanité. Fussiez-vous pape, vous ne seriez pas content. Cherchons Dieu, cherchons uniquement Dieu, lui seul peut satisfaire tous nos désirs.

§ IV.

Autrefois le démon prenait le masque de Dieu,

se représentant aux païens dans les idoles comme l'auteur et la fin de tout ce qui est au monde. Les créatures font à peu près de même. Elles prennent le masque de Dieu, nous faisant accroire qu'elles nous contenteront, en nous donnant de quoi nous remplir. Mais tout ce qu'elles nous donnent ne sert qu'à augmenter notre vide. Maintenant nous ne le sentons pas : on ne le sent bien qu'en l'autre vie, où l'âme séparée de son corps a un désir presque infini de se voir remplie de Dieu, et ce désir étant frustré de son attente, il fait souffrir une peine comme infinie.

§ V.

A l'heure de la mort nous reconnâtrons combien malheureusement nous nous serons laissés tromper et enchanter par les créatures. Nous nous étonnerons que, pour des choses si petites et si basses, nous en ayons bien voulu perdre de si grandes et si précieuses, et la punition de cette folle conduite sera d'être privés pour un temps de la vue de Dieu, sans laquelle rien ne peut contenter l'âme. Le désir qu'elle a de le voir et de le posséder est inconcevable, aussi bien que la peine que ce désir lui cause, quand il n'est point satisfait.

C'est pourquoi il faut nous résoudre à renoncer généreusement à tous les desseins que nous

pourrions prendre de nous-mêmes, à toutes les vues humaines, à tous les désirs, et à toutes les espérances des choses qui pourraient satisfaire l'amour-propre, et généralement à tout ce qui nous serait un obstacle pour avancer la gloire de Dieu. C'est là ce qui s'appelle dans les termes de l'Écriture, *marcher devant le Seigneur, avoir l'âme droite, marcher en la vérité, chercher Dieu de tout son cœur*. Sans cela nous ne serons jamais contents.

§ VI.

Pourquoi nous attacher aux créatures comme nous faisons? elles sont si bornées et si vides des biens solides, que tout le plaisir et le contentement que nous pouvons nous en promettre, n'est qu'un bonheur vain et imaginaire, qui ne fait que nous affamer au lieu de nous rassasier, parce que notre appétit étant infini, il ne peut être satisfait que dans la possession du souverain bien. Joint que les créatures sont de peu de durée, et nous quittent bientôt, ou que nous sommes nous-mêmes contraints de les quitter.

Et quant aux hommes en particulier, ne savons-nous pas qu'ils n'aiment qu'eux-mêmes, et qu'ils ne cherchent en toutes choses que leur intérêt? Le peu de bien, de crédit, d'autorité qu'ils ont, ils le ménagent pour eux-mêmes; et

quand ils auraient tous les biens en abondance, ils n'en useraient pas autrement. Tout ce qu'ils ne font point purement pour Dieu, ils le font par amour-propre; et dans tout ce qu'ils font pour les autres, ils ne se perdent jamais de vue. Ils ne nous sont favorables, fidèles amis, qu'autant qu'en cela ils trouvent leur compte. Quel fond pouvons-nous donc faire sur la faveur et l'amitié des hommes?

CHAPITRE II

QUE NOTRE FÉLICITÉ DÉPEND DE NOTRE PARFAIT ASSUJETTISSEMENT A DIEU, QUI SEUL DOIT RÉGNER DANS NOTRE CŒUR.

§ I.

Notre vraie grandeur consiste en notre assujettissement à Dieu. Nous dépendons de Dieu en trois choses. Premièrement : nous ne pouvons avoir l'être que de lui. Secondement : nous ne pouvons avoir les moyens d'arriver à lui que par lui. Troisièmement : nous ne pouvons avoir la possession de notre fin et souverain bien, que de lui. En quoi les anciens philosophes se trompaient, cherchant leur félicité en eux-mêmes, et dans les choses humaines.

§ II.

Il n'y a que Dieu qui ait droit de souveraineté

sur les cœurs. Ni les puissances séculières, ni l'Église même, n'étendent point jusque-là leur domaine. Ce qui s'y passe ne relève point d'eux. Dieu seul en est le roi. C'est là proprement son royaume. C'est là qu'il établit le trône de sa grâce. C'est en ce règne intérieur que consiste sa gloire. Notre perfection et notre bonheur consistent en l'assujettissement de notre cœur à cet empire de Dieu. Plus notre cœur lui sera soumis, plus nous serons et parfaits et heureux.

§ III.

Dieu s'applique plus au gouvernement surnaturel d'un cœur où il règne, qu'au gouvernement naturel de tout l'univers, et qu'au gouvernement civil de tous les empires. Dieu ne fait état que du cœur; pourvu qu'il le voie assujetti à son pouvoir, pourvu qu'il le possède, il est content.

Aussi n'y a-t-il que Dieu qui puisse contenter notre cœur. Le cœur a un vide, qui ne peut être rempli que de Dieu.

§ IV.

Les délices de Dieu sont de converser avec les cœurs. C'est là le lieu de son repos : et réciproquement Dieu seul est le centre des cœurs, et ils ne doivent se reposer qu'en Dieu, et n'avoir de mouvement que pour Dieu.

Heureuse la vie intérieure, qui fait vivre Dieu seul dans les cœurs qui ne vivent que pour Dieu seul, ne goûtent que Dieu ! Heureuse la vie du cœur où Dieu règne, et qu'il possède pleinement ! vie séparée du monde et cachée en Dieu ; vie d'amour et de sainte liberté ; vie qui fait que le cœur trouve dans le royaume de Dieu sa joie, sa paix, les véritables plaisirs, la gloire, la solide grandeur, les biens et les richesses que le monde ne peut ni donner ni ôter.

§ V.

Nous nous figurons qu'on mène une vie triste et misérable, quand on se donne au recueillement et à la vie intérieure. C'est tout le contraire. La béatitude même de la terre consiste à posséder Dieu ; et plus nous renonçons à nous-mêmes pour nous unir à Dieu, plus nous cessons d'être misérables et devenons heureux. Mais le démon se prévaut de notre ignorance et de notre faiblesse, pour nous jeter en des erreurs et en des infirmités perpétuelles, d'où il faut sortir pour nous rendre capables du souverain bonheur de cette vie, qui consiste à voir Dieu, en jouissant du don de sa sainte présence, sans laquelle les plus hauts séraphins seraient malheureux. Une âme qui, contemplant Dieu sans cesse, se tiendrait toujours prête à exécuter ses volontés, serait heureuse.

SECOND PRINCIPE

L'idée de la perfection.

LA PERFECTION PEUT ÊTRE CONSIDÉRÉE OU EN GÉNÉRAL OU EN PARTICULIER, SELON QU'ELLE EST LE PROPRE DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

SECTION PREMIÈRE

DE LA PERFECTION EN GÉNÉRAL

CHAPITRE I

LE PREMIER ACTE D'UNE ÂME QUI TEND
A LA PERFECTION.

ARTICLE I

Comment nous devons chercher Dieu en toutes choses, et ne chercher que lui seul.

§ I.

Pour bien chercher Dieu, il faut nous le représenter premièrement, comme le premier principe de la nature et de la grâce; seconde-

ment, comme le conservateur de tous les êtres ; troisièmement, comme le souverain maître qui gouverne tout, et dispose tout par sa Providence. Ainsi nous devons regarder tous les événements jusqu'aux plus petits dans la volonté de Dieu et dans son bon plaisir.

Chercher Dieu, c'est ne rien vouloir et ne rien désirer que ce qu'il veut et ce qu'il ordonne par sa Providence. Nous devons considérer en Dieu comme deux actes à notre égard. L'un par lequel il veut nous faire telles et telles grâces pour nous conduire à un tel degré de gloire, si nous lui sommes fidèles. L'autre, par lequel il ne veut pas nous faire davantage de grâces, ni nous élever à un plus haut degré de gloire. Peu de personnes ont assez de courage et de fidélité pour remplir les desseins de Dieu, et pour arriver par leur coopération au point de grâce et de gloire que Dieu désire. Nous devons avoir tant d'estime, d'amour et de soumission pour les volontés de Dieu, pour ses jugements et pour les ordres de sa Providence, que nous ne désirions ni plus de grâce ni plus de gloire, que ce qu'il lui plaît de nous en donner, quand même il serait en notre pouvoir d'en avoir autant que nous voudrions. Il faut nous tenir dans ces bornes par le respect infini qu'on doit avoir pour les dispositions de la divine Providence.

§ II.

Une autre manière excellente de chercher Dieu, est de n'avoir autre fin en toutes choses, que la gloire de Dieu.

Cette maxime pour le regard de l'étude des lettres, nous apprend à ne chercher à savoir que ce qui tend au plus grand service de Dieu. Le démon a incomparablement plus de science que nous, mais nous le surpassons en ce que nous pouvons référer notre savoir à la plus grande gloire de Dieu, ce que le démon ne peut faire.

La même maxime se peut appliquer à tous nos emplois, et généralement à toutes choses. En quoi nous devons être tellement dégagés de nous-mêmes, de nos intérêts, de nos goûts, de nos inclinations particulières et de nos desseins, que nous soyons disposés à renoncer à tout en vue du service de Dieu, et de ce qui nous peut aider à chercher et à trouver Dieu : car rien n'est désirable pour soi-même que Dieu, et tout le reste n'est désirable que par rapport à Dieu. Si bien que chercher ce qui ne nous conduit point à Dieu, nous y appliquer, nous y plaire, c'est une erreur et une illusion.

Quand nous quittons cette règle, et que nous préférons ce qui nous est le plus agréable à ce qui est le plus glorieux à Dieu, c'est comme si un roi vendait son royaume pour un verre d'eau ;

folie la plus grande du monde, puisque tout n'est que vanité, tout n'est que mensonge hors l'intérêt de Dieu. D'où il s'ensuit que nous faisons tous les jours des pertes immenses : car nous perdons autant de gloire pour nous-mêmes, que nous en aurions dû procurer à Dieu, le pouvant faire.

Mais agir en toutes choses pour la plus grande gloire de Dieu, c'est la fin la plus noble qu'on puisse imaginer. Tout ce que Dieu même peut donner au plus haut Séraphin, sans cela, est moindre que cela ; et il n'est pas possible que Dieu élève une créature à une fin plus sublime que celle-là, quand même cette créature serait mille fois plus parfaite que le plus haut Séraphin.

Cherchons donc Dieu en toutes choses et faisons armes de tout pour sa plus grande gloire ; de la prospérité et de l'adversité ; des consolations et de la sécheresse ; de nos péchés même, et de nos imperfections. Tout sert à ceux qui savent chercher Dieu, et trouver Dieu dans tout ce qui leur arrive.

§ III.

Il y a encore une autre manière de chercher Dieu, laquelle est difficile à entendre, si l'on n'en vient à la pratique. C'est de chercher non pas seulement sa volonté et sa gloire, non pas seulement ses dons et ses grâces, ses consolations

et le goût de la dévotion, mais le chercher lui-même, se reposer en lui seul, et ne goûter que lui. Autrement, si l'on s'attache à ses grâces et aux douceurs sensibles, on s'expose à de grands dangers, et on ne parviendra jamais au but où l'on prétend. Mais quand c'est Dieu même qu'on cherche uniquement, on est au-dessus de toutes les choses créées, et l'on ne considère les couronnes, les grandeurs de l'univers, et mille mondes et tout ce qui n'est pas Dieu, que comme un néant.

Notre plus grand soin et notre continuelle étude doivent être de chercher Dieu de cette manière, et jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé, nous ne devons sortir au dehors pour le service du prochain, que faisant des coups d'essai. Il faut être comme des chiens de chasse qu'on tient encore à demi en laisse. Quand nous en serons venus à posséder Dieu, nous pourrons donner une plus grande liberté à notre zèle, et alors nous ferons davantage en un jour, que nous ne faisions auparavant en dix ans.

§ IV.

Quand une âme n'a plus d'affection que pour Dieu, qu'elle ne cherche que Dieu; qu'elle est unie à Dieu, et ne goûte plus que lui; qu'elle ne trouve de repos qu'en lui seul, rien ne peut lui faire de la peine. Ainsi les saints étant persé-

cutés des hommes et battus des démons, ils se moquaient de tout cela. Il n'y avait que l'extérieur qui sentit les coups, l'intérieur était en paix.

Jusqu'à ce que nous arrivions à cet état, nous serons misérables. Qu'un corps soit orné de mille pierreries, s'il n'a une âme, il se corrompt et n'est qu'un cadavre plein d'infection. De même, qu'une âme ait tous les avantages qu'on peut désirer, si elle n'a pas Dieu, tout ce qu'elle a ne la peut empêcher d'être malheureuse.

Quand les créatures nous présentent leurs attraits pour nous tenter, le meilleur moyen de nous garantir de leurs surprises, c'est de nous retirer d'abord en Dieu, soupirer vers Dieu, goûter Dieu par quelque pieuse et sainte pensée, au lieu de nous arrêter à combattre et à disputer contre les amorces de la tentation : ce qui est plus embarrassant et plus dangereux. On doit tenir la même conduite dans la première impression des peines, des traverses et des adversités.

Notre école doit être de chercher Dieu, et notre but de nous remplir de Dieu. Nous y parviendrons après une entière purgation de nos péchés. Cependant nous y devons tendre, et nous servir pour cet effet de toutes les créatures comme de moyens, sans y attacher notre cœur..

§ V.

C'est pour nous un malheur extrême de pouvoir trouver de la satisfaction dans les créatures, pour lesquelles nous ne devrions avoir que du mépris et du rebut. Nous faisons grand cas d'un emploi précieux ou commode. Nous nous empressons pour l'avoir, et quand nous y sommes parvenus, nous nous trouvons heureux. Un néant est capable de nous contenter, comme si Dieu n'était pas notre félicité.

Il ne faut pas même arrêter nos yeux ni attacher notre cœur aux dons de Dieu surnaturels. C'est lui seul que nous devons chercher; c'est en lui seul que nous devons nous reposer. Hors de lui tout n'est rien. *Dieu est mon partage pour l'éternité.*

Notre Père Directeur, ajoute le P. Rigoleuc, *ne nous recommande rien tant que de chercher Dieu purement en toutes choses, sans nous arrêter à rien hors de Dieu, non pas même à ses dons.*

ARTICLE II

Qu'il faut se donner tout à Dieu.

§ I.

C'est un grand avantage pour la perfection, que de servir Dieu avec une âme libérale, et un

cœur plein et sans réserve. Si l'on compare la vie d'un tiède et celle d'un fervent; si l'on compte leurs bons et leurs mauvais jours, il se trouvera que le premier aura eu bien plus de mauvaises heures que le second.

§ II.

Considérez deux religieux : l'un qui, dès le commencement se donnant à Dieu, s'est proposé de ne rien épargner pour sa sanctification : l'autre qui marche à petits pas, et qui n'a le courage de s'élever qu'au-dessus de la moitié des difficultés. Conférez la vie de l'un avec la vie de l'autre, je dis la vie entière et non pas seulement une partie, vous trouverez que le tiède aura eu bien plus de peine que le fervent. *Il n'y a qu'affliction et malheur dans leurs voies*, dit le Roi Prophète parlant des lâches, qui ne se donnent point à Dieu généreusement. *Ils ne connaissent point le chemin de la paix*.

Ce mot de *voies* signifie la disposition intérieure de celui qui, résistant à Dieu, n'a dans son intérieur que des peines et des gênes de conscience. Il n'est content qu'en apparence et dans la superficie, et non pas au centre de l'âme, où les fervents ont la paix, qui, selon l'hébreu, signifie l'abondance de tout bien.

Au reste, c'est une lâche infidélité que de se contenter d'un peu de perfection que nous au-

rons acquise, puisque nous sommes appelés à un état où nous pouvons tout espérer de Dieu, si nous correspondons fidèlement à la grâce de notre vocation.

§ III.

Nous passons les années entières, et souvent toute la vie, à marchander si nous nous donnerons tout à Dieu. Nous ne pouvons nous résoudre à faire le sacrifice entier. Nous nous réservons beaucoup d'affections, de desseins, de désirs, d'espérances, de prétentions, dont nous ne voulons pas nous dépouiller, pour nous mettre dans la parfaite nudité d'esprit qui nous dispose à être pleinement possédés de Dieu. Ce sont autant de liens par lesquels l'ennemi nous tient attachés pour nous empêcher d'avancer en la perfection. Nous reconnaitrons la tromperie à l'heure de la mort, et nous verrons que nous nous serons laissé amuser par des bagatelles, comme des enfants.

Nous combattons contre Dieu des années entières, et nous résistons aux mouvements de sa grâce, qui nous poussent intérieurement à quitter une partie de nos misères, en quittant les vains amusements qui nous arrêtent, et nous donnant à lui sans réserve et sans remise. Mais accablés de notre amour-propre, aveuglés de notre ignorance, retenus par de fausses craintes, nous

n'osons franchir le pas ; et de peur d'être misérables, nous demeurons toujours misérables, au lieu de nous donner pleinement à Dieu, qui ne veut nous posséder que pour nous affranchir de nos misères.

Il ne faut donc que renoncer une bonne fois à tous nos intérêts et à toutes nos satisfactions, à tous nos desseins et à toutes nos volontés, pour ne dépendre plus désormais que du bon plaisir de Dieu, et nous résigner entièrement entre ses mains.

ARTICLE III

Combien la finesse et le déguisement nous éloignent de Dieu.

§ I.

L'Esprit Saint, *qui est le maître de la sagesse, fuit le déguisement*, dit le Sage. Jamais nous n'avancerons, si nous ne marchons en sincérité devant Dieu et devant les hommes. Les hommes sont infiniment pleins de mensonge. Nous nous déguisons sans cesse à nous-même, et aux autres. C'est là un défaut que nous voulons le moins reconnaître. Nous ne devrions jamais user d'excuses, ni pallier aucune chose. Ces duplicités et ces artifices de l'amour-propre nous éloignent extrêmement de Dieu.

§ II.

Une âme fine, et qui se sert de politique et de

ruses pour traiter avec le prochain, ne forme presque point de dessein, n'a presque aucune pensée dans l'esprit, qui ne soit un péché, toutes ses vues ne tendant qu'à tromper les autres. Une telle conduite est un continuel mensonge. Elle est incessamment opposée à Dieu, et semble nier implicitement la Providence de Dieu sur les cœurs.

§ III.

Nous ne devons jamais user de finesses ni de politique, quand nous traitons avec les Supérieurs pour le regard de la disposition de nos emplois, ni pour quelque autre sujet, ou en quelque autre occasion que ce soit : car tout cela est la prudence de la chair réprouvée par Notre Seigneur. *La prudence de la chair est la mort. La sagesse de l'esprit est la vie et la paix.*

CHAPITRE II

MOYENS PRINCIPAUX DE LA PERFECTION.

ARTICLE I

Que les Sacrements sont les principaux moyens pour acquérir la perfection.

§ I.

Les principaux exercices de la perfection sont les Sacrements, quand on y apporte la pré-

paration requise : et cependant, chose étonnante ! c'est ce qu'il semble qu'on néglige le plus.

Les Sacrements donnent des grâces qui tendent à produire en nous les effets qui leur sont propres : la confession, une grande pureté de cœur ; la communion, une étroite union avec Dieu, et une ferveur d'esprit dans nos actions.

§ II.

Il y a une démonstration morale, que rien ne contribue davantage au progrès des âmes que la confession et la communion journalière, supposé qu'on ait fait au commencement trois ou quatre bonnes confessions pour s'établir en sûreté de conscience : parce que plus vous approchez de ces Sacrements, plus vous recevez de grâces pour participer à leurs effets. Or, les effets de ces deux Sacrements, la pureté de cœur et la ferveur d'esprit, sont la meilleure préparation qu'on puisse apporter à les recevoir.

§ III.

Une âme, qui, avant la communion, se trouvait faible, languissante, dans les ténèbres ; et qui, après la communion, se trouve éclairée, fervente, vigoureuse, ne peut douter du fruit de sa communion, l'effet des Sacrements étant de donner aux âmes la grâce qui leur est propre,

et qu'on appelle sacramentale. Ainsi, après une confession bien faite, on reçoit en l'âme une grande lumière pour connaître son intérieur, une humble et amoureuse contrition, une paix et un repos de conscience. Après une bonne communion, l'on sent un goût de Dieu et une nouvelle force pour s'employer à son service.

ARTICLE II

De l'usage des pénitences.

Le tempérament qu'il faut garder dans les pénitences, est de ne pas faire tant, que la santé en soit altérée, ni si peu, que la rébellion de la nature se fasse trop vivement sentir.

Quand on est parvenu à une grande perfection, l'on en fait beaucoup assez aisément; et même par une spéciale faveur de Dieu, l'on en peut faire d'héroïques, telles qu'en ont faites les saints.

Les plus nuisibles sont celles qui ôtent le sommeil, bien que Dieu accorde aussi aux personnes les plus parfaites la grâce de peu dormir.

Ainsi la mesure des pénitences est diverse, selon la diversité des personnes, des complexions, des âges, des conditions, des temps et des besoins.

CHAPITRE III.

L'EXEMPLE DES VERTUS LES PLUS NÉCESSAIRES POUR LA PERFECTION.

ARTICLE I

De la Foi.

§ I.

La foi étant la plus excellente participation de la Sagesse incrée, après la claire vision de Dieu, il ne la faut point appuyer de raisons naturelles, ni de nos inventions humaines. Ces raisons néanmoins peuvent servir pour vaincre nos répugnances et nos contradictions, pour nous défaire de notre stupidité, et pour disposer notre esprit à croire; mais non pas pour appuyer ce que nous croyons par la foi : car la foi comprend toute l'autorité de Dieu, et a pour fondement sa souveraine et infinie sagesse, qui fait qu'il ne peut être trompé; et son infinie fidélité, qui fait qu'il ne peut nous tromper.

§ II.

Quelques-uns tremblent à la vue des vérités de la foi, et n'y veulent point penser, bien qu'ils n'en doutent pas : mais ils en fuient la pensée, parce qu'ils ne s'y sont pas accoutumés. C'est une

grande erreur, et à la mort le démon pourra les attaquer du côté qu'ils sont faibles.

§. III.

La foi perfectionnant les connaissances qui portent la volonté à agir, et, selon saint Thomas, résidant en partie dans la volonté, elle donne de la facilité à toutes les vertus : car une connaissance de la foi touchant la tempérance, par exemple, me fera plus aisément exercer un acte de tempérance, que l'honnêteté même de cette vertu, et en même temps elle rendra mon action surnaturelle.

Nous devons donc tâcher de nous établir de plus en plus dans la foi, marchant toujours dans sa lumière, la substituant en la place de ces raisonnements, que l'esprit humain veut faire sur toutes les sortes de sujets, et la faisant servir de flambeau et de principe à toutes nos actions. Un acte de volonté appuyé sur la foi, vaudra mieux que dix sentiments de goût spirituel.

§ IV.

Quand Dieu veut se rendre parfaitement maître d'une âme, il commence par gagner l'entendement, lui communiquant une foi excellente. De là il descend dans la volonté, puis dans la mémoire, dans l'imagination, dans l'appétit con-

cupiscible, et dans l'irascible, gagnant peu à peu toutes ces facultés. Ensuite il passe aux sens, et aux mouvements corporels, et de cette manière il vient à posséder entièrement l'intérieur et l'extérieur : et tout cela s'opère par la foi, qui contient toutes les vertus éminemment, comme parlent les théologiens, et qui est le premier mobile pour les faire agir. C'est pourquoi nous devons nous rendre l'exercice de la foi familier, et nous conduire par elle dans toutes nos actions.

§ V.

C'est une grande misère, que, dans la religion, quelques-uns, et souvent même la plupart ne se conduisent que par la raison humaine et par la prudence naturelle, ne se servant presque de la foi, que pour ne point agir contre elle. Ils s'appliquent à perfectionner la raison et le bon sens, sans se mettre en peine de croître en la foi. Ce qui est faire justement comme si quelqu'un, prenant grand soin de l'éducation de son esclave, négligeait celle de son fils.

§ VI.

Rien ne montre mieux combien la raison humaine, de soi-même et sans foi, est aveugle et faible en matière de perfection morale, que le peu de progrès qu'elle y a fait parmi toutes les nations avant la venue de Jésus-Christ au monde.

Les Romains semblent avoir été les plus sages et les plus parfaits de tous les peuples infidèles. L'Écriture sainte attribue leur agrandissement et leur puissance à leur sagesse et à leur patience ; et saint Augustin estime que Dieu leur donna l'empire de l'univers pour récompense de leur vertu. Cependant, qu'était-ce que leur sagesse, et à quoi tendait-elle ? Et combien de vanité, et combien de corruption dans leurs vertus les plus pures et les plus solides !

ARTICLE II

*Combien notre peu de confiance déplaît à Dieu,
et nous fait de tort.*

§ I.

Une des choses en quoi nous déshonorons davantage Dieu, est notre peu de confiance en lui : et ce défaut vient de ce que nous ne considérons pas assez ce qui nous a été donné dans l'Incarnation, et ce qu'un Dieu fait homme a fait par les hommes. *Car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique ; et puisqu'il n'a pas épargné son propre Fils, et qu'il l'a livré à la mort pour nous tous, que ne nous donnera-t-il point après nous l'avoir donné ?*

Que le fils d'un roi voulût mourir pour expier le crime d'un vassal qu'il aimerait ; ou qu'un roi

voulût donner la vie de son fils pour un favori, ce serait une miséricorde et une bonté admirables : mais que ce fils voulût mourir et que ce père voulût donner la vie de son fils pour leur unique et mortel ennemi, c'est un excès de miséricorde et de bonté, qui ne se peut concevoir. C'est cependant ce que Dieu a fait, donnant son Fils à la nature humaine son ennemie, non seulement pour la sauver, mais encore pour l'élever au trône de la Divinité. C'est ce qu'a fait le Fils de Dieu, qui pouvant sauver les hommes par un de ses soupirs, a voulu leur mériter la grâce du salut par une vie aussi laborieuse et aussi pauvre que celle qu'il a menée, par une mort aussi cruelle et aussi honteuse que celle qu'il a soufferte.

Et après cela nous n'aurons pas de confiance en une telle miséricorde ? Nous n'espérerons pas qu'un Rédempteur si plein de bonté, qui nous a rachetés au prix de son sang, nous délivrera de ~~son~~ péchés et de nos imperfections ?

La défiance déplait extrêmement à Dieu, surtout dans les âmes qu'il a prévenues de grâces extraordinaires. Ce fut en punition d'une légère défiance, que Moïse n'entra point dans la terre de promesse. Il mourut à la vue de cette terre tant de fois promise, et si ardemment souhaitée : mais il n'y entra pas, et Dieu ne se laissa fléchir par aucune prière.

§ II.

Nous faisons tort à Dieu, lorsque nous disons : *Quand serai-je indifférent? quand aurai-je le don d'oraison?* Comme si Dieu était pauvre ou avare de ses dons; comme s'il n'avait pas lui-même entrepris notre perfection. Suivons seulement ses volontés, coopérons à ses grâces, étudions-nous à la pureté de cœur, et assurons-nous qu'il ne nous manquera pas.

§ III.

Plusieurs n'arriveront jamais à une grande perfection, parce qu'ils n'espèrent pas assez. Il faut avoir une grande et véritable espérance, fondée sur la miséricorde et sur la bonté infinie de Dieu, et sur les mérites infinis de Jésus-Christ. *C'est vous seul, Seigneur, qui êtes l'appui de mon espérance.*

§ IV.

Nous devons espérer et attendre de Dieu de grandes choses, parce que les mérites de Notre-Seigneur sont à nous; et que c'est honorer beaucoup Dieu, que d'espérer beaucoup de lui. Plus nous espérons, plus nous l'honorons.

ARTICLE III

De l'humilité.

§ I.

Saint Laurent Justinien dit que nous ne savons

ce que c'est que l'humilité, si nous ne l'avons dans le cœur. Il n'y a que ceux qui ont le cœur humble, qui soient capables de la connaître ; c'est pourquoi Notre Seigneur a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

Pour acquérir l'humilité, il faut premièrement ne rien omettre de toutes les actions extérieures, en quoi nous la pouvons pratiquer selon notre condition, dans les occasions qui se présentent, et demander à Dieu les vrais sentiments d'humilité pour bien faire les actions extérieures de cette vertu, qui se font quelquefois par vanité. Il faut en second lieu faire fort souvent des actes intérieurs d'humilité, reconnaître notre néant et nos misères, aimer notre propre abjection, exercer sans cesse un jugement rigoureux contre nous-mêmes, et nous condamner intérieurement avec tout ce que nous faisons.

Nous ne devons jamais reprendre personne, qu'auparavant nous ne nous soyons convaincus, et que nous n'ayons reconnu devant Dieu que nous faisons encore plus mal, et que nous sommes pires que celui que nous allons reprendre.

Quand on entre dans l'exercice de quelque emploi, comme de la régence, de la prédication, de la supériorité, il faudrait s'y disposer par quelque pratique d'humilité, de mortification ou de charité, comme de visiter les prisonniers ou les pauvres de l'hôpital, servir à la cuisine, etc.

§ II.

Les offices d'humilité et de charité sont les meilleurs, parce que l'humilité conserve en nous la paix et les dons de Dieu, et que la charité nous occupe vers le prochain.

Soyons humbles, patients et mortifiés, unis à Dieu, il bénira nos travaux, dont le succès dépend absolument de la bénédiction de Dieu, sans laquelle tous nos talents et toutes nos industries ne sont rien.

§ III.

Dieu se retient toujours le domaine des dons qu'il nous fait. Il veut en avoir lui seul la gloire. Ce n'est pas pour notre propre excellence qu'il nous les fait : c'est pour manifester la sienne. Nous n'en avons, ni n'en devons avoir que le simple usage pour la gloire de Dieu seulement et non pour notre intérêt. Ce qui s'entend de toutes sortes de grâces, de dons et de privilèges, et même des biens et des talents naturels.

Dans le bien que nous faisons, et dans celui que nous possédons, Dieu nous en laisse le profit et l'utilité, mais il s'en réserve la gloire : il ne veut pas que nous nous l'attribuions.

Nous ne sommes pas contents de ce partage ; nous usurpons la part de Dieu ; nous voulons avoir la gloire et le profit de nos biens. Cette injustice est une espèce de blasphème : car rien

n'est dû à la nature considérée en elle-même, ainsi qu'on la doit considérer, que la bassesse et l'abjection. C'est là que nous devrions tendre et aspirer sans cesse avec un désir et une soif insatiables, puisque c'est en cela que consiste notre vraie grandeur; tout le reste n'est que présomption, que vanité, qu'illusion et que péché. Si bien que ceux en qui ce désir de l'abjection est plus ardent, sont les plus grands devant Dieu. Ce sont ceux-là qui marchent le plus dans la vérité; et ils sont d'autant plus semblables à Dieu, qu'ils ne cherchent, comme lui, que sa gloire. C'est là son bien propre : la gloire n'appartient qu'à lui. Pour nous, notre fonds est le néant; et si nous nous attribuons autre chose, nous sommes des larrons. Si nous aimons l'estime et l'applaudissement du monde, nous sommes des fous, et nous nous repaissons de vent.

§ IV.

Nous nous formons ordinairement une fausse idée de l'humilité, la concevant comme une chose qui nous ravale. Elle fait tout le contraire : car comme elle nous donne la vraie connaissance de nous-mêmes, et qu'elle est la pure vérité, elle nous approche de Dieu, et par conséquent elle nous apporte la vraie grandeur, que nous cherchons en vain hors de Dieu.

L'humiliation ne nous ravale que dans l'estime

des hommes, qui n'est rien : mais elle nous relève dans l'estime de Dieu, en quoi consiste la vraie gloire.

Dans ces rencontres si sensibles à la nature, nous devons considérer que, si les hommes nous voient méprisés, décriés, bafoués, Dieu nous voit extrêmement exaltés ; par les mêmes choses qui nous rabaissent aux yeux des hommes, 'Jésus-Christ prend plaisir à nous voir porter sa livrée, et les Anges nous envient cet honneur.

§ V.

Quelqu'un dira : *Je ne puis me persuader que je sois plus grand pécheur que les autres. Si je romps une règle, j'en vois d'autres qui en rompent plusieurs : si je fais certaines fautes, j'en vois d'autres qui en font de plus grièves.*

La difficulté que nous trouvons à avoir cet humble sentiment de nous-mêmes, vient de ce que nous ne sommes encore guère spirituels. Nous l'aurons quand nous serons plus avancés. Il y a dans les arts et dans les sciences, des secrets qui ne sont connus que des maîtres. Ainsi, dans la science de l'esprit, qui est la plus excellente de toutes, étant purement surnaturelle, il y a des maximes dont la connaissance n'appartient qu'aux saints, qui sont les docteurs en cette divine science. Un saint François d'Assise, un saint François de Borgia étaient d'excellents maîtres

en humilité. Ils s'estimaient les plus grands pécheurs du monde, non point par manière de parler, mais sincèrement et du fond du cœur. Leur esprit était persuadé de ce qu'ils disaient de bouche.

ARTICLE IV

De l'amour des croix.

§ I.

Saint Ignace le martyr avait l'amour des croix et de l'anéantissement si avant dans le cœur, qu'étant condamné à être dévoré des bêtes dans l'amphithéâtre, il désirait que les lions, après avoir déchiré en pièces son corps, consumassent encore ses os; et qu'il ne restât rien de l'holocauste qu'il avait consacré à Dieu pour être son digne disciple. Il s'estimait heureux s'il pouvait être anéanti dans les peines, de telle sorte qu'il ne parût plus rien de son corps aux yeux du monde. *Le monde*, dit-il, *ne verra plus mon corps*; il triomphe de joie dans cette pensée.

§ II.

Comme Notre-Seigneur n'a fait la rédemption du monde que par sa croix, par sa mort et par l'effusion de son sang, et non par ses miracles ni par ses prédications : de même les ouvriers évangéliques ne font l'application de la grâce de

la rédemption que par leurs croix et par les persécutions qu'ils souffrent. De sorte qu'on ne doit pas espérer grand prix de leurs emplois, s'ils ne sont accompagnés de traverses, de calomnies, d'injures et de souffrances.

Quelques-uns croient faire des merveilles, parce qu'ils ont des sermons forts, bien composés, prononcés avec grâce, qu'ils ont la vogue et qu'ils sont bienvenus partout. Ils se trompent; les moyens sur quoi ils s'appuient ne sont pas ceux dont Dieu se sert pour faire de grandes choses. Il faut des croix pour procurer le salut du monde. C'est par la voie des croix que Dieu mène ceux qu'il emploie à sauver les âmes, les apôtres, et les hommes apostoliques, un saint Xavier, un saint Ignace, un saint Vincent Ferrier, un saint Dominique.

§ III.

Il ne faut pas considérer nos croix et nos afflictions comme des maux qui nous font souffrir, ni comme des mortifications qui nous ravalent aux yeux du monde; mais nous les devons regarder, à l'exemple de Notre-Seigneur, dans les desseins éternels de Dieu, dans les ordres de sa Providence et dans les vues de son amour envers nous, dans le cœur de Jésus-Christ, qui les a choisies pour nous et qui nous les présente comme la matière des couronnes qu'il

nous prépare, et comme une épreuve de notre vertu et de notre fidélité à son service.

§ IV.

Dans les commencements de la vie spirituelle, il ne faut pas encore demander à Dieu de souffrir : il faut penser à bien purger sa conscience, s'adonner à la pureté de cœur, à la connaissance de son intérieur et au recueillement. De là, on monte à la paix de l'âme, puis à la communication avec Dieu; ensuite aux vertus infuses, et aux dons du Saint-Esprit. Alors Dieu inspire ses desseins et ses volontés, et mène les uns par les travaux, comme saint François Xavier; d'autres par les souffrances, comme sainte Liduvine; les autres, par des traverses et des persécutions, comme saint Ignace; mais de nous-mêmes nous ne devons faire aucun choix particulier, autrement nous serions toujours en trouble, n'ayant pas encore une vertu à l'épreuve des croix; et ce serait entreprendre de porter un fardeau de géant sans en avoir la force. Mais quand nous entrerons, par la vocation de Dieu, dans des états laborieux, pénibles, humiliants, alors ni les travaux ne nous accableront, ni les persécutions ne nous troubleront, et souvent même de grandes austérités ne ruineront pas notre santé.

SECTION II

DE LA PERFECTION PROPRE A LA COMPAGNIE DE JÉSUS

CHAPITRE I

EN QUOI CONSISTE LA PERFECTION PROPRE DE CETTE COMPAGNIE.

ARTICLE I

*De la fin et de l'institut de la Compagnie de Jésus,
et des moyens d'y parvenir.*

Dieu le Père a donné la Compagnie de Jésus à son Fils pour l'aimer et pour l'honorer; et notre institut imite et honore toutes les parties de la vie de Jésus-Christ. Que si quelques-uns manquent à ce devoir, c'est leur faute particulière et non pas celle de l'institut.

Comme la fin de notre Compagnie est si excellente et si sublime qu'elle ne le peut être davantage, étant la même que celle du Fils de Dieu sur la terre; les moyens en sont aussi très-excellents, puisque notre institut embrasse tout ce qu'il en a de surnaturels, comme l'oraison, les sacrements, la prédication; et tous les naturels,

comme les talents, l'esprit, les sciences et la manière de les enseigner; mais ceux-ci doivent être subordonnés à la prudence surnaturelle, et tirer leur force et leur vertu de la plus haute oraison.

C'est en quoi, si nous n'y prenons garde, nous manquons ordinairement; et, faute de prudence surnaturelle, nous faisons trop de cas des moyens naturels et humains, et nous y donnons trop d'application et d'étude, et très peu aux moyens surnaturels et divins. De là vient, que dans nos emplois nous ne faisons que fort peu de fruit, et ce seul défaut est capable de ruiner tout le reste, rien ne pouvant subsister sans la grâce et sans l'esprit intérieur.

C'est un prodige de voir un religieux de la Compagnie demeurer longtemps imparfait, ayant autant de moyens pour se perfectionner que nous en avons; et il n'est pas concevable combien il faut qu'il ait consumé de grâces, et quel abus il en a fait, particulièrement s'il a vécu plusieurs années dans la Compagnie.

Dès que nous nous relâchons dans la voie de la perfection, et que nous voulons nous contenter d'une vertu médiocre, nous manquons à la fin où nous devons tendre comme religieux, qui est notre propre perfection; et comme Jésuites, qui est la plus grande gloire de Dieu que nous sommes obligés de procurer par l'étude de notre plus grande perfection et de celle du prochain.

Un homme de mérite disait à un de nos Pères à Paris, qu'il ne s'étonnait pas du zèle, de la ferveur et de la sainteté du P. Suffren, mais qu'il s'étonnait que nous ne fussions pas autant de Pères Suffren. Quel bien ne ferait pas un régent qui aurait l'esprit intérieur de ce saint homme?

Ce mot de saint Ignace, *ad maiorem Dei gloriam*, veut dire qu'en matière de perfection et de sainteté, nous ne mettions jamais de bornes à nos desseins, et que nous ne disions jamais : *C'est assez, je suis content, je n'en veux pas davantage*, puisque par le devoir de notre vocation, nous devons aspirer à la perfection de la vie apostolique et à une vertu toute évangélique.

ARTICLE II

*Que la Compagnie appartient à Jésus-Christ
comme Sauveur.*

Saint Ignace désirait passionnément d'être admis en la famille de Notre Seigneur. Il pria la sainte Vierge de lui obtenir cette faveur, et ensuite il la demanda au Père éternel. Ses vœux furent exaucés. Un jour, comme il allait à Rome, étant entré dans une chapelle, et s'y étant mis en prières, le Père éternel lui apparut avec Jésus-Christ portant sa croix, et avec la sainte Vierge, et une troupe d'Anges et de Saints. Le Père éternel présenta Ignace et ses compa-

gnons à son Fils, les lui recommandant. Le Fils de Dieu les reçut favorablement, et promit de les assister à Rome pour l'exécution du dessein qu'ils avaient formé de se consacrer aux ministères apostoliques. Ainsi c'est en qualité de Sauveur que Jésus-Christ a reçu à son service la Compagnie, pour l'employer à procurer le salut des âmes ; et il lui a donné son nom, pour marquer qu'il l'associait à l'office que ce sacré nom signifie.

Pour nous qui sommes les enfants de saint Ignace, nous devons nous considérer comme appartenant au Sauveur, étant de sa maison et dévoués à son service, et pour l'amour de lui au service des âmes.

Dans cette vue, formons trois actes d'un zèle généreux. 1. Un désir d'avoir pu servir et honorer Notre Seigneur selon son mérite, dès le premier instant de notre être. 2. Un regret d'avoir perdu tant de temps, que nous pouvions employer à le connaître, à l'aimer et à le servir. 3. Une offrande, et une nouvelle consécration de nous-mêmes à son service, en l'union de l'amour que le Père éternel et le Saint-Esprit lui portent, et de l'honneur et des adorations que la sainte Vierge, les Anges et les Saints lui ont rendus, lui rendent sans cesse, et lui rendront dans tous les siècles des siècles. Offrons-lui notre corps, pour l'user et le consumer dans l'accom-

plissement de ses desseins; tous les moments de notre vie jusqu'au dernier, pour les employer à son service; notre âme, l'abandonnant aux dispositions de sa Providence; notre mort, souhaitant qu'elle vienne de l'excès de nos travaux pour sa gloire; notre résurrection et notre état de béatitude, pour l'aimer et pour le bénir dans l'éternité.

ARTICLE III

Saint Ignace, modèle de la perfection de la Compagnie.

Saint Ignace a également excellé en la vie active et en la contemplative, et l'on peut dire que plusieurs saints n'ont eu éminemment qu'une seule des perfections qu'il a possédées dans un souverain degré. Quelle austérité plus grande, que celle qu'il a pratiquée dans les premières années de sa ferveur? Quel don de chasteté plus rare, que celui dont la sainte Vierge le favorisa dès sa conversion? Quelle pauvreté volontaire plus rigoureuse, que celle qu'il garda si longtemps, et en tant de voyages, ne vivant que d'aumônes comme un mendiant? Quelle humilité de s'être abaissé par deux fois à apprendre les principes de la langue latine parmi des enfants, étant déjà dans un âge si avancé? Quelle patience plus héroïque, que celle qu'il

fit paraître en tant de persécutions? Quelle prudence surnaturelle plus accomplie, que celle qu'on remarque dans toute sa conduite, et dans ses constitutions? Quel zèle plus ardent et plus étendu que le sien? Quelle égalité d'esprit plus constante et plus inaltérable? Quelle oraison plus sublime? Quelle familiarité avec Dieu plus intime?

A la vue de ce modèle de perfection que nous devons imiter, comme enfants de ce saint Patriarche, nous avons bien sujet de nous confondre, considérant le peu de vertu que nous avons acquise, et le peu de bien que nous faisons dans un état si apostolique. Mais ceux qui, comme les séculiers, se laissent charmer par le faux éclat de la figure passagère du monde, ne connaissent pas leurs misères. Quelle confusion auront-ils dans l'autre vie, s'ils n'y prennent garde!

CHAPITRE II

DIVERSES DISPOSITIONS DES RELIGIEUX A L'ÉGARD DE LA PERFECTION.

Parmi les religieux, il y en a de trois sortes. Les premiers ne refusent rien à leurs sens. Ont-ils froid? ils se chauffent. Ont-ils faim? ils

mangent. Leur vient-il en pensée quelque divertissement? Ils le prennent sans délibérer, toujours déterminés à se satisfaire, sans presque savoir, en pratique, ce que c'est que de se mortifier. Pour leurs fonctions, ils les font par manière d'acquit, sans esprit intérieur, sans goût et sans fruit.

Ceux-là sont en danger de péché mortel, et même quelquefois ils sont effectivement en péché, bien qu'ils ne s'en aperçoivent pas eux-mêmes, et qu'ils n'examinent que fort superficiellement l'état de leur conscience.

Dans ce profond oubli d'eux-mêmes, une infinité d'objets passent tous les jours par leur esprit, et leur cœur étant emporté hors de lui-même, est comme enivré par le tracas des choses extérieures; en son absence, il est sans cesse trahi par les illusions de la nature et du démon, dont il suit aveuglément les impressions.

Ces religieux peuvent souvent être en plus grand danger que les séculiers mêmes. Car ceux-ci, sachant bien qu'ils tombent quelquefois dans le péché mortel, se défient d'eux-mêmes, et leur crainte leur donne de la précaution. Mais ceux-là se confiant en leur état, et s'appuyant sur cette fausse présomption, que dans la religion il est rare qu'on pèche mortellement, vivent dans une trompeuse sécurité, qui les fait tomber sans qu'ils s'en donnent de garde : et

pour charmer les remords de leur conscience, ils se forgent des mensonges qui les flattent dans leur erreur. Cet état est dangereux, parce qu'ils ne s'aperçoivent point de leurs chutes.

Les seconds évitent les excès des premiers et se refusent les satisfactions qu'ils ne jugent pas nécessaires, mais ils se laissent tromper sous l'apparence de bien. Ils forment un dessein suivant leur inclination, puis ils cherchent des motifs de vertu pour colorer leur choix et justifier leur conduite. Quant à leurs fonctions, ils font soigneusement ce qui est de l'extérieur, mais avec peu d'application intérieure et de recueillement, donnant trop de liberté à leurs sens, et négligeant la garde de leur cœur.

Ceux-ci sont pleins d'imperfections et de péchés véniels, et souvent en danger de péché mortel. Car, comme ils sont faibles, et ne tirent que très peu de force de l'intérieur, ils se laissent vaincre en des occasions, où il est aisé de remporter la victoire, quand l'intérieur est bien gardé.

Les troisièmes, comme parfaits, sont dépouillés de tout désir, indifférents à tout, se contentant de tout, et ne voulant que le bon plaisir de Dieu. Ils joignent ensemble l'exactitude **extérieure** et l'application intérieure; veillent à la garde de leur cœur, conservent la paix de leur âme, et pratiquent le recueillement autant que l'obéissance le leur permet.

Ceux-ci reçoivent trois insignes faveurs des trois personnes de la très sainte Trinité : du Père, une force comme invincible dans l'action, dans la souffrance et dans les tentations; du Fils, des rayons et des splendeurs de vérité, qui brillent sans cesse dans leur âme; du Saint-Esprit, une ferveur, une douceur et une consolation charmantes.

CHAPITRE III

LES MOTIFS QUI NOUS PORTENT A PRENDRE SOIN DE
NOTRE PERFECTION.

ARTICLE I

Le désir de notre salut.

Le salut d'un religieux est inséparablement attaché à sa perfection; de sorte que s'il abandonne le soin de son avancement spirituel, il s'approche peu à peu de sa ruine et de sa perte. Que s'il n'y arrive pas, c'est que Dieu le voulant sauver, le prévient miséricordieusement avant sa chute. Tous les maîtres de la vie spirituelle tombent d'accord de cette maxime, que de ne pas avancer, c'est reculer. **Mais** comme quelques-uns ont déjà fait quelques progrès, ils sont quel-

quefois assez longtemps sans s'apercevoir qu'ils reculent, parce que cela se fait insensiblement.

ARTICLE II

L'ordre d'un zèle bien réglé.

Notre premier soin et notre principale étude doit être notre perfection, qu'il faut préférer à toutes choses; puis partageant le reste de nos soins et des forces de notre esprit, nous nous appliquerons au service du prochain, par le mouvement d'un véritable zèle, réglé par la prudence. Quiconque fait autrement, peut s'assurer que bien qu'il porte l'habit de la Compagnie, il n'en a nullement l'esprit, notre règle et notre profession nous obligeant de faire plus de cas des moyens de perfection qui nous unissent à Dieu, comme instruments à la cause principale, dont nous devons recevoir le mouvement, que de tous les autres exercices. C'est ainsi qu'il faut modérer tout le reste selon le principal qui est l'intérieur.

Une vocation apostolique comme la nôtre demande que nous renoncions à toutes les amitiés, à toutes les connaissances, à toutes les études qui ne nous servent point pour aller à Dieu, ou pour y conduire le prochain.

ARTICLE III

Le fruit de nos travaux.

Dieu ne se sert point des imparfaits pour l'exécution de ses grands desseins, c'est de peur qu'ils ne se damnent. Car s'il se servait d'eux, ils prendraient de là occasion de s'enorgueillir, et leur vanité serait cause de leur perte. Mais travaillez solidement à votre perfection; attachez-vous à Dieu; cherchez uniquement à lui plaire : fussiez-vous dans un désert, s'il veut se servir de vous, il saura bien vous trouver, et il vous fera des merveilles, quand même votre état et votre vocation ne vous porteraient point aux fonctions de la vie apostolique. Du temps de saint Bernard, combien y avait-il d'évêques, de prélats, de docteurs recommandables par leur savoir et par leur prudence! Néanmoins Dieu ne jeta point les yeux sur eux. Il alla prendre le saint abbé de Clairvaux dans sa solitude, pour l'employer aux plus grandes affaires de l'Église. Et de combien de sortes de bonnes œuvres la bienheureuse Marie de l'Incarnation n'a-t-elle pas été l'instrument!

ARTICLE IV

Combien de personnes ont intérêt à notre perfection.

Ce nous est un puissant motif de ferveur, de considérer combien de personnes ont intérêt à notre perfection.

1. Notre Seigneur, qui a donné son sang et sa vie pour nous acquérir la perfection que Dieu nous destinait, et qui ne veut pas perdre le fruit de sa mort.

2. La sainte Vierge, qui nous obtient tant de grâces pour nous rendre parfaits, et qui attend que nous soyons un jour sa couronne et sa gloire.

3. Nos bons Anges, qui s'emploient avec tant de zèle pour nous conduire dans les voies de la perfection, afin de nous avoir pour compagnons dans l'éternité bienheureuse.

4. Saint Ignace et nos saints patrons, et les autres amis que nous avons au ciel, qui désirent avec tant d'ardeur que nous marchions sur leurs traces, et qui nous assistent si puissamment de leur intercession.

5. Les âmes du purgatoire, qui recevraient bien plus d'assistance de notre part, si nous étions plus parfaits.

6. La religion, que nous servirions bien mieux, si nous avions plus d'union avec Dieu.

7. L'Église, à qui nous serions bien plus utiles, si nous étions parvenus au degré de sainteté où nous sommes appelés.

Combien Dieu nous montrera-t-il d'âmes qu'il aurait sauvées par notre moyen, si nous avions été de parfaits instruments de sa gloire ! Combien nous en fera-t-il voir à qui nous eussions aidé à se sanctifier, si nous avions été nous-mêmes des saints ! Combien d'autres qui seront demeurées longtemps en purgatoire, et qui en auraient été plus tôt délivrées par notre assistance, si nous avions été d'un plus grand mérite devant Dieu !

Qui peut dire jusqu'où s'étendrait le fruit de nos fonctions, si elles étaient animées d'une charité parfaite ? Les personnes que nous gagnerions à Dieu, en gagneraient d'autres ; et celles-ci encore d'autres, durant une longue suite d'années. Si cela ne se fait pas, c'est par notre faute ; nous en rendrons compte à Dieu ; mais nous sommes si aveugles, que nous ne comprenons pas cela.

CHAPITRE IV

LES MOYENS DE PERFECTION PROPRES DE NOTRE COMPAGNIE.

ARTICLE I

*En quel sens l'Oraison de la Compagnie
doit être pratique.*

La méditation est un discours qui tend à perfectionner la volonté, et à la rendre plus sainte : ainsi elle n'est pas purement spéculative comme celle des philosophes. Elle est pratique, et cela en deux manières ; premièrement, en ce qu'elle sert à rendre la volonté meilleure, et à régler les autres puissances de l'âme ; secondement, en ce qu'elle produit divers actes intérieurs, et donne le mouvement aux actions extérieures, pour les faire selon le modèle qu'on se propose.

L'oraison propre de la Compagnie est pratique en tous ces deux sens ; et qui prétendrait qu'il ne suffit pas qu'elle soit pratique au premier sens, et qu'il faut qu'elle le soit au second, aurait tort ; parce qu'il s'ensuivrait de là que la contemplation ne serait pas à l'usage de la Compagnie, ce qui est faux.

C'est une erreur dans l'oraison, que de se

gêner pour la rapporter toute à l'action. Nous nous empressons, et nous nous inquiétons pour voir comment nous ferons en telle ou telle occasion, quels actes d'humilité, par exemple, nous pratiquerons. Cette voie des vertus est fatigante, et capable de donner du dégoût. Ce n'est pas qu'il ne soit bon de s'exercer ainsi dans l'oraison, de prévoir les occasions et de s'y préparer : mais cela se doit faire avec liberté d'esprit, sans rebuter le simple recueillement de la contemplation, lorsqu'on s'y sent attiré. Car alors Notre Seigneur donnera à une âme, par une seule oraison, une vertu et même plusieurs vertus dans un plus haut degré, qu'on ne les acquerrait en plusieurs années par ces moyens extérieurs. Saint Paul ermite avait la vertu de patience, et celle de charité envers le prochain, bien qu'il ne les exerçât pas. Il suffit donc de prendre doucement les occasions qui se présentent de pratiquer la vertu, l'humilité par exemple, et de chercher aussi sans empressement d'en produire quelques actes, remettant le reste à l'oraison.

On doit tenir pour oraison pratique, et non purement spéculative, celle qui affectionne l'âme à la charité, à la religion, à l'humilité, etc., bien que cette affection demeure dans l'âme, et qu'on n'en vienne point à des actes extérieurs.

ARTICLE II

L'obéissance et l'exacte observance des règles propres de notre Compagnie, et les motifs qui nous y portent.

La Compagnie de Jésus, dit Suarèz, est la plus étroite de toutes les religions, bien qu'elle ne soit pas la plus austère. En effet, la discipline régulière ne peut pas être plus exacte, et tout y dépend de la seule volonté d'un supérieur, pour l'emploi, la demeure et la manière d'agir, ce qui est d'une grande consolation pour nous, et d'une grande perfection.

Les voies de Dieu en nous sont les grâces qu'il nous donne, quand nous sommes dans l'état qu'il nous a destiné, et dans le lieu qu'il nous a marqué. Dieu y attache tellement les grâces par lesquelles il veut nous conduire au ciel, que tandis que nous y sommes, il nous comble de grâces : si nous en sortons, il nous délaisse ordinairement jusqu'à ce que par sa miséricorde nous y retournions.

Que les Supérieurs nous soient plus affectionnés, n'importe, Dieu disposera toujours de nos emplois de telle sorte, que celui qu'il nous a destiné nous arrivera infailliblement. Que s'il permet quelquefois, pour punition de nos péchés, que les Supérieurs manquent ou de charité, ou

de prudence dans leur conduite à notre égard, quand nous nous serons confessés des fautes qui nous auront attiré ce châtiment et que nous en aurons fait pénitence, Dieu, par sa miséricorde, réparera au double le désavantage qui nous aura pu arriver. Ainsi nous ne devons point nous mettre en peine d'avoir des supérieurs qui nous soient amis, ou de gagner leurs bonnes grâces, ni leur parler pour nos emplois, ni interposer d'autres personnes qui leur parlent en notre faveur.

Nous devons une bonne fois nous résigner entièrement entre les mains de la Providence de Dieu; et si nous sommes maltraités des Supérieurs ou de quelques autres personnes, premièrement, nous persuader que nous l'avons bien mérité, si ce n'est cette fois, du moins en d'autres rencontres; secondement, rentrer en nous-mêmes, et si nous sommes coupables, demander pardon à Dieu; troisièmement, ne regarder l'injure que nous croyons qu'on nous fait, que comme venant de Dieu, qui la permet pour notre bien, et qui avait la volonté de la permettre avant que les Supérieurs ou ces autres personnes eussent la pensée de nous la faire; quatrièmement, adorer humblement et du fond du cœur cette volonté de Dieu et cette disposition de sa Providence, et nous y soumettre avec une parfaite résignation, estimant que ce qui est un

effet de la haine ou de l'envie des hommes pour nous abaisser, sera un moyen dont la bonté de Dieu se servira pour nous élever à un plus haut degré de gloire, si nous sommes fidèles. C'est ce que nous voyons dans l'exemple de Joseph et dans celui de Jésus-Christ même. Apprenons donc à servir Notre Seigneur dans un entier abandonnement de nous-mêmes.

Un religieux qui garde ses règles et qui pratique l'obéissance, peut dire : *Je fais ce que ferait un Ange s'il était en ma place, ce que ferait la sainte Vierge et Jésus-Christ même.* Quelle assurance ! quel sujet de consolation !

Nous devons être libres dans nos dévotions et dans toutes nos actions, de sorte que nous soyons toujours prêts à tout quitter quand l'obéissance ou la charité nous appelle ailleurs. Si, par exemple, au temps que nous avons destiné pour dire le chapelet de la sainte Vierge, l'occasion se présente d'entendre une confession ou de rendre quelque autre service au prochain, il faut quitter cet exercice de dévotion pour vaquer à cette œuvre de charité qui survient.

CHAPITRE V

LE ZÈLE DU SALUT ET DE LA PERFECTION
DU PROCHAIN.

ARTICLE I

Motif de zèle.

Si quelqu'un a des biens de ce monde, et que voyant son frère en nécessité, il lui ferme son cœur et ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurera-t-il en lui?

Ce passage du disciple bien-aimé de Jésus-Christ s'entend aussi des biens spirituels, et doit faire trembler tant de religieux et d'ecclésiastiques, lesquels ayant été si avantageusement partagés des richesses de la science du salut et des connaissances de la grâce, voient périr des millions d'âmes dans l'ignorance des vérités de la foi, sans être touchés de leur malheur, et sans leur faire part de leur abondance.

Cette considération touchait extrêmement le cœur de saint François Xavier, comme il le témoigne dans quelques-unes de ses lettres.

ARTICLE II

*Quel usage nous devons faire de la science,
à l'exemple de saint Ignace.*

Saint Ignace étant déjà plein de l'Esprit de
6.

Dieu, s'appliqua à l'étude des Lettres, pour donner crédit et autorité aux fonctions de la vie apostolique, à quoi il se sentait appelé. Il possédait déjà la science d'en haut, qui lui suffisait pour enseigner aux autres les voies du salut. Mais son zèle et sa prudence lui persuadèrent de joindre à cette science infuse celle que l'on acquiert dans les écoles, parce que sans celle-ci on ne lui permettait pas de s'employer à l'instruction du prochain.

Quelques-uns d'entre nous ne font-ils pas tout le contraire? Étant vides de l'esprit intérieur, ne se donnent-ils pas à l'étude d'une manière toute humaine, sans droiture et pureté d'intention, sans modération, peut-être même par vanité, envisageant déjà les emplois où leur orgueil les porte, et regardant la science comme un moyen pour arriver au but de leurs prétentions, fort opposées à l'esprit de saint Ignace et à la fin des études de la Compagnie?

Et quel fruit fera une science acquise par vanité pour des fins si éloignées de la plus grande gloire de Dieu? Saint Ignace se servait de la science acquise pour autoriser la science infuse qu'il avait reçue du ciel. Hélas! ne s'en trouvera-t-il pas, qui, dépourvus des dons de la grâce, se servent de leurs talents naturels et de leur science pour acquérir l'estime des hommes?

ARTICLE III

Par quels moyens il faut maintenir l'estime et l'autorité de la Compagnie.

Les moyens dont il se faut servir pour conserver et accroître l'estime et l'autorité de la Compagnie sont l'humilité, l'exercice des vertus chrétiennes, le zèle des âmes, et non pas les visites et l'amitié des grands de la terre.

Saint Ignace voulut que le P. Laynez et les autres premiers compagnons s'entredissent tous les jours leurs fautes, qu'ils servissent les pauvres dans les hôpitaux, et qu'ils fissent le catéchisme aux enfants. Le P. Laynez, Provincial de la province de Rome, faisait actuellement le catéchisme, quand saint Ignace l'envoya pour la seconde fois au concile de Trente pour y être un des théologiens du Pape. Le P. Antoine Araoz tenant une autre conduite en Espagne, pensa y perdre la Compagnie.

Maintenir l'autorité de la Compagnie dans les classes et dans les autres emplois, sans vouloir souffrir aucune humiliation, c'est ruiner la Compagnie.

Il n'est pas croyable combien nos fonctions seraient utiles, si elles étaient arrosées des bénédictions que les traverses et les humiliations attirent du ciel. Saint Ignace a souffert des

mépris et des persécutions infinies dans l'exercice de son zèle. Saint Xavier allant aux Indes, ne voulut accepter aucune des offres qu'on lui faisait; et comme on lui représentait qu'il avilirait sa dignité de légat apostolique si on le voyait laver son linge et s'apprêter lui-même à manger, il répondit qu'il prétendait bien se servir et servir les autres sans déshonorer son caractère, ni perdre l'autorité que le Saint-Siège lui avait commise; que c'étaient ces respects humains et ces fausses idées de bienséance qui avaient mis l'Église en l'état où nous la voyons présentement; qu'un régent souffre quelque chose d'un écolier sans marquer aucun sentiment de passion, Dieu sera honoré par cet acte de patience, et ne manquera pas de réparer même devant les écoliers l'injure qui aura été faite à ce bon religieux.

La Compagnie se doit conserver et perfectionner par les mêmes moyens par lesquels elle a été établie, c'est-à-dire par les surnaturels. Ainsi, nous ne devons pas désirer que nos Pères soient cardinaux ni confesseurs des rois. Ce serait faire injure à Notre Seigneur que d'appuyer sur le crédit des princes un ouvrage dont il est si visiblement l'auteur, et d'attendre sa conservation de la faveur des puissances de la terre. Dieu et la vertu conserveront la Compagnie.

CHAPITRE VI

DIVERS AVIS.

ARTICLE I

Avis pour un docteur des jeunes religieux qui sortent du noviciat.

La gloire de Dieu demande qu'aussitôt que nos frères sortent du noviciat, on les fasse marcher dans les voies de la sainteté propre à notre Compagnie. C'est à quoi serviront les avis suivants.

1. Il faut que celui qui est chargé de leur conduite, voie d'abord quels progrès ils ont déjà faits dans la vie intérieure, et si véritablement ils ont commencé d'y entrer, ou si leur avancement ne consiste encore qu'en l'éloignement des péchés ordinaires aux jeunes gens, avec quelque exactitude à se bien acquitter de leurs exercices spirituels d'oraison, de lecture et d'examen de conscience. Communément ils ne sont pas fort avancés dans l'oraison. De plus il faut voir s'ils ne sont pas dans l'ignorance des voies de Dieu, ne connaissant point d'autre perfection que celle qu'ils pratiquent, ou même s'ils ne font pas leurs actions sans aucune idée

de perfection. Enfin il faut reconnaître, autant qu'il est possible, la disposition de leur âme, toutes ces connaissances étant nécessaires pour juger de quelle manière on les doit conduire, et pour leur aider à remplir les desseins de Dieu.

2. Marquez-leur une bonté paternelle, et tâchez de leur gagner le cœur par toutes sortes d'offres de services, même pour le regard des choses extérieures, leur procurant, si vous pouvez, celles dont ils ont besoin. Ensuite étant assuré de leur affection, montrez-leur le zèle que vous avez pour leur perfection, que vous désirez qu'ils soient tout à Dieu, et que vous y voulez contribuer de tout votre pouvoir.

3. Appliquez-vous à débrouiller leur conscience, les tirant du trouble et de l'obscurité où sont ordinairement les âmes qui ne sont pas encore entrées dans les voies de la perfection. A cela servira de lire dans le livre des exercices spirituels du P. Gaudier, le traité *De Reformatione vitæ*. Pour peu de lumière que Dieu fasse luire dans leur âme, ce sera toujours beaucoup. Prenez-y garde, et faites état que ce sera beaucoup, si après une sérieuse diligence, leur esprit vient à s'éclaircir tant soit peu. Dieu commence par de petits principes, dont il faut toujours faire grand cas, quand l'esprit de perfection s'est une fois formé dans une âme.

4. Dès que vous apercevrez qu'ils commen-

cent à sortir de leur obscurité, portez-les à une grande pureté de conscience, comme à la voie la plus sûre et la plus propre pour arriver à l'union divine. Permettez-leur le fréquent usage de la confession, puisqu'il est en votre pouvoir de le faire. Donnez-leur pour maxime de ne se dissimuler pas la moindre faute qu'ils aient commise avec vue, et même de s'en confesser toutes les fois qu'ils y seront tombés. Encouragez-les beaucoup dans les vicissitudes et changements qui leur arrivent. Blâmez-les aussi quelquefois avec prudence quand il y aura de leur faute, surtout quand la faute sera un peu notable ; et appliquez-leur ce remède dans la confession pour le rendre plus efficace. Ne les laissez pourtant jamais aller sans les avoir encouragés. C'est une conduite qu'on doit tenir généralement à l'égard des âmes qui sont encore tendres, de tempérer toujours l'aigreur de la réprimande, par la douceur de l'exhortation. Car il faut donner à ces âmes tous les soulagements possibles.

5. Inspirez-leur l'esprit de pénitence, et réduisez-les à ne se pardonner rien dont ils puissent s'accuser en public ; leur recommander beaucoup cette pratique. Et pour ce qui regarde les mortifications corporelles, faites-leur en concevoir une grande estime et un grand desir ; si bien qu'ils vous en demandent beaucoup, et

que vous leur en accordiez souvent, mais peu à la fois, comme, par exemple, de prendre souvent la discipline, mais seulement pendant l'espace d'un *Pater* ou d'un *Ave*. Faites-leur entendre que le fréquent exercice de ces petites mortifications sert beaucoup à tenir la chair sujette à l'esprit, et l'esprit soumis à Dieu, mais ayez soin de les modérer extrêmement. Car si vous leur en permettiez beaucoup, la moindre tentation pourrait leur en faire naître le dégoût, et ils viendraient ensuite aisément à avoir horreur de la vie spirituelle. De plus, il est à propos qu'en leur accordant ces permissions, vous vous comportiez de telle sorte qu'ils puissent juger que c'est avec peine que vous les leur accordez. Par ce moyen vous leur ôterez une pensée qui vient dans l'esprit à plusieurs et qui les empêche d'avancer dans la voie de Dieu.

6. Maintenez-les dans un grand dénûment de toutes choses. Ce qui ne sera pas difficile, si dès le commencement vous pouvez avec adresse les dégager de certaines petites attaches qui viennent de l'instinct de la nature, comme d'aimer mieux une chambre que l'autre, de conserver curieusement quelques images, soit à cause de leur beauté, soit pour l'amour des personnes qui les leur ont données. Faites-leur bien comprendre les grands avantages dont jouissent les âmes qui ne tiennent à rien. Portez-

les à se contenter, selon la règle, de ce qu'il y aura de pire dans la maison; qu'ils s'accoutument à le demander et qu'ils soient bien aises d'être les plus mal partagés. Procurez-leur, avec discrétion, les occasions de pratiquer ce dégagement, et quand vous en trouverez quelqu'un qui aura l'esprit assez fort, faites-le passer par des épreuves un peu sensibles.

7. Gardez-vous bien de marquer plus d'inclination pour les uns que pour les autres. Ayez pour tous une affection et une douceur égales, leur rendant avec toute la tendresse de la charité, tous les services que la règle et l'obéissance vous permettront. Tenez pour certain que vous aurez plus fait pour leur perfection, si vous leur avez gagné le cœur, que si d'ailleurs vous leur aviez donné toutes les meilleures instructions. De cette manière vous les obligerez à avoir pour vous un amour réciproque et une confiance filiale qui fera qu'ils vous ouvriront tout leur cœur et qu'ils vous abandonneront franchement tous leurs petits intérêts. Il est surtout important que vous ne receviez point les plaintes des uns contre les autres, et que vous n'écoutiez nullement les rapports qu'ils vous pourraient faire. Rien n'est plus préjudiciable à la paix et à l'union de la charité que vous devez conserver entre eux, que ces sortes de délations.

8. Occupez-les avec une telle modération que vous ne les jetiez pas dans l'empressement de l'étude, et que vous ne leur laissiez pas aussi trop de loisir. Ne leur prescrivez jamais de tâche pour un certain temps, comme pour un jour ou pour une semaine. Après les passions et le péché, rien ne nuit tant à une âme que l'empressement du travail, lorsqu'on se hâte d'achever quelque ouvrage dans un temps limité. En prétendant faire avancer ces pauvres enfants dans les sciences, vous gêneriez en eux l'esprit de Dieu, et vous les feriez sortir de ses voies pour les jeter dans celles de la nature et dans un état profane, et tout contraire à leur vocation. Dieu veut les posséder sans embarras et dans une pleine liberté ; et toute son opération vise à les détacher du temps et des choses temporelles pour se les unir, et les attacher absolument aux seuls intérêts de son amour et de son service.

9. Prenez garde qu'ils ne se lient par une amitié particulière avec quelques-uns des nôtres ou des externes. Tandis qu'ils seront ainsi liés, ils n'avanceront jamais dans la vertu. C'est pourquoi retranchez d'abord toutes les petites communications qui tendent à ces sortes d'attaches. Si néanmoins vous remarquiez que quelques-uns, qui auraient un vrai désir de leur perfection, profitassent de la conversation de

quelques autres, il ne faudrait pas les empêcher de se voir en particulier, pourvu que les personnes avec qui ils se lieraient fussent effectivement capables de les servir pour leur avancement.

10. Faites en sorte qu'ils aient un grand respect et beaucoup de déférence les uns pour les autres, comme s'ils étaient des princes qui, s'entr'aimant tendrement, ne dussent converser ensemble qu'une seule fois en leur vie, ou comme si c'était Notre-Seigneur même qu'ils traitassent. Cette manière de converser, honnête et religieuse, et cet esprit de sainte civilité est extrêmement agréable à Dieu, et bannit de la conversation bien des puérilités et des défauts où l'on tombe ordinairement quand on se laisse aller à son naturel.

Voilà à peu près les principes généraux qui peuvent les disposer à être conduits de l'esprit de Dieu. Observez ensuite soigneusement à quoi l'attrait de la grâce les portera : si c'est à un esprit de pénitence ou à l'horreur de quelque un de leurs vices en particulier, ou à l'amour de quelque vertu ; et dès que vous aurez reconnu en cela les desseins de Dieu, secondez son opération, et donnez-leur les instructions nécessaires pour combattre ce vice ou pour pratiquer cette vertu. Puis quand ils seront assez instruits, ordonnez-leur qu'après une commu-

nion, ils vous marquent par écrit à quels actes de cette vertu ils s'affectionnent le plus, et de quels actes de ce vice ils veulent entreprendre de se défaire. Estimez toujours beaucoup ce qu'ils vous témoigneront que Dieu leur fera connaître, à moins que vous n'y découvriez maintenant quelque tentation, ou quelque tromperie de l'ennemi.

Quelquefois il ne paraît pas que ces âmes profitent, et pour lors il faut doucement examiner leur conduite, voir quelle préparation ils apportent à leurs oraisons, à la confession, à la communion; les exhorter à quelque sainte pratique, à la dévotion de Notre-Seigneur, à celle de la Sainte Vierge et de saint Joseph, à celle de l'Ange Gardien; les faire souvenir de temps en temps de ce que vous leur aurez recommandé, et dans les rencontres leur en dire toujours quelque mot pour les animer de plus en plus au saint travail qu'ils ont entrepris.

ARTICLE II

Avis aux Pères du troisième an pour le temps de leur noviciat.

§ I.

Le troisième an de noviciat est si important, qu'il n'y a que Dieu et les Pères qui en sont les Directeurs, qui sachent combien il est néces-

saire non seulement pour la perfection, mais pour le salut même des nôtres; et c'est avec juste raison que notre Père Général n'en veut dispenser personne.

C'est une année de retraite, il faut la passer dans le silence et dans le recueillement. Quiconque y vient sans être bien déterminé à y demeurer volontiers et à éviter toutes les occasions de parler, de converser, de se distraire, n'avancera pas beaucoup, parce qu'il faut s'éloigner des occasions, tandis que la vertu est encore faible.

Après cette année de retraite, nous passerons le reste de nos jours dans les emplois de la vie extérieure; ainsi nous ne saurions maintenant trop nous appliquer aux exercices de la vie intérieure.

Il arrive d'ordinaire deux conversions à la plupart des saints et aux religieux qui se rendent parfaits : l'une par laquelle ils se dévouent au service de Dieu, l'autre par laquelle ils se donnent entièrement à la perfection. Cela se remarqua dans les Apôtres, quand Notre-Seigneur les appela et quand il leur envoya le Saint-Esprit; en sainte Térèse et en son confesseur le P. Alvarez, et en plusieurs autres. Cette seconde conversion n'arrive pas à tous les religieux, et c'est par leur négligence. Le temps de cette conversion à notre égard est

communément le troisième an de noviciat. Animons-nous donc maintenant d'un nouveau courage, et ne nous épargnons point dans la voie du service de Dieu, parce que jamais elle ne nous sera plus difficile qu'elle n'est à présent. Dans la suite, elle s'adoucira peu à peu, et les difficultés s'aplaniront. Car, purifiant notre cœur de plus en plus, nous recevrons aussi des grâces en plus grande abondance.

§ II.

Il y a trois choses à quoi nous devons particulièrement nous étudier dans la Compagnie. La première est l'amour de Notre-Seigneur, que nous devons reconnaître pour notre fondateur, saint Ignace n'étant que son lieutenant. La seconde est un sincère mépris de nous-mêmes, qui nous fasse désirer le rebut et le dernier lieu en toutes choses, et retrancher tous les désirs des emplois honorables, des grands succès et de l'estime des hommes. Si nous prétendons demeurer dans un état de vertu médiocre, sans véritablement aimer et rechercher notre propre abjection, nous ne serons jamais disposés aux grandes grâces que Dieu nous ferait, s'il ne trouvait point en nous cet obstacle. Pour avoir cet amour et ce désir du mépris, il faut l'aller puiser dans le cœur de Jésus-Christ, y entrant souvent pour y con-

sidérer le Verbe anéanti, et la très sainte humanité anéantie en récollection. Que si quelques-uns disent qu'il y a danger qu'elle n'empêche les fonctions de zèle, à quoi notre vocation nous oblige, je réponds que c'est tout le contraire, et qu'il est certain qu'un homme d'oraison fera plus en un an qu'un autre en toute sa vie. Il faut demander incessamment ces trois choses à Dieu et à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à saint Ignace, surtout pendant l'octave de sa fête.

§ III.

Nous devons nous appliquer toute notre vie à trois choses. La première est l'amour de Dieu. Plusieurs même de ceux qu'on tient pour les meilleurs religieux, passent leur temps dans les emplois du service de Dieu, sans élever presque jamais, ou du moins fort peu, leur attention à Dieu même. Hélas ! tout ce qui peut nous occuper hors de Dieu, qu'est-ce en comparaison de Dieu ? Tout ce qui n'est point Dieu n'est rien. La considération d'un Dieu est quelque chose de si grand, que si un homme avait fait et souffert pour la gloire de Dieu tout ce que tous les hommes ont fait et enduré depuis le commencement du monde, ce ne serait encore rien pour une telle majesté. Les saints ont été dans ce sentiment. La seconde est un continuel mépris de nous-mêmes, de nos actions et de tout ce

qui nous touche, avec une sainte haine de tout ce qui est en nous de contraire à Dieu. La troisième est une horreur et détestation du péché et de tout ce qui nous porte au péché, nous regardant sans cesse comme une sentine et un égout de tous maux.

Il y a deux choses à quoi nous devons vaquer sans cesse durant toute notre vie. La première, à nous purger de plus en plus des péchés véniels. La seconde, à chercher Dieu, tant par l'oraison, y employant tout le temps que nous avons de libre; que par la ferveur et la fidélité à nous acquitter des devoirs de l'obéissance, ne souffrant dans notre cœur aucune passion, aucune affection ni aucun désir pour d'autres lieux ou pour d'autres emplois que ceux auxquels l'obéissance nous attache. Pour en venir là il faut absolument avoir le don d'oraison.

§ IV.

Trois choses nous sont d'une particulière nécessité pendant tout le cours de notre vie spirituelle. La première, de nous étudier continuellement à la pureté de cœur par la vigilance à connaître et à mortifier nos passions. La seconde, de nous adonner de plus en plus à la connaissance et à l'amour de Notre-Seigneur, sans quoi nous n'aurions jamais une spiritualité solide ni sublime. La troisième, de ne nous point amuser à

regarder, ni à goûter les lumières et les sentiments que Dieu nous donne, parce que ces sortes de grâces produisent leur effet dès le moment que nous les recevons, et ainsi il est inutile de s'arrêter à les considérer, cela ne sert qu'à nourrir l'amour-propre. Nous ne devons faire de réflexions sur ce que Dieu opère en nous que pour nous affermir dans le bien qu'il nous inspire, pour nous confondre de la faveur qu'il nous fait, et pour pratiquer l'abnégation qu'il demande, que nous ne nous attachions qu'à Dieu seul et non pas à ses dons.

Ce que le Père directeur nous recommande continuellement, dit le P. Rigoleuc, c'est la pureté de cœur, le recueillement et l'oraison; d'éviter les péchés véniels, de ne nous charger que de peu d'actions, à moins que l'obéissance ne nous oblige d'en prendre davantage; de nous adonner beaucoup aux exercices d'humilité les plus bas et les plus méprisés; de conserver toujours une grande liberté d'esprit.

ARTICLE III

Avis aux Pères du troisième an, au sortir de leur noviciat, pour le reste de leur vie.

L'année qui suit immédiatement notre troisième an de noviciat est fort dangereuse, surtout les trois ou quatre premiers mois. C'est un temps

de crise d'où le reste de la vie dépend. La ferveur et la régularité qu'on témoigne, ne plaisent pas à ceux qui n'ont pas la conscience si tendre. On n'a pas quelquefois le courage de soutenir constamment le parti de la perfection, on craint de déplaire aux hommes, on s'ennuie d'aller contre le courant, on se relâche, on tombe, puis on se relève, on retombe et enfin on rencontre quelques objets plus puissants, qui, peu à peu, ruinent tous les bons desseins qu'on avait formés ; si bien qu'au bout de quelque temps on trouve que l'on est revenu à son premier état, et l'on suit, comme auparavant, le train commun des imparfaits.

Après notre troisième an de noviciat, nous devons principalement nous maintenir dans une grande pureté de cœur par la fuite des moindres péchés véniels, et dans une grande liberté de cœur par la mortification de toutes sortes d'affections déréglées et d'attaches aux créatures, jusqu'à ne désirer pas même plus de grâces qu'il ne plaît à Dieu de nous en donner.

Examinons souvent la situation de notre cœur, et voyons s'il n'y a point quelque empressement, quelque trouble, quelque mouvement désordonné. Quand nous nous trouverons trop chargés d'occupations, demandons au Supérieur d'en être déchargés au moins d'une partie pour un temps. Quittons celles qui ne nous sont pas commandées ;

veillons pour lors plus soigneusement sur nous-mêmes, et fortifions-nous davantage par l'oraison et par nos autres exercices de dévotion et de pénitence.

Voici, dit le P. Rigoleuc, les points qu'il nous recommandait le plus souvent et avec le plus de zèle.

1. La pureté de cœur qui s'acquiert par une soigneuse vigilance sur notre intérieur et par la confession journalière dont il faut faire grand cas. Car plus on se confesse, plus on se purifie, la grâce propre de ce Sacrement étant la pureté de conscience. Ainsi chaque confession, outre l'accroissement de la grâce habituelle et des dons, communique encore une nouvelle grâce sacramentelle, c'est-à-dire un nouveau droit à recevoir de Dieu les grâces actuelles et les secours nécessaires pour s'affranchir de plus en plus du péché.

2. Une pleine et entière fidélité à l'égard de Dieu, lui donnant toujours le meilleur de notre cœur, ne procédant point avec lui comme par finesse et en biaisant, ne cherchant point de détours dans ses voies, le servant, autant qu'il est possible, de toute l'étendue de notre cœur, n'ayant que Dieu pour but de tous nos desseins et de toutes nos entreprises. Saül n'avait pas plus grièvement péché que David, et cependant Dieu réprouve Saül et il pardonne à David,

parce que David, bien que pécheur, avait un *cœur droit*, et Saül n'agissait pas sincèrement avec Dieu.

3. Un désir et une faim de notre perfection, une volonté déterminée d'y tendre constamment de toutes nos forces; que ce soit là toujours notre principale vue et le plus grand de nos soins. Souvenons-nous que ce soin est plus essentiel à la religion que les vœux mêmes; car c'est de lui que dépend tout notre progrès spirituel. C'est là ce qui fait la différence des véritables religieux et de ceux qui ne le sont qu'en apparence et aux yeux des hommes. Sans ce soin de nous avancer dans la perfection, l'état religieux ne met pas notre salut en assurance; mais rien n'est plus ordinaire que de se tromper en ce point. On dit que l'on tend à la perfection, et dans le fond l'on n'y tend pas.

4. Un grand soin de nous avancer dans l'oraison et de devenir solidement spirituels; et pour cela retrancher, autant qu'il nous sera possible, le tracas des choses extérieures que nous pourrions embrasser de nous-mêmes; fuir la trop grande familiarité des nôtres et des étrangers, particulièrement des enfants et encore plus celle des femmes; nous adonner beaucoup au recueillement, nous préparer diligemment au saint Sacrifice de la messe; tâcher d'en tirer tout le fruit qu'il peut produire; ne point abréger le temps

de l'action de grâces, laquelle bien faite peut réparer la plupart des pénitences.

5. Ne se point relâcher en l'usage des pénitences. Une sincère et pure observance de nos vœux, sans nous embarrasser en de certaines choses qui leur sont contraires, d'où naissent de grands scrupules à l'heure de la mort. Au lieu que c'est une grande consolation dans cette extrémité lorsqu'on va paraître devant Dieu, de n'avoir rien à se reprocher sur ses vœux et de voir qu'on les a nettement gardés. Leur fin est de retrancher tout ce qui nous pourrait empêcher de tendre et d'arriver à la perfection même, comme quelques-uns ont pensé.

6. Suivre la conduite du Saint-Esprit, ses volontés, ses inspirations, selon que nous les pouvons connaître, ne nous mettant guère en peine du reste. Car si nous faisons un bon usage de ce que nous avons de lumières et de connaissances, Dieu nous en donnera d'autres plus abondamment et de plus excellentes, et ainsi nous serons plus éclairés à proportion que nous serons plus fidèles à coopérer à la grâce.

7. Ne nous attribuer ni approprier jamais les grâces que Dieu nous fait, ni ne nous en glorifier ou nous exalter en nous-mêmes, non plus que pour les succès de nos emplois et de nos travaux, comme d'une harangue, d'une tragédie, d'une déclamation, d'un sermon. Dieu nous laisse

l'utilité de ces choses; mais, pour la gloire, il se la réserve; elle lui est due, et c'est une vanité insupportable que de nous l'attribuer.

8. Au sortir de cette année de retraite, prenons garde qu'il ne semble que nous voulions enseigner ou réformer les autres. Faisons de notre part ce que nous pourrons, et désirons d'en faire incomparablement davantage. Parlons discrètement de la plus haute perfection à ceux qui en sont capables. Ne disons pas du premier coup ce que nous savons de meilleur, car en cela il y aurait de la vanité, et ce serait sans profit.

Il nous importe extrêmement, dans la Compagnie, d'être bien persuadés que nulle dispense de nos vœux n'est valable devant Dieu sans une cause légitime, et qui puisse passer au jugement de Dieu. Si bien que tout Jésuite qui obtient cette dispense sans sujet, est véritablement apostat devant Dieu, quoique aux yeux des hommes, et comme l'on dit, *in foro externo*, il soit en assurance.

ARTICLE IV

Avis pour les prédicateurs.

§ I.

Si un prédicateur n'est homme d'oraison, il ne fera jamais grand bruit, parce que ses prédica-

tions, pour le regard du dessein, des pensées, du style, du geste, et pour les vues imparfaites et les intentions impures qu'il aura eues en tout cela, seront pleines de péchés, du moins véniels.

Le profit des auditeurs dépend extrêmement de la vertu du prédicateur et de son union avec Dieu, qui lui peut donner en un quart d'heure d'oraison plus de pensées plus propres pour toucher les cœurs, qu'il n'en trouverait en un an de lecture et d'étude.

On se tue à force d'étudier pour faire de beaux sermons; et cependant on ne fait presque point de fruit. D'où vient cela? C'est que la prédication est une fonction surnaturelle, aussi bien que le salut des âmes, qui est la fin qu'on prétend, et il faut que l'instrument soit proportionné à cette fin. Or, ce n'est point la science, ni l'éloquence, ni les autres talents humains, mais la sainteté de vie, et l'union avec Dieu qui nous rendent des instruments propres à procurer le salut des âmes. La plupart des prédicateurs ont assez de science, mais ils n'ont pas assez de dévotion ni de sainteté.

§ II.

Le vrai moyen d'acquérir la science des Saints et d'avoir de quoi remplir un sermon, une exhortation, un entretien spirituel, ce n'est pas tant

d'avoir recours aux livres, qu'à l'humilité intérieure, à la pureté de cœur, au recueillement et à l'oraison.

C'est ainsi qu'en ont usé les saints Pères qui ont expliqué l'Écriture; les saints Docteurs scolastiques qui ont enseigné la théologie avec le plus de succès; les saints prédicateurs qui ont prêché l'Évangile avec le plus de fruit.

Quand une âme est parvenue à une entière pureté de cœur, Dieu l'instruit lui-même, tantôt par l'opération des consolations spirituelles et des goûts intérieurs, tantôt par des lumières douces et affectueuses, qui apprennent mieux à parler au cœur des auditeurs que ne peut faire l'étude ou les autres moyens humains. Dieu a tenu cette conduite à l'égard des ouvriers apostoliques de notre Compagnie. Ainsi le P. Edmond Auger, accablé d'affaires et n'ayant presque pas le loisir d'étudier, ravissait la France par ses prédications, qui opéraient des conversions merveilleuses.

Ce chemin étant le plus court et le plus aisé pour faire du fruit dans les âmes, nous le devrions tenir, laissant celui qui est le plus long et le plus difficile; savoir cette grande application à l'étude, qui dessèche l'esprit de dévotion. Mais nous ne pouvons nous défaire de notre propre suffisance, ni nous abandonner à Dieu.

§ III.

Un prédicateur doit bien parler et ne pas négliger l'élocution. Le respect qui est dû à la parole de Dieu, demande cela. Il faut cependant qu'il évite une politesse trop étudiée, de peur que l'oreille de son auditeur ne s'attache aux paroles et à l'éloquence, ce qui empêcherait tout le fruit du sermon. Il se prêcherait soi-même et non pas Jésus-Christ.

Quand il s'est fait un bon style, il ne doit plus penser qu'à faire en sorte que la grâce anime en lui l'art et la nature, et que l'Esprit de Dieu règne dans son discours, comme l'âme fait dans le corps.

Pour cet effet, il doit demander au Saint-Esprit les pensées qu'il sait être propres pour toucher le cœur de ses auditeurs.

Il ne doit aimer, ni priser, ni louer que Jésus-Christ et ce qui le touche; ne vouloir être lui-même aimé, loué, ni estimé de personne, et n'avoir en vue que de faire connaître et aimer Notre-Seigneur, et d'attirer tout le monde à son service.

§ IV.

C'est une chose prodigieuse de voir des hommes appelés à la vie apostolique, porter l'ambition et la vanité dans le sacré ministère de la prédi-

cation. Quel fruit peuvent-ils faire? Ils ont obtenu ce qu'ils poursuivaient depuis six ou sept ans. Ils en sont venus à bout aux dépens d'une infinité de péchés et d'imperfections. Quelle vie! Quelle union avec Dieu! Comment Dieu se servira-t-il de tels instruments? De là viennent les mécontentements, les chagrins, les troubles, les chutes funestes. L'un tombe de ce côté-là, l'autre de celui-ci. Celui-là dans des scrupules et des gênes de conscience qui ne lui donnent point de repos. Celui-ci dans des murmures contre les Supérieurs, dans des révoltes d'esprit qui lui rendent le joug de l'obéissance insupportable. Cet autre sort de la Compagnie. Leur malheur vient de ce qu'ils ne sont pas entrés dans leur emploi par la voie de l'obéissance.

ARTICLE V

Avis pour divers emplois de la Compagnie.

§ I.

La Compagnie étant un état surnaturel, afin que les moyens dont elle se sert et la fin qu'elle se propose aient de la proportion, il faut que son gouvernement soit surnaturel. Ainsi les Supérieurs qui se conduisent seulement par la prudence naturelle, se trompent souvent. Josué fut trompé par les Gabaonites, parce qu'il ne consulta pas le Seigneur. Tout Supérieur doit agir par des

principes surnaturels; et de même à proportion un Régent, un Directeur.

§ II.

C'est l'esprit intérieur, et non les ordonnances qu'il faut augmenter dans la Compagnie. La multiplication des ordonnances vient de la prudence humaine, qui s'appuie davantage sur ses propres inventions, que sur les moyens surnaturels et divins. Elle est fort préjudiciable à la parfaite régularité, qui doit venir d'un principe intérieur, et être fondée sur l'amour et sur le désir de la perfection. Car ce grand nombre d'ordonnances ajoutées aux règles, rebute l'esprit et fait qu'on les méprise d'autant plus aisément, qu'elles ne sont pas toujours uniformes, et que souvent les unes ne s'accordent pas avec les autres. Ainsi saint Ignace fait plus de fond sur *la loi intérieure, que le Saint-Esprit écrit dans les cœurs, que sur les constitutions et les règles extérieures.*

Quand on donne les exercices à quelque personne spirituelle, il faut, avant toutes choses, considérer en quel état de la grâce est son âme. afin de s'y accommoder. Nous en devons user de la même sorte à notre égard, au commencement de nos retraites; et généralement il est de grande conséquence de savoir en quel état de la vie spirituelle sont les âmes qu'on veut conduire,

Dieu proportionnant ordinairement ses grâces à l'état de l'âme; de sorte que si elle est en état de pénitence, il lui fait des grâces de pénitence; si elle est en état d'union, il lui fait des grâces d'union.

Le fruit d'une retraite dépend entièrement de l'application du Directeur à reconnaître tout ce qui se passe dans l'âme à laquelle il donne les exercices : et pour cela il faudrait, s'il était possible, lui parler plusieurs fois le jour, et voir ce que la grâce, la nature et le démon opèrent en elle, et l'aider selon ses besoins.

Il y a deux excès à éviter dans la conduite des personnes spirituelles. L'un est de croire trop aisément les âmes qui, lisant les merveilleuses opérations de la grâce dans les Saints, aux moindres goûts qu'elles ont, s'imaginent déjà être favorisées de même. Vanité dangereuse. L'autre est de tenir les esprits trop bas, et de ne les laisser jamais s'élever au point de perfection où Dieu les appelle. Il y a des Directeurs qui ne veulent point ouïr parler de contemplation, ni de visites du ciel, ni de grâces. Illusion fort préjudiciable à l'avancement des âmes.

§ III.

Dans la division des cas de conscience, il faut faire plus de fond sur les lumières du Saint-Esprit, qui font la science des Saints, que sur le

raisonnement humain. Ceux qui en cela se fondent *sur l'argument de parité*, tombent souvent dans l'erreur. Il est permis, par exemple, de tuer un homme qui veut vous ôter votre bien : donc il est permis de tuer celui qui veut vous ôter l'honneur par une calomnie. Ce raisonnement n'est pas bon ; en des cas encore plus semblables, l'un ne s'ensuit pas de l'autre. C'est assez, dans les choses morales, que ce soient deux cas différents, pour ne pas juger de l'un comme de l'autre, quelque peu de diversité qu'il semble y avoir entre eux.

§ IV.

Si dans les classes nous témoignons aux enfants des riches que nous faisons cas d'eux, par la considération des avantages de la fortune, nous aurions grand tort, nous leur nuirions extrêmement à eux-mêmes, parce que nous les nourririons dans cet esprit d'orgueil que les richesses inspirent, et nous scandaliserions les autres, qui veraient que nous nous laisserions éblouir, comme le reste des hommes, par l'éclat des grandeurs du siècle, pour lesquelles notre profession nous oblige de n'avoir et de ne marquer que du mépris et de l'aversion.

TROISIÈME PRINCIPE*La pureté de cœur.*

CHAPITRE I**SA NATURE ET SES PROPRIÉTÉS.****ARTICLE I***En quoi consiste la pureté de cœur.*

La pureté de cœur consiste à n'avoir rien dans le cœur qui soit tant soit peu contraire à Dieu et à l'opération de la grâce.

Tout ce qu'il y a de créatures au monde, tout l'ordre de la nature et celui de la grâce, toute la conduite de la Providence, tend à ôter de nos âmes ce qui est contraire à Dieu. Car jamais nous n'arriverons à Dieu, que nous n'ayons corrigé, retranché, détruit, soit en cette vie, soit en l'autre, tout ce qui est contraire à Dieu.

ARTICLE II*Combien la pureté de cœur nous est nécessaire.*

§ I.

Le premier moyen pour arriver à la perfec

tion, est la pureté de cœur. Par elle seule un saint Paul ermite, une sainte Marie Égyptienne, et tant d'autres saints solitaires, y sont parvenus. Après la pureté de cœur, suivent les préceptes et la doctrine spirituelle des livres : puis la direction et la fidèle coopération aux grâces. Voilà le grand chemin de la perfection.

Nous devons mettre tout notre soin à purifier notre cœur, parce que c'est là qu'est la racine de tous nos maux.

Pour concevoir combien la pureté de cœur nous est nécessaire, il faudrait comprendre quelle est la corruption naturelle du cœur humain. Il y a en nous une malice infinie que nous ne voyons pas ; parce que nous n'entrons jamais sérieusement dans notre intérieur. Si nous le faisons, nous y trouverions une infinité de désirs et d'appétits déréglés d'honneur, de plaisir, de commodités, lesquels bouillonnent sans cesse dans notre cœur.

Nous sommes si pleins d'idées fausses et de jugements erronés, d'affections déréglées, de passions et de malices, que nous aurions honte de nous-mêmes si nous nous voyions tels que nous sommes. Imaginons-nous un puits bourbeux, duquel on tire incessamment de l'eau ; au commencement ce qu'on en tire n'est quasi que de la boue ; mais à force de tirer, le puits se purifie, et l'eau devient plus claire ; de sorte qu'à la fin

on en tire de l'eau fort belle et cristalline. De même travaillant sans cesse à purger notre âme, le fond se découvre peu à peu, et Dieu y manifeste sa présence par de puissants et merveilleux effets qu'il opère en l'âme, et par elle pour le bien des autres.

Quand le cœur est bien purgé, Dieu remplit l'âme et toutes ses puissances, la mémoire, l'entendement, la volonté de sa sainte présence et de son amour. Ainsi la pureté de cœur conduit à l'union divine, et l'on n'y arrive point ordinairement par d'autres voies.

§ II.

La voie la plus courte et la plus sûre pour arriver à la perfection, c'est de nous étudier à la pureté de cœur, plutôt qu'à l'exercice des vertus, parce que Dieu est prêt à nous faire toutes sortes de grâces, pourvu que nous n'y mettions point d'obstacles. Or, c'est en purifiant notre cœur, que nous retranchons ce qui empêche l'opération de Dieu. De sorte que les empêchements étant ôtés, il n'est pas concevable combien Dieu opère en l'âme d'admirables effets. Saint Ignace disait que les Saints mêmes mettaient de grands obstacles aux grâces de Dieu.

§ III.

Sans une grande abondance de grâces, nous ne

ferons jamais d'excellentes actions de vertu, et nous n'aurons cette abondance de grâces qu'après l'entière purgation de notre cœur. Mais quand nous serons parvenus à cette parfaite pureté de cœur, nous exercerons les vertus dont l'occasion nous sera présentée; et pour le regard des autres, dont nous n'aurons pas l'occasion, nous aurons l'esprit, et pour ainsi dire l'essence, ce que Dieu recherche principalement; car on peut faire quelque acte de vertu sans en posséder l'esprit et l'essence.

§ IV.

Entre tous les exercices de la vie spirituelle, il n'y en a point à quoi le démon s'oppose le plus qu'à l'étude de la pureté du cœur. Il nous laissera faire quelques actes extérieurs de vertu, nous accuser en public de nos fautes, servir à la cuisine, aller aux hôpitaux et aux prisons, parce que nous nous contentons quelquefois en cela, et que cela sert à nous flatter et à empêcher les remords intérieurs de la conscience; mais il ne peut souffrir que nous jetions les yeux sur notre cœur, que nous en examinions les désordres, et que nous nous appliquions à les corriger. Notre cœur même ne fuit rien tant que cette recherche et cette cure qui lui fait voir et sentir ses misères. Toutes nos puissances sont infiniment déréglées, et nous n'aimons point à en

connaître les dérèglements, parce que cette connaissance nous humilie.

ARTICLE III

*L'ordre qu'il faut garder dans la pureté de cœur
et les divers degrés de pureté.*

§ I.

L'ordre qu'il faut garder dans la purgation du cœur, est premièrement, de remarquer les péchés véniels et les corriger. Secondement, d'observer les mouvements dérégles du cœur et y remédier. Troisièmement, de veiller sur ses pensées et les régler. Quatrièmement, de reconnaître les inspirations de Dieu, ses desseins, ses volontés, et s'animer à les accomplir. Tout cela se doit faire doucement, y joignant la dévotion de Notre-Seigneur, laquelle comprend une haute connaissance de ses grandeurs, un profond respect pour sa personne et pour tout ce qui le touche; son amour et son imitation.

§ II.

Il y a quatre degrés de pureté, où nous pouvons parvenir par une fidèle coopération à la grâce. Le premier est de nous purger des péchés actuels et de la peine qui leur est due. Le second, de nous défaire de nos mauvaises habitudes et de nos affections dérégées. Le troisième, de nous

affranchir de cette corruption originelle qu'on nomme *fomes peccati*, aliment du péché, laquelle est dans toutes nos puissances et dans tous nos membres, comme il paraît dans les enfants qui ont l'inclination au mal, sans qu'ils en puissent encore faire les actes. Le quatrième, de nous dégager de cette faiblesse qui nous est naturelle, comme à des créatures tirées du néant : on la nomme *défectibilité*.

Le premier degré s'acquiert particulièrement par la pénitence. Le second, par la mortification et par l'exercice des autres vertus. Le troisième, par les Sacraments qui opèrent en nous la grâce de notre réparation. Le quatrième, par notre union avec Dieu, qui étant notre principe et la source de notre être, peut seul nous fortifier contre les faiblesses où notre néant de soi-même nous entraîne.

Une âme peut arriver à un degré de pureté, où elle ait un tel empire sur son imagination et sur ses puissances qu'elles n'aient plus d'exercice que dans le service de Dieu. Elle ne pourra rien vouloir, ni se souvenir de rien, ni penser à rien, ni rien entendre, que par rapport à Dieu : de sorte que dans la conversation, si l'on vient à tenir des discours vains et inutiles, il faudra qu'elle se recueille en elle-même, faute d'espèces ou d'images pour comprendre ce qui se dit, ou pour en conserver la mémoire.

CHAPITRE II

LES CHOSES DONT ON DOIT PURIFIER LE CŒUR.

ARTICLE I

Les péchés véniels.

§ I.

Nous ne concevons le péché véniel, que comme une parole légère, une pensée vaine, une action de peu de conséquence. C'est là une grande illusion, puisqu'il est de la foi, que Dieu punit un péché véniel de peines surnaturelles fort longues et plus rudes que les plus horribles tourments de cette vie. D'où l'on infère qu'il faut que la malice du péché véniel soit incomparablement plus grande au jugement de Dieu, qu'elle ne l'est dans l'idée des hommes.

Le péché véniel est un si grand mal, qu'il oblige un Dieu d'une bonté infinie, et qui eût voulu demeurer sur la croix pour l'amour des hommes jusqu'à la fin des siècles, de condamner une âme qu'il aime, au plus grand de tous les supplices quand elle paraît devant son tribunal avec la souillure de ce péché; car le plus grand tourment qu'on puisse imaginer pour une âme séparée de son corps, c'est d'être privée pour

jamais, ou pour un temps, de la vue de Dieu. Et c'est ce que mérite le péché véniel, qui n'a point été expié par la pénitence pendant cette vie. Voilà de quelle manière nous le devons considérer.

Nous ne regardons maintenant nos péchés qu'en leur état physique qui nous charme, ou dans leur être moral que nous ne concevons guère. Il faut les envisager dans leurs effets, et considérer qu'ils empêchent notre union avec Dieu, et qu'ils nous éloignent pour jamais de lui en cette vie, si nous y persévérons. Il faut les voir comme opposés au bien de Dieu, qui est sa gloire, à notre avancement spirituel, et au cours de la Providence qu'ils interrompent et qu'ils changent à notre égard.

§ II.

Ce qui arrive aux séculiers à l'égard du péché mortel, nous arrive à nous autres religieux au sujet du véniel. Dans les séculiers, la passion éteint la lumière de la foi et celle de la raison. L'affection déréglée corrompt le jugement, et ils tombent ensuite dans les plus grands désordres. Les juifs avaient assez de lumière pour connaître que Jésus-Christ était Dieu; l'envie les aveugla, et ils firent mourir le Messie qu'ils attendaient. Socrate, Platon, Trajan, pouvaient connaître par la seule lumière naturelle les cri-

mes abominables auxquels ils s'abandonnaient. Leur passion brutale les aveugla. Rien n'est plus manifeste que l'obligation de restituer le bien d'autrui, quand on l'a injustement usurpé. Cependant nous voyons tous les jours que l'avarice éteint toutes les lumières naturelles et surnaturelles qui montrent cette obligation. L'on ne restitue point, et l'on ne le fera jamais. L'attache au bien a tellement corrompu le jugement, qu'on n'a plus de lumière pour cela.

C'est ainsi que nous nous endurcissons dans l'habitude de quantité de péchés véniels. La vanité, la sensualité, l'attache à nos petites commodités, étouffent en nous les lumières de la grâce, qui font voir le mal qu'il y a dans ces sortes de fautes. Nous traitons de scrupuleux, ceux qui, par une délicatesse de conscience, tiennent une autre conduite. Et pour nous flatter dans notre aveuglement, nous pallions de mille beaux prétextes la passion qui nous aveugle. Nous nous forgeons une bonne intention, et après cela nous passons par-dessus tous les mouvements de la grâce.

§ III.

La ruine des âmes vient de la multiplication des péchés véniels, qui causent la diminution des lumières et des inspirations divines, des grâces et des consolations intérieures, de la ferveur et

du courage pour résister aux attaques de l'ennemi. De là s'ensuit l'aveuglement, la faiblesse, les chutes fréquentes, l'habitude, l'insensibilité, parce que l'affection étant gagnée, on pêche sans sentiment de son péché.

Quiconque n'a pas soin d'éviter les péchés véniels, quand il aurait les succès du monde les plus éclatants dans les emplois de zèle à l'égard du prochain, il est en danger de se perdre lui-même; car il est impossible que, vivant de la sorte, il ne tombe quelquefois dans le péché mortel, même sans le connaître. Mais il ne laisse pas d'être coupable des péchés qu'il commet dans cette ignorance parce qu'elle est comme affectée.

§ IV.

Ceux qui évitent soigneusement les péchés véniels, sentent ordinairement de la dévotion, et ont en leur âme une certitude morale qu'ils sont en état de grâce. Au contraire, ceux qui se laissent aller à commettre sans scrupule des péchés véniels, ne sentent point l'onction de la solide piété, et le Saint-Esprit ne leur donne point d'assurance qu'ils soient en grâce.

§ V.

Dans nos chutes, d'abord que nous nous en apercevons, il faut adorer Dieu intérieurement,

retourner à lui avec amour, lui demander pardon avec confiance, recommencer à bien faire, sans jamais donner lieu à l'abattement et à l'inquiétude.

ARTICLE II

Les Passions.

§ I.

Clément d'Alexandrie appelle les passions, les *caractères* du diable, comme si le démon, par nos péchés et par nos mauvaises habitudes, par nos affections déréglées et par nos passions, nous imprimait sa marque. Il fait allusion à la marque des empereurs que les soldats portaient, et que saint Augustin nomme le *caractère de la malice*.

Tant que nous sommes sujets à des passions nous sommes dans l'esclavage de Satan, qui leur donne le mouvement à peu près comme fait un organiste aux orgues qu'il touche. Pour cet effet, il remue les humeurs du corps et les fantômes de l'imagination. Il réveille le souvenir des objets, et il en représente l'idée de la manière qu'il sait être capable d'exciter la passion qu'il veut faire jouer; et si nous ne sommes sur nos gardes, il réussit ordinairement dans son dessein. Il a souvent permission de troubler les humeurs de notre corps; de sorte que nous devenons fâcheux aux autres et à nous-mêmes.

§ II.

Les parfaits ont un tel empire sur leurs passions qu'ils les gouvernent comme ils veulent. Elles sont en eux, en quelque manière, comme elles étaient en Notre-Seigneur, en la Sainte Vierge et en quelques Saints, plutôt des *propassions*, que de vraies passions. C'est-à-dire que ce sont des mouvements de l'appétit intérieur semblables à ceux des passions, mais soumis à la raison, et qui ne s'excitent que par ses ordres et par l'impression de la grâce qui dirige la raison.

Les imparfaits sont tantôt dans la joie, tantôt dans la tristesse, selon que leurs passions sont dans le calme ou dans le trouble; car la tristesse et l'inquiétude ne viennent que des affections qui, n'étant pas mortifiées, causent ces alternations de paix et de trouble.

Ceux qui aspirent à la perfection, trouvent la tyrannie des passions insupportable, et tâchent de s'en affranchir par une continuelle application à les mortifier. Mais les gens du monde, qui sont dans un perpétuel esclavage, ne soupirent pas même après leur liberté. Ils aiment leurs chaînes, et comme dit Job, *ils trouvent leurs délices parmi les ronces et les épines qui les déchirent.*

§ III.

La concupiscence et les passions éteignent in-

sensiblement les lumières infuses et surnaturelles de l'entendement ; de sorte qu'à la fin elles viennent à les étouffer entièrement ; ainsi l'on voit des esprits éminents qui sont néanmoins très aveugles dans les choses spirituelles. Quelqu'un a les yeux fort bons, il ne s'ensuit pas de là qu'il est un fort grand esprit : ce sont des facultés très différentes. Ceux qu'une passion porte à faire profession de l'hérésie (comme fit un prince allemand pour déplaire à Charles-Quint), au commencement ne sont hérétiques que d'affection et de passion, ayant dans l'âme un jugement contraire aux erreurs de la fausse religion qu'ils professent extérieurement. Mais dans la suite la passion se fortifiant et les péchés se multipliant, ce qui restait des lumières de la Foi se perd, l'entendement s'aveugle et ils deviennent entièrement hérétiques.

Ainsi, dans les matières qui regardent la perfection, tous les désordres commencent par une passion et par une affection déréglée pour quelque objet. Elle débauche peu à peu l'entendement, et celui-ci se laisse enfin tellement gagner qu'il ne porte plus de jugement qu'en faveur de la passion dont on est prévenu. L'on envisage quelque objet, un emploi, par exemple, qu'on trouve commode ou qui a de l'éclat. La passion s'excite, on aime, on désire cet emploi. D'abord l'entendement éclairé des lumières de la grâce

résiste à ce désir et le condamne ; mais la passion s'augmentant et les lumières de la grâce s'éteignant peu à peu, l'entendement ne fait plus de résistance. Il condescend aux inclinations déréglées de la volonté ; il les approuve ; il trouve des raisons pour les justifier, et, corrompu par la volonté, il aide à son tour à la corrompre, lui proposant de fausses maximes pour autoriser son dérèglement.

ARTICLE III

Le fonds d'orgueil qui est en nous.

§ I.

L'orgueil est l'amour et le désir de notre propre excellence. C'est de tous nos vices le plus caché, le plus enraciné, celui dont les occasions sont plus fréquentes. Il s'en présente quelqueune à toute heure, soit à l'égard du bien et des avantages que nous possédons, d'où nous tirons sujet de nous complaire en nous-mêmes, de nous élever au-dessus des autres et de vouloir être estimés et loués ; soit à l'égard du mal et des défauts qui sont en nous et que nous tâchons de cacher, de déguiser, de diminuer, d'excuser et que nous ne voulons pas même reconnaître intérieurement. Nous faisons en un jour plus de cent actes d'orgueil.

Ce vice est dans les religieux d'une autre manière que dans les séculiers. Dans ceux-ci l'objet et la matière de leur orgueil est la fortune et les biens extérieurs, en quoi ils désirent exceller; mais l'orgueil est dans les religieux comme dans les anges rebelles; ils s'attachent à leur excellence personnelle et aux biens intérieurs. C'est un grand mal et la source de tous les maux.

§ II.

Pour nous rendre semblables à Dieu, il faut renoncer à la ressemblance du diable, laquelle consiste en l'orgueil, en la vanité, en la présomption; et à celle des bêtes, qui consiste dans les passions et dans les mouvements déréglés de l'appétit sensuel.

Tout vice produit en l'âme quatre mauvais effets : 1^o il l'obscurcit et l'aveugle; 2^o il la souille; 3^o il la trouble et la gêne; 4^o il l'affaiblit. Mais entre ces vices, celui qui aveugle particulièrement l'esprit, c'est l'orgueil; et celui qui souille particulièrement le cœur, c'est la volupté.

Nous sommes naturellement toujours disposés à nous laisser charmer par l'éclat de l'honneur, de l'applaudissement et de l'estime des hommes, et par les attrait du plaisir et de la satisfaction de nos sens, parce que nous ne donnons à la

grâce que fort peu d'empire sur notre esprit. C'est pour la même raison que si l'on dit un mot de nos défauts, nous ne le pouvons supporter. Il excitera dans notre cœur trente mouvements de colère, de chagrin, d'amertume, d'impatience.

Étrange injustice du cœur humain ! Dieu nous a pardonné une infinité de péchés véniels, et quand nous les avons confessés parmi tant de rechutes il nous a donné des consolations intérieures pour marque et pour gage de notre réconciliation ; et cependant nous ne pouvons oublier une parole désobligeante qu'on nous aura dite, une légère offense qu'on nous aura faite ; nous en conservons toujours le souvenir et nous n'attendons que l'occasion d'en marquer notre mécontentement. Cela vient de la folle estime et du faux amour que nous avons pour nous-mêmes. Nous considérons plus nos intérêts que ceux de Dieu : l'orgueil nous aveugle.

La malice de notre cœur orgueilleux paraît encore, en ce que si quelqu'un a le moindre défaut, bien que d'ailleurs il excelle en tout le reste, nous laissons là toutes les perfections qu'il possède, et nous nous attachons au défaut qu'il a ; nous y pensons, nous en parlons, nous en prenons occasion de moins estimer cette personne-là que nous, et de nous élever intérieurement au-dessus d'elle, de sorte que nous

l'emportions dans notre estime par-dessus tous les autres.

§ III.

Nous avons une extrême opposition à reconnaître les fautes que nous faisons contre les vertus que nous croyons avoir acquises, bien qu'en effet nous en commettions d'assez visibles. Mais notre esprit superbe ne peut se soumettre à en faire un humble aveu, parce que cet aveu est contraire à l'idée que nous avons de nous-mêmes, et choque la vaine gloire dont nous nous flattons.

Nous sommes si pleins de mensonge et de vanité qu'encore que nous voyions bien que nous n'avons pas de certaines vertus, si néanmoins nous en faisons par hasard quelques actes pour lesquels on vienne à nous louer, nous nous laissons aussitôt persuader que nous avons ces vertus-là, et nous nous flattons de cette fausse opinion, semblables à ces fous qui s'imaginent être rois : car nous croyons être ce que nous ne sommes pas.

§ IV.

Si nous ne sommes extrêmement fidèles à la grâce, nous faisons tout, jusqu'aux actions les plus saintes, par un motif de propre excellence : de sorte que si nous disons la Messe, si nous

allons à l'oraison, si nous faisons notre lecture spirituelle ou quelque autre exercice; ce que nous envisageons en cela, c'est notre agrandissement spirituel. Ce motif-là est désordonné. Ce que nous devons nous proposer, c'est de tendre à Dieu et de nous unir à lui par ces saints exercices. Ce dernier motif ne regarde que la gloire de Dieu. Il est conforme à la volonté de Dieu. Il est pur et désintéressé. Il est agréable à Dieu.

§ V.

Nous sommes quelquefois trop sensibles aux mécontentements qui nous viennent de la part des Supérieurs et de la religion. Quel état de vie y a-t-il au monde où l'on ne souffre pas de temps en temps quelque déplaisir? Si l'on nous refuse une chose qu'on n'est pas obligé de nous accorder, un congé, par exemple, nous nous en plaignons hautement et nous murmurons. Qu'y a-t-il de plus injuste? un peu d'humilité, un peu de mortification nous exempterait de bien des peines.

§ VI.

Dieu pèse les cœurs, quelquefois il retire ses grâces, parce qu'il voit combien nous avons d'orgueil. Il prévoit que s'il nous donnait davantage de consolations et de lumières, s'il nous

accordait de certaines faveurs, nous en deviendrions plus superbes. Nous sommes déjà sur le bord du précipice, et pour nous empêcher d'y tomber, il nous prive des grâces qui seraient l'occasion de notre chute; ainsi refusa-t-il à saint Paul la délivrance de cette importune tentation d'impureté, de peur que la vanité ne lui enflât le cœur. Ce n'est pas que saint Paul fût superbe; mais Dieu voulait empêcher qu'il ne le devînt.

§ VII.

Nous avons le cœur infiniment petit. Si Dieu nous donne la moindre consolation, une larme de dévotion, nous en prenons sujet de nous élever merveilleusement à nos yeux. Qu'est-ce pourtant que cela? ce n'est pas la millième partie de ce que Dieu veut nous donner. Imaginons-nous un pauvre qui vient de recevoir un sou de la main d'un grand seigneur; il s'en va tout triomphant de joie, sans attendre les largesses de ce seigneur qui veut lui jeter des poignées de pistoles. Voilà justement comme nous faisons.

ARTICLE IV

Qu'il ne faut rien négliger des moindres imperfections.

§ I.

Nous devons avoir un très grand soin des moindres mouvements de la vie de l'esprit, puisque Dieu en fait plus de cas que de toutes les occupations et de toutes les actions de la vie naturelle.

Avoir étouffé dans son cœur le mouvement d'une passion ou d'une inclination déréglée, avoir arraché de son âme une seule imperfection, c'est avoir plus gagné que si l'on avait acquis la possession de cent mille mondes pour une éternité.

Quand nous n'aurions gagné autre chose, en travaillant toute une journée comme des portefaix, que de nous affranchir d'une pensée inutile, nous devrions nous estimer bien récompensés de notre peine.

§ II.

Certaines choses petites en elles-mêmes sont néanmoins de grande conséquence à l'égard des religieux. Ainsi, marcher avec immodestie par la ville, se laisser aller à quelques sensualités à

la table des séculiers, rire avec éclat devant des externes, ce sont des fautes petites en elles-mêmes, mais considérables pour leur suite, parce que de là les séculiers infèrent que ceux en qui ils les remarquent n'ont pas beaucoup de dévotion, et ensuite perdent l'estime qu'ils avaient pour l'Ordre. Ainsi, dire quelque chose au désavantage d'une maison ou du Supérieur de cette maison, à quelqu'un qui doit y aller demeurer, c'est une faute notable, parce qu'elle ôte à ce religieux l'indifférence qu'il doit avoir pour toutes sortes de lieux, laquelle est de grande conséquence. Ce défaut est assez ordinaire.

§ III.

Il faut soigneusement retrancher certaines velléités, ou actes de volonté inefficaces que nous formons sans cesse à l'égard de divers objets qui excitent en nous des sentiments imparfaits, comme d'orgueil, d'envie, d'aigreur, de sensualité; parce que de ces actes inefficaces naissent les efficaces, et d'une simple velléité on en vient aisément à une volonté pleine et délibérée. Toutefois, en matière de dévotion, ces volontés inefficaces sont bonnes, comme remarque Suarez.

ARTICLE V

De l'abnégation de nos inclinations pour nous mettre dans une sainte indifférence.

§ I.

Nous avons ordinairement dans l'âme de certaines choses qui gâtent tout notre intérieur. Ce sera quelque affection dérégulée, quelque dessein ou quelque désir d'un lieu, d'un emploi, d'une charge. Il faut nous étudier à une entière indifférence, et protester que nous ne cherchons rien, sinon de posséder Dieu en cette vie, autant que nous le pouvons posséder : et que tout le reste nous est indifférent.

C'est à tort que nous nous plaignons quelquefois de n'avoir pas assez d'occupation dans les lieux où nous demeurons. Cette plainte vient de ce que nous ne sommes pas assez détachés de nos inclinations et de notre propre volonté. Nous n'avons point une parfaite indifférence pour toutes sortes d'emplois ; nous avons des desseins particuliers. Nous voudrions être employés à de certaines choses auxquelles nous nous bornons, à prêcher, par exemple, ou à diriger une congrégation dans une telle ville : et quand on ne nous donne pas ces occupations-là, il nous semble que nous avons les mains liées ; nous nous imaginons être sans emploi ;

c'est une illusion. Quiconque a la volonté portée indifféremment à toute sorte de bien, ne se forme point de dessein de lui-même, n'aura que trop d'occupation : premièrement, l'oraison, qui seule peut faire l'emploi d'un religieux; mais ceux qui n'y ont pas fait de progrès dans leur jeunesse, ne s'y adonneront jamais dans leur vieillesse : ensuite la visite des hôpitaux et des prisons; les catéchismes, qui sont un ministère si propre de la Compagnie, et que saint Ignace et nos premiers Pères ont exercé avec tant de zèle : quelques exhortations à des religieuses, quelques missions aux paroisses de la campagne pour un ou deux jours, etc.

Vous aspirez à un certain emploi : vous voulez, par exemple, avoir cette classe dans un tel collège. Supposons que vous l'obteniez par intrigue ou par importunité. Il est vrai que votre propre volonté se trouvera satisfaite, mais du moins tout le travail de cette classe sera pour vous sans fruit; vous aurez beau l'offrir à Dieu ensuite par de bonnes intentions actuelles, il ne lui sera point agréable, parce qu'il n'est point conforme à sa volonté. Ce n'est point là tout ce qu'il désirait de vous. Toute la grâce que Dieu peut vous faire dans cette rencontre selon sa conduite ordinaire, c'est d'empêcher que dans cet emploi il ne vous arrive quelque grande chute : si ce n'est qu'ayant reconnu votre

faute, vous vous mettiez sincèrement dans la disposition de prendre un autre emploi, et qu'en informant les Supérieurs, vous vous résigniez absolument à leur volonté.

§ II.

Vous avez beau dire que vous êtes indifférents à tout; si vous faites cas de certains emplois éclatants, vous ne l'êtes pas. Tant que cette estime durera, votre prétendue indifférence ne sera qu'une vraie hypocrisie.

Il n'est pas possible d'être indifférent, si premièrement on n'estime la vie intérieure, et qu'on n'en ait assez de connaissance pour la préférer à toute occupation; secondement, si l'on ne méprise tout l'éclat des fonctions extérieures, tout le goût qu'on y trouve et tous les avantages qu'on s'y promet. Sans cela, on pourra bien avoir quelque sorte d'indifférence, mais avec peine et contrainte. Elle ne sera pas constante, parce qu'après tout le cœur ne se peut passer d'aimer quelque chose. Mais si l'on aime et si l'on prise comme il faut la vie intérieure, on sera éternellement indifférent pour tous les emplois de la vie extérieure, parce que celle-là, quand on la connaît, a incomparablement plus d'attraits et de délices que celle-ci; c'est de quoi il nous importe extrêmement de nous bien convaincre; car, comme l'on ne persuade aux

séculiers le mépris des richesses qu'en leur montrant qu'ils peuvent acquérir d'autres biens plus solides et plus durables ; de même nous ne mépriserons la satisfaction que nous pouvons nous promettre des emplois extérieurs, que quand nous serons pareillement convaincus que nous en trouverons une bien plus solide dans le recueillement de la vie intérieure.

Sans le don d'oraison, nous n'aurons jamais une indifférence parfaite, universelle et constante. Nous pourrions bien avoir quelque indifférence pour de certaines choses et pour un temps ; mais elle ne serait pas entière ni paisible, elle serait toujours accompagnée de peine et combattue de beaucoup de répugnances.

§ III.

Il faut être tellement indifférent qu'on se porte plus volontiers aux choses pour lesquelles on ressent le plus d'aversion et qu'on les demande à Dieu et aux Supérieurs. Quiconque ne peut pas encore en venir là, est bien éloigné de la vraie indifférence.

Quelques-uns n'ont point de desseins, mais ils ont de l'espérance d'un tel emploi, d'un tel bien ; il faut encore se défaire de cela pour être dans une parfaite indifférence.

Nous devons vivre dans un grand abandonnement de nous-mêmes aux volontés de Dieu, aux

ordres de sa Providence et aux dispositions de l'obéissance, sacrifiant à Dieu toutes nos prétentions et toutes les espérances humaines que nous avons sans fin, surtout dans la jeunesse. Les jeunes gens vivent de l'espérance de l'avenir, les vieillards du souvenir du passé.

Considérons qu'il n'y a rien de plus vain que ces sortes d'espérances, qu'elles nous trompent ordinairement; que de cinquante à peine y en a-t-il trois qui réussissent, Dieu prenant plaisir à les confondre, parce qu'elles sont autant d'usurpations sur ses droits; enfin, que de procurer les succès, c'est sortir des voies de la Providence et quitter la route que Dieu nous avait tracée de toute éternité.

ARTICLE VI

Comment on se doit comporter dans les grâces et avec quelle abnégation il les faut recevoir.

§ I.

L'abnégation de commençants consiste à se retirer des occasions du péché, à mortifier ses passions, sa propre volonté et son jugement propre. L'abnégation de ceux qui ont déjà fait quelques progrès dans la vie spirituelle est de ne se point attacher aux dons de Dieu. Car, bien que nous confessons que nous tenons tout de Dieu, nous agissons néanmoins comme si nous

avons de nous-mêmes les grâces qu'il nous donne par une pure miséricorde, comme si nous les pouvions retenir et que nous les possédassions de la manière que nous possédons les présents qui nous viennent de la libéralité des hommes, ce qui est faux.

Dieu, pour empêcher cette appropriation, retire parfois ses grâces et nous ôte cette facilité à pratiquer les vertus qu'il nous avait donnée; de sorte qu'il nous semblera que nous sommes redevenus superbes ou sensuels, et nous sentirons autant de difficultés à nous humilier et à nous mortifier, que nous en sentions au commencement : mais ce que Dieu en fait, n'est que pour notre bien; il faut le laisser faire; il veut pour lors opérer lui-même, et que nous apprenions à souffrir son opération. *Ut simus patientes divina.*

Il nous prive de ses consolations et de la dévotion sensible dans l'oraison et dans nos autres exercices, pour éprouver notre fidélité et pour nous mettre dans cette parfaite nudité d'esprit où doivent être les âmes que le Saint-Esprit veut remplir de ses dons. Tout ce que nous avons à faire de notre part, c'est de nous maintenir dans la plus grande pureté de cœur qu'il est possible, évitant soigneusement les moindres fautes, et du reste abandonnons-nous à Dieu et soumettons-nous à toutes les dispositions de la Providence.

Cette conduite n'est pas seulement pour le temps de notre noviciat, c'est pour toute la vie ; ayons donc confiance en Dieu et assurons-nous qu'il ne nous manquera pas.

§ II.

Nous nous approprions les bons sentiments que Dieu nous donne, et nous nous y attachons par une sensualité spirituelle, ou par une vanité secrète, nous les écrivons et nous les voudrions toujours avoir.

Ce n'est pas mal fait de les écrire brièvement pour en conserver la mémoire, dans le dessein de nous en servir à l'avenir : mais de le faire par un esprit de propriété, c'est un abus dangereux.

Nous sommes voyageurs, nous devons toujours marcher vers notre terme et ne nous pas arrêter à si peu de chose ; Dieu nous garde bien d'autres faveurs : il est infiniment riche et infiniment libéral, il ne manque pas de nous départir ses dons, à proportion que nous sommes fidèles à y coopérer. Servons-nous seulement de ceux qu'il nous fait, tandis que nous les avons, puis passons outre comme un voyageur qui marche allègrement dans un beau chemin, ne s'y arrêtant pas davantage qu'en un autre, sous prétexte qu'il est beau.

Ceux qui font sans cesse des réflexions sur la

lumière et sur les sentiments de la grâce, sont semblables à un voyageur qui, de temps en temps, ayant fait quelques pas, se tournerait pour voir le chemin qu'il a fait, et s'amuserait à le considérer avec une vaine complaisance.

§ III.

Considérons que les grâces que Dieu nous fait sont les biens de Dieu et non pas les nôtres. La pauvreté se doit même pratiquer à l'égard de ces sortes de biens spirituels; plus nous recevons les grâces de Dieu avec abnégation et avec pureté, plus elles seront fortes et abondantes.

§ IV.

Quand Dieu nous donne quelque lumière, dès là que nous l'avons reçue, elle opère incontinent l'effet que Dieu prétendait, parce qu'elle a disposé l'âme à ce que Dieu voulait, savoir à être plus capable de l'union divine, à quoi tout aboutit.

Il ne faut donc pas mettre, comme font quelques-uns, le but de toutes les lumières en l'action et en la pratique; de sorte que nous tenions pour vaines celles qui ne nous portent point à agir. Il suffit qu'elles disposent peu à peu notre âme à l'unir à Dieu, qui est la fin même de toutes nos œuvres. Car tout ce que nous faisons dans l'exercice des vertus nous achemine à ce

terme. Quand les lumières et les sentiments sont passés, nous ne devons faire aucun effort pour les rappeler. Si toutefois Dieu nous les remet en la mémoire, le souvenir n'en est pas mauvais; mais il n'y a guère que les commençants qui les doivent écrire.

§ V.

Dès le moment que nous nous attachons à quelque objet hors de Dieu, nous donnons prise au démon, qui, par cette attache, ne manquera pas, ou de nous ôter la liberté d'esprit et de nous troubler, ou de nous donner et de nous procurer, autant qu'il pourra, ce que nous affectionnons, surtout si ce sont des goûts et des consolations sensibles, dont il nous sera très libéral pour nous perdre, s'il peut.

Quand donc un directeur s'aperçoit que les âmes qu'il conduit ont de ces sortes d'attache, il leur en doit retrancher l'objet pour un temps; puis quand il les verra dans l'indifférence, il leur en permettra l'usage à l'ordinaire.

Les personnes éclairées des vraies lumières ne portent leur affection qu'à Dieu, ne s'attachant pas même aux choses les plus saintes. Si Dieu leur donne quelque bon sentiment, ils le reçoivent avec actions de grâces et abnégation, se gardant bien de prendre le change, en recevant d'autres pensées que le démon tâche subtile-

ment de leur suggérer. Et quand ce sentiment de Dieu est passé, ils ne s'y attachent plus et ne s'efforcent point de le retenir plus longtemps que Dieu ne veut. Ils ne se proposent point de rappeler la cause ou l'occasion qui l'avait excité, comme de faire encore les mêmes exercices, la même oraison, la même lecture, à dessein d'avoir un pareil sentiment; mais ils passent outre, marchant toujours dans une entière nudité d'esprit; et, par ce moyen, ils ôtent au démon le pouvoir et l'occasion de les tromper, en leur donnant des douceurs et des consolations sensibles et d'autres choses extraordinaires pour les conduire ensuite dans le précipice.

CHAPITRE III

LE SOIN QU'IL FAUT AVOIR DE LA PURETÉ
DE CŒUR DANS L'ACTION.

ARTICLE I

*Nous devons faire nos actions avec une
intention pure.*

Nous devons avoir un soin extrême de faire toutes nos actions avec une intention pure. Une action qui de soi-même est bonne, devient toute

mauvaise, quand elle est précédée ou accompagnée d'une intention impure; et elle est en partie mauvaise, lorsque, ayant été précédée d'une intention pure, elle vient à être accompagnée d'une intention impure, comme, par exemple, de la vaine gloire qui s'y glisse insensiblement.

La pureté d'intention a pour principaux ennemis, la vanité, le plaisir, l'intérêt, l'aversion. C'est pourquoi au commencement de nos actions comme allant à table, allant en récréation, il faut surmonter nos répugnances, et renoncer à nos propres satisfactions; de sorte que nous n'agissions nullement par aucun de ces motifs impurs, étant disposés à faire constamment pour plaire à Dieu ce que nous allons faire, quand même nous n'y trouverions point notre plaisir ni notre propre intérêt. Et dans le progrès de nos actions nous devons apporter une grande circonspection, pour nous défendre des impuretés qui pourraient s'y glisser, soit des extérieures, comme de l'immodestie, soit des intérieures, comme des secrètes recherches de l'amour-propre.

ARTICLE II

Que nous devons agir par des principes surnaturels.

Notre cœur est dans un continuel mouvement vers le bien; mais c'est toujours vers quelque

bien naturel, si le Saint-Esprit ne le porte plus haut. Ainsi nous devons veiller sur tous les mouvements de notre cœur, pour ne suivre que ceux qui viennent du Saint-Esprit.

Les saints Anges n'ont jamais fait de ces actions, que nous appelons de *pure nature*; ils renoncèrent pour jamais à leur amour-propre, par le motif de l'amour de Dieu; et pendant qu'ils furent voyageurs, ils ne firent que des actes de foi, d'espérance, de charité et des autres vertus surnaturelles. C'est ce qui leur a mérité la possession de Dieu, et les a rendus éternellement bienheureux.

Nous devrions imiter cette fidélité des Anges, agissant toujours par des principes surnaturels. Mais nous sommes tous plongés dans la nature, et la plupart de nos actions sont ou purement naturelles, ou mêlées partie de la grâce, et partie de la nature. Nous n'en faisons presque point qui soient toutes de la grâce et parfaitement surnaturelles.

CHAPITRE IVLES PRINCIPES DE LA CORRUPTION DU CŒUR
DU COTÉ DE L'ESPRIT.

ARTICLE I

L'erreur et les fausses maximes.

Nous n'avons jamais de vices ni d'imperfections, que nous n'ayons de faux jugements et de fausses idées, qui causent ce dérèglement de nos mœurs, car l'entendement et la volonté sont les deux principes de la malice, comme de la bonté des créatures libres. Ainsi les imparfaits sont pleins de jugements pratiques fondés sur les fausses idées qu'ils se forment selon les inclinations de la nature corrompue. Voilà ce qui nous entretient toujours dans nos misères. Le peu de bien que nous faisons nous aveugle, de sorte que nous nous estimons assez vertueux, et cette bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, fait que nous ne nous corrigeons que très difficilement de nos défauts. Le petit peuple suivait Notre-Seigneur. Il leur disait : *Bienheureux les pauvres d'esprit*; et ces bonnes gens recevaient humblement sa doctrine. Les pharisiens, les docteurs de la loi, les princes des

prêtres ne le suivaient point, estimant vainement qu'ils avaient quelque chose de plus grand que ce qu'il prêchait.

ARTICLE II.

L'ignorance.

Ceux qui ne suivent point la conduite du Saint-Esprit, demeurent toute leur vie dans ces trois sortes d'ignorance dont parle saint Laurent Justinien.

La première est celle qu'il appelle *Nescientia veri et falsi*, le manque de discernement du vrai et du faux.

Cette ignorance se trouve en ceux qui, ne se mettant pas en peine de remarquer les mouvements de leur intérieur, ne savent pas distinguer en eux les diverses opérations de Dieu, de la nature et du démon : de sorte que se rencontrant entre deux sentiments différents, comme il arrive souvent, ils prennent le faux pour le vrai, une idée de leur imagination, ou une suggestion de l'ennemi pour une inspiration divine, leur propre inclination pour un attrait de la grâce. Ils se permettent librement tout ce qui ne leur paraît point mauvais, tout ce qu'ils jugent que la raison et le bon sens approuvent. C'est là leur unique règle, et ils ne suivent les maximes de la foi que selon le tempérament et

la modification que leur raison y apporte. Pour se maintenir dans cette liberté, ils se fondent sur ces principes, qu'ils ne veulent point être scrupuleux, ni se rompre la tête, ni devenir abstraits, ni rien faire contre le sens commun.

Il est dangereux pour ceux qui sont appelés à une éminente perfection, de se borner à la conduite de la raison et du bon sens, ou d'y prendre plus d'appui que sur les lumières du Saint-Esprit.

Car, premièrement, il n'y a pas d'esprit si pénétrant, ni de jugement si solide, que le démon ne puisse tromper; secondement, cette conduite est défectueuse, parce qu'en beaucoup d'affaires la raison est courte, et qu'elle ne suffit pas pour se bien conduire en toute rencontre; troisièmement, cette conduite est purement naturelle, elle est basse, elle est bornée, et restreint à peu de choses les desseins de Dieu, qui sont grands et d'une vaste étendue; quatrièmement, elle usurpe sur les droits du Saint-Esprit, faisant la raison humaine arbitre et gouvernante des inspirations et des vocations divines, au lieu qu'elle-même leur doit être soumise, et que c'est au Saint-Esprit à gouverner et à ménager ses grâces.

La seconde sorte d'ignorance est appelée par saint Laurent Justinien : *Nescientia boni et mali*, le manque de discernement du bien et du mal, C'est proprement ne savoir pas tenir cette juste

modération et ce milieu en quoi la vertu consiste, entre les deux extrémités des vices qui lui sont contraires, ce qu'on ne peut connaître sûrement que par la direction du Saint-Esprit.

Les vertus morales dégénèrent en vices quand on les prend hors d'un certain point, qui n'est pas toujours le même, la moindre circonstance du temps, du lieu, des personnes étant capable de le changer. La raison le pourra quelquefois rencontrer, mais non pas toujours; elle se peut facilement tromper dans ce discernement. C'est le Saint-Esprit qui apprend à trouver infailliblement ce milieu et à s'y maintenir quand on l'a trouvé. C'est lui qui enseigne à pratiquer la mortification, sans aller à un excès qui ruine la santé, et se flatter aussi sous prétexte de discrétion; à pencher tantôt du côté de la douceur, tantôt du côté de la rigueur; à faire plus d'oraisons, plus de pénitences en un temps qu'en l'autre.

D'où il faut conclure, premièrement, que hors de la vraie Église, on ne peut avoir aucune vertu morale en sa perfection; secondement, que ce qui est bien en un temps ne l'est pas en l'autre, et qu'ainsi plusieurs choses qui étaient autrefois en usage dans la discipline de l'Église, ne le sont plus à présent; que plusieurs canons des anciens conciles n'ont plus maintenant de vigueur à cause des changements qui sont arrivés de siècle en siècle; qu'on ne peut pas

pour cela blâmer l'Église de relâchement, comme font les novateurs, qui ne vantent que l'ancienne Église et ses coutumes et ses pratiques, qu'ils voudraient, ce semble, rappeler, ne faisant pas réflexion que le même Esprit qui gouvernait autrefois l'Église, la gouverne aujourd'hui, et qu'il accommode sa conduite aux temps et aux différentes dispositions des fidèles.

La troisième sorte d'ignorance s'appelle : *Nescientia commodi et noxii*, le manque de discernement de ce qui est utile et de ce qui est nuisible. C'est lorsque, entre ces choses même qui d'elles-mêmes sont bonnes, nous ne savons pas discerner celles qui sont les plus ou les moins conformes aux desseins de Dieu. Ainsi saint Paul étant combattu de cette importune tentation de la chair, ne savait s'il lui était expédient ou non d'en être délivré; il en demanda la délivrance, et le Saint-Esprit lui révéla que cette tentation était un ordre de la Providence pour la gloire de Dieu.

De là s'ensuit que cette ignorance peut quelquefois se rencontrer dans les personnes même les plus saintes, du moins en de certains cas particuliers, quoique d'ordinaire, dans leurs actions et dans leurs emplois, ils voient ce qu'il faut faire et ce qui est le meilleur, et qu'ils aient la lumière du Saint-Esprit pour connaître les volontés de Dieu, à peu près comme nous avons la

lumière du soleil pour voir les objets qui se présentent à nos yeux. Secondement, quand tout ce qu'il y a d'esprit et de bon sens répandu dans tous les hommes serait ramassé en un, celui-ci ne saurait juger en telle et telle rencontre ce qui nous est le meilleur et ce qui est dans l'ordre de la Providence à notre égard. Les Anges mêmes ne le sauraient dire; car qui peut savoir ce que Dieu veut de nous, où il nous mène et par où il veut nous mener, les voies intérieures des justes étant aussi différentes que leurs visages? Troisièmement, que ce discernement appartient, comme les précédents, au Saint-Esprit qui pénètre jusqu'au fond du cœur de Dieu, et connaît tous les desseins de Dieu et toutes ses volontés, les manifestant aux âmes qui s'abandonnent à sa conduite.

CHAPITRE V

LES PRINCIPES DE LA CORRUPTION DU CŒUR
AU DEDANS ET A L'EXTÉRIEUR.

ARTICLE I

*Combien nuisent les amitiés particulières et
la conversation des imparfaits.*

Les amitiés particulières et les communications familières et fréquentes tendent ordinaire-

ment à des médisances, à des brigues et à de petites cabales; à des murmures, à se moquer des autres, à rompre les règles, à perdre le temps et à d'autres semblables défauts.

Il faut avoir une charité universelle, se trouver également avec tout le monde dans ses récréations, ne fuir ni ne chercher personne, ne faire aucune liaison particulière avec personne sans l'avoir bien éprouvée, de sorte qu'on puisse espérer de profiter de ses bons exemples pour s'avancer dans la vertu.

Il est pourtant à propos d'avoir quelqu'un de la maison en qui vous ayez confiance et à qui vous demandiez conseil dans vos doutes; il recommandera la chose à Dieu, puis il vous dira son sentiment avec franchise.

ARTICLE II

Défauts que nous devons éviter dans la conversation.

§ I.

Prenons garde que notre conversation ne soit puérile, que nous ne nous trahions pas les uns les autres avec assez de gravité, de respect et d'honnêteté, que nous ne nous accoutumions à nous contredire les uns les autres et à nous excuser quand on nous blâme; que nous ne par-

lions trop et ne parlions pas des choses spirituelles, que nous ne nous épanchions trop au dehors, et que dans nos entretiens et nos récréations nous ne nous remplissions l'esprit d'une infinité de choses qui ne servent qu'à nous dissiper et à nous troubler.

Il faudrait ne jamais sortir de notre recueillement, n'oublier jamais la présence de Dieu, parler peu et ne parler que de bonnes choses, déférer les uns aux autres, et nous défaire de cet esprit de contradiction qui porte à impugner les sentiments d'autrui.

§ II.

Notre conversation doit être honnête et civile, douce et agréable, tempérée, d'une gaieté et d'une gravité modestes, accommodante à l'humeur des autres, sans contredire, ni pointiller, sans plaisanteries ni railleries, sans légèreté ni flatteries, éloignée des compliments et des manières mondaines, accompagnée de prudence et de simplicité, pleine d'édification, animée de l'esprit de Dieu et assaisonnée de l'onction sainte que la grâce donne aux âmes qu'elle possède pleinement.

§ III.

Dans la conversation et dans les visites, prenons garde que le cœur et l'esprit ne s'arrêtent

aux choses extérieures et ne s'y bornent. Quoi que ce soit qui se présente à nos sens, il faut dire intérieurement : *Passe, passe, ce n'est pas là ce que je cherche : ce que je cherche, c'est l'union avec Dieu, c'est Dieu seul que je veux.*

ARTICLE III

Des visites et des conversations inutiles.

§ I.

Une grande partie des visites que l'on fait ne sert qu'à causer des distractions. Ceux qui n'agissent en cela que par des principes naturels, ne gagneront pas sur les séculiers en tout un mois ce que ceux qui se conduisent par des motifs surnaturels gagnent en un jour.

§ II.

Il faut mortifier, autant qu'il est possible, la curiosité d'apprendre des nouvelles et la démanigaison de les débiter. Rien n'est plus contraire à l'esprit intérieur et ne dissipe davantage le cœur. Comme un poisson vient à mourir quand il est hors de l'eau, parce qu'il n'est plus dans son élément, ainsi l'esprit de récollection se perd dans les conversations de nouvelles, parce qu'il est hors de son élément.

§ III.

Qu'il est étonnant de voir (ce qui arrive pourtant quelquefois) un religieux, une religieuse, que Dieu a retirés des embarras du siècle et qu'il a mis dans la religion comme dans un paradis terrestre, où ils peuvent se nourrir du pain des Anges, du fruit de vie, de la manne cachée, où, dans le recueillement, dans l'oraison dans les rigueurs mêmes de la pénitence, ils peuvent goûter des douceurs et des consolations qui contentent pleinement le cœur, où ils peuvent boire à la source des pures eaux de la grâce; des âmes à qui Dieu présente les délices du ciel et qui peuvent trouver en Dieu la félicité de cette vie, s'amuser comme les gens du monde aux plaisirs qui flattent les sens, goûter la lecture d'un livre profane, chercher leur satisfaction en des visites, en des nouvelles, en de vains entretiens, en des familiarités où l'on perd tant d'heures, un temps si précieux que l'on dérobe à ses exercices de dévotion et aux devoirs de son emploi et de l'obéissance; et comment cela se peut-il faire? par quel charme se laisse-t-on ainsi tromper? *Fascinatio nugacitatis obscurat bona*. Des bagatelles sont capables d'enchanter une âme consacrée à Jésus-Christ par de si saints engagements, par des vœux tant de fois renouvelés. Des bagatelles l'empêchent de reconnaître les biens que Dieu a préparés à

ceux qui, par une généreuse abnégation, quittent tout pour se donner à lui.

Quels torrents de saintes délices Dieu versait-il dans l'âme d'un saint Xavier, lorsque après les fatigues et les dangers d'un voyage de cinq ou six mille lieues, il disait que pour une seule de ces divines consolations dont son âme regorgeait, il s'exposerait encore volontiers aux mêmes peines, et que tout autre que lui ferait la même chose si Dieu lui avait fait goûter les mêmes douceurs.

QUATRIÈME PRINCIPE

La docilité à la conduite du Saint-Esprit.

CHAPITRE I

LA DOCILITÉ A LA CONDUITE DU SAINT-ESPRIT.

ARTICLE I

En quoi consiste cette docilité.

§ I.

Quand une âme s'est abandonnée à la conduite du Saint-Esprit, il l'élève peu à peu et la gouverne. Au commencement, elle ne sait où elle va, mais peu à peu la lumière intérieure l'éclaire et lui fait voir toutes ses actions et le gouvernement de Dieu en ses actions, de sorte qu'elle n'a presque autre chose à faire que de laisser faire Dieu en elle, et par elle, ce qu'il lui plaît; ainsi elle s'avance merveilleusement.

§ II.

Nous avons une figure de la conduite du Saint-

Esprit en celle que Dieu tint à l'égard des Israélites au sortir de l'Égypte, pendant leur voyage dans le désert, pour arriver à la terre de promesse. Il leur donna pour les conduire, le jour une colonne de nuée, la nuit une colonne de feu. Ils suivaient le mouvement de cette colonne, et s'arrêtaient quand elle s'arrêtait : ils ne la devançaient point, ils la suivaient seulement, et jamais ils ne s'écartaient d'elle. C'est ainsi que nous devons nous comporter à l'égard du Saint-Esprit.

ARTICLE II

Les moyens de parvenir à cette docilité.

Les principaux moyens d'arriver à cette direction du Saint-Esprit sont les suivants :

1. Obéir fidèlement aux volontés de Dieu, que nous connaissons déjà; il y en a plusieurs que nous ne connaissons pas, car nous sommes tout pleins d'ignorance; mais Dieu ne nous demandera compte que des connaissances qu'il nous aura données; faisons-en un bon usage; il nous en donnera de nouvelles. Accomplissons ce qu'il nous a déjà fait connaître de ses desseins, et il nous manifestera ensuite les autres.

2. Renouveler souvent le bon propos de suivre en toutes choses la volonté de Dieu, et nous affermir en cette résolution autant qu'il est possible.

3. Demander sans cesse cette lumière et cette force du Saint-Esprit pour accomplir les volontés de Dieu, nous lier au Saint-Esprit et nous tenir attachés à lui, comme saint Paul qui disait aux prêtres d'Éphèse : *Étant lié par le Saint-Esprit, je m'en vais à Jérusalem*; surtout au changement des actions les plus importantes, demander à Dieu la lumière du Saint-Esprit, et lui protester sincèrement que nous ne désirons autre chose que de faire sa volonté. Après quoi, s'il ne nous donne point de nouvelles lumières, nous ferons auparavant ce que nous avons accoutumé de faire et ce qui nous semblera pour lors le meilleur.

C'est pour cela qu'au commencement des grandes affaires, comme à l'ouverture des Chambres, des assemblées du clergé, des conciles, on demande l'assistance du Saint-Esprit par des messes votives qu'on dit en son honneur.

4. Remarquer exactement les divers mouvements de notre âme. Par cette diligence, nous viendrons peu à peu à reconnaître ce qui est de Dieu et ce qui n'en est pas. Ce qui vient de Dieu dans une âme soumise à la grâce est ordinairement paisible et tranquille. Ce qui vient du démon, est violent et porte avec soi le trouble et l'anxiété.

ARTICLE III

*Objections contre cette doctrine de la conduite
du Saint-Esprit.*

On fait particulièrement quatre objections contre cette conduite intérieure du Saint-Esprit.

La première, qu'elle paraît avoir quelque chose de semblable à l'esprit intérieur des calvinistes.

On répond : premièrement, qu'il est de foi que sans la grâce d'une inspiration intérieure, en quoi consiste la conduite du Saint-Esprit, on ne peut faire aucune bonne œuvre ; dire le contraire, c'est être semi-pélagien. Secondement, les calvinistes veulent tout régler par leur esprit intérieur, lui soumettant même l'Église et les décisions, et ne connaissant point d'autre règle de leur foi, ayant inventé cette doctrine erronée, pour éluder les traditions, les conciles et les saints Pères ; au lieu que cette conduite que nous recevons du Saint-Esprit par ses dons, suppose la foi et l'autorité de l'Église, les reconnaît pour règle, n'admet rien qui leur soit contraire, et ne tend qu'à perfectionner l'exercice de la foi et des autres vertus.

La seconde, qu'il semble que cette conduite intérieure du Saint-Esprit détruit l'obéissance qui est due aux Supérieurs.

On répond : premièrement, que comme l'inspiration intérieure de la grâce ne détruit point la créance qu'on donne à la proposition extérieure des articles de la loi, mais plutôt incline doucement l'entendement à croire; de même la conduite des dons du Saint-Esprit, bien loin de détourner de l'obéissance, en aide et facilite l'exécution. Secondement, que toute cette conduite intérieure et même les révélations divines doivent toujours être subordonnées à l'obéissance, et se doivent entendre avec cette condition tacite que l'obéissance n'ordonne point autre chose.

Car dans l'état de foi où nous vivons, nous devons faire plus de cas du commandement de notre Supérieur que de celui que Notre-Seigneur nous aurait lui-même donné immédiatement par une révélation, parce que nous sommes assurés qu'il veut que nous en usions de la sorte que les Saints l'ont fait, et qu'en se soumettant à l'obéissance, ils ont mérité d'être élevés plus haut qu'ils n'eussent été, s'ils se fussent attachés à leurs révélations.

Il est seulement à craindre que les Supérieurs ne suivent quelquefois trop la prudence humaine, et que sans autre discernement ils ne condamnent les lumières et les inspirations du Saint-Esprit, les traitant d'illusions et de rêveries, et prescrivent des bouillons à ceux à qui Dieu se communique par ces sortes de faveurs.

En ce cas il faudrait encore obéir ; mais Dieu saura bien un jour corriger l'erreur de ces esprits téméraires et leur apprendre à leurs dépens à ne pas condamner ses grâces sans les connaître et sans être capables d'en juger.

Ce qui les rend incapables d'en bien juger, c'est qu'ils sont tout au dehors, tout dans le tracas et peu spirituels, ne s'étant jamais élevés au-dessus des derniers degrés de l'oraison. Et ce qui fait qu'ils en jugent, c'est qu'ils ne veulent pas paraître ignorer des choses dont ils n'ont cependant ni l'expérience, ni la science.

La troisième est que cette direction intérieure du Saint-Esprit semble rendre inutiles les délibérations et les consultations. Car pourquoi demander l'avis des hommes quand on est dirigé par le Saint-Esprit ?

On répond que le Saint-Esprit nous porte à consulter les personnes éclairées et à suivre le sentiment des autres. C'est ainsi qu'il envoya saint Paul à Ananie, pour apprendre de lui ce qu'il devait faire. Dans les consultations ordinaires de la Compagnie, si le Supérieur est spirituel et intérieur, les divers avis qu'on lui proposera lui donneront lumière pour mieux connaître la volonté de Dieu, et pour discerner ce qui est le plus expédient dans les conjonctures présentes.

La quatrième objection est de quelques-uns

qui se plaignent qu'ils n'ont point cette conduite du Saint-Esprit et qu'ils ne la peuvent connaître.

On leur répond : premièrement, que les lumières et les inspirations du Saint-Esprit, qui sont nécessaires pour faire le bien et pour éviter le mal, ne leur manquent jamais, principalement s'ils sont en état de grâce ; secondement, qu'étant tout au dehors, comme ils sont, et ne rentrant presque jamais en eux-mêmes, ne faisant leurs examens que fort superficiellement, ne regardant qu'à l'extérieur et aux fautes qui paraissent aux yeux du monde, sans en rechercher les racines intérieures, les passions, les habitudes dominantes, sans examiner l'état et la disposition de l'âme et les mouvements du cœur, ce n'est pas merveille qu'ils ne connaissent point la conduite du Saint-Esprit, qui est tout intérieure. Comment la pourraient-ils connaître ? ils ne connaissent pas même leurs péchés intérieurs, qui sont leurs actes propres et qu'ils produisent librement. Mais ils la connaîtront infailiblement s'ils veulent y apporter les dispositions requises.

Premièrement, qu'ils soient fidèles à suivre la lumière qui leur est donnée, elle ira toujours croissant.

Secondement, qu'ils retranchent les péchés et les imperfections qui, comme autant de nuées,

leur dérobent cette lumière, ils verront de jour en jour plus clair.

Troisièmement, qu'ils ne souffrent point que leurs sens extérieurs s'égarent et se souillent par des sensualités, Dieu leur ouvrira les sens intérieurs.

Quatrièmement, qu'ils ne sortent jamais, s'il est possible, de leur intérieur, ou qu'ils y retournent au plus tôt, et qu'ils soient attentifs à ce qui s'y passe, ils remarqueront les mouvements des différents esprits qui nous font agir.

Cinquièmement, qu'ils découvrent sincèrement tout le fond de leur cœur à leur Supérieur ou à leur père spirituel. Une âme qui a cette candeur et cette simplicité, ne manque guère d'être favorisée de la direction du Saint-Esprit.

CHAPITRE II

LES MOTIFS QUI NOUS PORTENT A CETTE DOCILITÉ.

ARTICLE I

Que la perfection et même le salut dépendent de la docilité à la grâce.

§ I.

Les deux éléments de la vie spirituelle sont la purgation du cœur et la direction du Saint-

Esprit. Ce sont là les deux pôles de toute la spiritualité. Par ces deux voies, on parvient à la perfection selon le degré de pureté que l'on a acquis, et à proportion de la fidélité qu'on a eue à coopérer aux mouvements du Saint-Esprit et à suivre sa conduite.

Toute notre perfection dépend de cette fidélité, et l'on peut dire que l'abrégé de la vie spirituelle consiste à remarquer les voies et les mouvements de l'Esprit de Dieu en notre âme, et à fortifier notre volonté dans la résolution de les suivre, employant pour cet effet tous les exercices de l'oraison, la lecture, les sacrements, la pratique des vertus et des bonnes œuvres.

§ II.

Quelques-uns ont beaucoup de belles pratiques et font quantité d'actes extérieurs de vertu ; ils sont tout dans l'action matérielle de la vertu. Cela est bon pour les commençants ; mais il est d'une bien plus grande perfection de suivre l'attrait intérieur du Saint-Esprit et de se conduire par son mouvement. Il est vrai que dans cette dernière manière d'agir il y a moins de satisfaction sensible, mais il y a plus d'intérieur et plus de vertu.

§ III.

Le but où nous devons aspirer, après que nous nous serons longtemps exercés dans la pureté

de cœur, c'est d'être tellement possédés et gouvernés par le Saint-Esprit, que ce soit lui seul qui conduise toutes nos puissances et tous nos sens, et qui règle tous nos mouvements intérieurs et extérieurs, et que nous nous abandonnions nous-mêmes entièrement par un renoncement spirituel de nos volontés et de nos propres satisfactions. Ainsi nous ne vivrons plus en nous-mêmes, mais en Jésus-Christ, par une fidèle correspondance aux opérations de son divin Esprit, et par un parfait assujettissement de toutes nos rébellions au pouvoir de sa grâce.

§ IV.

Peu de personnes parviennent aux grâces que Dieu leur avait destinées, ou les ayant perdues, viennent ensuite à en réparer la perte. La plupart manquent de courage à se vaincre et de fidélité à bien ménager les dons de Dieu.

Quand nous entrons dans le chemin de la vertu, nous marchons au commencement dans l'obscurité, mais si nous suivons fidèlement et constamment la grâce, nous arriverons infailliblement à une grande lumière et pour nous et pour les autres.

Nous voudrions être saints en un jour, et nous n'avons pas la patience d'attendre le cours ordinaire de la grâce. Cela vient de notre orgueil et de notre lâcheté. Soyons seulement fidèles à

coopérer aux grâces que Dieu nous présente; et il ne manquera pas de nous conduire à l'accomplissement de ses desseins.

§ V.

Il est certain que notre salut dans la Compagnie, comme dans toutes les autres religions, dépend absolument de notre correspondance intérieure à la conduite de l'Esprit de Dieu. Si nous ne suivons pas Notre-Seigneur avec une pleine fidélité, nous sommes fort en danger de nous perdre, et il ne se peut dire quel tort nous faisons à la Compagnie et à l'Église. Or, combien avons-nous de petites attaches de péchés véniels! combien d'imperfections! combien de desseins et de désirs qui ne sont point subordonnés aux mouvements de la grâce! combien roulons-nous tous les jours dans notre esprit de pensées inutiles, sans compter les pensées d'amertume et de chagrin!

Cela retarde plus qu'on ne saurait dire, l'établissement du royaume de Dieu en nous, et porte un extrême préjudice au prochain, parce que Notre-Seigneur nous a faits ses ministres d'état et nous a confié son sang, ses mérites, sa doctrine, les trésors de ses grâces. Office qui, nous élevant au-dessus de la nature angélique, demande que nous l'exercions avec la plus parfaite fidélité dont nous sommes capables. Et

cependant il est étonnant de voir avec combien de négligence et d'infidélité nous nous en acquittons.

§ VI.

Notre plus grand mal est l'opposition que nous apportons aux desseins de Dieu, et la résistance que nous faisons à ses inspirations; car ou nous ne les voulons pas écouter, ou les ayant écoutées, nous les rejetons, ou les ayant reçues, nous les affaiblissons et les souillons par mille imperfections d'attache, de complaisance en nous-mêmes et de propre satisfaction.

Cependant le principal point de la vie spirituelle consiste tellement à se disposer à la grâce par la pureté de cœur, que de deux personnes qui se consacrent en même temps au service de Dieu, l'une se donne tout aux bonnes œuvres, et l'autre s'applique entièrement à purifier son cœur et à retrancher ce qui s'oppose en lui à la grâce; ce dernier arrivera deux fois plus tôt à la perfection que le premier.

Ainsi notre plus grand soin doit être, non pas tant de lire les livres spirituels, que de donner beaucoup d'attention aux inspirations divines qui suffisent avec un peu de lecture, et d'être extrêmement fidèles à correspondre aux grâces qui nous sont offertes.

Nous devons encore demander souvent à Dieu

qu'il nous fasse réparer avant la mort, toutes les pertes de grâces que nous avons faites, et qu'il nous fasse arriver au comble de mérite où il nous voulait conduire selon sa première intention, que nous avons jusqu'ici frustrée par nos infidélités : enfin, qu'il nous pardonne les péchés d'autrui dont nous avons été cause, et qu'il répare aussi dans les autres les pertes de grâces qu'ils ont faites par notre faute.

§ VII.

Il arrive quelquefois, qu'ayant reçu de Dieu une bonne inspiration, nous nous trouvons aussitôt attaqués par des répugnances, par des doutes, des perplexités et des difficultés, qui viennent de notre fonds corrompu et de nos passions contraires à l'inspiration divine. Si nous la recevions avec une entière soumission de cœur, elle nous remplirait de cette paix et de cette consolation que l'Esprit de Dieu porte avec lui, et qu'il communique aux âmes dans lesquelles il ne trouve point de résistance.

§ VIII.

Les lumières de la grâce nous viennent peu à peu selon notre disposition intérieure, et s'en vont aussi de la même manière, nous laissant dans les ténèbres. Si bien que nous avons le jour et la nuit, et nous sommes en quelque façon

semblables à ces peuples des pôles, qui ont plus ou moins de jour à proportion qu'ils sont plus proches ou plus éloignés du pôle. Or, nous devons aspirer à jouir d'un jour perpétuel, qui luira dans notre âme lorsque, l'ayant bien purifiée, nous suivrons toujours la conduite du Saint-Esprit.

ARTICLE II

Qu'il y a peu d'âmes parfaites, parce qu'il y en a peu qui suivent la conduite du Saint-Esprit.

§ I.

La cause pourquoi l'on n'arrive que fort tard, ou que l'on n'arrive jamais à la perfection, c'est qu'on ne suit presque en tout que la nature et le sens humain. On ne se conduit que fort peu ou point du tout par le Saint-Esprit, dont le propre est d'éclairer, de diriger et d'échauffer.

La plupart des religieux, même des bons et vertueux, ne suivent dans leur conduite particulière et dans celle des autres, que la raison et le bon sens : en quoi plusieurs d'entre eux excellent. Cette règle est bonne, mais elle ne suffit pas pour la perfection chrétienne.

Ces personnes-là se conduisent d'ordinaire par le sentiment commun de ceux avec lesquels elles vivent, et comme ceux-ci sont imparfaits, bien que leur vie ne soit pas dérégulée, parce que

le nombre des parfaits est fort petit, jamais elles n'arrivent aux sublimes voies de l'esprit : elles vivent comme le commun, et leur manière de gouverner les autres est imparfaite.

Le Saint-Esprit attend pendant quelque temps qu'ils entrent dans leur intérieur, et qu'y remarquant les opérations de la grâce et celles de la nature, ils se disposent à suivre sa conduite : mais s'ils abusent du temps et de la faveur qu'il leur offre, il les abandonne à la fin eux-mêmes, et les laisse dans cette obscurité et dans cette ignorance de leur intérieur, qu'ils ont affectée, et dans laquelle ils vivent désormais parmi de grands dangers de leur salut.

§ II.

On peut dire avec vérité, qu'il n'y a que fort peu de personnes qui se tiennent constamment dans les voies de Dieu. Plusieurs s'en écartent sans cesse : le Saint-Esprit les rappelle par ses inspirations ; mais comme ils sont indociles, pleins d'eux-mêmes, attachés à leurs sentiments, enflés de leur propre sagesse, ils ne se laissent pas facilement conduire, n'entrent que rarement dans la voie des desseins de Dieu et n'y demeurent guère, revenant à leurs inventions et à leurs idées, qui leur font prendre le change. Ainsi ils n'avancent pas beaucoup et sont surpris de la

mort, n'ayant fait que vingt pas, où ils en eussent pu faire dix mille, s'ils se fussent abandonnés à la conduite du Saint-Esprit.

Au contraire, les personnes vraiment intérieures qui se conduisent par la lumière de l'Esprit de Dieu, à laquelle elles sont disposées par la pureté de cœur, et qu'elles suivent avec une parfaite soumission, vont à pas de géant et volent, pour ainsi dire, dans les voies de la grâce.

ARTICLE III

L'excellence de la grâce et l'injustice de l'opposition qu'on y apporte.

§ I.

Nous devons recevoir chaque inspiration comme une parole de Dieu, qui procède de sa sagesse, de sa miséricorde, de sa bonté infinie, et qui peut opérer en nous de merveilleux effets, si nous n'y mettons point d'obstacle. Considérons ce qu'une parole de Dieu a pu faire; elle a créé le ciel et la terre, et a tiré toutes les créatures du néant à la participation de l'être de Dieu dans l'état de la nature, parce qu'elle n'a point trouvé de résistance dans le néant. Elle opérerait en nous quelque chose de plus, si nous ne lui résistions pas. Elle nous tirerait du néant moral à la participation surnaturelle de la sain-

teté de Dieu dans l'état de la grâce, et à la participation de la félicité de Dieu dans l'état de la gloire; et pour un petit point d'honneur, pour un emploi qui satisfait notre vanité, pour un petit plaisir d'un moment, pour une bagatelle, nous empêchons ces grands effets de la parole de Dieu, de ses inspirations et des impressions de son Esprit : après cela, n'avouerez-vous pas que la sagesse a eu raison de dire que *le nombre des fous est infini*.

§ II.

Si nous pouvions voir de quelle manière les inspirations de Dieu sont reçues en nos âmes, nous verrions qu'elles demeurent, pour ainsi dire, sur la surface sans entrer plus avant, l'opposition qu'elles trouvent en nous, les empêchant de faire leur impression : ce qui vient de ce que nous ne nous donnons pas assez à l'esprit, et que nous ne servons pas Dieu avec une parfaite plénitude de cœur. Ainsi, afin que les grâces aient leur effet dans le cœur des pécheurs, il faut qu'elles y entrent avec bruit et avec violence, parce qu'elles y rencontrent de grandes résistances; mais elles pénètrent doucement dans les âmes qui sont possédées de Dieu, les remplissant de cette admirable paix qui accompagne toujours l'Esprit de Dieu. Au contraire, les suggestions de l'ennemi ne font point d'impression dans les bonnes âmes,

parce qu'elles y trouvent des principes opposés qui prédominent.

§ III.

L'un de nos plus grands malheurs est que nous sommes si sensuels et si charmés par les choses extérieures, que nous n'estimons, nous n'admirons, nous ne goûtons que ce qui a de l'éclat et ce qui flatte nos sens; et néanmoins, il est de la foi que la moindre inspiration de Dieu est une chose plus précieuse et plus excellente que tout le monde entier, puisqu'elle est d'un ordre surnaturel, et qu'elle a coûté le sang et la vie d'un Dieu.

Quelle stupidité! nous sommes insensibles aux inspirations de Dieu, parce qu'elles sont spirituelles et infiniment élevées au-dessus des sens. Nous n'en faisons pas grand cas, nous préférons les talents naturels, les emplois éclatants, l'estime des hommes, nos petites commodités et nos satisfactions. Prodigueuse illusion! dont cependant plusieurs ne se détrompent qu'à l'heure de la mort.

§ IV.

Nous commettons deux grandes injustices à l'égard de Dieu : la première, en ce qu'à la vérité nous avouons bien que nous avons besoin du

Saint-Esprit et de son secours, mais nous lui ôtons la direction de notre âme, et nous voulons ménager nous-mêmes ses grâces, sans dépendre de sa sainte conduite dans leur usage et dans nos voies intérieures. Ce qui est usurper les droits du Saint-Esprit et s'arroger son office; car il n'appartient qu'à lui de conduire les âmes : la seconde, en ce que le sommet de notre âme n'étant que pour Dieu, nous le remplissons de créatures à son préjudice; et au lieu de le dilater et de l'élargir à l'infini par la présence de Dieu, nous le rétrécissons extrêmement, en l'occupant de quelques misérables petits objets de néant. Voilà ce qui nous empêche d'arriver à la perfection.

ARTICLE IV

Le Saint-Esprit exerce l'office de consolateur à l'égard des âmes fidèles.

Saint Athanase remarque qu'en tout l'Ancien Testament il n'est point fait mention du Saint-Esprit sous le nom de Consolateur, *Paracletus*. La raison en est exprimée dans ces paroles de Notre-Seigneur : *Si je ne m'en vais point, le Consolateur ne viendra point à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai*. Il fallait que le Verbe incarné entrât dans la gloire avant que

d'envoyer le Saint-Esprit comme consolateur.

La consolation intérieure que le Saint-Esprit donne, est bien plus avantageuse que n'eût été la présence corporelle du Fils de Dieu. C'est pourquoi il disait à ses disciples : *Il vous est utile que je m'en aille.*

Le Saint-Esprit nous console particulièrement en trois choses.

Premièrement, dans l'incertitude de notre salut, qui est terrible, puisque tous nos sens intérieurs et extérieurs, toutes nos puissances, toutes nos passions, toutes nos actions, nous sont des principes de condamnation éternelle.

C'est là une vérité de la foi, parce que sans la grâce, dans l'état de la nature corrompue où nous vivons, tout est vicieux en nous, et la plupart de nos actions sont mauvaises, et souvent damnables. D'ailleurs, tous les objets qui se présentent hors de nous, sont des amorces du péché ; les richesses, les honneurs, les plaisirs, tout est plein de pièges.

Ajoutez à cela, que nous ne pouvons mériter la persévérance finale, si la direction et la protection de Dieu nous manquent, comme à Salomon et à Tertullien, nous périrons comme eux. C'est cette incertitude qui fait trembler les Saints ; mais dans cette peine le Saint-Esprit nous console, étant *l'Esprit de l'adoption des enfants de Dieu*, et, comme dit S. Paul, *le gage*

et l'assurance de l'héritage céleste. Quand on a reçu le gage, et qu'on en a eu quelque connaissance expérimentale de Dieu, il est assez rare qu'on vienne à se perdre. Le Saint-Esprit rend aux âmes ferventes et fidèles un témoignage intérieur de ce qu'elles sont à Dieu et de ce que Dieu leur est; et ce témoignage bannit leur crainte et fait leur consolation.

Secondement, le Saint-Esprit nous console dans les tentations du démon, et dans les traverses et les afflictions de cette vie. L'onction qu'il répand dans les âmes les anime, les fortifie, leur aide à remporter la victoire : elle adoucit leurs peines et leur fait trouver des délices dans les croix.

Troisièmement, le Saint-Esprit nous console dans l'exil où nous vivons ici-bas, éloignés de Dieu. Ce qui cause aux âmes saintes un tourment inconcevable; car ces pauvres âmes sentent en elles ce vide comme infini, que nous avons en nous, et que toutes les créatures ne peuvent remplir, qui ne peut être rempli que par la jouissance de Dieu : tandis qu'elles en sont séparées, elles languissent et souffrent un long martyre, qui leur serait insupportable, sans les consolations que le Saint-Esprit leur donne de temps en temps. Toutes celles qui viennent des créatures, ne servent qu'à augmenter le poids de leurs misères. *J'ose bien assurer*, dit

Richard de Saint-Victor, *qu'une seule goutte de ces divines consolations, peut faire ce que tous les plaisirs du monde ne sauraient faire. Ceux-ci ne peuvent rassasier le cœur ; et une seule goutte de la douceur intérieure que le Saint-Esprit verse dans l'âme, la ravit hors d'elle, et lui cause une sainte ivresse.*

CHAPITRE III

DES DONS DU SAINT-ESPRIT EN GÉNÉRAL.

ARTICLE I

De la nature des dons du Saint-Esprit.

§ I.

La grâce sanctifiante a besoin de plusieurs autres qualités pour se conserver et pour agir. Ces qualités sont les vertus théologiques, les dons du Saint-Esprit, les vertus morales surnaturelles ou infuses, les fruits du Saint-Esprit, les béatitudes, les vertus morales naturelles ou acquises.

Les vertus théologiques tiennent le premier rang, parce qu'elles regardent Dieu directement et qu'elles nous unissent immédiatement à lui.

Les dons du Saint-Esprit marchent après les vertus théologales, parce qu'ils en sont comme l'accomplissement, et qu'ils servent à les faire opérer excellemment.

Les vertus morales surnaturelles sont inférieures aux dons du Saint-Esprit, parce qu'elles ne disposent l'âme à opérer le bien que d'une manière commune; au lieu que les dons disposent à faire des actes extraordinaires.

Les fruits du Saint-Esprit ne sont autre chose que les vertus infuses, lorsqu'on les exerce sans peine et sans répugnance, avec joie et avec plaisir.

Lorsque les mêmes vertus sont accomplies et sont des actes parfaits, on les nomme béatitudes.

Les vertus morales naturelles tiennent le dernier rang, parce qu'elles ne perfectionnent l'âme que selon la raison, et non pas selon la foi, et qu'elles peuvent être séparées de la grâce sanctifiante.

§ II.

Les dons du Saint-Esprit sont des habitudes ou qualités permanentes que Dieu communique à l'âme avec la grâce sanctifiante et avec les vertus infuses, pour fortifier les puissances naturelles, et pour les rendre souples aux mouvements de son divin Esprit, et capables d'exercer les actes des vertus les plus difficiles

et les plus nobles, qu'on appelle héroïques. Il y a sept dons du Saint-Esprit : celui de sagesse, qui est le premier en dignité ; celui d'intelligence ; celui de science ; celui de conseil ; celui de piété ; celui de force ; et celui de crainte de Dieu.

Les quatre premiers éclairent l'entendement et le perfectionnent. Les trois derniers perfectionnent la volonté et l'appétit intérieur. Le don d'intelligence nous est donné pour pénétrer plus intimement les vérités de la foi ; le don de sagesse, pour en voir les causes et les convenances ; le don de science, pour bien juger des choses humaines ; le don de conseil, pour diriger les actions d'une foi vive ; les dons de piété, de force et de crainte, pour faire joindre l'appétit à la raison éclairée de tant de lumières ; la piété, pour amollir notre dureté envers les autres ; la force, pour nous affermir contre nos faiblesses et notre lâcheté ; la crainte, pour réprimer notre orgueil et les dérèglements de concupiscence.

§ III.

Isaïe met un ordre excellent entre les dons du Saint-Esprit. Il joint ensemble la sagesse et l'intelligence, parce que l'une sert de disposition à l'autre. L'intelligence pénètre les choses divines, pour disposer l'âme à les goûter par la sagesse. Il joint la science et la piété, parce que

la science sans piété, est sèche et aride; et il met la crainte au dernier lieu, comme la base et le fondement de tous les autres dons.

§ IV.

La foi ne se compare point en excellence avec les dons, parce qu'ils la contiennent et qu'ils en sont la perfection.

La foi se perfectionne par les dons de science, d'intelligence et de sagesse, qui font que ce que nous ne voyons par la foi qu'obscurément et avec dégoût, nous le voyons distinctement et avec plus d'onction et de goût. C'est ainsi que se font les visions des vérités et des connaissances extraordinaires.

§ V.

Les dons ne subsistent point dans l'âme sans la charité; et à proportion que la grâce croît, ils croissent aussi. De là vient qu'ils sont fort rares, et n'arrivent point à un haut degré d'excellence, sans une fervente et parfaite charité; les péchés véniels et les moindres imperfections les tenant comme liés, et les empêchant d'agir. Ainsi le moyen d'exceller en l'oraison, c'est d'exceller en ces dons, et la contemplation la plus sublime n'en est presque pas différente; car l'esprit se perd et se pâme dans les connais-

sances surnaturelles, quand il y entre bien avant.

ARTICLE II

Les effets des dons du Saint-Esprit.

§ I.

Nous avons quatre sortes de lumières pour nous diriger en nos actions.

Premièrement, la raison, qui est très faible, et qui ne suffit pas toute seule pour nous conduire à notre fin. Quelques-uns la comparent aux feux follets qui luisent la nuit un peu au-dessus de la terre, et qui mènent les voyageurs droit aux rivières et aux précipices; car après tout, la raison humaine, si elle n'est éclairée de la foi, est bien basse et ne peut nous conduire qu'à notre perte.

Secondement, la foi qui, nous attachant à la première vérité, nous donne une conduite sûre, et qui n'est point sujette à l'erreur.

Troisièmement, la prudence surnaturelle, qui, étant ajoutée à la foi, nous fait choisir les moyens surnaturels les plus utiles pour arriver à la fin surnaturelle.

Quatrièmement, les dons du Saint-Esprit, qui, par des principes plus relevés, sans discours, sans perplexité, nous montrent ce qui est le

meilleur, nous le faisant voir dans la lumière de Dieu avec plus ou moins d'évidence, selon le degré où nous le possédons.

§ II.

On compare ceux qui se conduisent par les dons du Saint-Esprit, à un navire qui vogue à pleines voiles, le vent en poupe; et ceux qui se conduisent par les vertus et non encore par les dons, à une chaloupe qu'on fait aller à force de rames, avec bien plus de travail et de bruit, et bien plus lentement.

§ III.

Ces grandes conversions des princes et des rois, qu'on admire, sont les effets des dons du Saint-Esprit. Dieu leur communique quelquefois des actes qui sont si puissants, qu'ils les portent à quitter tout, pour se consacrer à la croix. Il faut que ces grâces soient bien fortes pour rompre tout d'un coup tant d'attaches. Cela leur arrive particulièrement au temps de leurs disgrâces, ou en d'autres occasions, que la Providence ménage en leur faveur.

§ IV.

C'est par les dons du Saint-Esprit que les Saints viennent enfin à s'affranchir de l'esclavage des créatures, l'abondante effusion de ces

dons célestes effaçant dans l'esprit l'estime, le souvenir et l'idée des choses de la terre, et bannissant du cœur leur affection et leur désir, de manière que les Saints ne pensent quasi qu'à ce qu'ils veulent, et autant qu'ils veulent. Ils ne sentent plus l'importunité des distractions, ni les inquiétudes et les empressements qui les troublaient auparavant; et toutes leurs puissances étant parfaitement réglées, ils jouissent d'une souveraine paix et de la liberté des enfants de Dieu.

§ V.

Maintenant que nous ne sommes pas partagés si abondamment des dons du Saint-Esprit il nous faut travailler et suer dans la pratique de la vertu. Nous sommes semblables à ceux qui vont à force d'avirons contre vent et marée : un jour viendra, s'il plaît à Dieu, qu'ayant reçu les dons du Saint-Esprit, nous naviguerons à pleines voiles et le vent en poupe, parce que c'est le Saint-Esprit qui, par ses dons, dispose l'âme à se laisser aisément conduire par ses divines inspirations. Avec le secours des dons du Saint-Esprit, les Saints en viennent à ce point de perfection, de faire sans peine des choses à quoi nous n'oserions seulement penser, le Saint-Esprit leur aplanissant toutes les difficultés et leur faisant vaincre tous les obstacles.

§ VI.

Il y a une grande différence de l'enfance à la raison, de la raison à la foi, d'une foi commune à celle qui est éclairée des dons du Saint-Esprit et à la sublime contemplation. Il y a encore une plus grande différence entre les connaissances qu'on avait en cette vie, et celles qu'on a dans l'état de la séparation du corps; et celles-ci diffèrent encore incomparablement plus de celles des âmes bienheureuses dans le ciel et des âmes damnées dans l'enfer.

Dans l'enfance nous ne connaissons ni Dieu, ni l'immortalité de notre âme, ni l'éternité des récompenses et des supplices. Par la raison nous pouvons découvrir quelque chose de ces vérités; par la foi nous en avons une connaissance certaine; par les dons du Saint-Esprit nous les goûtons, mais toujours avec obscurité. Dans l'état des âmes séparées, nous les verrons comme à découvert. Dans le ciel ou dans l'enfer nous en aurons une évidence claire, une pleine expérience pour jamais. Hélas! à quoi nous amusons-nous, et quel plaisir pouvons-nous prendre dans les choses de la terre?

§ VII.

Il faudrait nous accoutumer à remarquer dans l'Évangile les dons du Saint-Esprit, et les

actions que Notre-Seigneur a faites par ces principes. Les paraboles appartiennent à l'intelligence. Le discours que Jésus-Christ fit à ses disciples après la Cène, appartient au don de sagesse.

Qui serait un peu éclairé de la lumière divine, reconnaîtrait aisément dans les histoires de l'Écriture sainte, dans l'Évangile, dans les Actes des Apôtres, une souveraine sagesse en matière de narration ; car le Saint-Esprit y remarque justement ce qu'il faut remarquer, passe ce qu'il faut passer, étend ce qu'il faut étendre, conformément à son intention. Au contraire, dans les histoires profanes il est aisé de reconnaître l'erreur de l'esprit, ou la corruption du cœur et la malignité de leur auteur. Les mensonges y sont mêlés avec la vérité. La passion y règne souvent, et on peut dire qu'elles sont semblables aux eaux bourbeuses, et infectées par la contagion du lieu où elles ont passé. Il n'y a que dans l'Écriture sainte où la vérité se trouve toujours aussi pure et sans mélange dans sa source.

ARTICLE III

D'où vient que les dons du Saint-Esprit ont si peu d'effet dans les âmes.

§ I.

On demande pourquoi la plupart des religieux et des personnes dévotes qui mènent

une vie tiède, font si peu d'actes des dons du Saint-Esprit, vu qu'étant en état de grâce, ils les possèdent.

On répond, que cela vient de ce qu'ils les tiennent comme liés par des habitudes et des affections contraires, et que les péchés véniels qu'ils commettent tous les jours en grand nombre, excluent les grâces nécessaires pour produire les actes des dons du Saint-Esprit. Dieu leur refuse le secours de ses grâces, parce qu'il prévoit que s'il les leur donnait dans la disposition où ils sont, elles ne leur serviraient de rien, leur volonté étant liée de mille liens qui les empêcheraient d'y consentir.

Quand on a vécu longtemps dans une telle tiédeur, ne laissant pas de faire beaucoup de bonnes œuvres, le moyen d'en sortir c'est de s'étudier à la pureté de cœur : voilà le chemin le plus sûr. Le démon n'y dresse point d'embûches, parce qu'il ne peut porter les âmes à se purifier.

Appliquons-nous tout de bon et sans relâche à ce saint exercice, avec une volonté déterminée de ne rien refuser à Dieu de ce qu'il demande de nous, pour nous conduire à une plus haute perfection, et par ce moyen nous serons plus tôt affranchis de ces liens, qui rendent en nous les dons du Saint-Esprit inutiles, et nous nous verrons comblés de la plénitude de ses précieux dons.

§ II.

On s'étonne de voir tant de religieux qui, après avoir vécu en état de grâce des quarante et cinquante ans, disant la messe tous les jours, et pratiquant tous les saints exercices de la vie religieuse, et par conséquent ayant les dons du Saint-Esprit dans un degré physique fort élevé, et correspondant à cette sorte de perfection de la grâce, que les théologiens appellent *graduelle*, ou d'accroissement physique ; on s'étonne, dis-je, de voir que ces religieux ne font rien paraître des dons du Saint-Esprit dans leurs actions et dans leur conduite ; que leur vie est toute naturelle ; que quand on les blâme, qu'on les désoblige, ils en marquent leur ressentiment ; qu'ils témoignent tant d'empressement pour les louanges, pour l'estime et pour l'applaudissement du monde ; qu'ils y prennent tant de plaisir, et qu'ils aiment et recherchent tant leurs aises, et tout ce qui flatte l'amour-propre.

Il n'y a pas sujet de s'en étonner : c'est que les péchés véniels qu'ils commettent continuellement, tiennent les dons du Saint-Esprit comme liés ; de sorte que ce n'est pas merveille qu'on n'en voit point en eux les effets. Il est vrai que ces dons croissent aussi bien que la charité, habituellement et dans leur être physique ; mais non pas actuellement et dans cette perfection

qui répond à la ferveur de la charité et qui augmente en nous le mérite, parce que les péchés véniels étant opposés à la ferveur de la charité, ils empêchent par conséquent l'opération des dons du Saint-Esprit.

Si ces religieux s'étudiaient à la pureté de cœur, la ferveur de la charité croîtrait en eux de plus en plus, et les dons du Saint-Esprit éclateraient en toute leur conduite; mais on ne les verra jamais beaucoup paraître de la manière qu'ils vivent, sans recueillement et sans attention sur leur intérieur, se laissant aller au penchant de leurs inclinations, n'évitant que les péchés les plus griefs et négligeant les petites choses.

Il n'est pas concevable, dit saint Laurent Justinien, de combien de péchés notre cœur se remplit, si nous n'avons soin de le purger sans cesse. C'est une sentine d'ordures qu'il faut vider à tous moments. Les personnes même les plus spirituelles et les plus parfaites ne sont pas exemptes de ce défaut, et se ressentent toujours des infirmités et des plaies de la nature corrompue, qui ne se guérissent jamais entièrement.

§ III.

La raison pourquoi nous sommes si peu éclairés des lumières du Saint-Esprit et si peu dirigés

par le mouvement de ses dons, c'est que notre âme est infiniment sensuelle et pleine d'une infinité de pensées, de désirs et d'affections terrestres qui éteignent en nous l'esprit de Dieu. Peu de personnes se donnent tout à fait à Dieu et s'abandonnent à la conduite du Saint-Esprit, de telle sorte que lui seul vive en elles et soit le principe de toutes leurs actions.

§ IV.

Comme tous ceux qui sont en état de grâce possèdent les dons du Saint-Esprit, ils en font quelquefois des actes; mais ce n'est que comme en passant, et si subitement, qu'ils ne s'en aperçoivent presque pas. Ainsi ils demeurent toujours en même état, sans avoir part aux largesses du Saint-Esprit à cause de l'opposition qu'il trouve en eux.

CHAPITRE IV

DES DONN DU SAINT-ESPRIT EN PARTICULIER.

ARTICLE I

Du don de Sagesse.

On définit la sagesse, une science acquise par les premiers principes; car *le nom de sagesse vient de celui de saveur : comme le goût est pro-*

pre à discerner la saveur des viandes, dit saint Isidore, de même la sagesse, c'est-à-dire la connaissance qu'on a des créatures par le premier principe, et des causes secondes par la première cause, est une règle sûre pour bien juger de chaque chose.

Le don de sagesse est une connaissance savoureuse de Dieu, de ses attributs et de ses mystères. L'intelligence conçoit seulement et pénètre. La sagesse juge et compare, elle fait voir les causes, les raisons, les convenances : elle représente Dieu, sa grandeur, sa beauté, ses perfections, ses mystères comme infiniment adorables et aimables : et de cette connaissance résulte un goût délicieux, qui s'étend même quelquefois jusqu'au corps, et qui est plus ou moins grand, selon l'état de perfection et de pureté où l'âme se trouve.

Saint François était si rempli de ce goût de sagesse, que prononçant le nom de Dieu ou le nom de Jésus, il sentait en sa bouche et sur ses lèvres une saveur plus douce mille fois que le miel et que le sucre.

Ainsi, c'est au don de sagesse qu'appartiennent les douceurs et les consolations spirituelles, et les grâces sensibles. Elles sont les effets de ce don ; mais quand elles ne sont que dans la partie inférieure, elles peuvent venir du démon, surtout dans les âmes qui ne sont pas encore parfaitement purifiées.

Il y a cette différence entre la sagesse et la science, que celle-ci ne produit point ordinairement ce goût spirituel que celle-là fait sentir à l'âme : la raison est, que la science ne regarde que les créatures, quoique par rapport à Dieu ; mais la sagesse envisage Dieu, dont la connaissance est pleine d'attraits et de douceur. Cela vient encore de la charité, dont la perfection ou la ferveur est la santé de l'âme ; car quand l'âme est une fois bien guérie de ses infirmités et de ses langueurs, quand elle est bien saine, elle goûte Dieu et les choses divines comme ses propres biens, sans sentir les répugnances, les dégoûts et les difficultés qu'elle sentait auparavant à cause de son indisposition.

Ce goût de la sagesse est quelquefois si parfait, qu'une personne qui l'aura, entendant deux propositions, l'une formée par le raisonnement, l'autre inspirée de Dieu, en fera aussitôt le discernement, connaissant celle qui vient de Dieu par un certain rapport comme naturel qu'elle a avec son objet, *per quamdam objecti connaturalitatem*, dit saint Thomas, de la même manière à peu près que celui qui a mangé du sucre, discerne ensuite aisément le goût du sucre d'avec le goût des autres douceurs, ou qu'un malade connaît aussi bien les symptômes de son mal par son expérience et par le sentiment qu'il en a, que le médecin par sa science.

Au commencement, les choses divines sont insipides et l'on a de la peine à les goûter; mais dans la suite elles deviennent douces et si savoureuses qu'on les goûte avec plaisir, jusqu'à n'avoir plus quelquefois que du dégoût pour tout le reste. Au contraire, les choses de la terre qui flattent les sens, sont d'abord agréables et délicieuses; mais à la fin l'on n'y trouve que de l'amertume.

Une âme qui, par la mortification, s'est bien guérie de ses passions, et qui par la pureté de cœur s'est établie dans une parfaite santé, entre en des connaissances de Dieu admirables, et découvre des choses si grandes, qu'elle ne peut plus agir par ses sens. De là viennent les ravissements et les extases qui marquent toutefois quelque sorte d'impression en ceux qui les ont, comme de n'être pas entièrement purifiés ou accoutumés aux grâces extraordinaires; car à mesure qu'une âme se purifie, l'esprit devient plus fort et plus capable de porter les opérations divines, sans émotion ni suspension des sens, comme faisait Notre-Seigneur et la Sainte Vierge, les Apôtres et quelques autres Saints qui avaient l'esprit toujours occupé des connaissances les plus sublimes avec des transports intérieurs merveilleux, mais sans qu'il en parût rien au dehors par des ravissements et des extases.

Comme il se trouve des personnes si méchantes qu'elles semblent n'avoir de goût que

pour le mal, faisant le mal de gaité de cœur et par le seul motif du plaisir qu'elles prennent à mal faire, ce qui est le comble de l'iniquité et le vrai caractère de la folie, selon saint Bernard; de même il y a des âmes si bonnes qu'elles ne goûtent que le bien et n'agissent en toutes choses par aucune considération que par celle du bien. Le seul bien est l'attrait qui les porte à bien faire; ce qui est l'effet propre de la sagesse; laquelle remplit tellement l'âme du goût du bien et de l'amour de la vertu, qu'elle n'a plus que du dégoût pour les autres objets. Le goût du bien lui vient comme naturel. Saint Bernard exprime excellemment cette doctrine dans un de ses sermons sur les cantiques. *La sagesse, dit-il, est l'amour de la vertu, elle n'est autre chose que la saveur du bien : quand elle entre dans une âme, elle y surmonte la malice et bannit la saveur du mal que la malice y avait introduite, remplissant l'âme de la saveur du bien qu'elle mène toujours avec elle. D'abord qu'on lui a donné entrée, elle amortit les sentiments de la chair, purifie l'entendement, guérit le goût corrompu du cœur, rend à l'âme une parfaite santé qui la met en état de goûter la saveur du bien et celle de la sagesse même, qui de tous les biens est le plus excellent et le plus doux.*

Le vice opposé à la sagesse, est la folie qui se forme en l'âme à proportion comme la sagesse réfère tout à la dernière fin, laquelle en matière

de morale s'appelle *altissima causa*, la suprême et première cause. C'est là ce qu'elle cherche, ce qu'elle suit et ce qu'elle goûte en toutes choses. Elle juge de tout par rapport à cette fin souveraine. De même la folie prend pour fin et pour premier principe, *pro altissima causa*, ou l'honneur, ou le plaisir ou quelque autre bien temporel, ne goûtant que cela et y référant tout, ne cherchant et n'estimant que cela et méprisant tout le reste.

Le fou et le sage sont opposés l'un à l'autre, dit saint Isidore, en ce que celui-ci a le goût et le sentiment de la discrétion dont celui-là manque. Ce qui fait, comme remarque saint Thomas, que l'un juge bien des choses qui regardent sa conduite parce qu'il en juge par rapport au premier principe et à la fin dernière, et l'autre en juge mal, parce qu'il ne prend point cette cause souveraine pour règle de ses sentiments et de ses actions.

Le monde est plein de cette sorte de folie, et le sage nous assure *que le nombre des fous est infini.*

En effet la plupart des hommes ont le goût dépravé, et on peut, avec juste raison, les appeler fous, puisqu'ils en font les actions, mettant leur dernière fin, au moins en pratique, dans la créature et non en Dieu. Chacun a quelque objet auquel il s'attache et à quoi il réfère tout, n'ayant presque d'affection ni de passion que dépendam-

ment de cet objet, et c'est là être véritablement fou.

Voulons-nous connaître si nous sommes du nombre des sages ou des fous, examinons nos goûts et nos dégoûts, soit à l'égard de Dieu et des choses divines, soit à l'égard des créatures et des choses de la terre. D'où naissent nos satisfactions et nos déplaisirs? En quoi est-ce que notre cœur trouve son repos et son contentement?

Cette sorte d'examen est un excellent moyen pour acquérir la pureté de cœur. Nous devrions nous en rendre l'usage familier, examinant souvent pendant le jour nos goûts et nos dégoûts et tâchant peu à peu de les rapporter à Dieu.

Il y a trois sortes de sagesse réprouvées dans l'Écriture, qui sont autant de véritables folies. *Terrena*, la sagesse terrestre, quand on ne goûte que les richesses; *animalis*, la sagesse animale, quand on ne goûte que les plaisirs du corps; *diabolica*, la sagesse diabolique, quand on ne goûte que sa propre excellence.

Il y a une folie qui est une vraie sagesse devant Dieu. Aimer la pauvreté, le mépris, les croix, les persécutions, c'est être fou selon le monde. Et cependant, la sagesse, qui est un don du Saint-Esprit, n'est autre chose que cette folie qui ne goûte que ce que Notre-Seigneur et les saints ont goûté. Or Jésus-Christ a laissé en tout ce qu'il a touché pendant sa vie mortelle,

comme dans la pauvreté, dans l'abjection, dans la croix, une suave odeur, une saveur délicieuse ; mais peu d'âmes ont les sens assez épurés pour sentir cette odeur et pour goûter cette saveur qui sont toutes surnaturelles. Les Saints *ont couru après l'odeur de ces parfums*, comme un saint Ignace, qui prenait plaisir à se voir moqué ; un saint François, qui aimait si passionnément l'abjection, qu'il faisait des actions pour se rendre ridicule ; un saint Dominique, qui se plaisait plus à Carcassonne où il était ordinairement bafoué qu'à Toulouse, où il était honoré de tout le monde.

Quel goût Notre-Seigneur et la Sainte Vierge et les Apôtres avaient-ils des grandeurs du siècle et des plaisirs de la vie ? *Ma nourriture*, dit Jésus-Christ, *est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé. Les Apôtres sortaient de l'assemblée du conseil tout remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus-Christ. Je suis comblé de joie parmi mes souffrances*, dit saint Paul.

Dire que Notre-Seigneur nous pouvant racheter sans rien souffrir, pouvant nous mériter tout ce qu'il nous a mérité, sans mourir d'une mort aussi infâme que celle de la croix, il ait pourtant choisi la mort de la croix pour notre salut, c'est une folie selon la raison humaine : *Mais ce qui paraît en Dieu une folie, est plus sage que la sagesse de tous les hommes.*

Que les jugements de Dieu sont différents de ceux des hommes ! La sagesse divine est une folie au jugement des hommes, et la sagesse humaine est une folie au jugement de Dieu. C'est à nous à voir auquel de ces deux jugements nous voulons conformer le nôtre. Il nous faut prendre l'un ou l'autre pour règle de nos actions.

Si nous goûtons les louanges et les honneurs, nous sommes fous en cette matière-là ; et autant que nous prenons de goût à être estimés et honorés, autant avons-nous de folie. Comme, au contraire, autant que nous avons d'amour pour l'humiliation et pour la croix, autant avons-nous de sagesse.

C'est un monstre, que même dans la religion il se trouve des personnes qui ne goûtent que ce qui les peut rendre considérables aux yeux du monde ; qui ne font tout ce qu'elles font pendant les vingt et les trente années de la vie religieuse, que pour avancer au but où elles aspirent ; n'ont presque de joie ni de tristesse que par rapport à cela, ou du moins sont plus sensibles à cela qu'à toute autre chose. Tout le reste qui regarde Dieu et la perfection, leur est insipide, elles n'y trouvent point de goût.

Cet état est terrible et mériterait d'être déploré avec des larmes de sang. Car de quelle perfection ces religieux-là sont-ils capables ? Quel fruit peuvent-ils faire à l'égard du prochain ? Mais

quelle confusion auront-ils à l'heure de la mort, quand il leur sera montré que pendant tout le cours de leur vie ils n'auront cherché ni goûté que l'éclat de la vanité comme les mondains? Que ces gens-là soient tristes, dites-leur un mot qui leur donne espérance de quelque agrandissement, bien que faux, vous les verrez incontinent changer de visage, et leur cœur s'épanouira de joie comme à la nouvelle de quelque grand succès.

Au reste, comme ils n'ont point le goût de la dévotion, ils n'en traitent les pratiques que de bagatelles et d'amusements d'esprits faibles, et non seulement ils se conduisent eux-mêmes par ces principes erronés de la sagesse mondaine et diabolique, mais ils communiquent encore leurs sentiments aux autres, leur enseignant des maximes toutes contraires à celles de Notre-Seigneur et de l'Évangile, dont ils tâchent de mitiger la rigueur par des interprétations forcées et conformes aux inclinations de la nature corrompue, se fondant sur d'autres passages de l'Écriture mal entendus, sur lesquels ils bâtissent leur ruine, comme par exemple, *curam habe de bono nomine*, ayez soin de votre réputation; *corporalis exercitatio ad modicum valet*, les exercices du corps servent peu; *rationabile obsequium vestrum*, il faut que le service que vous rendez à Dieu soit raisonnable, etc.

Or, Dieu a voulu par une admirable disposition de sa Providence, que saint Ignace ait été aussi sage que tout le monde sait, et que ceux même de qui nous parlons le publient hautement, afin qu'ayant été d'ailleurs si dévot et si grand amateur de la pauvreté, du mépris et de la croix, et en ayant tellement recommandé l'amour à ses enfants, il ait le droit de les juger un jour et de condamner les coupables, leur montrant combien ils se sont égarés du chemin de la vraie sagesse.

La béatitude qui répond au don de sagesse est la septième : *Bienheureux les pacifiques*, soit parce que la sagesse ordonne tout selon Dieu et que la paix consiste en ce bon ordre, soit parce que la sagesse fait qu'on n'est plus touché des choses qui pourraient troubler le cœur. Dites des injures à une personne qui possède ce don, elle ne s'en soucie point, elle n'y fait pas même de réflexion, comme ceux qui sont fous d'une folie naturelle sont insensibles aux injures et aux choses qui touchent le plus les autres, parce que la raison et le jugement leur manquent ; de même ceux qui sont sages de la sagesse surnaturelle ne sentent rien du mauvais traitement qu'on leur fait et ne sont point touchés de toutes les choses humaines, et cela par une raison supérieure, qui fait que s'étant accoutumés à ne goûter que le souverain bien, il ne leur reste plus de goût

pour les biens ni pour les maux temporels.

Le fruit du Saint-Esprit qui répond au don de sagesse, est celui de la foi, parce que l'âme goûtant les choses divines, s'attache avec plus de fermeté à les croire, et la connaissance comme expérimentale qu'elle en a, lui en donne une espèce d'évidence.

ARTICLE II

Du don d'Intelligence.

L'intelligence est la connaissance intime d'un objet : *intelligere est intus legere.*

Le don d'intelligence est une lumière que le Saint-Esprit donne pour pénétrer intimement les vérités obscures que la foi propose; et cette pénétration, dit saint Thomas, doit faire concevoir une vraie idée et une estime juste de la fin dernière et de tout ce qui s'y rapporte, autrement elle ne serait pas un don du Saint-Esprit.

La foi considère trois sortes d'objets : 1^o Dieu et ses mystères; 2^o les créatures par rapport à Dieu; 3^o nos actions pour les diriger au service de Dieu. Nous sommes naturellement fort grossiers à l'égard de toutes ces choses, et nous ne les connaissons bien qu'à proportion que nous sommes éclairés du Saint-Esprit par la foi et par les autres lumières qu'il nous communique.

Ce que la foi nous fait simplement croire, le don d'intelligence nous le fait pénétrer plus clairement et d'une manière qui, bien que l'obscurité de la foi demeure toujours, semble rendre évident ce que la foi enseigne; de sorte qu'on s'étonne que quelques-uns ne veuillent pas croire les articles de notre créance, ou qu'ils en puissent douter.

Ceux dont l'office est d'instruire les autres, les prédicateurs, les directeurs, doivent être remplis de ce don. Il a éclaté dans les Pères et dans les Docteurs, et il est particulièrement nécessaire pour bien entendre le sens de l'Écriture sainte, ses figures allégoriques et les cérémonies du culte divin.

L'Écriture sainte est difficile à entendre, parce que Dieu y parle selon ses sentiments, qui sont infiniment éloignés des nôtres; mais il les tempère de telle sorte, que, par la pureté de cœur, nous les pouvons entendre. Saint Jean, par exemple, dit en sa première épître : *C'est ici la dernière heure*; cela répugne à notre sens, et nous ne pouvons comprendre comment le saint Apôtre a pu dire, parlant de son temps, qu'il était en la dernière heure. Cela est pourtant vrai au sentiment de Dieu.

Tous les autres livres spirituels font partie de la grâce et partie de la nature. C'est un moyen pour recevoir le Saint-Esprit et pour être con-

duit par sa direction, que de lire souvent l'Écriture sainte.

C'est un grand abus de tant lire les livres spirituels et si peu l'Écriture sainte. Saint Grégoire de Nazianze, qui est le seul d'entre les Pères dont les ouvrages n'aient point d'erreurs qui aient été condamnées par l'Église, et saint Basile, dont la doctrine est si solide, pendant onze ou douze ans ne lurent que l'Écriture. Il faut la lire même avant les Pères, d'autant que par la pureté de cœur on entre peu à peu dans les divers sens qu'elle contient; et quand on l'aurait lue cent fois, si, profitant en la pureté de cœur, on continue de la lire, l'on approfondira toujours de plus en plus ses mystères.

L'Écriture, ou les quatre sens que le Saint-Esprit a eus en vue, savoir : *le littéral*, qui est celui des paroles prises dans leur propre signification; *le tropologique* ou moral, qui regarde les mœurs; *l'allégorique*, qui regarde Jésus-Christ et l'Église militante; *l'anagogique*, qui se rapporte à l'Église triomphante et à l'état des bienheureux; l'Écriture, dis-je, outre ces quatre sens, en souffre encore un cinquième, qu'on appelle d'*accommodation*, lorsqu'on se sert de quelque sentence ou de quelques paraboles de l'Écriture, pour exprimer quelque chose qu'on voit bien que le Saint-Esprit n'a point prétendu signifier par ces paroles du texte sacré. Saint

Bernard prend souvent l'Écriture en ce sens-là ; et ceux qui ont le goût de la parole de Dieu, aiment extrêmement ces sortes d'expressions. Saint Jérôme a eu le don d'intelligence, particulièrement pour le sens littéral ; saint Grégoire pour le moral ; saint Ambroise et saint Augustin pour l'allégorique.

Ce don sert même dans les choses politiques pour y découvrir les desseins de Dieu, comme, par exemple, pour connaître que la couronne de France est demeurée dans la maison de saint Louis, en récompense de ce qu'il eut le zèle de quitter son royaume pour étendre celui de Jésus-Christ dans le Levant.

On disait à saint Louis qu'il n'était pas de son intérêt de mettre la paix entre les princes ses voisins, comme il faisait ; mais lui qui avait la pénétration que donne le don d'intelligence, connaissait clairement que Dieu qui gouverne tout par sa Providence, lui donnerait la paix dans ses États s'il procurait de la maintenir dans ceux des autres princes. En effet la France jouit de la paix comme par miracle, pendant le temps de la prison du saint roi en Égypte et de sa mort devant Tunis.

Quand Louis XIII entreprit la guerre du Béarn contre les hérétiques, les politiques disaient que c'était une entreprise dangereuse à cause des étrangers. Mais les personnes éclairées

du don d'intelligence, pénétraient dans le dessein du roi celui de Dieu, qui voulait dompter l'orgueil de l'hérésie et réduire les rebelles à l'obéissance de leur nature.

On parle ordinairement avec beaucoup d'inconsidération des affaires d'État. Il n'en faudrait parler ni pour ni contre, sans une lumière surnaturelle. On peut faire en cela deux fautes, l'une d'approuver et de louer certaines choses par passion ; l'autre, de les condamner et de les blâmer témérairement.

Comme, par exemple, quand les princes catholiques font alliance avec des hérétiques, ou l'on favorise trop le parti de ces hérétiques alliés, et l'on parle trop avantageusement de leurs succès, ce qui donne lieu à bien des scrupules et des péchés ; ou l'on désapprouve dans ceux qui gouvernent, certaines actions qui favorisent le parti de ces mêmes alliés, ce qui vient d'un faux zèle, au lieu de considérer que Dieu peut tirer de là de grands biens qui nous sont cachés. Il ne faut nullement censurer cette conduite des princes ni des ministres, mais laisser agir Dieu, et attendre avec patience et en silence l'événement des choses que sa Providence saura bien faire réussir à sa gloire.

Le vice opposé au don d'intelligence, est la grossièreté à l'égard des choses spirituelles. Ce vice est naturel, et nous l'augmentons encore

par nos passions et par nos affections dérégées. On le remarque sensiblement dans les personnes qui sont en péché mortel. David avait un cœur excellent pour aimer Dieu. Il avait reçu de très belles connaissances et de très hauts sentiments de Dieu. Cependant, après son adultère, après qu'il eut fait mourir Urie, il fut neuf mois sans se reconnaître, et il n'eût peut-être pas ouvert les yeux, si Dieu ne lui eût envoyé le prophète Nathan pour lui représenter son mauvais état.

La béatitude qui répond à ce don, est la sixième : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur.* Cette pureté, comme dit saint Thomas, s'étend à toutes les puissances de l'âme, en bannissant tout ce qui peut soulever les passions et les mouvements désordonnés de l'appétit, les affections vicieuses de la volonté, les erreurs et les fausses maximes de l'entendement. Elle règle même l'imagination de telle manière qu'aucune pensée ne vient en l'esprit qu'en temps et lieu, et ne dure qu'autant qu'il est nécessaire pour l'action que l'on fait. Ainsi saint Bernard voulant prier, congédiait toutes les pensées des autres occupations et les reprenait ensuite après l'oraison. C'est ce qui arrive aux âmes bien pures. Elles ont acquis par leur pureté ce parfait empire sur elles-mêmes.

Le fruit du Saint-Esprit qui a rapport à ce don, aussi bien qu'aux autres qui éclairent l'en-

tendement, est le fruit de la foi. La foi précède les dons et en est le fondement; mais ensuite les dons perfectionnent la foi. Il faut premièrement croire, dit saint Augustin, et se bien affermir dans cette pieuse affection, qui est si nécessaire à la foi. Ensuite les dons du Saint-Esprit viennent et rendent la foi plus pénétrante, plus vive et plus parfaite.

ARTICLE III

Du don de Science.

On définit la science, une connaissance certaine acquise par le raisonnement; mais en Dieu elle est sans raisonnement par une simple vue d'objets.

Le don de la science qui est une participation de la science de Dieu, est une lumière du Saint-Esprit qui éclaire l'âme pour connaître les choses humaines et pour en porter un jugement certain, par rapport à Dieu, et en tant qu'elles sont l'objet de la foi.

Le don de science aide celui d'intelligence à découvrir et reconnaître les vérités obscures, et celui de sagesse à les posséder.

La sagesse et la science ont quelque chose de commun. Toutes deux font connaître Dieu et les créatures; mais quand on connaît Dieu par les

créatures et qu'on s'élève de la connaissance des causes secondes à la cause première et universelle, c'est un acte de la science. Quand on connaît les choses humaines par le goût qu'on a de Dieu, et qu'on juge des êtres créés par les connaissances qu'on a du premier être, c'est un acte de la sagesse.

Le discernement des esprits appartient à l'une et à l'autre; mais la sagesse l'a par la voie de goût et d'expérience, qui est une façon de connaître plus relevée; la science l'a seulement par pure connaissance.

Le don de science nous fait voir promptement et certainement tout ce qui regarde notre conduite et celle des autres.

Premièrement, ce que nous devons croire ou ne pas croire; ce qu'il faut faire ou ne pas faire; le milieu qu'il faut tenir entre les deux extrémités où l'on peut tomber dans l'exercice des vertus; l'ordre qu'il faut garder dans l'étude qu'on en doit faire; combien de temps il faut donner à chacune en particulier; mais tout cela en général; car pour ce qui concerne les particuliers, dans les occasions où l'on se trouve, et lorsqu'on veut se déterminer à agir, c'est au don de conseil qu'il appartient de prescrire ce qu'il faut faire.

Secondement, l'état de notre âme, nos actes intérieurs, les mouvements secrets de notre

cœur, leurs qualités, leur bonté, leur malice, leurs principes, leurs motifs, leurs fins et leurs intentions, leurs effets et leurs suites, leur mérite et leur démérite.

Troisièmement, le jugement que nous devons porter des créatures, et l'usage que nous en devons faire pour la vie intérieure et surnaturelle; combien elles sont fragiles, vaines, de peu de durée, peu capables de nous rendre heureux, nuisibles et dangereuses pour le salut.

Quatrièmement, la manière de converser et de traiter avec le prochain, par rapport à la fin surnaturelle de notre création. Un prédicateur connaît par ce don ce qu'il doit dire à ses auditeurs, et comment il doit les presser; un directeur connaît l'état des âmes qu'il a sous sa conduite, leurs besoins spirituels, les remèdes de leurs défauts, les obstacles qu'elles mettent à leur perfection, la voie la plus courte et la plus sûre pour les bien conduire; combien il les faut consoler ou mortifier; ce que Dieu opère en elles et ce qu'elles doivent faire de leur part pour coopérer avec Dieu et pour remplir ses desseins. Un Supérieur connaît de quelle manière il doit gouverner ses inférieurs.

Ceux qui participent le plus au don de science, sont les plus éclairés dans toutes ces connaissances. Ils voient des merveilles dans la pratique des vertus. Ils y découvrent des degrés de

perfection qui sont inconnus aux autres. Ils voient d'une simple vue si les actions sont inspirées de Dieu et conformes à ses desseins; sitôt qu'ils s'écartent tant soit peu des voies de Dieu, ils s'en aperçoivent. Ils remarquent des imperfections où les autres n'en peuvent reconnaître; et ils ne sont point sujets à se tromper dans leurs sentiments ni à se laisser surprendre par des illusions dont le monde est plein. Qu'une âme scrupuleuse s'adresse à eux, ils sauront ce qu'il faudra lui dire pour guérir ses scrupules. Qu'ils aient une exhortation à faire à des religieux ou à des religieuses, il leur viendra des pensées conformes aux besoins spirituels de ces personnes religieuses et à l'esprit de leur Ordre. Quand on leur propose des difficultés de conscience, ils les résoudreont excellemment. Demandez-leur la raison de leur réponse, ils ne vous diront mot, parce qu'ils connaissent cela sans raison par une lumière supérieure à toutes les raisons.

C'était par ce don que saint Vincent Ferrier prêchait avec ses prodigieux succès que nous lisons dans sa vie. Il s'abandonnait au Saint-Esprit, soit pour préparer ses sermons, soit pour les prononcer, et tout le monde en sortait touché. Il était aisé de voir que le Saint-Esprit l'animait et parlait par sa bouche. Un jour qu'il devait prêcher devant un prince, il crut qu'il devait

apporter plus d'étude et plus de diligence humaine à préparer son sermon. Il s'y appliqua extraordinairement; mais ni le prince, ni le reste de l'auditoire ne furent si satisfaits de cette prédication étudiée que de celle du lendemain qu'il fit à son ordinaire selon le mouvement de l'esprit de Dieu. On lui fit remarquer la différence de ces deux sermons. *C'est, dit-il, que ce fut hier frère Vincent qui prêcha, et aujourd'hui ç'a été le Saint-Esprit.*

Tout prédicateur doit se rendre extrêmement dépendant de l'esprit de Dieu. La principale préparation pour la chaire, est l'oraison et la pureté de cœur, Dieu se fait quelquefois un peu attendre pour vous éprouver; mais ne vous ennuyez point. Faites de votre part ce qui est de votre devoir, et du reste confiez-vous en Dieu, il viendra enfin et ne manquera pas de répandre en vous sa lumière. Vous en sentirez les effets et vous verrez quelquefois que, par une seule pensée, il vous fera dire des choses excellentes pour le bien de vos auditeurs.

Un religieux sera travaillé de scrupules ou de tentations contre sa vocation. La cause de sa peine sera quelque péché secret dont il néglige de se corriger, et quoique Dieu le presse et lui présente sa grâce, il demeure dans sa mauvaise habitude, et sa tentation, sa peine durent toujours. C'est par le don de science que cela se connaît.

On connaît par la lumière de ce don ce que les créatures ont d'elles-mêmes et ce qu'elles ont de Dieu. C'était dans cette lumière que saint Paul *n'estimait toutes les choses de la terre que comme des ordures*. Les hommes communément n'en jugent pas ainsi, parce qu'ils n'y considèrent que ce qui flatte les sens. Ainsi, presque tout le monde se laisse charmer par leur apparence trompeuse, et chacun s'empresse pour jouir de la satisfaction qu'elles promettent. Chacun en veut goûter, et peu de personnes reconnaissent leur erreur avant leur mort. Les Saints mêmes, pour la plupart, y ont été trompés.

Nous sommes si pleins d'illusions et si peu sur nos gardes contre les charmes des créatures, que nous nous trompons sans cesse. Le démon nous trompe aussi fort souvent. Son adresse pour tromper les plus avancés, est que dans le choix des moyens de la perfection, il leur fait prendre les uns pour les autres, et il trompe les moins parfaits et les tièdes, en leur représentant et grossissant les difficultés, en leur montrant les attraites du plaisir et le faux brillant des honneurs. La science du Saint-Esprit apprend à se garantir de ces séductions.

Heureux ceux que Dieu favorise de ce rare don comme Jacob, de qui le Sage dit que *Dieu lui donna la science des saints*. Nous en avons surtout besoin, nous autres qui, par le devoir de

notre vocation, sommes obligés de converser avec le monde. Ce don de science nous est bien plus nécessaire qu'aux solitaires et aux autres religieux, dont la vie est plus retirée et purement contemplative.

Afin que le commerce des hommes ne nous soit pas nuisible dans les fonctions que nous exerçons à leur égard pour les gagner à Dieu, il faut remarquer que notre vie doit être tellement mêlée de l'action et de la contemplation, que celle-là soit animée, dirigée, ordonnée par celle-ci : que parmi les travaux extérieurs de la vie active, nous jouissions toujours du repos intérieur de la contemplative, et que nos emplois ne nous empêchent point de nous unir à Dieu; mais plutôt qu'ils servent à nous lier plus étroitement et plus amoureusement avec lui, nous les faisant embrasser en lui-même par la contemplation, et dans le prochain par l'action.

Nous aurons cet avantage, si nous avons les dons du Saint-Esprit, de telle manière que nous en soyons, pour ainsi parler, plus qu'à demi-pleins. Mais jusqu'à ce temps-là le meilleur pour nous, après avoir satisfait à l'obéissance et à la charité, c'est de nous recueillir et de vaquer à l'oraison, à la lecture et aux exercices de la vie contemplative.

Proposons-nous pour modèle Jésus-Christ, qui a donné trente ans à la vie contemplative, et

trois ou quatre seulement à celle qu'on appelle *mixte* ; et Dieu même dont la vie, avant le temps, a été purement contemplative, ne s'occupant qu'à se connaître et à s'aimer. Dans le temps il agit à la vérité au dehors, mais de telle sorte que l'action n'est presque rien au prix de la contemplation ; et après le temps, dans l'éternité, il donnera encore moins à l'action, vu qu'il ne fera plus alors de nouvelles créatures.

Pour avancer beaucoup dans la perfection, deux choses sont requises, l'une de la part du maître, l'autre de la part du disciple. Dans le maître, qu'il soit fort éclairé du don de science, comme était saint Ignace ; dans le disciple, qu'il ait une volonté pleinement soumise à la grâce, et un grand courage comme avait saint François Xavier.

C'est un grand malheur pour une âme sur qui Dieu a de grands desseins, de tomber entre les mains d'un Directeur qui ne se conduit que par la prudence humaine, et qui a plus de politique que d'onction.

Un excellent moyen pour acquérir le don de science, est de s'étudier beaucoup à la pureté de cœur, veiller soigneusement sur son intérieur, en reconnaître tous les dérèglements et marquer ses principales fautes.

Cette exactitude attirera la bénédiction de Dieu, qui ne manquera pas ensuite de répandre

ses lumières dans l'âme et lui donnera peu à peu la connaissance d'elle-même, qui est la plus utile qu'il nous puisse donner après celle de sa divine majesté.

C'est la première étude de l'école de la perfection. Quand on s'y est constamment appliqué pendant quelque temps, on commence à voir clair dans son intérieur; ce qui se fait sans peine par des lumières subites que Dieu communique à l'âme selon son état et ses dispositions présentes. Pour lors elle n'est pas loin de la contemplation, et elle a comme des assurances certaines des grands dons que Dieu lui va faire, si elle est fidèle à correspondre à ses desseins, car Dieu établit le fondement avant que de bâtir l'édifice, et ce fondement est la connaissance de nous-mêmes et de nos misères, de peur que nous ne venions ensuite à nous enorgueillir des dons de Dieu. Or, c'est peu que de croire et de savoir que de nous-mêmes nous ne sommes rien ni ne pouvons rien. Les plus vicieux croient et savent assez cela. Dieu veut que nous ayons une connaissance de nous-mêmes expérimentale et sensible, et pour cela il nous fait vivement sentir nos misères.

Vous verrez quelquefois des gens qui feront, disent-ils, l'oraison de simple vue, ou qui prendront les perfections divines pour le sujet de leurs méditations, et cependant qui seront tout

pleins d'erreurs et d'imperfections grossières, parce qu'ils ont monté trop haut sans avoir auparavant purifié leur cœur; dites-leur là-dessus votre sentiment, ils se croient déjà de grands spirituels et jugent que vous êtes peu éclairé dans les voies mystiques. Et après tout il faut les remettre aux premiers éléments de la vie spirituelle, c'est-à-dire à la garde du cœur, comme le premier jour, si l'on veut qu'ils fassent quelques progrès.

En vain fait-on tant de lectures et lit-on tant de livres pour acquérir la science de la vie intérieure; c'est d'en haut que vient l'onction et la lumière qui l'enseigne. Une âme pure en apprendra plus en un mois par l'infusion de la grâce, que d'autres en plusieurs années par le travail et l'étude.

L'on apprend incomparablement plus dans l'exercice des vertus, que dans tous les livres spirituels et que dans toutes les spéculations du monde. C'est pour nous persuader cette vérité que Notre-Seigneur donna au monde des exemples de vertu, avant que d'en faire des leçons et d'en donner des préceptes. *Cœpit Jesus facere et docere*, et David dit à Dieu : *J'ai été plus éclairé que les vieillards, parce que je me suis appliqué à garder vos commandements*. C'est en ce livre qu'étudia saint Antoine pour apprendre la science des Saints et surpasser l'orgueilleuse doctrine des philosophes. C'est dans ce livre que

tant d'âmes simples, sans l'étude des lettres, acquièrent des connaissances qui sont cachées aux savants du siècle.

Nous devons, durant toute notre vie, découvrir notre conscience au Supérieur et au Père spirituel avec une grande candeur et simplicité, ne leur cachant rien des mouvements de notre cœur; de sorte que nous voudrions, s'il était possible, avoir tout notre intérieur entre nos mains pour le leur montrer. Par le mérite de cette humilité, nous obtiendrons de Dieu le don de discernement des esprits, pour pouvoir nous conduire nous-mêmes et pour conduire les autres.

Le vice opposé au don de science est l'ignorance ou le manque de connaissances que nous pouvons et que nous devons avoir pour notre conduite et pour celle des autres.

Nous passons ordinairement notre vie dans les trois sortes d'ignorances auxquelles saint Laurent Justinien remarque que les personnes qui font profession de la vie spirituelle sont sujettes. Elles ont été ci-devant expliquées au chapitre IV : *De la pureté de cœur*.

La béatitude qui répond à ce don, est la troisième : *Bienheureux ceux qui pleurent*; parce que la science que le Saint-Esprit nous donne, nous apprend à connaître nos défauts et la vanité des choses de la terre, et qu'elle nous montre que

nous ne devons attendre des créatures que des misères et des pleurs.

Le fruit du Saint-Esprit qui lui répond, est celui de foi, en tant que ce don perfectionne les connaissances que nous avons des actions humaines et des créatures par la lumière de la foi.

ARTICLE IV

Du don de Conseil.

Le conseil est un acte de la prudence, qui prescrit le choix des moyens pour arriver à une fin.

Ainsi le don de conseil regarde la direction des actions particulières. C'est une lumière par laquelle le Saint-Esprit montre ce qu'il faut faire dans le temps, dans le lieu et dans les conjonctures où l'on se trouve. Ce que la foi, la sagesse et la science enseignent en général, le don de conseil l'applique aux cas particuliers. En quoi il est aisé de voir combien il est nécessaire, puisque ce n'est pas assez de savoir qu'une chose est bonne en soi, il faut encore juger si elle est bonne dans les circonstances présentes, et si elle est meilleure qu'une autre et plus propre pour la fin qu'on prétend, et c'est ce que l'on connaît par le don de conseil.

Il arrivera quelquefois que, voulant délibérer

de ce que nous avons à faire, une chose nous semblera, même dans la lumière surnaturelle, la meilleure et la plus parfaite, et peut-être effectivement le sera-t-elle en elle-même. Cependant si nous la faisons, il s'ensuivra de là de grands inconvénients, ou des dangers, ou des fautes, qui ne fussent pas arrivés, si nous eussions fait choix d'une autre chose qui, bien que moins parfaite en soi, eût été la meilleure à notre égard, parce qu'elle n'eût pas eu les mauvaises suites de l'autre, qui nous paraissait plus excellente.

Ainsi la conduite la plus sûre est celle qu'on reçoit du Saint-Esprit par le don de conseil, et nous d'en devrions point suivre d'autre. Premièrement, parce qu'en la suivant, nous sommes assurés de marcher dans la voie de Dieu et de sa divine Providence; secondement, parce que c'est le moyen de n'errer jamais, le Saint-Esprit étant la règle infaillible, aussi bien de nos actions que de nos connaissances; troisièmement, parce que cette dépendance de la direction du Saint-Esprit nous fait vivre dans un grand repos, sans inquiétude et sans souci, comme les enfants d'un prince, qui ne se mettent point en peine de leur table, ni de leur train, ni de tout ce qui regarde leur entretien, se reposant de tout cela sur le soin du prince leur père.

Le Saint-Esprit communique ce don, plus ou moins, selon qu'on est fidèle à y correspondre.

Qui en a peu, s'il fait un bon usage de ce peu qu'il a, se peut tenir assuré d'en recevoir davantage, jusqu'à ce qu'il en soit plein selon la mesure de sa capacité; c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il en ait autant qu'il lui en faut pour remplir les desseins de Dieu et s'acquitter dignement des devoirs de son emploi et de sa vocation. Car on estime avec raison, qu'une personne est pleine de l'esprit de Dieu, quand elle en a suffisamment pour toutes les fonctions de son état.

Pour nous qui sommes appelés à un Ordre apostolique, où l'on doit joindre ensemble l'action et la contemplation, nous pouvons sans présomption aspirer au plus haut degré d'excellence de la vie contemplative et de la vie active. Car ce n'est pas une présomption que d'aspirer à la perfection de son état et à l'accomplissement des desseins de Dieu dans l'étendue de sa vocation.

Pour cela nous avons besoin d'un excellent don de conseil, parce que nous sommes beaucoup dans l'action: et si ce don du Saint-Esprit nous manque, nous ne ferons rien qu'avec bien des fautes, et toute notre conduite sera purement humaine. Nous n'agirons que par le principe d'une adresse naturelle, et d'une prudence acquise. Nous ne suivrons que les inventions de notre esprit, qui sont pour l'ordinaire fort opposées à l'esprit de Dieu.

Il faut demander le matin au Saint-Esprit son

assistance pour toutes les actions de la journée, reconnaissant humblement notre ignorance et notre faiblesse, et protestant de suivre sa conduite avec une pleine et entière soumission d'esprit et de cœur.

Ensuite, au commencement de chaque action, il faut encore demander la lumière du Saint-Esprit pour la bien faire, et à la fin demander pardon des fautes qu'on y aura commises. De cette manière on se tient pendant tout le cours de la journée dépendant de Dieu, qui seul sait les occurrences particulières où nous devons nous trouver, et par conséquent nous peut plus sûrement conduire en toutes occasions par son conseil, que par toutes les autres lumières, soit de la foi, ou des autres dons qui ne descendent pas tant aux cas particuliers.

La pureté de cœur est un excellent moyen pour obtenir le don de conseil, aussi bien que les autres dons précédents.

Une personne d'un bon et solide jugement, qui s'étudierait constamment à la pureté de cœur, acquerrait une grande prudence surnaturelle et une dextérité divine pour manier toutes sortes d'affaires, aurait une abondance de lumières et de connaissances infuses pour la conduite des âmes, et trouverait mille saintes industries pour l'exécution des entreprises qui regardent la gloire de Dieu. En quoi la prudence humaine, avec

toutes ses vues et ses adresses, fait bien des fautes et souvent ne réussit pas. C'est par la pureté de cœur et par une fidèle dépendance de la conduite du Saint-Esprit, que saint Ignace et saint François Xavier ont acquis un si rare don de prudence, qui les a fait admirer.

Les directeurs des âmes et les Supérieurs doivent particulièrement tirer de l'oraison les lumières qui les conduisent dans les fonctions de leurs charges.

C'est une erreur de croire que les plus savants sont les plus propres pour les charges et pour la conduite des âmes, et qu'ils y réussissent le mieux.

Les talents naturels, la science et la prudence humaines, servent peu en matière de conduite spirituelle, au prix des lumières surnaturelles que communique le Saint-Esprit, dont les dons sont au-dessus de la raison.

Les personnes les plus propres à conduire les autres et à donner conseil en ce qui regarde les choses de Dieu, sont celles qui, ayant la conscience pure et l'âme exempte de passion et dégagée de tout intérêt, étant suffisamment fournies de science et de talents naturels, bien qu'elles ne les aient pas dans un éminent degré, sont fort unies à Dieu par l'oraison, et se rendent fort soumises aux mouvements du Saint-Esprit. C'était là le sentiment de saint Ignace, et ce fut par cette

considération qu'il fit Recteur du collège de Rome le P. Sébastien Romano, qui n'était pas un des plus considérables de la Compagnie pour les talents humains, mais qui était un homme plein de l'esprit de Dieu.

Les Supérieurs subalternes ont grand besoin du don de conseil, en certaines occasions qui regardent la pratique de l'obéissance, car un inférieur, qui n'a point de sujets à gouverner, n'a pas les mêmes difficultés dans l'exercice de l'obéissance qu'un inférieur qui est aussi supérieur de quelques autres, comme un Recteur, un Provincial, un Assistant. Celui-ci, par exemple, se trouve quelquefois embarrassé et en danger de trop obéir, même contre le devoir de sa charge, s'il n'est éclairé par la conduite du Saint-Esprit : car il peut donner dans divers excès, comme de laisser tout faire aux provinces, ou de condescendre aux volontés des particuliers qui auront prévenu et gagné le Père Général. Ainsi, étant obligé d'un côté d'obéir, et de l'autre de faire le devoir de sa charge, il est en danger ou de trop obéir pour ou contre sa charge, ou de tomber aussi dans l'autre extrémité de ne pas assez obéir. Dans ces rencontres, ceux qui se gouvernent par les dons du Saint-Esprit ne peuvent errer ; mais notre malheur est de connaître si peu en pratique ces excellents dons qui sont les principes de la conduite des Saints, parce que nous

ne nous appliquons pas tout de bon à l'étude de la perfection.

Les savants se doivent bien donner de garde d'un certain esprit de suffisance et de confiance en leurs lumières, et de l'attache à leur sens.

Ceux qui gouverneraient par la lumière du Saint-Esprit, ou l'État, ou quelque autre corps ecclésiastique, ou religieux, ou civil, ne réussiraient pas toujours au gré de ceux qui ne se conduisent que par la prudence humaine.

Ceux-ci les condamneraient souvent, parce que leur vue ne s'étend point au delà des bornes de la raison et du bon sens, qui sont les seuls principes de leur conduite : ils ne voient goutte en la direction du Saint-Esprit, qui est infiniment élevée au-dessus de tous les raisonnements humains et de toutes les vues de la politique.

Le gouvernement des Supérieurs, ou plutôt le gouvernement de Dieu par les Supérieurs étant surnaturel, il n'est pas possible que les fautes qu'on y fait ne soient grandes et n'aient de fâcheuses suites.

Les Supérieurs ne doivent pas seulement avoir du zèle pour punir les fautes que leurs inférieurs commettent, ils doivent encore avoir de la charité pour prévenir, par leurs bons avis, les fautes qu'ils pourraient commettre : il est même souvent à propos qu'ils se contentent

d'une secrète et paternelle réprimande, sans autre punition, pour obliger, par la douceur, celui qui a fait quelque faute, à se corriger, et pour empêcher les autres fautes que l'aigreur d'une pénitence lui ferait faire.

Les bons Supérieurs font état d'avoir en main la puissance de l'autorité pour faire du bien à leurs sujets et pour les soulager, et non pas pour leur nuire et pour les mortifier.

Une maxime importante pour le bon gouvernement, et qui nous est fort recommandée dans la dernière congrégation générale, est d'éviter la multiplicité des ordonnances inutiles, qui ne sert qu'à surcharger les inférieurs et à appesantir le joug de la religion, qu'il faudrait plutôt adoucir. Qu'on fasse seulement bien garder les règles et les ordonnances qui sont déjà faites.

Les péchés des Saints sont de manquer à suivre certaines lumières du Saint-Esprit et d'omettre certains points de perfection, comme par exemple; si, ayant plusieurs lumières surnaturelles sur une même chose, par lassitude d'esprit ou par inconsideration, ils suivaient la plus basse.

Quand on voit qu'il n'y a point de mal à faire, ou à dire quelque chose, que l'on n'y est point porté par aucune inclination ou affection naturelle, par un motif de complaisance, par

l'exemple des autres, ou par quelque habitude ou accoutumance, et que d'ailleurs on est disposé à suivre une autre conduite, si le Saint-Esprit l'inspirait; qu'on est également prêt à se déterminer au *pour* ou au *contre*, selon le mouvement du Saint-Esprit; dans la concurrence de ces trois circonstances, on peut d'ordinaire sûrement agir, et il n'y a point de danger à passer outre.

On peut remarquer en divers endroits de l'Écriture des traits admirables du don de conseil, comme dans le silence de Notre-Seigneur devant Hérode, et dans les réponses qu'il fit pour sauver la femme adultère, et pour confondre ceux qui lui demandaient s'il fallait payer le tribut à César; dans le jugement de Salomon; dans l'entreprise de Judith pour délivrer le peuple de Dieu de l'armée d'Holoferne; dans la conduite de Daniel pour justifier Suzanne de la calomnie des deux vieillards; dans celle de saint Paul, lorsqu'il commit les Pharisiens et les Sadducéens, et qu'il en appela du tribunal de Festus à celui de César.

Le vice opposé au don de conseil, est la précipitation, lorsqu'on agit avec trop de promptitude et sans avoir auparavant bien considéré toutes choses; qu'on suit le mouvement de son activité naturelle, et qu'on ne se donne pas le loisir de consulter le Saint-Esprit.

Ce défaut aussi bien que les autres qui sont opposés aux autres dons précédents, savoir : la folie, la grossièreté, l'ignorance, sont des péchés quand ils viennent de ce qu'on néglige de se disposer à recevoir les lumières du Saint-Esprit; qu'on ne prend pas assez de temps pour lui demander conseil avant que d'agir, et qu'en agissant on se presse tellement qu'on n'est pas en état de recevoir son assistance, ou qu'on se laisse emporter et obscurcir par l'impétuosité d'une passion.

L'empressement est fort contraire au don de conseil. Le saint évêque de Genève combat souvent ce défaut dans ses écrits. Nous le devons extrêmement éviter, parce qu'il remplit l'esprit de ténèbres; qu'il met le trouble, le chagrin et l'impatience dans le cœur; qu'il nourrit l'amour-propre, et qu'il nous fait prendre appui sur nous-mêmes; au lieu que le don de conseil, en éclairant l'esprit, répand dans le cœur une onction et une paix tout opposées à l'empressement et à ses effets.

La témérité est encore fort contraire à ce don. C'est un manque d'attention aux lumières et aux conseils de la raison et de la grâce, parce qu'on se confie trop en soi-même. Nous sommes fort sujets à ce vice-là, d'autant que nous avons peu de prudence et de maturité d'esprit; que nous sommes accoutumés à une conduite

puérile, et que nous avons trop bonne opinion de nous-mêmes.

La lenteur est un défaut qui est aussi contraire au don de conseil. Il faut user de maturité dans les délibérations ; mais quand une fois la résolution est prise selon la lumière du Saint-Esprit il faut en venir promptement à l'exécution par le mouvement du même Esprit, parce que si l'on diffère, les circonstances changent et les occasions se perdent.

La béatitude qui répond au don de conseil, est la cinquième : *Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils seront traités avec miséricorde.* Et la raison que saint Augustin en apporte, est que Dieu ne manque pas d'aider de sa lumière ceux qui assistent charitablement les autres dans leurs besoins. *Est autem justum consilium, dit-il, ut qui se a potentiori adjuvari vult, adjuvet infirmiore in quo est potentior. Itaque beatimisericordes, quia ipsorum miserebitur Deus.*

On ne marque point de fruit du Saint-Esprit qui réponde immédiatement au don de conseil, parce que c'est une connaissance pratique qui n'a point d'autre fruit, à proprement parler, que l'opération qu'elle dirige et à quoi elle aboutit. Cependant, comme ce don dirige spécialement les œuvres de miséricorde, on peut dire que les fruits de bonté et de bénignité lui répondent en quelque manière.

ARTICLE V

Du don de Piété.

La piété est cette tendre et amoureuse disposition du cœur qui nous porte à honorer et à servir nos parents et nos proches.

Le don de piété est une disposition habituelle que le Saint-Esprit met dans l'âme pour l'exciter à une affection filiale envers Dieu.

La religion et la piété nous portent toutes deux au culte et au service de Dieu ; mais la religion le considère comme Créateur, et la piété, comme Père, en quoi celle-ci est plus excellente que l'autre.

La piété a une grande étendue dans l'exercice de la justice chrétienne ; elle s'étend non seulement à Dieu, mais encore à tout ce qui a rapport à lui, comme l'Écriture sainte qui contient sa parole, les bienheureux qui le possèdent dans la gloire, les âmes souffrantes du purgatoire, les hommes qui vivent sur la terre.

Le don de piété, dit saint Augustin, donne à ceux qui l'ont, un respect amoureux pour l'Écriture sainte, soit qu'ils en entendent le sens, soit qu'ils ne l'entendent pas.

Il nous donne un esprit d'enfant pour nos Supérieurs, un esprit de père pour nos infé-

rieurs, un esprit de frère pour nos égaux, des entrailles de compassion pour ceux qui sont dans le besoin et dans les peines, et une tendre inclination à les secourir.

Ce don se trouve dans la partie supérieure de l'âme et dans l'inférieure. Dans la supérieure, lui communiquant une onction et une suavité spirituelle qui provient des dons de sagesse et d'intelligence; dans l'inférieure, y excitant des mouvements d'une douceur et d'une dévotion sensibles. C'est de cette source que viennent les larmes des Saints et des personnes pieuses. C'est là le principe de ce doux attrait qui les porte à Dieu, de cette promptitude qui les fait courir au service de Dieu. C'est ce qui les fait s'affliger avec les affligés, pleurer avec ceux qui pleurent, se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, supporter sans aigreur les faiblesses des infirmes et les défauts des imparfaits, et se faire tout à tous.

Il faut bien remarquer que se faire tout à tous, comme faisait l'Apôtre, ce n'est pas rompre le silence, par exemple, avec ceux qui le rompent; car il faut toujours se tenir dans l'exercice de la vertu et dans l'observation des règles. Mais c'est être grave et retenu avec ceux qui le sont, prompt et fervent avec les esprits prompts et fervents; gai avec les humeurs gaies, sans pourtant jamais sortir des bornes de la vertu;

prenant la promptitude par exemple, de la manière que le font les personnes parfaites, qui sont naturellement promptes et bouillantes, et pratiquant la vertu avec ménagement et condescendance, selon l'humeur et le goût de ceux avec qui l'on traite, autant que la vertu même le peut permettre.

Quelques-uns condamnent certaines dévotions fondées sur des opinions de théologie qu'ils ne tiennent pas, bien que d'autres les tiennent. Ils ont tort, car en fait de dévotion, toute opinion probable suffit pour en être le principe et le fondement. Ainsi cette critique est injuste.

Entre les dons du Saint-Esprit, celui de piété semble être le partage des Français. Ils le possèdent plus avantageusement qu'aucune autre nation. Le cardinal Bellarmin, étant venu en France, fut charmé de la dévotion qu'il y remarqua partout : et il disait depuis, qu'à peine les Italiens lui semblaient-ils catholiques, quand il les comparait en piété avec les Français.

Le vice opposé au don de piété est la dureté de cœur, laquelle naît de l'amour déréglé de nous-mêmes, car cet amour fait que naturellement nous ne sommes sensibles qu'à nos propres intérêts et que rien ne nous touche que par rapport à nous ; que nous voyons les offenses de Dieu sans larmes, et les misères du prochain sans compassion ; et que nous ne voulons point

nous incommoder pour obliger les autres; que nous ne pouvons supporter leurs défauts; que nous nous emportons contre eux pour le moindre sujet, et que nous conservons pour eux dans notre cœur des sentiments d'aigreur et de vengeance, de haine et d'antipathie.

Au contraire, plus une âme a de charité ou d'amour de Dieu, plus elle est sensible aux intérêts de Dieu et à ceux du prochain.

Cette dureté est extrême dans les grands du monde, dans les riches avares, dans les personnes voluptueuses, et dans ceux qui n'amollissent point leur cœur par les exercices de piété et par l'usage des choses spirituelles.

Elle se rencontre encore souvent dans les savants qui ne joignent pas la dévotion avec la science, et qui, pour se flatter dans ce défaut, l'appellent solidité d'esprit; mais les vrais savants ont été les plus pieux, comme un saint Augustin, un saint Thomas, un saint Bonaventure, un saint Bernard, et dans la Compagnie, les Laynez, les Suarez, les Bellarmin, les Lessius.

Une âme qui ne peut pleurer ses péchés, du moins avec les larmes du cœur, a beaucoup, ou d'impiété ou d'impureté, ou de l'une ou de l'autre, ainsi qu'il arrive d'ordinaire à ceux qui ont le cœur endurci.

C'est un grand malheur quand on estime plus

dans la religion les talents naturels et acquis, que la piété. Vous verrez quelquefois des religieux, et peut-être des Supérieurs, qui diront hautement qu'ils font bien plus de cas d'un esprit capable d'affaires, que de toutes ces menues dévotions, qui sont, disent-ils, bonnes pour des femmes, mais non pas le propre d'un esprit solide, appelant solidité d'esprit cette dureté de cœur si opposée à l'esprit de piété. Ils devraient songer que la dévotion est un acte de religion, ou un fruit de la religion et de la charité, et par conséquent qu'elle est préférable à toutes les vertus morales, la religion suivant immédiatement en ordre de dignité les vertus théologiques.

Quand un père grave et considérable pour son âge et pour les charges qu'il a eues dans la religion, témoigne devant de jeunes frères qu'il estime les grands talents et les emplois éclatants, ou qu'il préfère ceux qui excellent en esprit et en science, à d'autres qui n'en ont pas tant, bien qu'ils aient plus de vertus et de piété, cela nuit extrêmement à cette pauvre jeunesse. C'est un poison qu'on lui fait couler dans le cœur, et dont peut-être elle ne guérira jamais. Un mot qu'on dira en confidence à un autre est capable de le renverser.

Il n'est pas concevable quel tort ont fait aux Ordres religieux ceux qui, les premiers, y ont

introduit l'estime des talents et des emplois qui ont de l'éclat. C'est un lait empoisonné qu'on présente à de jeunes enfants dès le sortir du noviciat, et qui teint leurs âmes d'une couleur qui ne s'efface jamais.

La béatitude qui répond au don de piété est la seconde : *Bienheureux ceux qui sont doux*; et la raison est que la douceur retranchant les empêchements des actes de la piété, elle l'aide dans son exercice.

Les fruits du Saint-Esprit qui répondent à ce don sont ceux de bonté et de bénignité.

ARTICLE VI

Du don de Force.

La force est une vertu qui nous affermit contre la crainte et contre l'horreur des difficultés, des dangers et des travaux qui se présentent dans l'exécution de nos entreprises.

C'est ce que le don de force fait excellemment; car ce don est une disposition habituelle que le Saint-Esprit met dans l'âme et dans le corps pour faire et pour souffrir des choses extraordinaires, pour entreprendre les actions les plus difficiles, pour s'exposer aux dangers les plus redoutables, pour surmonter les travaux les plus rudes, pour supporter les peines les

plus fâcheuses, et cela constamment et d'une manière héroïque.

Ce don est extrêmement nécessaire en de certaines occasions, où l'on se sent combattu de tentations pressantes, auxquelles si l'on veut résister, il faut se résoudre à perdre les biens, l'honneur ou la vie. Pour lors le Saint-Esprit assiste puissamment de son conseil et de sa force une âme fidèle qui, se défiant d'elle-même, et convaincue de sa faiblesse et de son néant, implore son secours et met en lui toute sa confiance.

Dans ces rencontres, les grâces communes ne suffisent pas, il faut des lumières et des secours extraordinaires; et c'est pour cela que le Prophète joint ensemble le don de conseil et celui de force, l'un pour éclairer l'esprit et l'autre pour fortifier le cœur.

Nous avons grand besoin de ce don dans la Compagnie, à cause de la difficulté de certains emplois auxquels l'obéissance nous peut appliquer, comme quand quelqu'un est envoyé aux missions étrangères, quand on nous laisse longtemps dans le travail des classes, ou qu'on nous retient dans un lieu que nous expérimentons être contraire à notre santé; quand on nous suscite quelque calomnie ou quelque persécution dans l'exercice de nos fonctions de zèle et de charité.

L'occasion d'une belle mort est si précieuse, que nul homme sage ne la doit perdre quand elle se présente.

Il faut se persuader que, par ce seul acte de générosité chrétienne, on mérite autant devant Dieu, qu'on ferait le reste de sa vie si l'on vivait plus longtemps. De même que si quelqu'un entrant en religion, donne tout d'un coup tous ses biens aux pauvres, il mérite autant que si, demeurant dans le monde, il en faisait plusieurs aumônes en divers temps. Et que savons-nous combien nous vivrions après, et en quel état nous mourrions une autre fois? Que seraient à présent Origène et Tertullien si, avant leur chute, ils eussent trouvé une occasion de mourir pour Jésus-Christ, à laquelle ils eussent été fidèles?

Or, il y a trois sortes de belle mort : premièrement, mourir au service des pestiférés ; secondement, mourir dans les missions étrangères, soit par la main des infidèles, soit par l'excès du travail, ou par quelque accident qu'on rencontre dans l'exercice de son zèle ; troisièmement, donner sa vie pour son troupeau, comme peuvent faire les prélats, les curés, les supérieurs.

On ne peut dire combien la vertu de ceux d'entre nous qui s'exposent ainsi, attire de grâces sur les autres membres de la Compagnie.

Le don de force à l'égard du corps, rend ceux

à qui Dieu les communique, capables d'opérer des effets d'une force miraculeuse, comme David, Samson, et quelques autres de l'Ancien Testament. On remarque dans les vies des Saints que quelques-uns, comme saint Dominique *l'encuirassé*, sainte Catherine de Sienne, le P. Gonzalez Silveira, ont eu ce don pour faire des mortifications prodigieuses au-dessus de leurs forces naturelles.

Mais la principale fonction du don de force est à l'égard de l'esprit, d'où il bannit toutes les craintes humaines, mettant dans la volonté et dans l'appétit une fermeté divine qui rend l'âme intrépide.

Ce fut par cet esprit de force que Notre-Seigneur, dans l'agonie du jardin, surmonta la crainte de sa passion et de sa mort, et se levant de l'oraison tout embrasé de zèle, dit à ses disciples : *Levez-vous, allons, celui qui me doit trahir est bien près d'ici.*

C'est cet esprit qui faisait que les saints ne craignaient aucun danger lorsqu'il s'agissait d'exécuter les desseins de Dieu et de procurer sa gloire. Un saint Jean Chrysostome ne craignait que le péché. L'impératrice Eudoxie l'envoya sonder pour savoir ce qu'il craignait, prétendant se prévaloir de sa crainte pour le réduire au point qu'elle désirait. Mais on trouva que le saint évêque n'appréhendait ni les fers, ni l'exil, ni la

mort : il ne craignait que l'offense de Dieu.

Saint François Xavier, animé de cet esprit, bravait les armées d'ennemis infidèles, les tempêtes, les naufrages, la mort, comme il parut singulièrement dans son voyage du Japon qu'il fit dans un méchant petit bâtiment d'un pirate idolâtre, où le démon était adoré, et se présentait parfois à lui pour l'intimider, le menaçant de lui faire sentir les effets de sa vengeance ; mais le saint se moquait de ses menaces, ayant établi sa confiance en Dieu. Il écrit dans une de ses lettres, *que le remède le plus sûr en de pareilles rencontres, c'est de ne rien craindre, s'appuyant sur la confiance de Dieu ; et que le plus grand mal qui nous puisse arriver, c'est de craindre les ennemis de Dieu, lorsque nous soutenons la cause de Dieu.*

Ainsi devons-nous être magnanimes et intrépides dans le service de Dieu, pour avancer dans la perfection, et pour être capables de faire de grandes choses. Sans le don de force, on ne fait point de progrès notables dans la vie spirituelle. La mortification et l'oraison, qui en sont les principaux exercices, demandent une généreuse détermination à passer par-dessus toutes les difficultés qui se rencontrent dans la voie de l'esprit si opposée à nos inclinations naturelles. Sainte Térèse disait *qu'une âme qui avait entrepris la pratique de l'oraison avec une forte résolu-*

tion de ne la quitter jamais, avait déjà fait la moitié du chemin.

Les martyrs tiennent le premier rang entre les héros du christianisme, parce que la force paraît bien plus à souffrir qu'à agir. Dans l'action la nature se soulage, et est comme la maîtresse : mais comme la souffrance n'a rien qui ne soit contraire à la nature, ainsi l'une est plus difficile et plus héroïque que l'autre.

C'est aux saints martyrs que l'Église doit sa propagation par toute la terre et l'assujettissement de l'empire romain à la foi. On leur met en main la palme pour marque de leur force et de leur victoire.

Quelques-uns attribuent à ce don la force que Dieu donne quelquefois aux paroles des Saints pour persuader les esprits et toucher les cœurs, mais ils se trompent : c'est là un autre don particulier qu'on appelle *gratia sermonis*, la grâce de la parole ; grâce gratuite, qui est donnée, non pour l'utilité de ceux qui la reçoivent, mais pour le bien du prochain. Les ouvriers évangéliques qui ont cette grâce, bien qu'ils fassent quelquefois des discours fort simples et mal polis, ne laissent pas de faire de merveilleuses impressions sur les âmes ainsi que faisaient les Apôtres, saint Vincent Ferrier, saint Ignace, saint Xavier.

Le vice contraire au don de force, est la timidité ou la crainte humaine, et une certaine lâ-

cheté naturelle qui vient de l'amour de notre propre excellence et de l'amour de nos commodités, lesquelles nous arrêtent dans nos entreprises et nous font fuir à la vue de l'abjection et de la peine.

Rien n'est plus préjudiciable dans la vie spirituelle que les craintes que le démon excite par mille respects humains auxquels il faut généreusement résister. C'est ainsi qu'il a fait tomber plusieurs grands personnages, et qu'il a renversé, s'il est permis d'user de ce terme, les colonnes de l'Église, comme le fameux Osius évêque de Cordoue, lequel ayant présidé pour le pape au concile de Nicée, ayant combattu si longtemps et avec tant de zèle pour la foi contre les Ariens, ayant remporté tant de glorieuses victoires sur ces hérétiques, les ennemis jurés du Fils de Dieu, à la fin vaincu par la crainte, se laissa aller à signer la condamnation de saint Athanase.

On ne peut dire le tort que le respect humain nous fait.

Quelqu'un aura dessein de parler des choses spirituelles, de garder la règle du silence ou quelque autre règle, de faire quelque acte de mortification; cependant s'il vient à se rencontrer avec tels et tels, il n'aura pas le courage d'exécuter sa bonne résolution, bien qu'il sache qu'il aura ensuite un sensible regret d'y avoir manqué. Voilà d'un côté notre règle et l'intérêt

de Dieu, et de l'autre, la satisfaction d'un tel, la crainte de lui déplaire. Nous balançons ces deux considérations, et la dernière l'emporte. Quelle infidélité ! quelle lâcheté ! C'est ce que nous faisons tous les jours. Y a-t-il rien qui marque mieux notre peu de vertu et le grand empire que le respect humain a sur nous ? C'est pour cela que Dieu nous délaisse, qu'il retire ses grâces, et que nous tombons ensuite insensiblement en de grandes misères.

Comme le don de conseil accompagne celui de force et le dirige, nous portant à entreprendre de grandes choses ; ainsi la prudence humaine et la timidité se tiennent compagnie, l'une appuyant l'autre et lui suggérant des raisons pour se justifier.

Ceux qui ne se conduisent que par la prudence humaine, sont infiniment timides. Ce défaut est fort ordinaire aux Supérieurs, et fait que de peur de faire des fautes, ils ne font pas la moitié du bien qu'ils pourraient faire.

Mille craintes nous arrêtent à tous moments et nous empêchent d'avancer dans la voie de Dieu et de faire quantité de bien que nous ferions, si nous suivions la lumière du don de conseil, et si nous avions le courage qui vient du don de force ; mais nous avons trop de vues humaines, et tout nous fait peur. Nous craignons qu'un emploi que l'obéissance nous veut donner, ne nous réussisse

pas, et cette crainte nous porte à le refuser. Nous appréhendons de ruiner notre santé, et cette appréhension fait que nous nous bornons à un petit emploi commode, sans que ni le zèle ni l'obéissance nous puissent engager à faire davantage. Nous avons peur de nous incommoder, et cette peur nous éloigne des pénitences corporelles, ou fait que dans leur usage nous nous épargnons trop. Il ne se peut dire de combien d'omissions la crainte nous rend coupables. Il n'y a que très peu de personnes qui fassent pour Dieu et pour le prochain tout ce qu'elles peuvent faire. Il faudrait imiter les Saints, ne craindre que le péché comme saint Jean Chrysostome, affronter les hasards comme saint François Xavier, désirer les affronts et les persécutions comme saint Ignace.

La béatitude qui répond au don de force, est la quatrième : *Bienheureux ceux qui ont faim et qui ont soif de la justice*, parce qu'une personne qui est animée de la force du Saint-Esprit, a un désir insatiable de faire et de souffrir de grandes choses.

Les fruits qui répondent à ce don, sont la longanimité et la patience. La première, pour ne se point ennuyer ni lasser dans l'attente ou dans la pratique du bien ; la seconde, pour ne se point ennuyer ni lasser dans la souffrance du mal.

ARTICLE VII

Du don de Crainte de Dieu.

Le don de crainte de Dieu est une disposition habituelle que le Saint-Esprit met dans l'âme pour la tenir dans le respect devant la majesté de Dieu et dans la dépendance et la soumission à ses volontés, l'éloignant de tout ce qui peut déplaire à Dieu.

Ce don est le fondement et la base de tous les autres, parce que la première démarche dans la voie de Dieu est la fuite du mal, laquelle appartient à ce don. C'est par la crainte qu'on parvient au sublime don de la sagesse. On commence à goûter Dieu quand on commence à le craindre, et la sagesse réciproquement perfectionne la crainte. C'est le goût de Dieu qui rend la crainte de Dieu amoureuse, pure et dégagée de tout intérêt propre.

Les effets de ce don sont d'inspirer à l'âme, premièrement, une continuelle retenue, un saint tremblement, un profond anéantissement devant Dieu; secondement, une extrême horreur des moindres offenses de Dieu, et une constante résolution d'en éviter toutes les occasions; troisièmement, une humble confusion de sa faute, quand on est tombé dans quelque une; quatrièmement, une soigneuse vigilance à réfréner les inclinations déréglées de l'appétit, de fréquents retours

sur soi-même, pour reconnaître l'état de son intérieur et voir ce qui s'y passe contre la fidélité du parfait service de Dieu.

C'est une grande illusion de penser, comme font quelques-uns, qu'après qu'on a fait une confession générale, il n'est pas nécessaire d'être si scrupuleux à éviter ensuite les péchés les plus légers, les moindres imperfections, les plus petits dérèglements du cœur, les premiers mouvements. Ceux qui en usent ainsi pour eux-mêmes par un secret désespoir d'une plus grande perfection, inspirent d'ordinaire aux autres les mêmes sentiments et tiennent cette conduite large à l'égard des âmes qu'ils dirigent, en quoi ils se trompent extrêmement. Il faut avoir une telle délicatesse de conscience, une si grande exactitude, qu'on ne se pardonne pas la moindre faute et que l'on combatte, qu'on retranche jusqu'aux moindres dérèglements du cœur. Dieu mérite qu'on le serve avec cette parfaite fidélité, et il nous présente sa grâce pour cela : nous y devons coopérer.

Jamais nous ne parviendrons à une parfaite pureté de cœur, que nous ne veillions tellement sur tous les mouvements de notre cœur et sur toutes nos pensées, qu'il ne nous échappe presque rien dont nous ne puissions rendre compte à Dieu, et qui ne tende à sa gloire ; si bien que dans l'espace de huit jours, par exemple, nous

ne fassions que fort peu d'actions extérieures ou d'actes intérieurs qui n'aient la grâce pour principe. Que si nous en faisons quelques autres, ce ne soit que par surprise et pour quelques moments, notre volonté étant si étroitement liée à Dieu, qu'elle les réprime dès l'instant qu'elle s'en aperçoit.

Il est rare de remporter une pleine victoire de nos mouvements déréglés : à peine en surmontons-nous jamais quelqu'un si parfaitement qu'il n'en échappe ou qu'il n'en reste quelque chose, soit manque d'attention, soit faute d'une résistance assez vigoureuse. Ainsi l'une des plus grandes grâces que Dieu nous fasse en cette vie et que nous devons le plus lui demander, c'est d'être tellement vigilants à la garde de notre cœur, qu'il ne s'y glisse pas le moindre mouvement déréglé que nous ne nous en apercevions, et que nous ne le corrigions aussi, car il nous en échappe tous les jours une infinité que nous ne connaissons pas.

Dès qu'on s'aperçoit qu'on a commis un péché, il faut incontinent s'en repentir et produire un acte de contrition, de peur que ce péché n'empêche les grâces suivantes, ce qu'il fera indubitablement, si l'on manque d'en faire pénitence.

Quelques-uns n'ont pas besoin d'examen particulier, parce qu'ils ne font pas la moindre faute, qu'ils n'en soient incontinent repris et qu'ils ne

la voient, marchant toujours à la lumière du Saint-Esprit qui les conduit. Ceux-ci sont rares, et font, pour ainsi dire, un examen particulier de tout.

L'esprit de crainte peut aller à l'excès, et pour lors il est préjudiciable à l'âme et empêche les communications et les effets que l'amour divin opérerait en elle, s'il ne la trouvait dans le resserrement et le refroidissement de la crainte.

Le vice opposé au don de crainte, est un esprit d'orgueil, d'indépendance et de libertinage, qui fait qu'on ne veut suivre que ses inclinations et qu'on ne peut supporter aucun assujettissement, qu'on pêche sans scrupule et qu'on ne tient compte des petites fautes; que l'on paraît devant Dieu avec peu de respect et que l'on commet plusieurs irrévérences en sa présence, qu'on méprise ses inspirations, qu'on néglige les occasions qui se présentent de pratiquer la vertu et que l'on vit dans le relâchement et dans la tiédeur.

On dit qu'une pensée inutile, qu'une parole qu'on a dite à la volée, qu'une action qu'on a faite sans diriger son intention, c'est peu de chose. Cela serait vrai si nous étions dans un état purement naturel; mais supposé que nous soyons élevés comme nous sommes à un état surnaturel qui nous a été acquis par le sang précieux du Fils de Dieu, supposé qu'à chaque moment de notre vie réponde toute l'éternité, et que la

moindre de nos actions mérite la possession ou la privation d'une gloire qui étant éternelle en sa durée, est en quelque manière infinie ; il faut avouer que nous faisons tous les jours par notre négligence et par notre lâcheté des pertes inconcevables, manque d'une perpétuelle conversion de cœur à Dieu. Persuadons-nous une bonne fois que les actions extérieures auxquelles nous donnons toute notre application, ne sont que le corps, et que l'intention et l'intérieur en est l'âme.

Le chemin de la tiédeur est infiniment dangereux : on ne sait pas tout ce qui s'y passe. Souvenons-nous pour toute notre vie, que Dieu souffre pendant un temps les péchés que l'on commet sans scrupule. Mais si l'on y persévère, il arrive par un juste châtiment de la justice divine, ou que l'on tombe dans un péché manifestement mortel, ou qu'on se trouve enveloppé dans quelque fâcheuse affaire, ou qu'on se voit noirci d'une calomnie à laquelle on n'a pas donné de sujet, mais que Dieu permet pour corriger une autre faute, à quoi l'on ne songe pas.

Saint Ephrem ¹, dans sa jeunesse ayant été mis en prison pour un crime supposé, se plaignait à Dieu, et, lui représentant son innocence, sem-

1. Cette histoire de S. Ephrem mérite d'être lue dans toute son étendue, et de la manière qu'il la raconte lui-même. Raderus en fait aussi le récit dans son livre intitulé : *Viridarium sanctorum*.

blait accuser la Providence de l'avoir mis en oubli. Un ange lui apparut et lui dit : Vous souvenez-vous bien du tort que vous fîtes un tel jour à un pauvre paysan, dont vous tuâtes la vache, la poursuivant à coups de pierre ? Quelle pénitence et quelle satisfaction avez-vous faites ? Dieu vous retirera d'ici, mais ce ne sera que dans quinze jours : au reste, vous n'êtes pas le seul que Dieu traite ainsi. Tels et tels de ceux qu'on retient ici avec vous dans les fers, sont innocents des crimes dont on les accuse ; mais ils en ont fait d'autres que la justice humaine ignore mais que la justice divine peut punir. Les juges les condamneront pour des crimes qui leur sont faussement imputés ; et Dieu permettra qu'ils soient exécutés, pour punition des crimes secrets qui ne sont connus que de lui seul.

Les jugements de Dieu sont terribles : nous ayant appelés à une plus haute perfection et nous ayant longtemps attendus, comme il voit que nous lui résistons sans cesse, il nous prive des grâces qu'il nous avait préparées, il nous ôte celles qu'il nous avait données et parfois il nous retire de cette vie par une mort avancée, de peur que nous ne venions à tomber dans un plus grand malheur. C'est ce qui arrive souvent aux religieux qui vivent dans la tiédeur et dans la négligence.

La béatitude qui répond au don de crainte est

la première : *Bienheureux les pauvres d'esprit* ; car cette nudité d'esprit qui comprend le dépouillement de l'affection des honneurs et des biens temporels, est une suite nécessaire de la parfaite crainte de Dieu, le même esprit qui nous porte à nous soumettre pleinement à Dieu et à n'estimer rien de grand que Dieu, nous portant à mépriser tout le reste et ne nous permettant pas de nous élever, ni en nous-mêmes par la recherche de notre propre excellence, ni au-dessus des autres par la recherche des richesses et des commodités temporelles. Les fruits du Saint-Esprit qui appartiennent à ce don, sont ceux de modestie, de tempérance et de chasteté. Le premier, parce que rien n'aide plus à la modestie, que cet amoureux respect pour Dieu, que l'esprit de crainte filiale inspire ; les deux autres, parce qu'en retranchant ou modérant l'usage des commodités de la vie et des plaisirs du corps, ils contribuent avec le don de crainte à réfréner la concupiscence.

CHAPITRE V

DES FRUITS DU SAINT-ESPRIT.

ARTICLE I

De la nature des fruits du Saint-Esprit.

Quand on s'est longtemps exercé avec ferveur dans la pratique des vertus, l'on acquiert la facilité d'en produire les actes. On ne sent plus les répugnances qu'on ressentait au commencement. Il ne faut plus combattre ni se faire violence. On fait avec plaisir ce qu'on ne faisait auparavant qu'avec peine. Il arrive alors aux vertus ce qui arrive aux arbres. Comme ceux-ci portent des fruits qui, quand ils sont venus à leur maturité, n'ont plus d'aigreur, mais sont doux et d'une agréable saveur; de même quand les actes de vertu en sont venus à une certaine maturité, ils se font avec plaisir et l'on y trouve un goût délicieux. Alors ces actes de vertu inspirés par le Saint-Esprit, se nomment *fruits du Saint-Esprit*, et certaines vertus les produisent avec une telle perfection et une telle suavité, qu'on les appelle *béatitudes*, parce qu'ils font que Dieu possède pleinement l'âme. Or, plus Dieu possède une âme, plus il la sanctifie et

plus elle est sainte, plus elle est proche de la félicité dans laquelle, la nature étant guérie de sa corruption, les vertus deviennent comme naturelles.

Ceux qui tendent à la perfection par la voie des pratiques et des actes méthodiques, sans s'abandonner entièrement à la conduite du Saint-Esprit, n'ont jamais cette douceur et comme cette maturité de la vertu; ils sentent toujours de la difficulté et des répugnances; ils ont toujours à combattre et souvent sont vaincus et font des fautes, au lieu que ceux qui marchent sous la direction du Saint-Esprit dans la voie du recueillement simple, pratiquent le bien avec une ferveur et une joie dignes du Saint-Esprit, et, sans combat, remportent de glorieuses victoires, ou s'il faut combattre, ils le font avec plaisir.

D'où il s'ensuit que les âmes tièdes ont deux fois plus de peine dans la pratique de la vertu, que les ferventes qui s'y adonnent tout de bon et sans réserve, et parce que celles-ci ont la joie du Saint-Esprit qui leur rend tout aisé, et que celles-là ont leurs passions à combattre et sentent les faiblesses et les infirmités de la nature qui empêchent la suavité de la vertu et en rendent les actes difficiles et imparfaits.

La fréquente communion est un excellent moyen pour perfectionner en nous les vertus et pour acquérir les fruits du Saint-Esprit : car

Notre-Seigneur unissant son corps à notre corps et son âme à la nôtre, il brûle et consume en nous les semences de nos vices et nous communique peu à peu son divin tempérament et ses perfections, selon que nous sommes disposés et que nous le laissons opérer. Il trouve en nous, par exemple, le souvenir de quelque déplaisir qui, bien que passé, a fait sur notre esprit et sur notre cœur une impression qui demeure comme une semence de chagrin, dont nous sentons les effets dans les occasions. Que fait Notre-Seigneur? il efface le souvenir et l'image de ce mécontentement; il détruit l'impression qui nous était demeurée dans toutes nos puissances, et il étouffe entièrement cette semence de péchés, mettant en sa place les fruits de charité, de joie, de paix, de patience. Il arrache de la même manière les racines de la colère, de l'intempérance et de nos autres défauts et nous communique les vertus et leurs fruits.

ARTICLE II

Des fruits de charité, de joie et de paix.

Les trois premiers fruits du Saint-Esprit sont la charité, la joie et la paix qui appartiennent spécialement au Saint-Esprit; la charité, parce qu'il est l'amour du Père et du Fils, et qu'il est

très présent au Père et au Fils, et qu'il est comme l'accomplissement de leur béatitude; la paix, parce qu'il est le lien et le nœud qui unit ensemble le Père et le Fils.

Ces trois fruits sont joints ensemble, et se suivent naturellement l'un l'autre. La charité ou l'amour fervent fait qu'on possède Dieu; la joie naît de la possession de Dieu, n'étant autre chose que le repos ou le contentement qui se trouve dans la jouissance du bien qu'on possède. La paix qui, selon saint Augustin, est la tranquillité de l'ordre, maintient l'âme dans la possession de la joie, contre tout ce qui lui est opposé. La charité exclut toute autre joie, la paix, toute sorte de trouble et de crainte.

La charité est la première dans l'ordre des fruits du Saint-Esprit, parce qu'elle ressemble le plus au Saint-Esprit, qui est l'amour personnel, et par conséquent qu'elle nous approche le plus de la vraie et éternelle félicité, et qu'elle nous donne une joie plus solide et une plus profonde paix.

Donnez à un homme l'empire de l'univers avec l'autorité la plus absolue qui puisse être; qu'il possède toutes les richesses, et tous les honneurs, tous les plaisirs qu'on peut désirer; donnez-lui la sagesse la plus accomplie que vous pourrez imaginer; qu'il soit un autre Salomon et plus que Salomon, et qu'il n'ignore rien de

tout ce qu'un esprit peut savoir; ajoutez-y le pouvoir de faire des miracles; qu'il arrête le soleil; qu'il divise les mers; qu'il ressuscite les morts; qu'il participe à la puissance de Dieu en un degré aussi éminent que vous voudrez; qu'il ait encore le don de prophétie, le discernement des esprits, la connaissance du secret des cœurs. Je dis que le moindre degré de sainteté que cet homme aura, la moindre action de charité qu'il fera, vaut mieux que tout cela, qu'elle l'approche plus du souverain bien, et lui donne un être plus excellent, que ne lui donneraient tous ces autres avantages, s'il les avait, et cela pour deux raisons.

La première, parce que participer à la sainteté de Dieu, c'est participer à ce qu'il y en a lui, pour ainsi parler, de plus essentiel. Les autres attributs de Dieu, comme la science, la puissance, peuvent être communiqués de telle sorte qu'ils leur soient naturels : la seule sainteté ne peut jamais leur être naturelle.

La seconde, parce que la sainteté et la félicité sont comme deux sœurs inséparables, et que Dieu ne se donne et ne s'unit qu'aux âmes saintes, et non pas à celles qui, sans la sainteté ont la science, la puissance et toutes les autres perfections imaginables.

Ainsi le plus petit degré de sainteté, la moindre action qui augmente la sainteté, est préférable

aux sceptres et aux couronnes. D'où il s'ensuit que perdant chaque jour tant d'occasions de faire des actions surnaturelles, nous faisons des pertes de félicité inconcevables, et qui ne se peuvent presque réparer. Nous ne pouvons trouver dans les créatures la joie et la paix, qui sont les fruits du Saint-Esprit, pour deux raisons.

Premièrement, parce qu'il n'y a que Dieu dont la possession nous affermisserait contre les troubles et les craintes, au lieu que celle des créatures cause mille appréhensions et mille inquiétudes. Qui possède Dieu n'est troublé de rien ; car Dieu lui est tout, et tout le reste ne lui est rien ; secondement, parce que rien des biens créés ne peut nous suffire ni nous contenter pleinement. Videz la mer de ses eaux, et mettez-y ensuite une goutte d'eau ; remplirez-vous ce vide immense ? Quand Dieu ferait à l'infini des créatures toujours plus parfaites, elles ne sauraient toutes ensemble remplir notre âme : elle a un vide qui ne peut être rempli que de Dieu.

C'est la paix qui fait régner Dieu dans l'âme et qui l'en rend pleinement le maître. C'est elle qui tient l'âme dans la parfaite dépendance qu'elle doit avoir de Dieu.

Par la grâce sanctifiante, Dieu se fait dans l'âme comme une citadelle où il est retranché. Par la paix, il fait comme une sortie et s'empare de toutes les facultés, les fortifiant si puissam-

ment, que les créatures ne peuvent plus les venir troubler. Dieu occupe l'intérieur ; ainsi les Saints sont aussi unis à Dieu dans l'action que dans l'oraison, et les plus fâcheux accidents ne les jettent point dans le trouble.

ARTICLE III

Des fruits de douceur et de patience.

Les fruits précédents disposent l'âme à ceux de patience et de douceur ou de modération.

Le propre de la vertu de patience est de modérer les excès de la tristesse, et la vertu de la douceur modère les bouillons de la colère, qui s'élèvent avec impétuosité pour repousser le mal présent.

Ces deux vertus combattent et ne remportent la victoire que par des efforts violents, et non sans peine ; mais la patience et la douceur, qui sont les fruits du Saint-Esprit, rangent leurs ennemis dans leur devoir sans combat ; ou si elles combattent, c'est sans difficultés, c'est avec plaisir. La patience voit avec joie les objets capables de causer de la tristesse. Ainsi les martyrs se réjouissent à la nouvelle des persécutions et à la vue des supplices. La paix étant bien établie dans le cœur, la douceur n'a plus de peine à régler les mouvements de colère, l'âme

demeure toujours dans une même assiette et ne perd jamais son égalité. Ce qui vient de ce que le Saint-Esprit y résidant et la possédant dans toutes ses puissances, il en éloigne les objets tristes; ou il ne leur permet pas d'y faire impression, et le démon même redoute cette âme et n'en ose approcher.

ARTICLE IV

Des fruits de bonté et de bénignité.

Ces deux fruits regardent le bien qu'on fait au prochain. La bonté est l'inclination qui porte à obliger les autres et à leur communiquer ce qu'on a. Nous n'avons point en notre langue de nom qui exprime proprement celui de *benignitas* : car le mot de *bénignité* n'est point en usage, sinon peut-être pour signifier la douceur; et cette douceur consiste en la manière d'obliger les autres volontiers, cordialement, avec joie, sans ressentir la difficulté que ressent celui qui a la bénignité seulement en qualité de vertu, et non pas encore en qualité de fruit du Saint-Esprit.

ARTICLE V

Fruit de longanimité.

La longanimité ou persévérance empêche

l'ennui et la peine qui proviennent précisément de l'attente du bien qu'on espère, ou de la longueur et de la durée du bien qu'on fait, ou de celle du mal qu'on souffre, et non de la grandeur de la chose même ou de ses autres circonstances. La longanimité, par exemple, fait qu'à la fin de notre troisième an de noviciat nous sommes plus fervents qu'au commencement.

ARTICLE VI

Du fruit de foi.

La foi, en qualité du fruit de Saint-Esprit, est une certaine facilité à croire tout ce qui est de la créance des fidèles, une fermeté à s'y attacher, une assurance de la vérité de ce que nous croyons sans sentir ces répugnances et ces doutes, ces ténèbres et cette grossièreté que nous avons naturellement à l'égard des matières de la foi.

Pour cela il faut avoir dans la volonté une pieuse affection qui incline l'entendement à croire, sans hésiter, les choses qui lui sont proposées.

Manque de cette pieuse affection, les Juifs, quoique convaincus par les miracles de Notre-Seigneur, ne crurent point en lui, ayant l'entendement obscurci et aveuglé par la malice de

leur volonté. Or, ce qui arriva aux Juifs pour le regard de la substance de la foi, nous arrive souvent pour ce qui concerne la perfection de la foi, c'est-à-dire pour les choses qui la peuvent perfectionner, et qui sont la suite des vérités qu'elle nous fait croire, comme par exemple, on nous dit que Notre-Seigneur est tout ensemble homme et Dieu, nous le croyons. Si de là on vient à conclure que nous le devons donc aimer par-dessus toutes choses, le visiter souvent dans la sainte Eucharistie, nous préparer à le recevoir, et faire de tout cela le premier de nos devoirs et de nos besoins, alors nous hésitons, et notre volonté répugne en pratique à la créance de l'entendement. Si elle s'y accordait, nous croîtrions tous les jours en la foi des mystères de Notre-Seigneur. Mais nous étouffons par nos vices cette pieuse affection, qui est si nécessaire pour arriver à la perfection de la foi. Si nous avions une bonne volonté vraiment gagnée à Dieu, nous aurions une foi pénétrante et parfaite.

Quelques-uns entendent ici par le mot *fides*, la fidélité, la confiance à tenir les promesses qu'on fait; d'autres, la facilité à croire en ce qui regarde les choses humaines, sans se laisser aller à des défiances mal fondées, à des soupçons et à des jugements téméraires.

ARTICLE VII

Des fruits de modestie, de tempérance et de chasteté.

La modestie en tant que vertu, est assez connue. Elle règle tous les mouvements du corps, les gestes et les paroles. En tant que fruit du Saint-Esprit, elle fait cela sans peine et comme naturellement; et de plus elle compose tous les mouvements intérieurs de l'âme, comme en la présence de Dieu.

Notre esprit est léger et inquiet, toujours en action, voltigeant de tous côtés, s'attachant à toutes sortes d'objets, babillant sans cesse. La modestie l'arrête, le modère, et met l'âme dans une profonde paix, qui la dispose à devenir le séjour et le royaume de Dieu; ainsi le don de présence de Dieu suit bientôt le fruit de modestie. Celle-ci est à l'égard de celle-là, ce que la rosée était à l'égard de la manne, et la présence de Dieu est une haute lumière dans laquelle l'âme se voit devant Dieu et remarque tous ses mouvements intérieurs, tout ce qui se passe en elle, plus clairement que nous ne voyons les couleurs en plein midi.

La modestie nous est entièrement nécessaire, parce qu'une modestie, quoiqu'en soi elle semble

être peu de chose, est pourtant fort considérable à cause de ses suites, et n'est pas une petite marque d'un esprit peu religieux.

Les vertus de tempérance et de chasteté regardent les plaisirs du corps, réprimant les illicites et modérant ceux qui sont permis. Celle-là réfrène l'affection désordonnée du boire et du manger, et empêche les excès qu'on y pourrait commettre. Celle-ci règle ou retranche l'usage des plaisirs de la chair.

Mais les fruits de tempérance et de chasteté dégagent tellement l'âme de l'amour de son corps, qu'elle n'en ressent presque plus les révoltes, le contenant sans peine dans la soumission.

CHAPITRE VI.

LES OBSTACLES QU'ON TROUVE DE LA PART DU DÉMON DANS LA PRATIQUE DE LA DOCILITÉ A LA CONDUITE DU SAINT-ESPRIT.

ARTICLE I.

Comment le démon empêche notre avancement spirituel.

Il n'est pas concevable combien le démon empêche notre avancement spirituel. Depuis le

commencement de cette année de retraite il en a trompé quelques-uns par quelque peine, par quelque chagrin, par quelque scrupule, ou par quelque autre mauvaise disposition. Quand il voit que les premières attaques lui ont réussi, il en vient à d'autres, nous tenant toujours dans quelque nouveau dessein, dans quelque désir ou quelque espérance, pour nous amuser et nous divertir des voies de Dieu et du soin de notre perfection.

Pour cet effet, il se sert des occasions qui se présentent, du souvenir des choses passées, des nouvelles qu'on entend, des objets qui frappent les sens, de notre humeur et de nos passions. faisant jouer ces divers ressorts, tantôt l'un, tantôt l'autre, pour tenir notre esprit et notre cœur toujours occupés de quelque bagatelle, à quoi nous nous arrêtons, ou par des pensées ou des réflexions inutiles, ou par de vains désirs ou de vaines craintes, ou par quelque autre mouvement d'une passion immortifiée.

Au sortir d'ici, lorsque nous rentrerons dans les occupations des collèges, il nous fera rencontrer de pareilles ou plus grandes attaches, et de semblables ou plus dangereux obstacles : de sorte que si nous n'y prenons garde, il nous tiendra ainsi toute notre vie misérablement attachés à quelque chose hors de Dieu.

Cependant la mort nous surprendra; nous

mourrons comme nous aurons vécu, imparfaits. et l'ennemi aura ce qu'il prétend, qui est de nous confondre devant le tribunal de Jésus-Christ. C'est ce qui n'arrive, hélas! que trop souvent.

Pour obvier à ce malheur, examinons-nous soigneusement et remarquons à quel objet nos pensées s'attachent le plus, ce qui occupe le plus notre cœur, quelles passions troublent davantage notre paix intérieure. Et après l'avoir reconnu, retranchons cela promptement, comme une invention manifeste de l'ennemi qui nous veut perdre. Voyons encore si le plus ardent de nos désirs et le plus grand de nos soins est de nous avancer dans la perfection de notre état; et si cela n'est pas, faisons tous nos efforts pour nous mettre dans cette sainte disposition.

ARTICLE II

Divers artifices du démon pour nous tromper.

§ I.

La conduite du démon à l'égard des commençants est, ou d'empêcher le bien ou de le diminuer, ou de le faire changer en un autre moindre ou seulement apparent, ou préjudiciable, ou qui soit au-dessus de leurs forces et

trop élevé pour la disposition présente de leur âme.

Son artifice à l'égard des âmes parfaites, est de leur faire de la peine, ne leur donnant point de repos ; afin que, les ayant lassées et fatiguées, il les divertisse à la fin, s'il est possible, de leur application à Dieu ; qu'il les attriste et leur abatte le cœur ; qu'il les affaiblisse dans la pratique du bien, et qu'il les porte au relâchement et à la tiédeur.

§ II.

Il y a des personnes que le démon n'empêche point de faire beaucoup de bien, parce que le bien qu'elles font lui sert pour les tromper.

Les premières attaques sont pour faire tomber les âmes dans le péché mortel : mais s'il voit qu'il ne puisse réussir dans son dessein, il change de batterie et les porte à commettre plusieurs péchés véniels dans le bien qu'elles font. Par ce moyen les ayant affaiblies, il n'a pas de peine à les jeter à la fin dans quelque offense mortelle.

§ III.

Dans nos bons desseins, le démon se comporte comme fit Pharaon à l'égard des Israélites, lorsqu'ils voulurent aller offrir à Dieu un sacrifice dans le désert. Ce prince ne pouvant leur

en refuser absolument la permission, la restreignait le plus qu'il pouvait. C'était à condition, tantôt qu'ils laisseraient en Égypte leurs femmes et leurs enfants, tantôt qu'ils n'emmèneraient point avec eux leur bétail. Le démon use à peu près du même artifice. Lorsque nous avons formé quelque sainte résolution, s'il ne peut empêcher tout le bien que nous voulons faire, il en empêche le plus qu'il peut. Pourvu qu'il puisse toujours retrancher quelque chose du service de Dieu, de sorte qu'il ne soit pas plein et entier, il est content.

§ IV.

Quelquefois nous nous serons proposé de faire quelque bien dans un certain temps; mais le démon survient à l'exécution et la traverse, ou en représentant des difficultés, suscitant des contradictions de la part des hommes, ou en excitant en nous des répugnances, ou pour nous faire relâcher quelque chose de notre entreprise, ou quitter tout à fait notre premier dessein, manque de force, d'esprit et de constance.

S'il voit qu'il ne puisse nous représenter les choses qui sont capables de nous ébranler, comme absolument futures, il nous les représente du moins comme douteuses ou incertaines; et il nous montre qu'elles sont à craindre, pour

nous décourager par la peur des dangers et des peines.

Il se sert pour cela de nos mauvaises dispositions ; et tandis que nous sommes dans un état qui n'est pas encore pleinement assujéti à la grâce, nous lui donnons beaucoup de prise pour nous détourner du bien, en quoi nous faisons des pertes inconcevables de grâces et de mérites.

§ V.

Il arrive souvent que, quand le Saint-Esprit nous donne quelque pensée, le diable nous l'ôte, nous faisant prendre le change et nous en suggérant une autre qui, bien qu'elle ne soit pas peut-être mauvaise, ne laisse pas de nous faire assez de mal, puisqu'elle nous fait perdre ce bon mouvement et cette paix que nous causait la première pensée qui venait de Dieu. Ainsi nous devons nous tenir sur nos gardes, pour nous affermir dans l'un et rejeter l'autre ; et il nous importe extrêmement de veiller avec attention sur nos pensées et de les bien examiner dans leur commencement, dans leur progrès et dans leur fin.

ARTICLE III.

Discernement des opérations de Dieu et de celles du démon.

§ I.

Tout ce qui ôte la paix et la tranquillité de l'intérieur, vient de la part du démon. Dieu a joint ensemble la félicité et la sainteté; de sorte que ses grâces non seulement sanctifient l'âme, mais encore la consolent et la remplissent de paix et de douceur. Les suggestions du diable font tout le contraire, ou d'abord, ou du moins à la fin; et l'on reconnaît le serpent à sa queue, c'est-à-dire par les suites de son opération et par le terme où il mène.

§ II.

Toutes les propositions hypothétiques ou conditionnelles, qui ne sont propres qu'à causer du trouble, viennent du démon : comme par exemple, si Dieu m'abandonnait dans une telle occasion, que ferais-je? etc. Il ne faut point répondre à ces propositions, ni nous arrêter à ces sortes de pensées que l'ennemi nous suggère pour nous ôter la confiance en Dieu, et pour nous jeter dans l'inquiétude et dans le découragement.

Confions-nous en Dieu, qui est fidèle, et qui ne manquera jamais à ceux qui, s'étant pleinement donnés à lui, ne cherchent qu'à lui plaire en toutes choses.

ARTICLE IV.

Illusions secrètes.

§ I.

Il arrive assez souvent que, sentant quelque mouvement déréglé qui s'excite dans notre cœur, nous ne voulons pas consentir au mal, mais nous ne voulons pas aussi chasser fortement ce mauvais sentiment. Nous rejetons le mal qui paraîtrait aux yeux des hommes, et nous souffrons le dérèglement intérieur que Dieu voit et qui lui déplaît : nous avons, par exemple, un sentiment d'aigreur contre quelqu'un, nous ne voulons pas consentir à lui marquer ce sentiment, mais nous souffrons que notre cœur s'en remplisse, et nous ne nous en défaisons pas promptement. C'est là une de nos plus secrètes et dangereuses illusions.

§ II

Quand nous avons envie de quelque chose, mille raisons se présentent pour colorer notre

passion. L'on se trompe lorsque ayant formé quelque dessein par l'instinct de la nature, on cherche ensuite quelque raison du côté de la grâce pour appuyer ce dessein. Je vais voir Monsieur un tel, aussi bien l'exhorterai-je à faire une retraite. Pour l'ordinaire cet *aussi bien* vient d'un mauvais principe : c'est une invention de l'amour-propre, ingénieux à trouver de semblables raisons.

§ III.

Il arrive quelquefois que Dieu nous donnant la lumière et l'inspiration de sa grâce pour nous corriger de quelque défaut à quoi nous sommes sujets, nous tournons notre imagination ailleurs : nous nous appliquons à quelque autre action de vertu, et nous donnons à Dieu le change pour éviter la syndérèse et les reproches de notre conscience, pour nous exempter de la confusion que nous causerait la vue de notre défaut, et pour nous tromper nous-mêmes agréablement, en nous persuadant que nous sommes vertueux. Cependant nous ne parviendrons jamais à cette sainte liberté, à cette étendue de cœur que nous recherchons, si nous ne nous corrigeons des fautes que Dieu nous montre.

IV.

Quelquefois nous ne prenons pas garde que pensant aux meilleurs objets, ou étant attachés aux plus saintes occupations, notre esprit n'en est pas tellement occupé, qu'il ne pense en même temps à d'autres choses inutiles : et c'est autant de notre vie qui se perd et qui devrait être donné à Dieu.

ARTICLE V

Marques d'une âme trompée.

§ I.

Parler sans cesse de grâces extraordinaires, de visions, de révélations ; n'avoir que cela dans l'esprit, s'appliquer peu à connaître et à régler les mouvements de son cœur, manquer de simplicité et de candeur envers ses Supérieurs et ses Directeurs ; ne vouloir s'occuper dans l'oraison que de la divinité, et nullement de l'humanité sainte de Notre-Seigneur ; avoir une conduite et des sentiments contraires à la doctrine et aux pratiques de la sainte Église, sont des marques d'une âme trompée.

§ II

Le démon élève quelquefois les âmes à de sublimes pensées de Dieu, pour les détourner de s'appliquer à Jésus-Christ, qui est la source de tous nos biens et le grand objet de la haine des démons.

ARTICLE VI

Ce qu'il faut remarquer dans les mouvements qui nous portent au bien.

§ I

Tous les mouvements qui nous portent au bien, méritent d'être remarqués.

Ce qu'il faut examiner, c'est :

1. Avec quelle promptitude nous les avons suivis, si ç'a été de toutes nos forces d'esprit et de corps ?

2. Par quel motif nous y sommes portés, et pour quelle fin ?

3. Si dans le progrès de l'action nous avons conservé la ferveur et la pureté d'intention que nous avions eues d'abord ?

Car il arrive assez souvent qu'on entreprend une bonne œuvre pour une fin fort sainte ;

mais à peine a-t-on commencé, qu'on perd de vue cette fin, ou qu'on ne l'envisage plus qu'à demi. La vanité, l'intérêt, quelque recherche d'amour-propre se glissent insensiblement dans le cœur. On se relâche peu à peu, on s'ennuie, on se laisse aller au poids de l'inconstance naturelle; si bien qu'il est rare que l'on finisse avec la même ardeur et la même pureté d'intention qu'on avait commencé.

CINQUIÈME PRINCIPE

Le recueillement et la vie intérieure.

CHAPITRE I

DE LA NATURE ET DES CAUSES DE LA VIE INTÉRIEURE.

ARTICLE I

En quoi consiste la vie intérieure.

§ I.

La vie intérieure consiste en deux sortes d'actes, savoir : dans les pensées et dans les affections. C'est en cela seulement que les âmes parfaites diffèrent des imparfaites, et les bienheureux de ceux qui vivent encore sur la terre. Nos pensées, dit saint Bernard, doivent être *dans la recherche de la vérité*; et nos affections, *dans la ferveur de la charité*. De cette manière l'esprit et le cœur étant appliqués à Dieu, étant pleinement possédés de Dieu, au milieu même des occupations extérieures on ne perd point Dieu de vue, et l'on est toujours dans l'exercice de son amour

§ II.

Les bons et les mauvais religieux ne diffèrent que par la qualité de leurs pensées, de leurs jugements et de leurs affections. C'est aussi en quoi consiste la différence des anges et des démons; et c'est ce qui fait que les uns sont saints et bienheureux, les autres mauvais et malheureux. Ainsi nous devons veiller avec un soin extrême sur notre intérieur et apporter une continuelle attention à régler nos jugements selon la vérité, et à subordonner nos affections à la charité.

§ III.

L'essence de la vie spirituelle et intérieure consiste en deux choses : d'un côté dans les opérations de Dieu en l'âme, dans les lumières qui éclairent l'entendement, dans les inspirations qui touchent la volonté; et de l'autre, en la coopération de l'âme aux lumières et aux mouvements de la grâce. Si bien que pour traiter avec Dieu, et pour se disposer à recevoir de lui de plus fortes et de plus fréquentes communications, il faut avoir une grande pureté de cœur, une grande force d'esprit, une constante et inviolable fidélité à coopérer avec Dieu, et à suivre le mouvement de son esprit, quelque part qu'il nous pousse.

§ IV.

Une des occupations de la vie intérieure, est d'examiner et de reconnaître particulièrement trois sortes de choses dans notre intérieur. Premièrement, ce qui vient de notre fonds, nos péchés, nos mauvaises habitudes, nos passions, nos inclinations, nos affections, nos désirs, nos pensées, nos jugements, nos sentiments. Deuxièmement, ce qui vient du démon, ses tentations, ses suggestions, ses artifices, les illusions par lesquelles il tâche de nous séduire, si nous n'y prenons garde. Troisièmement, ce qui vient de Dieu, ses lumières, ses inspirations, les mouvements de sa grâce, ses desseins à notre égard, et les voies par où il veut nous conduire. En tout cela il faut voir de quelle manière nous nous comportons, et régler notre conduite par l'esprit de Dieu.

Il faut soigneusement observer à quoi le Saint-Esprit nous porte le plus, et en quoi nous lui résistons le plus. Au commencement de nos actions, demander la grâce de les bien faire, et remarquer jusqu'aux moindres mouvements de notre cœur.

Nous ne devons pas donner tout notre temps de recueillement à l'oraison et à la lecture; il en faut employer une partie à examiner la disposition de notre cœur, à reconnaître ce qui s'y passe, et à discerner ce qui est de Dieu, et ce qui est de

la nature et ce qui est du démon ; à nous conformer à la conduite du Saint-Esprit, et à nous affermir dans la détermination de tout faire et de tout souffrir pour Dieu.

ARTICLE II

Comment nous devons imiter la vie intérieure de Dieu.

Nous devons imiter la vie intérieure de Dieu en ce qu'il a au dedans de soi une vie infinie, tant par l'opération de l'entendement par laquelle il est le principe de la personne du Verbe, que par celle de la volonté, par laquelle il est le principe de la personne du Saint-Esprit. Ensuite de quoi il agit au dehors selon son bon plaisir, par la production et par le gouvernement de l'univers, sans que cette action extérieure cause aucune diminution, ni aucun changement dans sa vie intérieure ; de sorte que pour le regard de celle-ci il agit au dehors comme s'il n'agissait pas.

Voilà notre modèle : nous devons avoir, premièrement, au dedans de nous et pour nous-mêmes, une vie très parfaite par une continuelle application de notre entendement et de notre volonté à Dieu. Puis nous pourrons sortir au dehors pour le service du prochain, sans préjudice de notre

vie intérieure, ne nous donnant pas tout entiers aux autres, et ne nous appliquant aux fonctions extérieures que comme par manière de divertissement, pour ainsi dire, notre principale occupation sera toujours la vie intérieure. *Tuus esto ubique*, dit saint Bernard au pape Eugène, *concha esto, non canalis*. Ne vous donnez pas tellement au prochain, que vous ne soyez plus à vous ; possédez-vous toujours ; remplissez-vous vous-mêmes de grâce comme un bassin, puis vous servirez à la communiquer aux autres. Ne soyez pas comme un canal par où l'eau passe sans qu'elle y demeure.

Cet avis de saint Bernard devrait être la règle des ouvriers évangéliques. Mais ils font souvent tout le contraire. Ils se donnent tout au dehors ; ils s'épuisent pour les autres, et demeurent eux-mêmes à sec. Toute la moelle de leur âme, s'il est permis de parler ainsi, toute la force de leur esprit passe dans leurs actions extérieures. Il ne reste presque rien pour l'intérieur.

D'où il s'ensuit que s'ils n'y prennent garde, ils ont un juste sujet de craindre qu'au lieu d'être élevés dans le ciel selon l'excellence de leur vocation, ils ne soient du nombre de ceux qui auront été le plus longtemps détenus dans le purgatoire, et qui ne seront placés que dans les derniers ordres de la gloire.

ARTICLE III.

*D'où vient que nous avançons si peu dans
la vie intérieure.*

Cela vient de trois causes :

1. Les objets extérieurs nous attirent à eux par l'apparence de quelque bien qui flatte notre orgueil ou notre sensualité. Ce qui arrive particulièrement à ceux qui ont les passions vives, et qui prennent aisément feu.

2. Le démon remuant les fantômes de l'imagination, réveillant le souvenir et l'idée des choses passées, altérant et brouillant les humeurs du corps selon les occasions qui se présentent, excite en nous des troubles, des scrupules et diverses passions. Ce qu'il opère principalement en ceux qui, n'ayant pas encore le cœur parfaitement purgé, lui donnent plus de prise et sont plus soumis à son pouvoir.

3. Notre âme ne rentre qu'avec peine en elle-même, n'y voyant que des péchés, des misères et de la confusion. De sorte que pour éviter cette vue importune et humiliante, elle se jette incontinent au dehors, et va chercher sa consolation dans les créatures, si on ne la retient soigneusement en son devoir.

CHAPITRE II

DES MOTIFS QUI NOUS PORTENT A LA VIE INTÉRIEURE.

ARTICLE I

Qu'on n'avance point dans les voies de la perfection, si l'on ne s'adonne à la vie intérieure.

La vie extérieure des religieux qui s'emploient au service du prochain, est fort imparfaite, et même dangereuse si elle n'est accompagnée de la vie intérieure; et ceux qui sont dans ces sortes d'emplois de charité ou de zèle, s'ils n'y joignent les exercices du recueillement intérieur, ne feront jamais aucun notable progrès dans la perfection.

Et premièrement, ils n'arriveront jamais à la perfection de la vie purgative. Ils en auront bien parfois quelques sentiments. Ils feront des choses qui paraîtront grandes aux yeux du monde. Ils prêcheront, ils travailleront dans les missions, ils passeront les mers et s'exposeront aux dangers de la mort et aux fatigues des plus longs voyages pour le salut du prochain. Mais avec tout cela ils n'avanceront jamais beaucoup dans

la vie purgative. Les actions de vertu qu'ils feront, feront partie de la grâce et partie de la nature. Ils n'en feront jamais de purement surnaturelles, et sous de spécieux prétextes l'amour-propre leur fera toujours suivre leurs inclinations et faire leur volonté. Ils tomberont toujours dans leurs défauts et dans leurs imperfections ordinaires, seront en grand danger de se perdre; car comme ils s'occupent à toute autre chose qu'à connaître les dérèglements de leur cœur, ils ne songent point à le purger, si bien qu'il se remplit sans cesse de péchés et de misères qui affaiblissent peu à peu les forces de l'âme, et viennent enfin à étouffer entièrement la dévotion et l'esprit de Dieu,

Secondement, ils n'arriveront jamais à la perfection de la vie illuminative, qui consiste à reconnaître en toutes choses la volonté de Dieu; car il n'y a que les hommes intérieurs qui la puissent connaître en tout. Mes Supérieurs, mes règles, les devoirs de mon état, peuvent bien me diriger pour le regard de l'extérieur, et me marquer ce que Dieu veut que je fasse en tel temps et en tel lieu, mais non pas m'enseigner la manière avec laquelle Dieu veut que je le fasse. Je sais, par exemple, que Dieu veut que je prie quand j'entends la cloche qui m'appelle à l'oraison selon ma règle : mais la règle ne me déclare pas de quelle manière je me dois comporter dans mon

oraison. Mon Supérieur me dira bien à quoi Dieu veut que je m'applique; mais il ne me dira pas comment je m'y dois appliquer.

Pour bien faire la volonté de Dieu, ce n'est pas assez de savoir que Dieu veut, par exemple, que je balaye présentement ma chambre; il faut que je sache encore de quelle pensée il veut que je m'occupe en faisant cette action extérieure d'humilité que ma règle me prescrit; car Dieu veut régler l'intérieur de mes actions, aussi bien que l'extérieur. Je dois accomplir la volonté de Dieu, aussi bien pour la manière que pour la substance de l'action. Il en veut gouverner jusqu'aux moindres circonstances, et sa Providence s'étend à diriger toutes mes puissances et tous les mouvements de mon cœur; sans cela il y aura du vide dans mes actions; elles ne seront pas pleines de la volonté de Dieu; je ne ferai ce qu'il veut de moi qu'en partie et à demi; le meilleur n'y sera pas, qui est l'intérieur. Ainsi je ferai de grandes pertes de grâce et de gloire, et des pertes irréparables, et je serai cause que d'autres, dont je suis obligé de procurer le salut et la perfection, feront les mêmes pertes.

Où pourrai-je donc apprendre la volonté de Dieu pour le regard de la manière de bien faire les choses qu'il veut que je fasse? C'est dans mon intérieur et au fond de mon cœur où Dieu fait luire sa grâce pour éclairer au dedans de moi,

m'y rendre attentif à Dieu et converser familièrement avec lui ; je marcherai dans sa lumière, qui me fera voir ce qu'il désire de moi et les moyens de l'accomplir, et la perfection intérieure qu'il veut que je pratique en cela.

Troisièmement, il est clair qu'ils n'arriveront jamais à la perfection de la vie unitive, puisqu'elle consiste en l'union intérieure de l'âme avec Dieu.

Au reste, quiconque fait état de mener une vie intérieure et d'être solidement spirituel et homme d'oraison, doit s'attendre qu'étant arrivé à un certain degré, on criera contre lui ; qu'il aura des adversaires et d'autres traverses, mais qu'à la fin Dieu lui donnera la paix et fera réussir le tout à son avantage et au progrès de son âme.

ARTICLE II

Que sans l'oraison nous ne pouvons nous acquitter des devoirs de notre vocation, ni faire de fruit dans nos emplois.

§ I.

Sans une solide dévotion et une étroite familiarité avec Dieu, nous ne pouvons subsister dans nos fonctions, ni nous en bien acquitter. Les Prophètes, les Apôtres, les autres Saints ont fait des merveilles, parce qu'ils étaient inspirés de Dieu et qu'ils conversaient familièrement avec lui.

Tout réussit aux Saints, parce qu'ils obtiennent par leurs prières une bénédiction et une vertu qui rendent leurs travaux efficaces. Quoiqu'ils soient infirmes et souvent malades, comme saint Grégoire, saint Bernard, ils font des merveilles.

Nous avons beau travailler et faire de grands projets pour la gloire de Dieu et pour le service des âmes, sans l'oraison, il n'y a rien à espérer de nos travaux et de nos entreprises; mais avec le don d'oraison, nous pouvons faire des merveilles, même en matière de prudence et dans le maniement des affaires.

Assaisonnons nos fonctions à l'égard du prochain, de recueillement, d'oraison et d'humilité; Dieu se servira de nous pour de grandes choses quoique nous n'ayons pas de grands talents.

Nous ne devons rien entreprendre, dans quelque emploi que ce soit, sans nous y être disposés par la prière.

§ II.

C'est de Dieu que nous devons attendre tout le succès de nos emplois. Nous sommes ses instruments et nous travaillons sous lui comme sous un maître architecte qui, conduisant seul tout le dessin, assigne à chacun sa tâche selon le but qu'il se propose et selon l'idée qu'il s'est formée. Ainsi nous ferons d'autant plus de fruit,

que nous serons plus unis à Dieu et que nous nous rendrons plus dépendants de sa conduite, ayant d'ailleurs la capacité, et les talents requis pour servir le prochain. Or, c'est l'oraison qui nous unit à Dieu. C'est par ce saint exercice que nous nous disposons à recevoir l'impression et le mouvement de la grâce, comme des instruments pour agir selon ses desseins.

§ III.

Saint Grégoire Thaumaturge expliquant ce mot du sage, *tout n'est que vanité*, dit que le démon fait paraître aux yeux des mondains les honneurs, les plaisirs, les richesses et toutes les créatures de l'univers, comme des marionnettes qu'il fait jouer, les remuant, les tournant, leur donnant diverses faces et diverses couleurs, divers charmes et un éclat apparent; mais au fond ce n'est qu'un jeu d'enfant et qu'un vain amusement : il n'y a rien de solide, c'est seulement une agréable illusion.

Le démon use du même artifice à l'égard de ceux qui composent le petit monde qui se trouve dans la religion : car dans la religion il y a un petit monde dont les éléments sont l'estime des talents humains, des emplois, des charges et des lieux considérables; l'amour et la recherche de l'éclat et de l'applaudissement, du repos et de la

vie douce. Voilà de quoi le démon fait comme un jeu de marionnettes pour nous amuser et nous tromper. Il remue tout cela à nos yeux de telle manière que nous nous y arrêtons et nous laissons séduire, préférant de vaines apparences aux véritables et solides biens.

§ IV.

Il n'y a que l'oraison qui nous puisse garantir de cette tromperie. C'est elle qui nous apprend à juger sainement des choses, les envisageant dans la lumière de la vérité, qui dissipe leur faux éclat et leurs faux charmes.

Aussi saint Ignace veut-il que les profès et ceux qui ont fait leurs derniers vœux donnent à l'oraison tout le temps qui leur reste, après qu'ils ont satisfait aux devoirs de l'obéissance. Ce doit être là l'emploi de ceux qui, dans les collèges, ne sont point occupés à régenter, mais seulement à confesser ou quelque autre chose à faire qui leur laisse assez de temps libre. Ils doivent être des hommes d'oraison qui, par le secours de leurs prières, soutiennent toute la maison, toute la Compagnie et même toute l'Église; et cela c'est être Jésuite, c'est être enfant de ces grands Saints qui désiraient plusieurs mondes à convertir.

Voilà le moyen *de passer doucement les jours*

dans la beauté de la paix, dans la sûreté d'une conscience pure et dans un repos plein de saintes richesses; au lieu de s'amuser à des bagatelles indignes d'un ouvrier de l'Évangile, il faut visiter souvent le Saint-Sacrement, ensuite s'appliquer à la lecture, puis retourner à la prière, dire le rosaire de la Sainte Vierge et rapporter tout à l'oraison.

§ V.

La Compagnie fait beaucoup de bien; néanmoins elle en pourrait faire beaucoup plus. Il y a des âmes que Dieu a résolu de n'aider que par nous et par nos fonctions. Si nous leur manquons ou si nous ne nous acquittons pas bien de nos ministères, ces âmes demeureront sans aide et l'Église en gémira. C'est à quoi doivent bien penser ceux qui ne sont pas assez intérieurs ni assez unis à Dieu; mais on ne pense guère à ces sortes de fautes qui sont pourtant terribles; Dieu sait quel compte nous lui en rendrons un jour.

§ VI.

Comme il y a de certaines humeurs qui causent la mort au corps, quand elles prédominent et sont en trop grande abondance; de même dans la vie religieuse, quand l'action l'emporte avec excès et qu'elle n'est pas tempérée par l'oraison

et par le recueillement, elle étouffe infailliblement l'esprit.

Cependant il se trouvera quelquefois des personnes qui, étant occupées des jours entiers et des années dans l'étude et dans le tracas des emplois extérieurs, auront de la peine à donner un quart d'heure par jour à la lecture spirituelle ; et après cela, le moyen d'être des hommes intérieurs ? De là vient que nous ne faisons point de fruit, parce que nos fonctions ne sont point animées de l'esprit de Dieu, sans lequel, avec tous nos talents, nous ne pouvons parvenir à la fin que nous prétendons, et nous ne sommes que comme *un airain sonnant et une cymbale retentissante*.

Un homme intérieur fera plus d'impression sur les cœurs par un seul mot animé de l'esprit de Dieu, qu'un autre par un discours entier qui lui aura coûté beaucoup de travail et où il aura épuisé toute la force de son raisonnement.

ARTICLE III

Que la paix ne se trouve que dans la vie intérieure et que nos mécontentements ne viennent que de ce que nous ne sommes pas intérieurs.

§ I.

Jamais nous n'aurons de paix que nous ne soyons intérieurs et unis à Dieu. Le repos d'es-

prit, la joie, le solide contentement, ne se trouvent que dans le monde intérieur, dans le royaume de Dieu que nous avons au dedans de nous-mêmes. Plus nous y entrerons avant, plus nous serons heureux. Sans cela, nous serons toujours dans le trouble et dans la peine, toujours mécontents, dans les plaintes et dans les murmures; et si quelque tentation, quelque rude épreuve nous survient, nous ne la surmonterons pas.

§ II.

Saint Augustin dit que ceux qui n'ont pas leur intérieur bien réglé, sont semblables à ces maris qui ont des femmes fâcheuses et de mauvaise humeur. Ceux-ci sortent du logis de bon matin et n'y retournent que le plus tard qu'ils peuvent, parce qu'ils appréhendent la persécution domestique : de même ceux-là n'ayant point la paix dans leur intérieur et n'y trouvant que des remords et des reproches de leur conscience, ils évitent tant qu'ils peuvent de rentrer en eux-mêmes.

§ III.

Le plus grand malheur d'un homme de notre profession est d'être tout entier et d'action et d'affection dans la vie extérieure, n'en connais-

sant presque point d'autre ; car, comme cette vie est bornée, l'emploi que l'un souhaite et qu'il obtient ne peut échoir à un autre qui le désire également, et voilà ce qui fait son mécontentement. Au lieu que s'il ne s'attachait point à une misérable petite portion de la vie extérieure ; s'il se donnait solidement à l'intérieur qui est sans bornes, il y trouverait des espèces comme infinies de grâces, de vertus et de perfection, où son âme serait pleinement rassasiée. Mais jamais personne ne s'adonnera à la vie intérieure dans la vieillesse, s'il ne l'a fait dans sa jeunesse, de manière que si nous ne remportons de notre troisième noviciat une volonté inviolablement résolue de cultiver la vie intérieure à quelque prix que ce soit, nous retomberons dans notre premier état, *et fient novissima pejora prioribus*.

§ IV.

Si dans nos emplois nous pratiquons l'extérieur de la vertu, sans l'intérieur, nous sommes misérables, portant le poids du travail extérieur sans goûter l'onction et la douceur intérieures : ce qui fait que nous tombons souvent en des fautes notables, au lieu que par le moyen du recueillement et de l'oraison, nous ferions davantage dans nos fonctions avec moins de peine, d'ennui et de danger, et avec plus de perfection pour

nous, avec plus de profit pour le prochain et plus de gloire pour Dieu. *C'est, ajoute le P. Rigoleuc dans son recueil, ce que notre Père directeur nous a représenté avec beaucoup de force, et c'est un des points qu'il recommande le plus.*

CHAPITRE III

LES OCCUPATIONS DE LA VIE INTÉRIEURE.

ARTICLE I

De la vigilance sur notre intérieur.

§ I.

Notre principale étude doit être de veiller sur notre intérieur pour en reconnaître l'état et pour en corriger les désordres. C'est à quoi les considérations suivantes nous excitent puissamment.

1. Nous demeurons embrouillés et comme ensevelis dans une infinité de fautes et d'imperfections que nous ne voyons jamais et que nous ne verrons qu'à l'heure de la mort, si nous ne nous exerçons en la connaissance des mouvements de notre intérieur, où le démon et la nature jouent d'étranges personnages, pendant que

nous sommes tout absorbés dans le tracas et dans l'empressement des occupations extérieures.

2. La ruine des âmes dans le chemin de la perfection, vient de la multiplication des péchés véniels, d'où s'ensuit la diminution des lumières et des inspirations divines, des consolations spirituelles et des autres secours de la grâce, puis une grande faiblesse à résister aux attaques de l'ennemi, et enfin la chute en quelque lourde faute qui nous fait ouvrir les yeux et voir que tandis que nous pensions à toute autre chose, notre cœur nous trahissait, manque de veiller à le garder et d'y rentrer souvent pour reconnaître ce qui s'y passait.

3. C'est cette absence de chez nous et cette nonchalance à régler notre intérieur, qui sont cause que les dons du Saint-Esprit sont en nous presque sans effet et que des grâces sacramentelles qui nous sont données en vertu des sacrements que nous avons reçus ou que nous fréquentons, demeurent inutiles.

On appelle grâce sacramentelle le droit que chaque sacrement nous acquiert auprès de Dieu, pour recevoir de lui de certains secours qui maintiennent en nous l'effet que ce sacrement a opéré dans notre âme. Ainsi la grâce sacramentelle du baptême est un droit que le baptême nous donne à recevoir des lumières et des inspirations pour mener une vie surnaturelle, comme mem-

bres de Jésus-Christ, animés de son Esprit. La grâce sacramentelle de la confirmation est un droit à recevoir de la force et de la constance, pour combattre contre nos ennemis comme soldats de Jésus-Christ, et pour remporter sur eux de glorieuses victoires. La grâce sacramentelle de la confession est un droit à recevoir un accroissement de pureté de cœur. Celle de la communion est un droit à recevoir des secours plus abondants et plus efficaces pour nous unir à Dieu par la ferveur de son amour. Chaque fois que nous nous confessons et que nous communions en bon état, ces grâces sacramentelles et les dons du Saint-Esprit croissent en nous, et cependant on n'en voit point les effets dans la conduite de nos actions. D'où vient cela? de nos passions immortifiées, de nos attaches et de nos affections déréglées, et de nos défauts habituels; nous donnons plus d'empire sur nous à ces principes vicieux, qu'aux grâces sacramentelles et qu'aux dons du Saint-Esprit, de sorte que ceux-là tiennent ceux-ci comme liés et comme captifs, sans pouvoir produire les effets qui leur sont propres. Et pourquoi laissons-nous prendre au péché et aux principes vicieux de la nature corrompue cet empire tyrannique sur les divins principes de la grâce et de l'Esprit de Dieu? c'est faute de rentrer souvent en nous-mêmes. Si nous le faisons, nous reconnaitrions l'état de

notre intérieur, et nous en corrigerions les désordres.

§ II.

1. Veillant sur notre intérieur, nous acquérons peu à peu une grande connaissance de nous-mêmes, et nous parvenons enfin à la direction du Saint-Esprit, et parfois Dieu nous représente en un moment l'état de notre vie passée, de la façon qu'il nous sera représenté au jugement. Il nous fait voir tous nos péchés, tout notre bas âge; d'autres fois il manifeste toute l'économie du gouvernement de l'univers : ce qui produit en l'âme un parfait assujettissement à Dieu.

2. Ceux qui se sont appliqués durant trois ou quatre ans à veiller sur leur intérieur, et qui ont fait quelque progrès dans ce saint exercice, savent déjà traiter avec dextérité beaucoup d'affaires, et sans jugement téméraire, pénètrent comme naturellement le cœur des autres, et en voient presque tous les mouvements par la connaissance qu'ils ont de leur propre intérieur et des mouvements naturels de leur cœur.

3. Sans faire des mortifications extraordinaires, ni de ces actions extérieures qui nous pourraient être un sujet de vanité; par la seule attention à veiller sur notre intérieur, nous faisons d'excellents actes de vertu, et nous avançons

merveilleusement dans la perfection ; comme au contraire, négligeant notre intérieur, nous faisons des pertes inconcevables.

4. Cet exercice se peut pratiquer à tout âge, en tout temps et en tout lieu, dans nos fonctions extérieures et dans nos maladies, et il n'y a point d'affaire si embarrassante qui ne nous permette de rentrer en nous-mêmes de temps en temps, pour observer les mouvements de notre cœur.

5. Quelles actions extérieures a faites un saint Paul ermite, et tant d'autres Saints, et tant de saintes vierges ? C'est le mérite de leur vie intérieure qui les a élevés aux premiers ordres des bienheureux.

Mais, hélas ! nous sommes si peu éclairés ou si enchantés de ce qu'il y a d'éclatant dans les emplois extérieurs, que nous ne comprenons point ni l'excellence, ni la nécessité, ni le mérite de cette vie cachée aux yeux des hommes, et qui n'est connue que de Dieu seul.

§ III.

Rien n'est si dangereux que de négliger le soin de son intérieur, et ne se mettre pas en peine de connaître ce qui s'y passe. Cette négligence et cette ignorance donnent lieu à une infinité de péchés véniels, qui nous disposent

insensiblement à quelque péché mortel ou à de grandes tentations, d'où s'ensuivent des chutes funestes.

Voilà où aboutit souvent cette vie tout extérieure de ceux d'entre nous qui sont toujours dans le tracas de l'action, abandonnant le soin de leur intérieur, sous prétexte de zèle et de charité, parce qu'ils travaillent pour le service du prochain. Mais quand ils n'en viendraient pas à cette extrémité, il est toujours certain que se jétant au dehors, et n'ayant point d'attention à régler leur intérieur dans l'exercice de leurs fonctions, ils font des pertes infinies de grâces et de mérites. Leurs travaux ne produisent que fort peu de fruit, n'étant point animés de cette force et de cette vigueur qui vient de l'esprit intérieur, ni accompagnés des bénédictions que Dieu donne aux hommes d'oraison et de recueillement. Ils ne font rien purement pour Dieu, ils se cherchent en tout, et mêlent toujours secrètement leur propre intérêt avec la gloire de Dieu dans leurs meilleures entreprises.

On passe ainsi sa vie dans ce mélange de nature et de grâce, sans faire quelquefois un seul pas pour avancer dans la perfection pendant des dix et des vingt années, l'esprit aussi distrait, le cœur aussi dur, parmi tous les exercices de la piété chrétienne et de la vie reli-

gieuse, que si l'on n'avait point eu tous ces secours.

Enfin la mort vient, et alors on ouvre les yeux, on reconnaît son illusion et son aveuglement, et l'on tremble à l'approche du redoutable tribunal de Dieu.

Le moyen d'éviter tous ces malheurs, c'est de régler si bien notre intérieur et de veiller si soigneusement à la garde de notre cœur, que nous ayons sujet de désirer, plutôt que de craindre de paraître devant notre souverain juge. C'est cette vigilance que Notre-Seigneur nous recommande tant dans l'Évangile, quand il dit si souvent, *vigilate, veillez. Notre Père directeur*, dit le P. Rigoleuc, *ne nous demande autre chose que cette continuelle attention sur notre intérieur.*

ARTICLE II

Combien il nous importe de joindre la vie intérieure avec nos occupations extérieures.

§ I.

Nos occupations sont souvent d'elles-mêmes indifférentes, et cependant elles peuvent être très glorieuses à Dieu, et plus à sa gloire que d'autres, qui d'elles-mêmes sont surnaturelles. Ainsi nos études et notre régence aident plus au salut des âmes et avancent davantage la

gloire de Dieu, que ne ferait l'assistance au chœur et le chant de l'office divin, s'il était en usage dans la Compagnie comme dans les autres Ordres. Mais si dans cet emploi des classes et de l'étude nous n'agissons pas par le principe de l'esprit intérieur, nous sommes tout séculiers et ne méritons souvent que des châtiments en l'autre vie.

§ II.

Nous devons tellement joindre l'action et la contemplation, que nous ne donnions pas plus à celle-là qu'à celle-ci, tâchant d'exceller également en l'une et en l'autre. Autrement, si nous nous jetons tout au dehors et que nous donnions tout à l'action, nous demeurerons indubitablement dans les derniers degrés de la contemplation, qui sont une oraison commune et les autres exercices de piété pratiqués d'une manière basse et imparfaite.

§ III.

Il faut joindre ensemble de telle sorte l'action et la vie extérieure avec la contemplation et la vie intérieure, que nous donnions à celle-là à proportion que nous aurons plus ou moins de celle-ci. Si nous avons beaucoup d'oraison, nou

donnerons beaucoup à l'action ; si nous ne sommes que médiocrement avancés dans la vie intérieure, nous ne donnerons que médiocrement aux occupations de la vie extérieure ; et si nous n'avons que fort peu d'intérieur, nous ne donnerons rien du tout à l'extérieur, à moins que l'obéissance n'ordonne le contraire ; autrement nous ne ferons rien pour les autres et nous nous perdrons nous-mêmes.

§ IV.

Nous devons être semblables à l'aigle, qui s'envole en l'air sitôt qu'il a pris sa proie. Ainsi, faut-il nous retirer à l'oraison, après nos fonctions envers le prochain, et jamais ne nous ingérer en celles-ci, à moins que l'obéissance ne nous y applique.

§ V.

Un ouvrier de la Compagnie doit dire comme Notre-Seigneur : *Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner ma vie pour la rédemption de plusieurs.* Il doit servir Dieu et le prochain, s'occuper de Dieu dans l'intérieur et employer ses travaux et sa vie jusqu'au dernier soupir, à procurer le salut et la perfection du prochain.

Soyons bien persuadés que dans nos fonctions nous ne ferons de fruit qu'à proportion de notre union avec Dieu et de notre dégagement de tout intérêt propre. Un prédicateur, quand il est bien suivi; un missionnaire, quand il fait un grand fracas; un confesseur, quand il voit son confessionnal entouré d'un grand nombre de pénitents; un directeur, quand il a la vogue; un homme qui se donne tout aux bonnes œuvres, tous se flattent de faire beaucoup de fruit, et à en juger selon les apparences, on le croirait. Le monde les loue, l'applaudissement les confirme dans la bonne opinion qu'ils ont de leurs succès. Mais sont-ils unis à Dieu par l'oraison? sont-ils parfaitement dégagés d'eux-mêmes? n'agissent-ils que par des vues divines? les vues humaines ne se mêlent-elles point dans leurs desseins? Qu'ils prennent garde de se tromper. On se trompe aisément dans cette matière. On cherche Dieu, il est vrai; mais ne se cherche-t-on pas aussi soi-même? On se propose la gloire de Dieu et le bien des âmes; mais oublie-t-on sa propre gloire et ses petits intérêts? On s'emploie aux œuvres de zèle et de charité? mais est-ce par un pur motif de zèle et de charité? N'est-ce point parce qu'on y trouve sa satisfaction, et qu'on n'aime ni l'oraison ni l'étude, qu'on ne peut demeurer dans sa chambre ni souffrir le recueillement?

Si nous examinons bien, peut-être trouverons-nous dans notre âme si peu d'union avec Dieu, et dans les services que nous rendons au prochain tant de recherches d'amour-propre, que nous aurons un sujet de nous défier que nous ne fassions pas aux autres tout le bien que nous imaginons, et que nous ne nous fassions à nous-mêmes plus de mal que nous ne pensons.

Pour travailler utilement au salut des autres, il faut avoir fait de grands progrès dans sa propre perfection. Jusqu'à ce qu'on ait acquis une vertu parfaite, on ne doit prendre que fort peu d'action au dehors. Que si les Supérieurs en donnent trop, on peut se confier que la Providence disposera tellement les choses, que la charge viendra bientôt à se diminuer et que le tout réussira au plus grand bien des inférieurs, s'ils sont vertueux.

§ VI.

Il faut premièrement acquérir les vertus dans un degré solide, et ensuite nous nous emploierons à procurer le salut des âmes. Alors l'action extérieure nous sera une aide pour la vie intérieure. Mais jusqu'à ce que nous soyons solidement vertueux et bien unis à Dieu, l'occupation extérieure nous nuira sans doute.

ARTICLE III

Que de nous-mêmes nous ne devons pas nous porter aux emplois extérieurs.

Ce n'est pas à nous à faire le choix de nos emplois. De nous-mêmes nous ne devons penser qu'à nous, si l'obéissance ne nous applique aux fonctions qui regardent le prochain. C'est d'elle que doit venir le mouvement qui nous porte au dehors pour aider les autres. Tandis qu'elle nous laisse en repos, demeurons-y volontiers. Dieu saura bien nous trouver quand il voudra se servir de nous pour sa gloire. C'est une grande témérité de nous ingérer de nous-mêmes au gouvernement des âmes, que les Saints les plus parfaits, les Ambroise, les Grégoire ont fui et redouté. Le bienheureux Louis de Gonzague eut scrupule d'avoir pensé un moment à quoi les Supérieurs l'appliqueraient.

CHAPITRE IV

AVIS POUR LA VIE INTÉRIEURE.

ARTICLE I

*Que nous devons plus cultiver la volonté
que l'entendement.*

L'application à l'étude est digne d'un religieux, surtout s'il est appelé par sa vocation aux ministères apostoliques; mais il y en a qui s'y appliquent avec plus de passion et de curiosité que de zèle. On ne songe quelquefois qu'à se remplir l'esprit de connaissances qui servent plutôt à l'endurcir et à l'attiédir, qu'à l'attendrir par la dévotion et à l'enflammer par la ferveur. C'est la volonté qu'il faudrait particulièrement cultiver. Nous avons communément assez de science, mais nous n'avons pas assez d'union avec Dieu. Nous devons mettre notre principale étude à acquérir l'esprit d'oraison et à nous remplir d'un grand amour de Dieu.

Le cardinal du Perron, à l'heure de la mort, témoigna se repentir de s'être plus attaché pendant sa vie à perfectionner son entendement par les sciences, que sa volonté par les exer-

cices de la vie intérieure. Quelques-uns de nous auront peut-être le même regret dans ce dernier passage. Malheur à la science qui ne nous rend pas plus humbles ni plus vertueux.

ARTICLE II

Que la voie de la Foi est plus sûre pour la perfection, que celle des grâces sensibles.

Dieu mène les âmes par deux sortes de voies : les unes, par les lumières, par les consolations et par les sentiments de dévotion. Et cette voie est la plus dangereuse, parce qu'elle donne occasion à l'amour-propre de se repaître de ces sortes de grâces, par le goût qu'on y prend et par la bonne estime qu'on a de soi-même. On trouve dans ce chemin le précipice des mauvais anges, dont le péché fut l'orgueil, qui les enfla par la considération des biens spirituels qu'ils avaient reçus de Dieu.

Les autres sont conduites par la raison et par la foi, aidées des secours ordinaires des grâces actuelles, mais sans consolations sensibles, sinon fort rares. Et cette voie est la plus sûre, et mène plus droit à la perfection, parce que l'on y marche plus dans la pauvreté spirituelle et dans l'humilité.

ARTICLE III

La meilleure manière de pratiquer la vertu.

§ I.

Nous devons sans cesse tendre à Dieu sans nous arrêter à ses dons et à ses grâces. Quelques-uns s'arrêtent trop aux objets formels des vertus lesquels ne sont que naturels. Il vaudrait mieux agir par un principe qui nous élevât droit à Dieu, comme fait l'amour divin. Il est vrai que toutes les vertus nous y mènent par leurs motifs propres; mais c'est plus lentement et avec moins de perfection.

§ II.

Il y en a qui se bandent l'esprit à chercher plusieurs motifs de vertus pour en remplir leurs actions, pensant les rendre par là plus agréables à Dieu. Il faut seulement tâcher de reconnaître quelle vertu Dieu veut que nous pratiquions dans chaque action, et ensuite faire simplement cette action en la présence de Dieu, selon l'intention qu'il nous inspire, et par le motif et dans le dessein d'imiter Notre-Seigneur.

C'est pour cela qu'on recommande tant l'amour de Notre-Seigneur, dont le motif est aisé, propre pour tout le monde, plein de douceur.

Et le bien qu'on fait par le principe de cet amour, l'acte de tempérance, par exemple, qu'on pratique pour imiter Notre-Seigneur et pour lui plaire, est bien plus excellent que celui qu'on fait précisément pour garder la modération que la tempérance prescrit.

SIXIÈME PRINCIPE

L'union avec Notre-Seigneur.

L'AME S'UNIT A NOTRE-SEIGNEUR EN TROIS
MANIÈRES : PAR CONNAISSANCE, PAR AMOUR
ET PAR IMITATION.

SECTION PREMIÈRE

CONNAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR.

CHAPITRE I

DU MYSTÈRE DE L'HOMME-DIEU.

ARTICLE I

De l'excellence de l'Incarnation.

§ I.

Dieu a voulu honorer la nature humaine autant qu'il le pouvait faire, communiquant à un homme la personne divine de son Verbe, et à une femme la maternité divine. Dieu ne peut

faire rien de plus grand qu'un Homme-Dieu et qu'une Mère de Dieu. Ces deux grands ouvrages bornent la toute-puissance de Dieu, chacun en son genre. C'est là le comble de la grandeur où Dieu peut élever ses créatures.

La grâce et la gloire nous ennoblissent, et l'humanité sainte de Jésus-Christ déifie la grâce et la gloire.

§ II.

C'est dans l'Incarnation que Dieu opère les plus rares merveilles de sa puissance.

La première est l'union de la divinité avec l'humanité. Union *substantielle* et dans une même personne; d'où vient qu'on l'appelle *hypostatique*, par laquelle deux natures substantielles, la divinité et l'humanité, demeurent toujours distinctes, et sont unies entre elles dans la personnalité du Verbe, pour ne faire qu'une personne. Union la plus étroite et la plus grande de toutes les unions possibles : union par laquelle Dieu est homme, et un homme est Dieu.

La deuxième est l'abaissement de l'Être au néant. Ce n'est pas merveille, dit saint Grégoire de Nysse, que Dieu ait tiré du néant tout l'univers; qu'il ait étendu les airs; qu'il marche sur les ailes des vents : mais c'est un prodige incompréhensible qu'il se soit réduit à un état où l'on peut dire qu'il s'est anéanti.

La troisième est l'élévation de l'homme jusqu'au trône de Dieu. On ne doit pas s'étonner que l'homme soit faible, sujet à l'erreur, au péché, aux misères, à la mort; mais qu'il soit tout-puissant, infiniment sage, infiniment saint, impeccable, immortel, c'est une merveille de la toute-puissance de Dieu.

Notre-Seigneur montre aussi dans la sainte Eucharistie sa toute-puissance, faisant de son corps ce qu'il lui plaît, le mettant dans cet état sacramentel, l'unissant aux espèces miraculeusement séparées de leur sujet, et ensuite aux fidèles qui les reçoivent pour la sanctification de leurs âmes.

§ III.

Après l'Incarnation, nous ne devons plus rien admirer. Il est dangereux de donner notre admiration aux créatures. Il n'y a qu'un Dieu incarné qui la mérite. Admirer quelque chose dans l'ordre de la nature, c'est marquer le peu de vertu qu'on a.

§ IV.

Nous avons peine à croire certaines grâces extraordinaires que nous lisons dans les Vies des Saints. Qui croit la faveur que Dieu a faite aux hommes en se faisant homme, n'en doit trouver nulle autre incroyable ou surprenante.

Toutes les communications que Dieu peut faire après celle-là, ne sont rien. Dieu s'étant donné de la sorte aux hommes, ne peut plus leur rien refuser. C'est pour leur donner tout le reste, qu'il s'est donné lui-même dans l'Incarnation. Nous n'avons seulement qu'à nous disposer par la pureté de cœur, comme fit la sainte Vierge.

§ V.

Tout ce qui est en Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous appartient d'une façon très particulière. Sa sainte âme n'a été créée que pour l'amour de nous ; son sacré corps n'a été formé que pour nous ; son humanité n'a été unie à la Personne divine du Verbe, que pour les hommes.

ARTICLE II

De la Personne du Verbe.

§ I.

Dans l'Homme-Dieu, il faut considérer trois propriétés personnelles, qui sont comme la source et le fondement de toutes ses grandeurs. Il est Fils de Dieu, il est image de son Père ; il est son Verbe.

1. Il est Fils de Dieu proprement et véritablement, parce qu'il procède de Dieu le Père par voie de génération, et qu'il est de même

nature que son principe. Il est Fils de Dieu de la manière la plus parfaite qui puisse être. Il l'est nécessairement, étant nécessairement engendré, et il n'a pas seulement une portion de la substance de son Père, comme les enfants des hommes, mais il a toute la substance de Dieu le Père, et toute la plénitude de la divinité.

2. Il est l'image de Dieu le Père, parce qu'il le représente, et qu'il est sa parfaite image, parce qu'il lui est semblable en tout, et qu'il emporte en tout la nature et la substance de son original, ce qui ne peut convenir à aucune image créée.

3. Il est le Verbe de Dieu. On appelle Verbe, la notion ou la peinture spirituelle que l'entendement se forme d'un objet quand il s'applique à le connaître. Ainsi Dieu se connaissant soi-même et toutes les créatures possibles, le terme de cette connaissance est son Verbe, son image est son Fils. Et comme l'entendement est de toutes les facultés la plus pure et la plus dégagée de la matière, on ne peut pas concevoir une pureté plus parfaite que celle de la génération du Verbe, qui est produit par l'entendement de Dieu le Père : ainsi en s'unissant à notre nature, il joint la pureté incréée à la chair. Prodige qui fera éternellement l'admiration des Anges.

§ II.

Nous participons à ces trois qualités de Jésus-Christ, et c'est ce qui fait notre véritable grandeur. C'est là le fondement de la perfection où nous devons tendre.

1. Jésus-Christ est le Fils de Dieu; nous sommes aussi ses enfants. Il est le Fils naturel, nous sommes les enfants adoptifs. Nous devons vivre comme lui de la vie de Dieu, puisque pour cet effet il nous a rendus comme lui participants de la nature divine.

2. Jésus-Christ est l'image de Dieu le Père. Nous devons être les copies de cette image; elle est notre modèle.

Nous devons exprimer en nous les traits de sa ressemblance, ses vertus, son esprit, sa vie intérieure et sa vie extérieure.

3. Jésus-Christ est le Verbe de Dieu. Nous devons être ses échos, et répondre fidèlement à toutes ses grâces. Il faut que nous soyons les échos de sa doctrine, de ses sentiments, de toute sa conduite.

ARTICLE III

Pourquoi le Fils de Dieu se devait incarner, et non pas le Père et le Saint-Esprit.

Des trois précédentes propriétés du Fils, on

peut conclure que c'était lui qui devait s'incarner, et non pas les deux autres Personnes de la sainte Trinité.

1. Dieu voulait se faire homme pour faire les hommes enfants de Dieu. C'était donc le Fils qui devait prendre la nature humaine pour l'associer à sa filiation divine et lui faire part de son héritage.

2. Dieu voulait se faire homme pour donner aux hommes dans un Homme-Dieu un modèle visible d'une vie sainte et divine. Ce devait donc être la seconde Personne qui se revêtît d'un corps humain pour servir de modèle de perfection aux hommes, puisque c'est cette personne qui est proprement l'image de Dieu le Père.

3. Dieu voulait se faire homme pour apprendre aux hommes les vérités du salut. C'était au Verbe, c'est-à-dire à la parole de Dieu, qu'il appartenait de venir au monde instruire les hommes.

ARTICLE IV

Pourquoi le Fils de Dieu s'est incarné par voie de génération.

Dieu pouvait se faire homme sans naître d'une femme : il pouvait se former un corps comme il avait formé celui d'Adam. Mais il était conve-

nable, non seulement que ce fût le Fils de Dieu qui s'incarnât, mais qu'il le fît par voie de génération.

1. Parce qu'il est produit en tant que Dieu par voie de génération : ainsi il fallait que sa génération temporelle, selon l'humanité, répondît à sa génération éternelle selon sa divinité.

2. Afin de faire une Mère de Dieu : dignité la plus grande de toutes celles qui se peuvent communiquer à une pure créature.

3. Parce que l'Incarnation tend principalement à nous délivrer du péché originel que nous contractons, étant engendrés de la race d'Adam, et à nous faire enfants de Dieu par la génération spirituelle du baptême.

4. Afin que la sainte et toute pure génération de Jésus-Christ sanctifiât celle des hommes. Car tout ce qu'il a pris de nous, il l'a pris pour le sanctifier en nous : une âme, pour sanctifier nos âmes ; un corps, pour sanctifier nos corps ; des sens extérieurs et intérieurs, pour sanctifier les nôtres ; nos travaux, nos peines, nos misères, hormis le péché, pour sanctifier tout cela dans sa Personne adorable.

CHAPITRE II

LES PROPRIÉTÉS DE L'HOMME-DIEU.

ARTICLE I

Les anéantissemens de l'homme-Dieu.

§ I.

LE VERBE S'EST ANÉANTI LUI-MÊME.

On peut dire que la divinité s'est anéantie en quelque façon dans le mystère de l'Incarnation s'unissant personnellement à une nature tirée du néant.

Nous voyons dans le Verbe incarné trois sortes d'anéantissemens :

La première, en ce qu'il s'est fait homme. Il semble qu'il ne pouvait descendre plus bas, supposé qu'il ne se puisse unir hypostatiquement qu'à la nature angélique ou à la nature humaine, parce qu'étant les seules natures raisonnables, elles sont seules capables d'être unies à une personne divine. Quand le Verbe aurait pris la nature du premier Séraphin et de toute créature possible, la plus excellente qui puisse être, il se serait toujours infiniment

abaissé. Qu'est-ce donc que de s'être fait homme?

La seconde, en ce qu'il s'est fait enfant et fils d'une fille d'Adam, le chef des pécheurs. Qui des hommes ayant l'usage de la raison voudrait retourner en l'état où il était pendant la grossesse de sa mère? Le Fils de Dieu pouvait créer un corps d'un âge parfait et se l'unir : mais il a voulu demeurer neuf mois dans les entrailles de sa mère.

La troisième, en ce qu'il a privé son corps des qualités des corps glorieux et d'une infinité d'effets admirables qui lui étaient dus en vertu de son union avec la Personne du Verbe et de son état de gloire : comme de la clarté, de la subtilité, de l'impassibilité, de l'immortalité, de l'exercice du pouvoir qu'il avait de faire continuellement des miracles. Qui des bienheureux voudrait revenir à la vie mortelle? Jésus-Christ a fait plus; il fait un miracle pour rendre son corps passible et mortel. Il semble qu'il ne l'avait pris qu'afin de l'immoler pour nous en la croix, puis de nous le laisser en la sainte Eucharistie pour la sanctification de nos âmes, laquelle il opère par l'application qu'il nous fait de ses mérites.

L'âme sainte du Verbe incarné, voyant cet anéantissement de la divinité, a voulu s'anéantir autant qu'elle a pu, et s'est abaissée de son

côté à la crèche et à la croix, à l'état de l'enfance, à une vie pauvre, laborieuse, cachée, aux persécutions et à la mort, divinisant en quelque façon tout cela. Il faut que nous nous anéantissions nous-mêmes à son exemple.

§ II.

Jésus-Christ, en vertu de l'union hypostatique, devait avoir un corps exempt des bassesses de l'enfance, et doué des avantages d'un âge parfait et des qualités de l'état de gloire. Il s'en est privé pour l'amour de nous, et nous, que faisons-nous pour l'amour de lui?

Nous ne l'aimons que pour notre intérêt. Nous ne cherchons la dévotion que pour contenter notre goût. Nous ne désirons la perfection que par le motif de notre propre excellence, comme chacun cherche à exceller dans sa profession : un soldat dans les armes, un artisan dans son métier. Il n'y a que fort peu d'âmes qui aiment et qui servent Dieu purement, sans retour sur elles-mêmes. Nos œuvres sont pleines de propre intérêt et d'une infinité de mensonges par lesquels nous nous déguisons à nous-mêmes et nous nous trompons. A peine faisons-nous dans toute une année une seule action de pur amour de Dieu.

Il faut sortir de cette misérable servitude de nos intérêts et servir Notre-Seigneur purement

pour l'amour de lui. Comme il s'est donné à nous par la considération de la gloire de son Père et de l'amour qu'il nous portait, nous devons nous donner à lui purement, pour son amour, et lui rendre un service désintéressé, par le seul désir de lui plaire.

ARTICLE II

Les alliances de la sainte Humanité de Jésus-Christ avec les trois Personnes de la sainte Trinité.

Dans le mystère de l'Incarnation, l'humanité sainte contracte d'admirables alliances avec les trois Personnes de la Trinité.

1. Avec le Fils : on ne peut concevoir une union plus étroite que celle-là. Rien ne participe tant à aucune autre chose que l'humanité participe à la Personne du Fils, et que la Personne du Fils participe réciproquement à la sainte humanité. L'alliance de l'âme et du corps et la communication qu'il y a entre ces deux parties de l'homme n'est pas si grande. La nature humaine est autant la nature du Verbe que la mienne est la mienne, quoique les deux natures, la divine et l'humaine, demeurent toujours distinguées.

2. Avec le Père : parce que ce divin composé

du Verbe et de la sainte humanité, est Fils naturel de Dieu, et que la filiation est le premier degré de parenté. Le Fils est héritier du Père. Il a droit à tout ce que le Père possède. Ainsi, Jésus-Christ, en tant qu'homme, est héritier de tous les biens de Dieu. Il est Roi; il est Juge souverain. Nous devons nos adorations à sa personne, à son âme, à son corps et à son sang.

3. Avec le Saint-Esprit : parce que ce divin Esprit procédant du Fils aussi bien que du Père, il a autant de rapport au Fils que le Fils au Père, bien que le rapport soit différent. On peut dire que Jésus-Christ est le prince du Saint-Esprit; et c'est pour cela que la plénitude de ce divin Esprit n'a été donnée à l'Église qu'après la venue de Jésus-Christ au monde.

ARTICLE III

Des trois couronnes que Jésus-Christ a reçues de sa sainte Mère dans son Incarnation.

Sortez, filles de Sion, et venez voir le roi Salomon couronné du diadème que sa mère lui a donné le jour de ses épousailles, au jour de la joie de son cœur.

Ce jour est celui de l'Incarnation. En ce jour, la sainte Vierge donna trois admirables couronnes à son Fils.

La première est celle de la vie divinément humaine, qu'on appelle pour cela *théandrique* et qui consiste en l'union de l'essence divine et de la Personne du Verbe avec la nature humaine, parce que, selon saint Jean de Damas et quelques autres Docteurs, la sainte Vierge coopéra même activement avec le Saint-Esprit à l'Incarnation du Verbe.

La seconde est celle de la vie glorieuse, qui consiste en la vision béatifique, dont la sainte humanité de Jésus-Christ commença de jouir dès le premier moment de sa conception. Car cette vie étant une suite nécessaire de la précédente, puisque le Fils de Dieu a reçu la première de la sainte Vierge, on ne peut nier qu'il n'en ait aussi reçu la seconde, suivant cette maxime des philosophes que, *qui donne l'être est censé donner tout ce qui doit suivre l'être.*

La troisième est celle de la vie d'influence en ses membres mystiques, par laquelle il leur communique la grâce, comme chef; et c'est par l'Incarnation qu'il est fait le chef des hommes et la source de toute sainteté pour eux, ayant mérité autant de grâces que Dieu en peut créer et autant de sainteté qu'il y en a en Dieu, et avec cela le pouvoir de la communiquer.

ARTICLE IV

De la Royauté de Jésus-Christ.

LA ROYAUTÉ DE JÉSUS-CHRIST EST DÉCRITE AU PS. 71.

1. Il est Roi par toutes sortes de titres : par droit de nature et d'héritage, par droit d'excellence et de mérite, par droit de conquête, par droit d'élection. Jamais personne n'a été roi de la sorte. A peine les rois de la terre ont-ils un seul juste titre pour régner.

2. Il est Roi de tout le monde et de tous les êtres. Son royaume n'a point de bornes sur la terre. Il s'étend jusqu'au dedans de la terre, dans le purgatoire et dans l'enfer, qui sont les prisons de la justice, et au-dessus de la terre dans le ciel, qui est la citadelle de son empire et le théâtre de sa gloire. Les plus grands monarques du siècle n'ont qu'une portion de son royaume terrestre, quelque étendue qu'aient leurs États.

3. Il est *le Roi de tous les siècles, le Roi immortel*, et dont le règne ne finira jamais. Les autres rois sont mortels : ils ne règnent qu'un petit nombre d'années : puis leur puissance va se perdre dans le néant. Mais Jésus-Christ règne dans l'éternité : *Regni ejus non erit finis*. Sainte Tèrese ne pouvait entendre ces paroles du

symbole de Nicée, qu'elle ne fût ravie de joie : et nous aurions les mêmes sentiments que cette grande Sainte, si nous avions le même amour qu'elle avait pour Notre-Seigneur.

4. Il est *le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Tous les rois de la terre l'adoreront et tous les peuples le serviront.* Il verra un jour l'orgueil des monarques anéanti à ses pieds, et toutes les nations, ou par amour ou par force, serviront à sa gloire.

5. Il est le Roi des cœurs et de la vie même intérieure. Les autres rois n'ont pouvoir que sur les biens et sur les corps de leurs sujets ; ils ne peuvent gouverner l'intérieur que par l'extérieur. Leur empire ne s'étend point sur les cœurs. Dieu s'en est réservé à lui seul le domaine ; et il en est si jaloux qu'il ne veut point que les créatures le partagent avec lui. Toutes nos affections doivent être soumises à ses lois, et nous lui devons le tribut de tous les mouvements de notre cœur.

6. Il est toujours dans l'exercice actuel de sa royauté. Les rois de la terre ne peuvent pas avoir une continuelle application à gouverner leurs États, leur capacité est trop bornée et leurs besoins personnels ne leur permettent pas de sonner, sans intermission, leurs soins à leurs sujets. Mais Jésus-Christ exerce à tous moments et dans tout l'univers toutes les fonctions de sa

royauté, et il les exercera éternellement dans le ciel et dans les enfers.

7. Ce n'est point de ses sujets qu'il reçoit les richesses et la puissance, comme les autres rois qui, de leur propre fonds, n'ont rien au-dessus du reste des hommes. D'eux-mêmes ils sont indigents et faibles; et c'est pour cela qu'il faut que leurs sujets leur paient des tributs et prennent leurs armes pour les défendre et pour soutenir leurs intérêts. Mais Jésus-Christ a de lui-même toute sa grandeur, sa puissance, ses richesses, sans que nous y puissions rien ajouter, sinon un peu de gloire accidentelle.

8. Ses sujets sont heureux sous son empire, parce qu'il est infiniment riche et infiniment libéral, et que les biens qu'il donne sont les seuls véritables et solides biens. Les sujets des autres rois sont souvent misérables et chargés d'impôts et de subsides. Si leurs princes sont eux-mêmes pauvres, ils ne peuvent pas leur faire de grandes libéralités; et quelque riches qu'ils soient, s'ils sont libéraux, leurs largesses épuisent leurs finances. Au reste, les biens qu'ils possèdent ne sont que de la boue au prix de ceux de Jésus-Christ. Ses mérites, ses satisfactions, ses grâces, qui sont les richesses de son trésor royal, sont inépuisables. Il en est si libéral, qu'il les offre sans cesse à tout le monde, plus prêt à les donner, que nous ne le sommes,

à les recevoir. *Venez, dit-il, achetez sans argent et sans aucun échange.* Ce sont là les seuls biens spirituels, éternels, qui contentent pleinement les cœurs et dont la possession nous peut rendre parfaitement heureux.

9. Ce que les rois de la terre donnent à quelques-uns, ils l'ont ôté à d'autres; et c'est souvent des dépouilles du pauvre peuple qu'ils enrichissent leurs favoris. Mais ce que Jésus-Christ donne aux uns, ne diminue point le partage des autres. Il l'augmente plutôt, et chacun de ses sujets peut profiter de l'abondance de son prochain.

10. La faveur des rois de la terre est inconstante et de peu de durée. Elle est sujette à mille hasards, et souvent suivie de quelque fâcheuse disgrâce ou de quelque accident tragique. Mais celle de Jésus-Christ est sûre et aussi durable que son règne, pourvu qu'on ne s'en rende pas soi-même indigne. Quiconque a ses bonnes grâces, peut, s'il veut, s'assurer de sa bonne fortune pour une éternité. Ses fidèles sujets deviennent autant de rois, et plus ils lui sont soumis, plus ils sont grands.

Quel tribut payerons-nous à ce monarque souverain, qui nous comble de biens? Rendons-lui l'hommage d'un cœur fidèle, d'un cœur pur et brûlant de charité, plein du zèle de sa gloire, et d'un désir ardent d'immoler à son amour et à son service mille vies, si nous les avons.

ARTICLE V

Des trois principes des actions de Jésus-Christ.

§ I.

Jésus-Christ a eu trois principes de ses actions.

Le premier est les puissances de son âme, enrichies de toute la plénitude de la grâce; les sens et les membres de son corps, ornés de toutes les qualités conformes à la majesté d'un Homme-Dieu. Ainsi ses actions étaient exemptes de toute imperfection et infiniment saintes, comme provenant d'une sainteté infinie, et par conséquent infiniment nobles et infiniment précieuses.

Le second est la Personne du Verbe, qui rendait les actions de la sainte humanité divines, de même que celles des Anges sont angéliques, et celles des hommes sont humaines. Ainsi les actions de Jésus-Christ sont adorables à cause de leur principe et du sujet dans lequel elles sont reçues, savoir une nature comme déifiée. D'où nous pouvons juger ce que vaut l'homme et ce qu'il coûte à Dieu; que le prix qu'il a coûté est infini et que celui qu'il vaut est inconcevable depuis qu'il a été racheté par le sang d'un Homme-Dieu, que par la même raison nous lui sommes infiniment obligés.

Car bien que la grâce et la gloire qu'il nous a méritées ne soient pas infinies, les actions par lesquelles Jésus-Christ nous a mérité la grâce et la gloire sont infinies. C'est comme si une personne qui serait infiniment riche, avait donné toutes ses richesses pour racheter un captif; celui-ci serait infiniment obligé, quoique la liberté qu'il lui aurait rendue ne soit pas un bien infini.

Le troisième est le Saint-Esprit, qui a gouverné toute la suite et l'économie des actions de Jésus-Christ en général, et chaque action en particulier. C'était par ce principe que la sainte humanité opérait les mêmes choses qu'elle voyait opérer à la divinité. Les mêmes effets de miséricorde, par exemple, de justice, de douceur, de rigueur, d'amour, de haine, de sorte qu'elle a été comme le sceau de la divinité, où tous les traits de son prototype se sont imprimés, autant que l'humanité en a été capable. Ce qui s'est fait par la direction du Saint-Esprit, qui a voulu nous tracer dans la vie et dans les actions de Jésus-Christ, une voie pour nous conduire sûrement à la gloire et au souverain bonheur de l'éternité.

§ II.

Notre-Seigneur ayant été conçu du Saint-Esprit dans les entrailles de la sainte Vierge, a voulu être conduit dans toutes ses actions, non

seulement par la Personne du Verbe, mais encore par celle du Saint-Esprit, pour nous apprendre que, comme ce divin Esprit est le principe de notre régénération spirituelle dans le Baptême, il doit être aussi le principe de notre conduite; qu'il doit nous gouverner en toutes choses, et que nous devons entièrement dépendre de sa direction, puisque les membres doivent être animés du même esprit que le chef.

Ce n'est donc ni des sens, ni des passions, ni de la raison précisément que nous devons recevoir notre conduite, c'est uniquement du Saint-Esprit. Voyons si nous nous laissons gouverner par lui, et si ce n'est point l'esprit de la chair ou du monde qui nous gouverne. Si c'est le Saint-Esprit, nous jouirons de la liberté des enfants de Dieu. Si c'est un autre esprit, nous serons véritablement esclaves de cet esprit, dont nous suivons le mouvement et la conduite.

CHAPITRE III

LES DIVERS ÉTATS DE LA VIE DE JÉSUS-CHRIST.

On considère dans la vie mortelle du Verbe incarné six états, qui doivent faire le sujet ordinaire de nos méditations.

Le premier est sa demeure de neuf mois dans les entrailles de la sainte Vierge.

Le second, son enfance jusqu'à douze ans.

Le troisième, depuis douze ans jusqu'à trente, qui fut une vie cachée.

Le quatrième, depuis trente ans jusqu'à sa passion, qui fut une vie de zèle, de travaux et de persécution.

Le cinquième, depuis la Cène jusqu'à la croix, qui fut une vie purement souffrante.

Le sixième, le temps qu'il fut sur la croix, qui fut une vie languissante et mourante.

A ces états on peut ajouter celui de sa vie glorieuse et celui de sa demeure dans le Saint-Sacrement.

ARTICLE I

De l'enfance de Jésus-Christ.

§ I.

Peu de personnes ont dévotion à la sainte enfance de Notre-Seigneur. On est un peu touché des douleurs et des opprobres de sa passion, mais on ne pense guère aux autres mystères de sa vie ; c'est manque d'une vraie et vive foi.

L'enfance de Jésus Christ est un état infiniment adorable et aimable, qui demande notre application à l'honorer et à l'imiter.

Nous y pouvons considérer les vertus qu'il a exercées : son humilité à supporter l'abjection de cet état ; sa patience à souffrir les persécutions et le bannissement ; sa pauvreté, son mépris du monde. Nous pouvons bien nous humilier pour l'amour de lui, aimer la pauvreté, mépriser le monde, souffrir les contradictions ; mais nous ne pouvons pas devenir enfants comme lui, si ce n'est spirituellement, exprimant en nous toutes les qualités propres de l'enfance, la pureté, l'innocence, la simplicité, la douceur, la docilité, l'obéissance.

L'amour de la pureté est la première vertu dont il nous a donné l'exemple à sa venue au monde, sortant des pures entrailles de sa sainte Mère, sans blesser sa virginité, comme il avait été conçu de la même manière : se nourrissant du lait d'une vierge, étant lui-même seul vierge d'extraction, faisant voir que la dernière et la plus proche disposition pour son Incarnation était la pureté, n'opérant point d'autre miracle par sa sainte humanité durant trente ans, que celui de naître d'une mère vierge ; d'ailleurs s'étant rendu semblable aux autres enfants en tout le reste.

§ II.

L'innocence est la chose du monde la plus nécessaire, et qui oblige le plus Dieu de nous

aimer. Rien ne nous approche plus près de Dieu. Il n'avait point donné d'autre commandement à Adam, que de garder l'innocence dans laquelle il avait été créé. De ce seul point-là dépendait le salut des hommes.

L'innocence et la pureté sont la grande disposition aux grâces de Dieu.

ARTICLE II

De la vie cachée de Jésus-Christ.

Il n'est pas concevable combien Notre-Seigneur aime la vie cachée. Il se cache dans tous ses états.

Il est caché dans le sein de son Père, dans les entrailles de sa Mère, dans sa naissance, dans son enfance, dans son exil en Égypte, dans sa demeure à Nazareth, dans le train de sa vie commune, dans l'ignominie de sa mort, dans le monde après sa Résurrection, dans le ciel après son Ascension, dans la sainte Eucharistie, qu'on peut appeler le grand mystère de la vie cachée. Quand on aime Jésus-Christ, on aime à se tenir avec lui. *Votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ.*

Notre-Seigneur a donné trente années à la vie contemplative, et trois ou quatre seulement à celle qu'on nomme *mixte*, parce qu'elle est mêlée

d'action et de contemplation. On peut apporter deux raisons de cette conduite.

1. Il ne voulait pas enseigner avant le temps prescrit par la loi.

2. Il voulait instruire par son exemple la sainte Vierge et saint Joseph, qui lui étaient seuls plus considérables que tout le reste des créatures.

ARTICLE III

De la vie glorieuse de Jésus-Christ.

§ I.

La vie glorieuse de Notre-Seigneur se divise en trois parties.

La première, depuis la Résurrection jusqu'à l'Ascension.

La seconde, depuis l'Ascension jusqu'au jour du Jugement.

La troisième, depuis le Jugement général jusque dans l'éternité.

§ II.

Dans cet état de gloire, il faut considérer Jésus-Christ comme le prince de la liberté.

Pendant cette vie nous souffrons trois sortes d'esclavages de la part des créatures.

Le premier est celui de l'empire que les créa-

tures exercent sur nos facultés, sur l'imagination et sur l'appétit, sur l'entendement et sur la volonté, y faisant des impressions que nous ne pouvons empêcher. Si l'on fait du bruit, il distraît l'attention de mon esprit; le souvenir d'une chose passée m'inquiète; la pensée d'un mal futur me cause de la crainte; tous les objets me touchent malgré moi, et font jouer mes passions comme des marionnettes. Le démon même a le pouvoir d'émouvoir les humeurs, et de troubler le tempérament dans les personnes immortifiées et dans ceux qui n'ont pas encore acquis une parfaite pureté.

Le second est celui de la dépendance que nous avons des créatures pour l'entretien de la vie, comme du pain et des autres aliments pour nous nourrir, du soleil et de la lumière pour nous éclairer, de l'air pour respirer.

Le troisième est celui du pouvoir que les créatures ont de nous faire souffrir. Le froid, le chaud, le vent, la pluie et mille autres choses nous incommodent et nous tourmentent.

Notre-Seigneur n'a jamais eu le premier de ces assujettissements aux créatures, parce qu'il marque de l'imperfection. Les créatures ne faisaient point d'impression sur son âme, que ce qu'il leur permettait d'en faire. Le bruit ne le distrayait point. Nul des objets qu'il avait dans l'imagination et dans l'esprit, ne l'émouvait

qu'autant qu'il le voulait. Les injures ne le touchaient point. Rien ne l'empêchait de faire tout ce qui lui plaisait.

Comme le second assujettissement n'emporte point avec lui d'imperfection morale, Notre-Seigneur l'a bien voulu subir pour l'amour de nous; ainsi il s'est assujetti à boire et à manger.

Quant au troisième, il en a été exempt en partie, les créatures ne l'ayant fait souffrir que comme instrument de la malice des hommes. C'est ainsi que les fouets lui ont déchiré le corps; que les épines lui ont percé la tête; que les clous l'ont attaché à la croix. Mais dans son état glorieux, il s'affranchit entièrement de ces deux esclavages. Depuis sa Résurrection il n'eut plus besoin du soleil pour s'éclairer, ni des aliments pour se nourrir. Il fut impassible et au-dessus des atteintes de toutes les créatures.

Nous devons soupirer après ce bienheureux état du prince de la sainte liberté, tâchant de nous délivrer, autant qu'il est possible, de la servitude des créatures; de sorte qu'elles n'excitent plus en nous de mouvements déréglés, et qu'elles ne troublent plus la paix de notre âme. Que si nous dépendons d'elles pour l'entretien de la vie, n'augmentons pas cette dépendance par notre luxe et par notre sensualité, mais plutôt diminuons-la par l'abnégation et par la sainte pauvreté.

Si nous sommes obligés de souffrir la douleur et les incommodités que les créatures nous causent, supportons-les avec joie en esprit de pénitence et pour l'amour de Dieu qui en a souffert pour nous de bien plus grandes; mais élevons-nous, autant que nous pourrons, au-dessus de nos souffrances, et ne nous en occupons que le moins que nous pourrons.

§ III.

Notre-Seigneur, durant sa vie mortelle, n'était point sujet aux illusions des sens, qui nous trompent souvent à l'égard de quantité d'objets, comme par exemple, du soleil que nous voyons bien plus petit qu'il n'est.

Jésus-Christ voyait le soleil et toutes les créatures dans leur juste grandeur.

Maintenant qu'il est dans la gloire, il voit même des yeux du corps tout ce qui se passe dans le ciel, sur la terre, dans tout l'univers, soit qu'il le voie par une seule espèce qu'il peut créer, soit sans espèce, comme estime le docteur Suarez.

Oh! si nous voyions les choses de cette vie telles qu'elles sont, basses, passagères, trompeuses! mais nous les voyons dans une fausse apparence, comme quand les nuées nous paraissent toucher le ciel, en quoi la raison corrige l'erreur des sens. Mais pour le regard du juge-

ment moral que nous portons des choses, comme nous n'avons que fort peu de lumière surnaturelle pour corriger l'erreur de nos sens et de notre raison, nous nous laissons aisément tromper en toute rencontre.

§ IV.

L'ouïe du corps glorieux de Jésus-Christ a autant d'étendue et de subtilité que la vue. Comme il voit tout, il entend tout, non seulement de l'esprit, mais encore des oreilles, il entend nos prières vocales, il entend nos plaisanteries, nos murmures, nos médisances, tant de paroles criminelles ou inutiles que nous disons à toute heure. Ah ! que cette considération nous devrait rendre circonspects à parler ! avec quelle retenue, avec quelle modestie, devons-nous régler tous nos mouvements, peser toutes nos paroles devant Notre-Seigneur ! quel respect devons-nous avoir pour la présence de cette adorable humanité, aux yeux de laquelle nous vivons, et dont nous ne pouvons éviter les regards !

§ V.

L'éclat et la beauté du corps glorieux surpassent non seulement tout ce que nous voyons, mais encore tout ce que nous pouvons imaginer de beau et de brillant. Si ce corps était mis

auprès du soleil, il éclipserait tellement la lumière de ce bel astre, qu'elle n'éclairerait pas plus que celle d'un flambeau en plein midi.

Ce corps est transparent, c'est un charmant spectacle, dit saint Anselme, que de voir la merveilleuse symétrie de toutes ses parties, même les plus intérieures. Ses yeux n'ont point besoin d'autre lumière que de la leur, pour voir toutes sortes d'objets. Il jette la lumière et il la retient comme il veut. Si le moindre des corps glorieux a tant d'éclat et tant de beauté, que faut-il penser du corps de Jésus-Christ, qui en a infiniment plus que tous les corps glorieux ensemble? Sainte Térèse ayant seulement vu pour un moment une des mains du Roi de gloire, en fut si charmée, qu'elle ne trouvait depuis plus rien de beau sur la terre, et n'y pouvait plus rien aimer. Si nous avons vu le Fils de Dieu dans la splendeur et la majesté de son état glorieux, nous n'aurions que du mépris et de l'horreur pour toutes les grandeurs et les beautés périssables.

• ARTICLE IV

De l'état de Jésus-Christ au jugement dernier.

LE PÈRE A DONNÉ AU FILS TOUT POUVOIR DE JUGER.

L'exercice de la justice de Dieu appartient à l'Homme-Dieu, parce qu'il a infiniment satisfait

à la justice de Dieu. Cette souveraine justice lui a communiqué le droit de juger les hommes et les Anges.

Les Apôtres et ceux d'entre les religieux qui auront excellé en la vertu de pauvreté et en la perfection de leur état, seront les assesseurs de ce souverain Juge.

Maintenant les hommes sont en deux sortes d'ignorance touchant Notre-Seigneur : l'une qu'on nomme *ignorantia facti*, ignorance du fait. C'est celle des idolâtres et des infidèles qui ne connaissent point Jésus-Christ; l'autre qu'on nomme *ignorantia pravæ dispositionis*, ignorance de mauvaise disposition. C'est celle des Juifs, des Turcs, des Ariens, qui refusent de l'adorer, et ne le veulent point reconnaître pour Dieu.

Ces deux sortes d'ignorance cesseront au grand jour du jugement. Les Anges, les démons, tous les hommes connaîtront l'Homme-Dieu, le Fils de Dieu égal au Père, vrai Dieu comme le Père. Ils verront paraître la majesté d'un Dieu sur le front d'un homme, et ils en seront éblouis. Ils verront éclater la justice créée dans le trône de cette sainte humanité, à qui Dieu a donné le souverain pouvoir de juger les vivants et les morts, dans l'appareil de ce jugement, dans le renversement des éléments, dans l'effroi de toute la nature.

Les bienheureux le verront dans un nouvel état où il ne leur avait point encore paru, dans un état de terreur et d'épouvante. Les réprouvés en seront confondus et ne pourront supporter son éclat. Ils se voudront cacher dans les abîmes et s'ensevelir sous les montagnes. Que sera-ce des démons, que sa seule parole chassait autrefois des corps qu'ils possédaient, et que son seul nom invoqué par les fidèles, faisait trembler? Que fera la présence de sa personne adorable? Que feront les éclairs qui sortiront de ses yeux? Que feront les feux de sa colère qui paraîtront sur son visage?

Alors toutes les créatures lui rendront hommage, et s'anéantiront devant lui en de profonds respects. Ses ennemis mêmes seront forcés de l'adorer. *Tout genou fléchira devant moi, et toute langue confessera que je suis Dieu.*

Que diront alors les Juifs qui l'ont fait mourir? les tyrans qui ont persécuté son nom, ce nom adorable par lequel seul nous devons être sauvés? les apostats qui ont quitté sa foi? les hérétiques qui l'ont combattue? les athées qui se sont moqués de ses mystères et de sa religion? les impies qui l'ont déshonoré?

Après cette adoration, ou plutôt dans cet acte même d'adoration, Jésus-Christ *détruira tout empire, toute domination et toute puissance*. Maintenant tout se gouverne par les puissances

établies de Dieu. Saint Thomas et les théologiens, après saint Paul, reconnaissent de la subordination dans les Anges pour le gouvernement de l'Église, et même dans les démons pour le regard de la guerre qu'ils font aux hommes. Mais alors cessera l'exercice de toutes ces puissances humaines, angéliques, diaboliques. Il n'y aura plus de papes, plus d'empereurs, plus de rois, plus de princes : tous seront vassaux d'un seul souverain Seigneur; et ce que l'Église chante à Jésus-Christ sera parfaitement accompli : *Vous, ô Jésus-Christ, êtes le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut, avec le Saint-Esprit en la gloire de Dieu le Père.* Les hommes n'auront plus le pouvoir de remettre les péchés aux hommes, et d'offrir à Dieu le sacrifice d'un Homme-Dieu. Satan n'aura plus jamais le pouvoir de tenter les âmes. Il souffrira seulement ses peines.

En même temps se fera la manifestation générale des consciences, qui sera si claire, que personne n'ignorera rien, soit de la sienne propre, soit de celle des autres. On verra les grâces que chacun aura reçues et leur valeur, avec l'usage ou l'abus qu'il en aura fait, les tentations qu'il aura eues, leur force, leur durée, avec la manière dont il les aura soutenues; les péchés qu'il aura commis, leur grièveté, leurs circonstances, leur nombre, toutes les actions, les pen-

sées, les affections, les désirs, et jusqu'aux moindres mouvements du cœur. Maintenant nous sommes maîtres du secret de notre cœur; nous le pouvons tenir caché, et personne ne le peut connaître, si nous ne voulons bien le lui déclarer; mais alors il n'y aura plus de secret. Les plus profonds replis des cœurs seront mis en évidence devant celui qui est la lumière du monde.

Tout se terminera par la sentence que le souverain Juge prononcera sensiblement par la bouche de sa sainte humanité. Sentence irrévocable, et qui fera le partage des élus et des réprouvés. Sentence de vie éternelle pour les uns, et de mort pour les autres.

Après cette sentence, toutes les créatures prenant le parti de Dieu, s'armeront pour l'exécution de ses vengeances, et tous ses desseins étant accomplis, le cours des siècles finira, le temps ira se perdre dans le sein de l'éternité. Le règne temporel de Jésus-Christ cédera la place à son règne éternel : *et tous les êtres étant absolument soumis à son pouvoir, il remettra son royaume à Dieu son Père, et il s'assujettira lui-même à celui qui lui aura assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous.*

CHAPITRE IV

DE LA SAINTE VIERGE.

ARTICLE I

Des grandeurs de la sainte Vierge.

La dignité de Mère de Dieu est quelque chose de si grand, que la sainte Vierge ne la comprend pas elle-même. Nous en pouvons concevoir quelque idée par les considérations suivantes.

1. Quelle préparation la sainte Vierge apporta à cette auguste dignité. Ce fut en vue de la maternité divine que Dieu l'affranchit, non seulement du péché originel, mais encore de l'obligation de le contracter, et que dès le premier instant de son être il lui donna plus de grâces qu'à tous les Anges et à tous les hommes ensemble. Or, à chaque moment multipliant ses grâces et ses mérites au double, au triple, et en de certaines rencontres, comme dans sa Présentation, au quadruple, il n'est presque pas concevable combien elle croissait en grâce et en mérite en un seul jour. A quel comble monta-t-elle donc à quatorze ans? et quelle pureté, quelle charité, quelles vertus acquit-elle par une si fidèle et si admirable correspondance à la grâce?

Tout cela ne fut que la disposition à la maternité divine, qu'elle devait mériter *d'un mérite de bienséance*.

2. Cette dignité est comme infinie, tout autrement que la lumière de gloire, puisque celle-ci est plus ou moins excellente selon les divers degrés de mérite. Mais il ne peut y avoir de plus ou de moins dans l'union hypostatique ni dans la maternité divine. Comme l'une et l'autre est unique en son espèce et incommunicable à tout autre qu'à Jésus-Christ et à Marie, il ne peut y en avoir d'autres pareilles plus parfaites. On ne peut concevoir d'autre mère plus excellente que la Mère de Dieu, ni d'autre Mère de Dieu que Marie.

3. Toutes sortes de grandeurs, de grâces, de prérogatives sont dues à cette Mère Vierge, son Fils qui est Dieu, étant obligé même par un devoir naturel de l'aimer. Or, qu'est-ce qu'être naturellement aimé de Dieu? De là les théologiens concluent que toutes les faveurs qui ont été communiquées à quelque créature que ce soit, ont été faites à la sainte Vierge, hormis celles qui n'étaient pas de la bienséance de son sexe ou de son état, comme le ministère de l'apostolat, le gouvernement de l'Église. Ainsi quelques-uns estiment qu'au moment de l'Incarnation elle eut une claire vision de celui qu'elle concevait et de Dieu son Père, et de leur mutuel amour qui est le Saint-Esprit.

4. C'est sur la maternité divine que sont fondés ces grands titres de reine, de dame, de médiatrice, d'avocate, qui marquent ou l'autorité souveraine qu'elle a sur les créatures, ou le pouvoir de son intercession auprès de Dieu.

5. Cette dignité de Mère de Dieu mérite un culte singulier, qu'on appelle *hyperdulie*, et qui n'est dû qu'à la sainte Vierge, ne pouvant être rendu à toute autre qui, sans être Mère de Dieu, aurait autant de grâces et de sainteté qu'elle, si cela était possible.

ARTICLE II

Que la sainte Vierge est l'unique en chacune de ses alliances avec les trois Personnes de la sainte Trinité.

Ma colombe est l'unique.

1. Elle est l'unique en qualité de Mère du Fils, puisqu'elle est véritablement et proprement sa Mère, et qu'il ne peut y avoir qu'une seule Mère de Dieu.

2. Elle est l'unique en qualité de fille du Père, puisque son adoption est tout à fait singulière, et qu'elle seule, entre les enfants de Dieu, a été aussitôt adoptée que conçue.

3. Elle est l'unique en qualité d'épouse du Saint-Esprit, puisqu'elle seule a contracté avec

lui, au nom de toute la nature humaine, un sacré mariage, pour être Mère d'un Homme-Dieu, sans cesser d'être vierge.

La cérémonie de ses saintes épousailles se fit publiquement dans le temple, lorsque la sainte Vierge y fut présentée.

Que cette qualité est grande et qu'elle emporte avec elle de grands avantages ! Quelle participation de biens de ce divin époux ! quelle plénitude de ses dons ! quelle sainteté ! Jamais cette sainte épouse n'a résisté aux mouvements du Saint-Esprit. Jamais elle n'a fait une seule action dont le principe ne fût pas le Saint-Esprit. Hélas ! que nous sommes éloignés de cette fidélité ! Nous sommes dans de perpétuelles résistances à l'esprit de Dieu. Nous ne suivons que nos inclinations. Nous rejetons tous chaque jour mille grâces, et nous tenons les dons du Saint-Esprit dans une honteuse captivité.

ARTICLE III

La gloire de la sainte Vierge dans l'Incarnation.

§ I.

C'est dans le chaste sein de Marie que se sont vues les plus grandes merveilles du temps et de l'éternité ; un Dieu homme, un Dieu adorant Dieu, un Dieu serviteur de Dieu, un Dieu en-

fant, un Dieu revêtu d'un corps mortel et de toutes les faiblesses des hommes, un Dieu en état de victime, un homme Fils du Dieu vivant, un enfant le fruit d'une mère vierge.

§ II.

Le Verbe incarné a toujours retenu la substance du corps que le Saint-Esprit lui avait formé du très pur sang de la sainte Vierge au moment de l'Incarnation. Ce que les aliments dont il se nourrissait comme les autres hommes y ajoutèrent depuis, se consumait comme dans le reste des hommes. Suarez est de ce sentiment; et la sainte Vierge, apparaissant un jour à saint Ignace, lorsqu'il était à l'autel, lui dit qu'il y avait là une portion de sa substance dans le Saint-Sacrement.

§ III.

Que l'Incarnation du Fils de Dieu est glorieuse à sa sainte Mère, et que l'union qu'elle eut avec lui pendant les neuf mois qu'il demeura dans ses entrailles, lui a été avantageuse! Il lui était uni comme le fruit à l'arbre qui le porte. Il ne vivait que dépendamment d'elle et que de la substance qu'il tirait d'elle.

Mais quelles communications lui faisait-il réciproquement? Quels étaient les entretiens mutuels de l'âme du Fils et de celle de la mère?

Jésus-Christ la disposait par une profusion de grâces à être la mère de son corps mystique, comme elle était mère de son corps naturel : car il voulait que nous reçussions par elle la vie de l'esprit, comme il avait reçu par elle la vie du corps ; que nous dépendissions d'elle pour l'entretien et pour l'accroissement de notre vie spirituelle, comme il en dépendait pour l'entretien et pour l'accroissement de sa vie corporelle.

Entrons dans les sentiments de Notre-Seigneur à l'égard de sa Mère, qui est aussi la nôtre. Agréons la dépendance qu'il veut que nous ayons d'elle, et par cette humble et amoureuse dépendance, honorons celle qu'il en a bien voulu avoir lui-même.

SECTION IIL'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR.

CHAPITRE I

LES RAISONS D'AIMER NOTRE-SEIGNEUR
EN LUI-MÊME.

§ I.

Toutes les raisons imaginables nous portent à aimer et à honorer la sainte humanité de Jésus-Christ, autant que nous en sommes capables. Voici les principales :

1. Cet homme qui est uni à la Personne du Verbe, est le Fils de Dieu, *et surpasse d'autant plus les Anges en excellence, que le nom qu'il a reçu est différent du leur. Car qui est l'Ange à qui Dieu ait jamais dit : Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui,..... asseyez-vous à ma droite?* Il doit donc être honoré du même honneur qui se rend à Dieu. Le culte de Dieu et celui de l'Homme-Dieu ne sont point deux cultes différents; ce n'est qu'un même : aussi, depuis que le Fils de Dieu s'est incarné, l'É-

glise joint partout au culte de Dieu celui de l'Homme-Dieu. Saint Paul met presque toujours ensemble dans ses Épîtres : *Dieu et Jésus-Christ, Dieu le Père et le Seigneur Jésus* ; et saint Ignace, dans nos constitutions, dit sans cesse : *Dieu et Notre-Seigneur*.

2. Il a demandé à Dieu notre Père d'être honoré : *Mon Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie*. Sa requête a été exaucée ; Dieu lui a promis le respect et les adorations des peuples. C'est à nous à accomplir cette promesse de Dieu le Père. Elle dépend de nous en son exécution.

3. Dieu le Père l'a lui-même le premier honoré, avant sa venue au monde, par les cérémonies de l'ancienne loi instituées pour représenter les mystères de l'Homme-Dieu ; pendant sa vie mortelle, par l'éclat de ses miracles et par les preuves incontestables de sa divinité ; après sa mort, par la manifestation de sa gloire dans tout l'univers, par la prédication de son Évangile et par la fondation de son Église, par le sang des Martyrs répandu pour la confession de sa foi, par les plus grands et les plus saints personnages de la loi nouvelle, qui tous sont les images des grandeurs et de la sainteté du Fils de Dieu, comme ceux de l'ancienne loi en avaient été les figures.

4. Dieu veut que nous l'honorions, et c'est

pour cela qu'il lui a mis entre les mains son pouvoir et tous ses droits; qu'il l'a établi chef des Anges, médiateur et sauveur des hommes, juge des vivants et des morts; qu'il a rendu notre salut dépendant de lui et qu'il l'a fait arbitre de notre sort pour une éternité. Quand Dieu eut créé les Anges, il leur manifesta le dessein de l'Incarnation et leur proposa l'Homme-Dieu à adorer, voulant que leur éternelle félicité fût dépendante de lui. La gloire des bons Anges est la récompense des hommages qu'ils rendirent au Verbe incarné. La damnation des mauvais anges est le châtiment du refus qu'ils firent d'adorer un Dieu fait homme.

Tout est à vous, dit saint Paul aux Corinthiens, *et vous êtes à Jésus-Christ et Jésus-Christ est à Dieu*. Voilà l'ordre du service et de la gloire que Dieu veut tirer des créatures pour être dignement servi et glorifié. Il veut que son Fils le serve, l'honore; que les hommes servent et honorent son Fils; que tout l'univers s'emploie au service des hommes. Le Fils de Dieu rend à son Père un honneur éternel et infini. Toutes les créatures de l'univers nous rendent sans cesse une infinité de services et se consomment à nos usages. Voilà le modèle et la mesure de ce que nous devons faire pour Notre-Seigneur; nous le devons honorer à proportion comme il honore Dieu. Nous le devons servir

comme toutes les créatures nous servent; et nous nous devons consumer dans son service comme elles se consomment dans le nôtre.

5. Dieu ne nous aide qu'en Jésus-Christ, et s'il nous regarde hors de son Fils, comme il ne voit en nous que des péchés, il ne nous prépare que des supplices.

6. Jésus-Christ est la porte et la voie pour aller à Dieu. Plus nous nous attachons à lui, plus nous avançons dans la perfection. Le premier des Martyrs, *voyant les cieux ouverts et Jésus-Christ qui était debout à la droite de Dieu*, s'adresse au Fils de Dieu et non pas au Père, parce que le Fils est la voie et l'unique voie pour aller au Père.

Ainsi nous ne parviendrons jamais à une grande perfection, sans une grande dévotion à Notre-Seigneur, parce que Dieu a résolu par un décret éternel, que personne n'entrerait dans ses grandeurs que par Jésus-Christ qui en est la porte. Mais quand une âme s'est bien exercée dans l'amour et dans l'imitation du Verbe incarné, Dieu l'attire aux degrés les plus éminents des vertus et des communications divines; et quand il a une fois pris possession de l'intérieur et qu'il y a établi sa demeure, de là il gouverne tout, l'homme intérieur et extérieur, l'esprit, le cœur, l'imagination, l'appétit, les yeux, la langue, tous les sens. Plus Jésus-Christ est au

dedans, plus il paraît au dehors, l'extérieur se revêtant des perfections de l'intérieur; ou plutôt la grâce intérieure rejaillissant jusque sur le corps, de même à proportion que dans le mystère de la Transfiguration, la gloire de l'âme bienheureuse rejaillit sur le corps d'une manière sensible et merveilleuse.

7. Tout le bien que nous faisons, c'est Jésus-Christ qui le fait en nous. On peut dire qu'il a fait, en quelque façon, toutes les bonnes œuvres des Saints, puisqu'il leur en a donné la pensée, qu'il l'a eue le premier, et qu'il l'a eue pour eux; qu'ils ne les ont entreprises que par le mouvement de son esprit et qu'ils ne les ont exécutées que par le secours de la grâce. Ainsi, quand on fait la fête de quelque Saint, on fait la fête de Jésus-Christ, qui est l'auteur de toute la sainteté des Saints.

Enfin nous sommes chrétiens, et notre profession est d'adorer Jésus-Christ et de lui dévouer nos respects, notre amour et notre obéissance.

Que celui donc qui n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ soit anathème.

§ II.

Nous devons consulter Notre-Seigneur sur toutes les choses qui se présentent à notre choix et considérer quel prix elles ont dans son cœur;

car il faut bannir de notre cœur tout ce que nous trouverons qui n'a point de lieu dans le cœur de Jésus.

§ III.

Le Saint-Esprit a parlé par les prophètes et par les Apôtres; mais comme il peut parler à l'infini toujours plus excellemment et plus fortement, ayant pour organe le Verbe incarné, il a parlé de la manière la plus parfaite et la plus forte. Ainsi nous devons avoir une estime et une affection toute particulière pour les paroles de Notre-Seigneur, qui sont rapportées dans l'Évangile.

CHAPITRE II

LES RAISONS D'AIMER NOTRE-SEIGNEUR AU SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

ARTICLE I

*Les merveilles de l'Eucharistie,
et en particulier des espèces sacramentelles.*

§ I.

Notre-Seigneur nous a laissé son corps dans la sainte Eucharistie pour y être le mémorial

de la passion, le sacrifice de nos autels et la nourriture de nos âmes. Dans ce mystère de foi, Jésus-Christ se donnant à nous, cache à nos yeux et à nos sens le présent qu'il nous fait, cet éclat de beauté, de majesté, de gloire, qui ravit les bienheureux; ces trésors, ces richesses et ces infinies perfections que les Anges admirent; cette odeur de son corps glorieux, qui embaume tout le Paradis : mais la foi, suppléant au défaut de nos sens, doit faire que nous demeurions aussi ravis d'étonnement, aussi transportés d'amour et de joie à la vue de ce divin mystère, que si ce qu'il cache nous était sensible.

Nous ne devrions vouloir, ni voir, ni admirer autre chose sur la terre, que le Saint-Sacrement. Si Dieu même était capable d'admiration, il n'admirerait que ce mystère et celui de l'Incarnation. Pour nous, qu'admirons-nous? l'honneur, les talents humains, d'autres bagatelles viles et méprisables, qui nous rempliront un jour de confusion, quand à l'heure de la mort nous verrons comment nous aurons traité Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie. Les prêtres surtout ne devraient respirer que cet adorable sacrement, dont ils sont les ministres; ils ne devraient penser à autre chose, autant que cela est possible.

§ II.

Ce miracle des espèces séparées de leur sujet dans la sainte Eucharistie, est inouï. Jamais il n'y en eut de pareil dans l'ancienne loi. Ce miracle en doit produire en nous un semblable; savoir : la séparation de nos mauvaises inclinations et de nos habitudes vicieuses d'avec notre âme, à laquelle on peut dire qu'elles sont en quelque manière aussi attachées que les accidents à leur substance. La parole de Dieu opère tous les jours sur nos autels dans le Saint-Sacrement ce premier miracle; et elle opérerait aussi en nous le second, qui est la fin du premier, si nous lui étions obéissants, et si nous coopérions avec la grâce, dont nous avons la plénitude dans le Saint-Sacrement.

Cet effet miraculeux s'est opéré dans plusieurs Saints qui par la communion se sont admirablement dégagés de leurs défauts et de la corruption du vieil homme. Nos chutes et nos misères ne nous doivent pas empêcher qu'il ne s'opère en nous.

Dieu nous laisse quelquefois succomber sous le poids de nos faiblesses, et sentir les plus dangereuses plaies du péché, pour nous faire connaître ce que nous sommes de nous-mêmes. De sorte que nous voyant ensuite délivrés de nos misères, nous soyons convaincus que c'est

à la grâce et à la pure miséricorde de Notre-Seigneur, que nous en sommes redevables, et non pas à notre travail: Ainsi nous ne devons jamais désespérer d'arriver à la perfection, ni mettre de bornes aux desseins de Dieu, nous contentant d'un certain degré, sans aspirer à un plus haut.

ARTICLE II

L'excellence du corps de Notre-Seigneur.

L'amour que Notre-Seigneur nous témoigne dans le Saint-Sacrement, nous oblige à considérer souvent avec plaisir les merveilleuses excellences de ce corps sacré, qu'il nous a donné pour être la nourriture de nos âmes.

La première est fondée sur l'union hypostatique, en vertu de laquelle il est adorable; et tout ce qui peut orner un corps dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce, dans le temps et dans l'éternité lui est dû.

La deuxième se tire de la grandeur et de la dignité de l'âme, qui étant pleine de toutes les grâces et de toutes les perfections que l'union hypostatique emporte avec elle, doit ennoblir le corps à proportion.

La troisième provient des actions de l'âme, desquelles ce sacré corps a été l'organe, mettant même à part l'union hypostatique. Car si les

corps et les reliques des Saints nous sont vénérables pour avoir servi à leurs saintes actions, que dirons-nous de ce corps divin, qui a été l'instrument d'une infinité d'actions, dont la moindre rendait à Dieu un honneur infini?

La quatrième se prend de la manière toute miraculeuse dont ce corps fut formé par le Saint-Esprit, dans les chastes entrailles de la sainte Vierge, et de la manière dont il est produit sur nos autels par la toute-puissance de Dieu.

La cinquième est d'avoir été animé d'une vie divine, et d'une vie glorieuse et béatifique.

La sixième, de ce qu'en lui se sont accomplis les grands mystères de notre Rédemption, et que par sa mort Dieu a sauvé le monde.

La septième, de ce qu'il est maintenant, à proprement parler, le seul sacrifice de la nouvelle loi; et que tous les sacrifices de l'ancienne loi n'ont été agréables à Dieu que par le rapport qu'ils avaient en celui-ci, comme en étant les figures.

La huitième, de ce qu'il est le principal instrument de la sanctification des âmes, soit en tant que victime offerte à Dieu en perpétuel sacrifice pour tout le genre humain, soit en tant que sacrement institué pour entretenir en nous la vie de la grâce, et pour nous conduire à celle de la gloire. *Celui qui mange ma chair*

et boit mon sang, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour ; car ma chair est véritablement viande, et mon sang est véritablement breuvage. Paroles admirables dont le sens ne sera jamais parfaitement entendu que dans le ciel.

ARTICLE III

Que la présence eucharistique de Notre-Seigneur nous est plus avantageuse que sa présence sensible ne fut aux Juifs.

Il est vrai que la présence corporelle et sensible de Notre-Seigneur pendant qu'il vivait au monde, était une grâce inestimable ; voir un Dieu conversant visiblement avec les hommes, l'entendre parler, lui voir faire des miracles, voir éclater sur son visage les traits de la majesté divine, sa bonté, sa douceur ; le loger, lui donner à manger, traiter familièrement avec lui, c'était un bonheur qui pouvait, ce me semble, causer de la jalousie aux Anges. Mais j'ose dire qu'il nous est bien plus avantageux de l'avoir avec nous de la manière que nous l'avons invisiblement présent dans la sainte Eucharistie ; et c'est en ce sens que quelques Pères expliquent ces paroles de saint Jean, *que Jésus ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima*

jusqu'à la fin. C'est-à-dire que l'amour qu'il marqua à ses disciples, instituant le Saint-Sacrement la veille de sa mort, surpassa celui qu'il leur avait témoigné en les retenant auprès de lui durant sa vie.

Car, premièrement, dans le mystère de l'Eucharistie, il semble étendre celui de l'Incarnation à un chacun des fidèles auxquels il s'unit, et il nous rend cette même nature qu'il a daigné prendre de nous ; mais avec cet avantage, que l'ayant prise dans sa bassesse et dans ses misères, il nous la rend singulièrement élevée et unie à Dieu, pour nous y unir aussi, et pour nous élever au plus haut point de grandeur et de gloire où nous puissions monter.

1. Il est ici jour et nuit comme une hostie vivante devant les yeux de son Père, apaisant sa colère et satisfaisant à sa justice, communiquant la vie de la grâce et la semence de celle de la gloire, à ceux qui s'approchent dignement de lui. De sorte que nous devons nous le représenter sur nos autels, continuant d'offrir à Dieu le sacrifice de sa mort, pour les mêmes fins pour lesquelles il l'offrit sur le Calvaire, le sacrifice de l'autel étant la figure de celui de la croix, mais une figure qui est elle-même ce qu'elle représente. N'est-ce pas là pour nous un avantage bien plus considérable que ne le fut pour les Juifs la présence visible de Jésus-Christ, de laquelle, à

cause de leur mauvaise disposition, ils tirèrent si peu de fruit ?

2. Ils ne l'avaient qu'en un lieu. S'il était à Jérusalem, il n'était pas à Nazareth ; et même à Jérusalem, on le voyait dans le temple, on ne le voyait pas dans un autre endroit de la ville. Ici nous l'avons en même temps partout dans nos églises.

3. Ils ne l'avaient qu'en de certains temps pour quelques jours, pour quelques heures. Tout le temps qu'ils l'eurent, ne fait pas trente-quatre années complètes, et encore pendant trente années entières il fut ignoré presque de tout le monde. Ici nous l'avons à toute heure, jour et nuit : depuis combien de siècles ! Ajoutez-y ceux qui viendront dans la suite des temps.

4. Ils ne le voyaient qu'extérieurement des yeux du corps, et ordinairement sans fruit. Nous voyons ici des yeux de l'esprit, son corps, son sang, son âme, sa divinité, et toujours avec le mérite des actes de foi, d'adoration et des autres vertus que sa présence nous inspire.

5. Il ne leur paraissait qu'en état de nature. Nous l'avons ici présent en état de pure grâce, et pour opérer en nous tous les effets de la grâce, qu'il est aussi peu possible de compter, que les étoiles du ciel, les feuilles des arbres et les grains de sable de la mer.

6. Ils ne jouissaient de lui que par les sens ;

nous en jouissons ici d'une manière bien plus intime, qui est au-dessus des sens. Il vient en nous, il unit son corps et son âme à notre corps et à notre âme. L'union qui se fait entre nous et lui, dit un Père, est semblable à celle des deux cires fondues, qui se mêlent et se confondent ensemble. Que si nos sens n'ont point de part à cette jouissance, bien loin d'y rien perdre, c'est là ce qui fait le mérite de notre foi; et d'ailleurs, ni Dieu son Père, ni les Anges, ni les âmes bienheureuses ne jouissent point de sa présence par les sens.

7. De tous ceux qui le virent, et qui l'entendirent pendant qu'il conversait visiblement avec les hommes, combien y en eut-il qui se rangèrent à sa suite? un fort petit nombre. Il n'avait pas plus de cinq cents disciples lorsqu'il monta au ciel. Comparez cette petite troupe avec la multitude innombrable des peuples qui l'adorent dans le Saint-Sacrement par toute la terre, trouvant par la foi dans ce mystère, au lieu de sa présence corporelle et sensible, son corps et son sang réellement présents sous les espèces du pain et du vin; et par concomitance, comme parlent les théologiens, son âme et sa divinité avec le trésor de tous les biens de la grâce et de la gloire.

Qu'est-ce que les Juifs, qui le voyaient guérir les malades et ressusciter les morts, eurent ja-

mais de pareil? Les Apôtres même et les disciples, avant l'institution de ce divin sacrement, ne possédaient pas un si grand avantage.

Qui peut dire ce que Notre-Seigneur opère par la communion dans une âme pure? Il n'y a que Dieu qui le sache. L'âme même en qui ces merveilles s'opèrent, ne les connaît pas. Une âme bien disposée reçoit dans une communion une ferveur incomparablement plus grande que n'ont été toutes celles de toutes les visions, et les révélations que tous les Saints ensemble ont jamais eues.

Après cela, comment se peut-il faire que nous soyons si peu touchés de cet admirable sacrement? Comment pouvons-nous aimer autre chose que lui sur la terre? Comment pouvons-nous penser à autre chose plus souvent qu'à lui? Nous voyons par la foi les merveilles qu'il contient, le corps et le sang de Jésus-Christ, la majesté d'un Dieu, et le plus grand excès de son amour envers les hommes, et cependant nous n'avons presque point d'autres sentiments pour sa présence que ceux que les sens et l'imagination nous en donnent. Nous sommes sans dévotion, tièdes et stupides à son égard; de sorte qu'il n'opère quelquefois guère davantage par sa présence dans les âmes de toute une communauté religieuse, que dans les murailles de l'Église où il demeure, parce qu'il ne trouve pas en nous

de disposition aux effets de sa grâce. Et d'où vient cela? Qu'y a-t-il en nous qui empêche les opérations de ce mystère d'amour? des bagatelles, des riens qui nous occupent; cependant nous en remplissons notre esprit, nous y attachons notre cœur et nous en faisons notre plaisir. Une misérable petite attache nous privera des merveilleux effets que le Saint-Sacrement opérerait en nous, si nous étions bien disposés.

ARTICLE IV

De notre union avec Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement.

CELUI QUI MANGE MA CHAIR ET BOIT MON SANG, DEMEURE
EN MOI, ET MOI EN LUI.

Ces paroles marquent l'union admirable que nous avons avec Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement. Il est de la foi que nous y sommes réellement unis avec son corps. Mais quelle est cette union? en quoi consiste-t-elle? On en apporte de quatre sortes.

La première n'est qu'une présence locale de la sainte humanité de Jésus-Christ en la personne qui communie. Cette union est la moindre, et se trouve même en ceux qui communient indignement, et en état de péché mortel.

La seconde, qui présuppose la première, est

morale, et se fait par l'amour réciproque qui lie Jésus-Christ avec nous, et qui nous lie avec lui dans la communion. Telle est la liaison de deux amis, dont les cœurs sont unis ensemble par l'affection mutuelle qu'ils se portent. Celle-ci est plus parfaite que l'autre, et ne convient qu'aux âmes qui sont en état; mais elle ne suffit pas pour expliquer la force des paroles de Notre-Seigneur, et la manière dont il se communique à nous comme aliment pour nourrir nos âmes.

La troisième, bien plus excellente, consiste en des effets extraordinaires que le Saint-Sacrement produit dans l'âme et dans le corps; de sorte qu'il semble qu'on touche la chair sacrée, qu'on goûte le sang précieux de Jésus-Christ avec des douceurs et des transports de joie qui ravissent l'âme, comme il arrivait à saint Philippe de Néri. Cette union n'explique pas encore assez les paroles de Notre-Seigneur, lesquelles s'étendent à tous ceux qui communient; au lieu que cette union n'est le propre que d'un petit nombre d'âmes parfaites, outre que cette manière d'expliquer les paroles du Sauveur marque plutôt les effets de l'union que l'union même.

La quatrième est une union, non pas à la vérité substantielle ou essentielle, mais accidentelle, la plus parfaite qui puisse être en ce genre. Par elle nous sommes unis immédiatement au corps et au sang de Jésus-Christ, et par le moyen

de son corps et de son sang, à son âme et à sa divinité. Son corps, se mêle avec notre corps, son sang avec notre sang, son âme se joint avec notre âme, d'où résulte en nous un changement accidentel, qui nous rend semblables à Notre-Seigneur, notre corps participant aux divines qualités du sien, et notre âme aux grâces de la sienne, selon qu'il lui plaît de se communiquer à nous, et selon la disposition que nous apportons à le recevoir. Ainsi son imagination arrête et règle la nôtre; son entendement éclaire le nôtre, sa volonté échauffe et fortifie la nôtre, son appétit modère le nôtre et y éteint le feu de la concupiscence; ses sens purifient les nôtres; il arrache nos mauvaises habitudes, il étouffe les semences du péché, il tempère les humeurs et il dispose tout de telle sorte, que la pratique de la vertu nous devient aisée. C'est ce qui fut représenté à un homme vertueux, qui, comme rapporte Platus, voyait une fois dans une de ses communions le corps de Notre-Seigneur qui s'unissait au sien; ses yeux, ses bras, et chacun de ses membres sacrés se mêlant avec les siens, comme une cire fondue se mêle avec une autre cire.

Que si nous ne ressentons pas les effets de cette admirable union, cela ne vient que de notre indisposition.

Si après la communion, dit saint Bonaventure,

vous ne ressentez pas quelques effets de la viande spirituelle que vous avez mangée, c'est signe que votre âme est malade, ou qu'elle est morte. Vous avez mis du feu dans votre sein, et vous n'en sentez pas la chaleur; du miel dans votre bouche, et vous n'en sentez pas la douceur.

Nous sommes pleins de passions et de vices, qui, comme autant d'humeurs malignes, nous ôtent le goût de la sainte communion, et nous empêchent d'y trouver les délices que nous y trouverions si nous approchions de la sainte table avec la disposition qu'elle demande, ayant l'âme bien purgée de tous ses dérèglements.

Cette disposition consiste principalement en la pureté de cœur, en la paix et tranquillité de l'âme, à connaître et à réprimer les rébellions de notre esprit contre la grâce, à découvrir nos illusions, nos erreurs, notre aveuglement, le fond de notre malice, et à corriger tous ces désordres. Ensuite de quoi nous sentirons une faim et une soif de cette divine nourriture, nous goûterons sa douceur, et elle produira en nous de jour en jour de nouveaux accroissements de vie spirituelle.

ARTICLE V

Divers sentiments sur la Communion.

§ I.

Les âmes se changent et se perfectionnent admirablement dans la sainte communion, Notre-Seigneur emportant toutes leurs faiblesses, essuyant leurs taches, arrachant leurs mauvaises habitudes, déracinant leurs passions, et éteignant en elles le feu de la concupiscence selon la mesure des dispositions qu'elles apportent à la sainte table. C'est dans la participation de ce divin mystère qu'on peut dire que *notre jeunesse se renouvelle comme celle de l'aigle*. Notre-Seigneur entre alors dans nos puissances à proportion que nous sommes disposés; il unit réellement sa chair à la nôtre, et son esprit au nôtre, bien que nous ne sachions pas comment se fait cette union. Ainsi toute notre vie ne devrait être qu'une continuelle préparation à la communion et un continuel entretien avec Notre-Seigneur.

§ II.

Quand nous sommes unis à Jésus-Christ dans la communion, ah! quelle union de son cœur avec le nôtre, de ses puissances, de ses sens, de ses membres sacrés avec les nôtres! quelle dif-

férence entre lui et nous ! Tout est en lui principe de vie éternelle pour lui et pour les hommes ; tout est en nous principe de corruption et de mort pour nous et pour les autres.

§ III.

L'esprit de Dieu, quand nous sommes fidèles à suivre sa conduite, nous montre peu à peu les biens infinis que nous avons dans la sainte communion. Souvent les plus savants et les plus sages, selon le monde, n'y voient goutte ; et comme ils défèrent trop à leur esprit et à leur propre jugement, et qu'ils ne se conduisent que par leurs propres lumières, sans vouloir s'élever au-dessus de la raison humaine, manque d'humilité et de dévotion, ils demeurent toute leur vie dans la bassesse de leurs idées et de leurs sentiments, qui est incroyable en ce qui regarde les mystères de la foi et la direction spirituelle des âmes.

§ IV.

Nous faisons des pertes immenses, faute de connaître les biens que nous avons dans la sainte communion, et de nous y préparer. Notre stupidité en cela est déplorable. Nous nous trouvons ordinairement après la communion comme auparavant ; et après tant de communions nous sommes toujours les mêmes, toujours aussi

tièdes, aussi peu mortifiés, aussi imparfaits qu'au commencement. Nous autres qui avons le bonheur d'approcher tous les jours des autels, nous devons nous préparer chaque jour à la communion du lendemain. Notre vie ne devrait être qu'une continuelle préparation à dire la messe et à communier. Nous devrions être à toute heure en disposition d'approcher des saints autels.

§ V.

A quelle sainteté la communion ne nous oblige-t-elle pas ? Comment pouvons-nous oublier l'honneur que nous avons eu d'être unis à Jésus-Christ dans la communion ? Comment n'est-il pas sans cesse présent à notre esprit, puisqu'il nous assure que *ceux qui mangent sa chair et boivent son sang, demeurent en lui, et lui en eux* ? Comment pouvons-nous souiller notre imagination par ces fantômes impurs, dont nous la remplissons après qu'elle a été sanctifiée par son union avec celle de Jésus-Christ ? Comment appliquons-nous nos sens extérieurs et intérieurs à tant d'objets profanes, après que Notre-Seigneur les a consacrés en les unissant aux siens ?

§ VI.

Nous voudrions avoir de la facilité à nous entretenir familièrement avec Notre-Seigneur après

la communion, tout imparfaits que nous sommes, et nous nous fâchons de ne point sentir de dévotion. Ce que nous devons faire, c'est de nous abandonner à l'opération de Notre-Seigneur, lui laisser effacer nos péchés et en arracher les racines. Quand cela sera fait et que nous aurons l'âme pure, alors il nous parlera et nous pourrons entrer en sa familiarité.

§ VII.

Si la sainte Vierge nous rendait tous les jours une visite, et s'entretenait familièrement avec nous pendant une demi-heure, quelle faveur ! Ce ne serait pourtant qu'une union d'entretien et de familiarité avec une créature, la plus sainte et la plus relevée de toutes les pures créatures ; mais dans la communion, c'est avec un Homme-Dieu que nous sommes unis, et cette union est toute intérieure et infiniment plus parfaite que toutes les faveurs que les Anges et les Saints et la Mère de Dieu même nous peuvent jamais faire.

On peut dire que la communion est la béatitude de la vie. Une seule communion, si nous y apportons les dispositions nécessaires, pourrait nous charmer davantage, et nous causer de plus grands transports de joie que la vue et la visite de tous les Anges et de tous les Saints ensemble.

SECTION III

DE L'IMITATION DE NOTRE-SEIGNEUR.

CHAPITRE I

LES RAISONS D'IMITER NOTRE-SEIGNEUR.

§ I.

Jésus-Christ veut que nous soyons ses images, comme il est *l'image de Dieu son Père*, non seulement en tant que Dieu, mais encore en tant qu'homme; et comme ces perfections de Dieu éclatent dans sa sainte humanité, il veut que nous fassions paraître dans notre conduite son esprit et ses grâces; et que, par une parfaite expression de ses vertus, nous nous rendions semblables à lui. Les actes de vertu qu'on produit par ce motif d'imiter Notre-Seigneur et de lui ressembler, sont bien plus nobles et plus agréables à Dieu, que ceux qu'on fait par les motifs propres des vertus.

§ II.

Jésus-Christ est le modèle des Saints, et il a dans sa vie tous les traits des vertus et la per-

fection qu'il a communiquées aux Saints : de sorte que sa vie est comme un miroir de tout ce qui doit arriver à l'Église en général, et à chaque fidèle en particulier, jusqu'à la fin des siècles. Chacun y trouve l'exemplaire propre de son état.

§ III.

Les Apôtres et les premiers chrétiens étaient tout pleins de Jésus-Christ, son amour et son imitation étaient l'idée de perfection qu'ils se proposaient, comme l'on peut remarquer dans les Épîtres de saint Paul. Qui aurait cela bien avant dans le cœur, n'aurait plus d'autres motifs pour l'exercice des vertus ; car, se souvenant que Jésus-Christ a fait ceci ou cela et qu'il s'est comporté de cette manière, en telle ou telle rencontre, il serait tout persuadé de faire la même chose et il s'y déterminerait bien plus doucement, plus efficacement et plus méritoirement qu'en se proposant tous les motifs de chaque vertu. Il est vrai qu'on peut aimer les vertus pour leur beauté et leur excellence particulière ; mais les considérant comme éclatantes en la personne adorable du Fils de Dieu, on les trouve incomparablement plus aimables et plus dignes d'estime, cette considération les revêtant d'un lustre divin. En Jésus-Christ, elles

ne sont pas seulement consacrées comme dans les Saints, elles sont encore comme déifiées.

Ajoutez que nous ne pouvons rien avoir de plus grand, ni de plus glorieux en cette vie que de porter le caractère et la livrée de Notre-Seigneur, et les plus grands Saints n'ont pratiqué ni enseigné de pratiquer les vertus que par le motif de son imitation. Saint Paul ne travaillait qu'à former Jésus-Christ aux fidèles. *Mes petits enfants*, dit-il aux Galates, *pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous*. Et saint Ignace nous exhortant à ce qu'il y a de plus difficile dans la vie spirituelle, savoir à l'amour et au désir du mépris et des opprobres, ne nous apporte point d'autre raison pour nous persuader ce point de perfection si contraire à nos inclinations naturelles, sinon qu'en cela nous marquerons excellemment notre amour et notre reconnaissance à Notre-Seigneur, et que nous aurons l'honneur de lui ressembler.

Le P. Balthazar Alvarez disait qu'il n'estimait avoir rien fait dans la vie spirituelle jusqu'à ce qu'il eut exprimé dans son cœur Jésus crucifié.

CHAPITRE IIimiter NOTRE-SEIGNEUR DANS LA SÉPARATION DE
TOUTES LES CRÉATURES.

1. Puisque les créatures ne servent qu'à augmenter notre misère et que tout notre bonheur est en Dieu, nous ne devrions travailler qu'à nous séparer des créatures et à nous unir à Dieu. C'est à quoi l'exemple de Notre-Seigneur nous excite puissamment. Jésus-Christ dans sa vie mortelle n'a reçu de la part des créatures que de la peine et de la douleur. Les hommes qu'il était venu sauver le calomnièrent et le persécutèrent. Ses disciples le trahirent ou l'abandonnèrent. Ses parents mêmes selon la chair lui furent contraires. Il n'y eut que sa sainte Mère, saint Joseph, saint Jean-Baptiste et fort peu de personnes qui ne lui donnassent point de peine. Quelle apparence de chercher dans les créatures ce que le Fils de Dieu n'y a pas trouvé? voudrions-nous qu'elles nous traitassent mieux qu'elles ne l'ont traité? avons-nous quelque droit sur elles, qu'il n'ait pas eu, pour prétendre qu'elles ne nous donneront que de la satisfaction? Nous devons nous résoudre au sort et au choix de Notre-Seigneur, c'est-à-dire

22.

à nous séparer des créatures par une abnégation générale, n'attendant de leur part que de la peine, sans aucun plaisir.

2. Comme la sainte humanité de Jésus-Christ, durant sa vie mortelle, ne recevait que du mal de la part des créatures, aussi était-elle comblée de tout bonheur de la part de Dieu, à cause de son union avec la Personne du Verbe et de la vision béatifique dont son âme jouissait de la manière qu'elle en jouit à présent. D'où nous apprenons que c'est de Dieu seul et non d'aucune créature que vient notre bonheur; qu'il n'y a que l'union que nous avons avec Dieu qui puisse nous rendre heureux dans ce monde; et que si nous nous attachons à lui par le recueillement, par l'oraison et par les autres exercices de la vie spirituelle, il répandra sur nous avec profusion ses bénédictions célestes qui sont le paradis de la terre.

3. De ces deux considérations, il faut conclure que c'est pour nous un malheur déplorable, qu'après avoir quitté le monde pour nous unir à Dieu, après avoir renoncé aux richesses, aux plaisirs et aux honneurs de la terre, et à nous-mêmes, par les vœux de la religion, dans le dessein d'être tout à Dieu et que Dieu nous fût tout, nous demeurions cependant toujours attachés d'affection aux choses que nous avons quittées et n'arrivions jamais au but que nous

nous étions proposé en embrassant la perfection religieuse, savoir, à l'union divine, en quoi consiste notre perfection et, par conséquent, notre fidélité.

CHAPITRE III

IMITER NOTRE-SEIGNEUR EN SA PAUVRETÉ.

Les renards ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids; mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête.

Une des premières vertus qui se présentent à nous à imiter en Notre-Seigneur, c'est la pauvreté, sur laquelle nous pouvons faire trois points de méditation.

1. POINT. Si nous considérons la pauvreté naturellement en elle-même, nous n'y trouverons rien que de rebutant; mais si nous la regardons avec les yeux de la foi dans l'état surnaturel où le Fils de Dieu l'a élevée, elle nous paraîtra charmante et nous trouverons qu'elle est le fondement de la vie apostolique.

On ne connaissait pas son mérite avant Jésus-Christ, le monde l'avait en horreur et la fuyait. Mais le Verbe incarné l'ayant épousée avec la nature humaine, il l'a consacrée en sa personne adorable. Il l'a ennoblée et comme déifiée, et il

a mis en elle tant de grâces et de richesses spirituelles, qu'elle est devenue l'amour et les délices des Saints. Saint François l'honore comme sa reine, et la chérit comme son épouse. Saint Ignace veut que nous l'aimions comme notre mère et que nous la regardions comme le rempart de la religion, qui nous met à couvert des attaques de nos ennemis.

II. POINT. Considérons jusqu'à quel point le Fils de Dieu l'a aimée et de quelle manière il l'a pratiquée. Voulant se faire homme, il a choisi une mère pauvre. Il est né dans le sein de la pauvreté. La grotte de Bethléem et la crèche en sont des preuves. La pauvreté l'a toujours accompagné pendant tout le cours de sa vie. Il vécut durant trente ans de son travail, et de celui de la sainte Vierge et de saint Joseph. Depuis qu'il commença de converser avec les hommes, il ne vécut que d'aumône et il ne posséda jamais rien en propre. *Les renards, dit-il, ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids; mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête.* Il ne choisit pour ses premiers disciples que de pauvres pêcheurs. Il souffrit toute l'abjection et toutes les incommodités qui suivent ordinairement la pauvreté, et il mourut enfin dans la nudité de la croix, ayant tout perdu, amis, honneur, estime, crédit; dépouillé de tous ses habits et de tous ses biens temporels, privé même des consolations

divines qui appartenaien^t à son état de gloire ; n'ayant plus rien des choses de la terre que des opprobres et des douleurs.

III. POINT. Voyons comment nous imitons Notre-Seigneur dans la pratique de cette vertu. Quelle estime faisons-nous de la pauvreté ? quelle affection avons-nous pour elle ? sommes-nous bien aises d'en ressentir les effets ? ne les appréhendons-nous pas ? nous confions-nous entièrement en Dieu pour l'entretien de la vie et pour tous nos besoins temporels ? ne prions-nous pas les richesses et ne les cherchons-nous pas avec empressement ? ne faisons-nous pas faire des dépenses inutiles pour l'ameublement de nos chambres ? sommes-nous contents qu'on nous donne pour notre usage ce qu'il y a de plus vil et de plus pauvre ; ne témoignons-nous pas plus d'estime et plus d'affection pour les personnes riches, précisément à cause des avantages de la fortune ?

Rien ne fait tant de tort au christianisme que quand on voit des religieux aussi attachés à leur intérêt que des séculiers. C'est ce qui remplit le monde de scandales, surtout quand ce sont des religieux d'un Ordre bien réformé, ou que l'on croit être encore dans sa première ferveur. Cela ne serait pas si scandaleux dans les religieux des Ordres qui sont déjà relâchés.

La pauvreté et l'humilité de nos premiers

pères ont acquis plus d'estime à la Compagnie que leur science, leurs grands talents et la faveur des princes de la terre.

Si nous quittons la pratique de ces deux vertus, nous perdrons notre réputation et nous ne ferons plus de fruit.

CHAPITRE IV

imiter NOTRE-SEIGNEUR EN SA CHASTETÉ.

*Oh! combien est belle la race chaste jointe
à l'éclat de la vertu!*

§ I.

Ces paroles conviennent excellemment à Notre-Seigneur. C'est dans le sein de Dieu le Père, où il est engendré sans mère, et dans le sein de la sainte Vierge, où il est conçu sans père, qu'il faut chercher l'origine aussi bien que le modèle de la parfaite chasteté, sur quoi nous ferons quatre points de méditation.

I. POINT. Jésus-Christ est infiniment pur dans sa génération éternelle, parce qu'il procède du Père par voie d'entendement et de connaissance, comme le Saint-Esprit procède du Père et du Fils par voie de volonté et d'amour. Or, l'entendement est de toutes les facultés celle qui est

la plus pure dans son opération, et rien n'est plus dégagé de la matière que le Verbe qu'elle produit. D'où vient que comme le Saint-Esprit, en vertu de la procession, est le principe de la grâce et de la charité, de même le Fils, en vertu de la génération, est le principe et la source de toute pureté. Cette incompréhensible pureté du Verbe incarné, est et sera éternellement l'objet des adorations des Anges et des Saints.

II. POINT. Jésus-Christ est encore infiniment pur dans sa génération temporelle, à cause de l'union personnelle du Verbe avec notre nature, à laquelle il communique tellement l'effet formel de sa sainteté créée, que l'humanité est sainte de la sainteté de Dieu même. Les autres perfections divines ne lui sont pas communiquées de la même manière. La toute-puissance ne constitue pas l'humanité formellement toute-puissante, ni l'immensité immense : mais la sainteté la constitue formellement sainte, si bien qu'en vertu de l'union hypostatique, l'homme en Jésus-Christ est infiniment saint, infiniment pur, infiniment éloigné de tout péché.

III. POINT. De plus, dans la même génération temporelle, il tire une autre sorte de pureté de la manière dont il est conçu, sa conception s'étant opérée par le Saint-Esprit dans une Vierge. Miracle inouï, qui est encore en Jésus-Christ une nouvelle source de pureté, laquelle,

quoique, à proprement parler, elle ne soit pas infinie comme les autres, est néanmoins inconcevable.

Ainsi la sainte humanité de Jésus-Christ, pure en toutes les manières possibles, et son esprit, son corps, son sang, ses sens non seulement sont purs, mais sont encore autant de sources de pureté, surtout dans les âmes qu'il choisit pour être ses épouses et dans lesquelles il veut être spirituellement conçu.

IV. POINT. Cette génération mystique de Jésus-Christ dans les âmes, doit imiter celle que le Saint-Esprit opéra dans Marie. Une pureté immaculée disposa la sainte Vierge à coopérer avec le Saint-Esprit à l'Incarnation du Fils de Dieu; et l'on peut dire en quelque façon, que ce fut par son incomparable pureté qu'elle le conçut dans ses chastes entrailles.

C'est ainsi à proportion qu'une âme qui s'est donnée à Notre-Seigneur, et qui l'a pris pour son époux, doit être disposée pour le concevoir spirituellement, et l'ayant formé dans son cœur, l'avoir toujours présent comme le centre de toutes ses pensées et de toutes ses affections, *courant après l'odeur de ses parfums.*

§ II.

Toutes les sortes de purifications qui se pratiquaient dans l'ancienne loi, étaient des figu-

res de la pure génération du Fils de Dieu dans le sein de la sainte Vierge. Elles en étaient les dispositions. Il fallait que le peuple, duquel devait naître l'Homme-Dieu, fût purifié en tant de manières et sanctifié par un si grand nombre de saintes cérémonies.

§ III.

L'épithalame du mariage sacré de Marie avec le Saint-Esprit et de l'Incarnation du Verbe, laquelle en devait être le fruit, est le Cantique des cantiques, dont l'épouse, dans le sens même littéral, est premièrement la sainte humanité de Notre-Seigneur; secondement, la sainte Vierge; en troisième lieu, la sainte Église; quatrième-ment, chaque âme sainte en particulier, soit celles qui ont toujours conservé leur virginité, soit celles qui, l'ayant perdue, et s'étant lavées dans le bain sacré de la pénitence, sont ensuite arrivées au plus haut degré de la chasteté.

§ IV.

Nous devrions célébrer sans cesse les noces du divin mariage de nos âmes avec Jésus-Christ; la confession nous y dispose par la grâce de pureté qu'elle nous communique, la messe en est le banquet nuptial, et la sainte communion en est la consommation.

§ V.

Les gardes du céleste époux marchent sous trois drapeaux, en trois différentes troupes.

La première est celle des Martyrs, qui représentent par leur mort celle de Jésus-Christ, Dieu ne manquant jamais de leur donner la charité en vertu de la mort qu'ils souffrent pour lui. D'où vient que l'Église, comme remarquent saint Thomas, Suarez et presque tous les théologiens, excepté quelques-uns des nouveaux, n'a jamais recherché dans la canonisation des Martyrs, s'ils étaient en état de grâce ou non avant leur martyre, se contentant de vérifier qu'ils fussent morts pour la foi ou pour la défense de quelque autre vertu. La mort les affranchit non seulement de la coulpe, mais aussi de toute la peine qui est due à leurs péchés, et jamais il n'y a pour eux de purgatoire. Dans le ciel ils ont une couronne particulière qu'on appelle *auréole*, et qui est la marque de leur amour pour Jésus-Christ.

La seconde est celle des Docteurs qui, par leur emploi, représentent celui de la Sagesse incarnée : car le Fils de Dieu, la Sagesse du Père, s'étant fait homme, c'est à lui qu'il appartient d'enseigner les hommes, et c'est ce qu'il a fait pendant qu'il était sur la terre, et ce qu'il continue encore de faire par le ministère des Doc-

teurs, les remplissant des lumières de la sagesse et de la science divines, afin qu'ils les communiquent au monde. Ils sont donc spécialement consacrés au mystère de l'Incarnation. Toutes leurs études et tous leurs travaux doivent tendre à faire connaître et aimer Jésus-Christ. Il les a établis dans l'Église pour cela, et il leur donne au ciel une auréole qui marque la participation qu'ils ont eue de son office de maître et la ressemblance qu'ils ont avec lui par cette qualité.

La chasteté a une grande liaison avec la sagesse. Elles apparurent un jour toutes deux ensemble à saint Grégoire de Nazianze, et la chasteté semblait lui tendre la main pour marquer qu'elle l'épousait. Aussi est-il, comme saint Thomas a remarqué, le seul des saints Pères qui n'a point fait d'hérésie matériellement, c'est-à-dire qui n'a point eu d'opinion erronée, laquelle ait été condamnée depuis comme hérétique.

Les plus chastes d'entre les Docteurs ont été les plus éclairés, témoin saint Jean l'Évangéliste, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, le bienheureux Albert le Grand, le cardinal Belarmin.

La troisième troupe est celle des Vierges qui, par leur état, honorent celui de l'humanité de Jésus-Christ sanctifiée par l'onction de la divinité qui lui est unie en la Personne du Verbe. L'au-

réole qui les distingue dans le ciel marque leur union avec le divin Époux et l'étroite familiarité qu'ils ont avec lui. Ce sont ceux-là qui *suivent l'Agneau partout où il va.*

CHAPITRE V

imiter NOTRE-SEIGNEUR EN SON OBÉISSANCE.

*Jésus-Christ s'est fait
obéissant pour nous jusqu'à la mort.*

L'excellence de l'obéissance consiste en ce que par elle on est assuré d'accomplir la volonté de Dieu ; c'est ce que Notre-Seigneur a fait de la manière du monde la plus parfaite en qualité de chef et de réparateur du genre humain. Sur cela, nous pouvons faire trois considérations pour nous exciter à l'imitation de son obéissance.

1. Considérons quelle estime nous devons faire de la volonté de Dieu, que nous sommes assurés d'accomplir quand nous obéissons. La volonté de Dieu n'est pas comme la nôtre. La volonté humaine est d'elle-même indifférente au bien et au mal. La vertu ne lui est pas essentielle. Elle penche plus du côté du vice, elle est aveugle et elle a besoin des lumières et de la direction de l'entendement, pour connaître les objets et pour régler

sa conduite. Elle est faible, inconstante, pleine d'imperfections. La volonté de Dieu, au contraire, étant essentiellement et nécessairement droite, juste, sainte, elle l'est infiniment et sans bornes. Elle est la droiture même, l'équité, la sainteté; et, par conséquent, comme l'éloquence, si elle parlait elle-même, ne pourrait parler qu'éloquemment; de même, la volonté de Dieu ne peut rien valoir que justement et saintement. Or, nous sommes assurés par la foi que c'est la volonté de Dieu qui nous est manifestée par l'obéissance.

Jésus-Christ le savait infiniment mieux que nous. Il connaissait parfaitement que la volonté de son Père, dans les choses même les plus petites, est infiniment précieuse. Il l'estimait infiniment, et c'est ce qui lui a fait priser l'obéissance plus que la vie.

2. Considérons avec quelle affection nous devons nous attacher à la volonté de Dieu, avec quelle fidélité nous la devons suivre. C'est ce qui n'est pas concevable. Premièrement, elle a des perfections et des attraits qui la rendent aimable et digne d'être préférée à tout ce qui n'est pas Dieu. Les douleurs, les opprobres, tout ce qu'il y a de plus affreux dans la nature, deviennent doux et agréables, quand la volonté de Dieu s'y rencontre. Secondement, nous sommes plus obligés, s'il est permis de parler ainsi, à la vo-

lonté de Dieu qu'à nul autre de ses attributs, qu'à son immensité, qu'à sa sagesse, qu'à sa puissance. C'est la volonté de Dieu qui nous a donné l'être ; c'est par elle que nous sommes, que nous pouvons ce que nous pouvons, que nous possédons ce que nous possédons, que nous espérons ce que nous espérons. Troisièmement, la volonté de Dieu est la règle de tous nos devoirs ; elle en est de même l'origine, et nous n'avons aucune obligation à qui que ce soit, qui ne soit fondée sur la volonté de Dieu et qui n'en tire toute sa force.

Jésus-Christ connaissait parfaitement tout cela, et c'est dans ces vues que, dès le premier moment de sa vie, il fit ce grand sacrifice de soumission à la volonté de son Père. Que n'a-t-il pas fait pour nous donner exemple d'obéir à cette divine volonté ? Elle lui parut si charmante dans le supplice même de la croix, qu'elle le lui fit désirer avec ardeur et souffrir avec joie.

3. Considérons en Notre-Seigneur la qualité de chef et de réparateur des hommes. Ce fut cette qualité qui l'obligea de les racheter par son obéissance, comme Adam, leur premier père, les avait perdus par sa désobéissance. Ainsi l'on peut dire que l'obéissance nous a sauvés et qu'elle est la cause de tous nos biens et du bonheur que nous attendons, comme la désobéissance avait été la cause de tous nos maux et du malheur où nous étions tombés.

Cette vertu est donc particulièrement le propre des hommes apostoliques qui s'emploient à procurer le salut des âmes. Et c'est pour cette raison que saint Ignace nous la recommande tant et qu'il veut qu'elle soit le caractère spécifique de sa Compagnie et la marque qui la distingue des autres religions.

CHAPITRE VI

imiter NOTRE-SEIGNEUR EN SON HUMILITÉ.

*Apprenez de moi
que je suis doux et humble de cœur.*

Il n'y a que Jésus-Christ qui puisse nous apprendre à être humbles. Pour le devenir, nous devons faire une étude particulière de son humilité, entrant dans ses sentiments et imitant ses exemples.

I. POINT. La mesure de l'humilité de Notre-Seigneur, est l'anéantissement où le Verbe s'est réduit en se faisant homme. Nous pouvons remarquer cinq principales qualités de cet anéantissement :

1. Il est infini ; car il y a une distance infinie de Dieu, qui est l'Être universel et nécessaire, à la créature qui, quelque parfaite qu'elle soit, n'est toujours de soi qu'un pur néant.

2. Il est aussi grand et aussi profond qu'il le pouvait être, supposé, ce qui est vrai, que Dieu ne peut pas s'unir hypostatiquement à une créature irraisonnable ; car, entre celles qui sont douées de la raison et de la liberté, l'homme est la plus basse. De plus, en prenant un corps, il a pris tout ce qu'il y a de plus bas dans la nature et il s'est assujetti à mille bassesses qui sont attachées à la condition des hommes.

3. Il est substantiel et non pas seulement accidentel, comme nos anéantissemements. Quand nous nous humilions, ou que nous sommes humiliés, nous ne perdons que quelques avantages, dont la privation ne nous dégrade pas pour cela de notre être. Souvent même, nos anéantissemements ne sont qu'imaginaires ; mais celui du Verbe le ravale à un degré d'être inférieur au sien, l'abaissant à devenir véritablement homme.

4. Il est entier et total : c'est ce que marque saint Paul, quand il dit : *que toute la plénitude de sa divinité habite corporellement en Jésus-Christ*. Car on peut dire que la divinité s'anéantit selon qu'elle se communique à l'humanité.

5. Il est éternel et il ne cessera jamais, le Verbe demeurant éternellement homme.

Merveilleux anéantissement ! mystère incompréhensible ! anéantissement qui est la cause de toute la grandeur et de toute la gloire des Anges et des hommes !

II. POINT. Jésus-Christ en sa sainte humanité, voyant l'anéantissement du Verbe, s'est anéanti à son exemple en toutes les manières possibles, et surtout dans la sainte Eucharistie, qui a de merveilleux rapports avec l'Incarnation. Les fondements de son humilité sont, premièrement, la continuelle vue de l'anéantissement du Verbe; secondement, la claire connaissance de ce qu'il est en tant qu'homme; que cette nature humaine qu'il a prise et que son union avec la personne du Verbe rend impeccable et infiniment sainte, est d'elle-même sujette au péché, à toutes sortes de misères et à la damnation; troisièmement, l'infinie droiture de sa volonté qui fait que, connaissant que rien n'est dû à la créature, que la bassesse, l'abjection, la pauvreté, les travaux et les peines, il n'a désiré que cela; et c'est là ce qu'il a choisi pour son partage sur la terre.

III. POINT. Nous sommes bien éloignés d'avoir ces humbles sentiments de nous-mêmes. Nous ne songeons qu'à nous élever et à nous agrandir. Notre propre excellence est le centre où aboutissent toutes nos pensées, tous nos désirs, tous les mouvements de notre cœur; et néanmoins, devant Dieu, qui est la vérité même, les sentiments avantageux que nous avons de notre mérite, ne sont qu'erreur et que mensonge : les désirs que nous avons d'être estimés, loués et honorés, ne sont qu'injustice, et cette vaine

gloire, cette élévation où nous aspirons, est le centre de la vraie bassesse : cet éclat et cette grandeur mondaine que nous cherchons, n'est que misère et que pauvreté. Comme, au contraire, la véritable grandeur est de s'humilier, d'aimer l'abjection, de ne désirer que le mépris. Les saints anges se sont élevés à la gloire par leur humilité : les anges rebelles sont tombés dans l'enfer par leur orgueil.

CHAPITRE VII

imiter NOTRE-SEIGNEUR EN SA VIE INTÉRIEURE.

Un des premiers traits de notre modèle, que nous devons exprimer en nous, c'est sa vie cachée, sa vie de retraite et de recueillement, et surtout sa vie intérieure.

Elle consistait en son application à Dieu, en ses vues, en ses connaissances, en son amour, en son zèle et en ses désirs, qui allaient à l'infini : de sorte que l'on peut dire que tout ce qu'il a fait et ce qu'il a souffert au dehors n'est rien au prix de ce qui se passait au dedans de lui-même.

Pour nous exciter à l'imiter en cela, nous devons supposer comme une chose très certai-

que toute notre perfection dépend de la vie intérieure. Nous acquérons la perfection par la communication que Dieu nous fait de ses grâces et par notre fidèle coopération aux grâces que nous recevons de Dieu. Or, cette communication se fait particulièrement aux âmes qui ont une intime familiarité avec Dieu et, par conséquent, c'est par ce moyen de la vie intérieure que nous faisons les plus grands progrès dans la perfection.

Premièrement, parce que nous y exerçons les vertus les plus sublimes et les dons du Saint-Esprit les plus excellents, la foi, l'espérance, la charité, qui sont les vertus théologiques; la religion et la pénitence, qui sont les vertus morales; la sagesse, l'intelligence et la science, qui sont les dons du Saint-Esprit les plus parfaits.

Secondement, parce que non seulement nous y traitons avec Dieu, mais que Dieu y travaille avec nous et se fait connaître à nous, de sorte qu'ayant une plus parfaite connaissance de ses perfections et de ses vertus, et en étant comme tout imbus, nous les pratiquons ensuite à l'égard du prochain. Un jour, Dieu fit voir à sainte Catherine de Sienne, dans une de ses oraisons, quelques effets de sa divine miséricorde envers une âme pécheresse; de quoi la sainte demeura toute ravie avec un merveilleux accroissement de zèle pour le salut des âmes.

Troisièmement, parce qu'il nous donne quelquefois dans une oraison, par l'effusion de son esprit, plus de grâces et plus de secours que nous n'en acquerrons en plusieurs années dans des actions extérieures, même de zèle et de charité. Rien n'aide plus à notre avancement spirituel que ce que nous donnons de temps et d'application aux exercices de la vie intérieure. C'est comme si un gentilhomme, qui serait en faveur, au lieu de s'appliquer à faire valoir ses terres, se tenait à la cour auprès du roi, il avancerait plus sa fortune en un mois par les libéralités du prince, qu'il n'eût fait en vingt ans, demeurant en province.

Les Saints sont arrivés à la perfection par la voie de la vie intérieure, traitant familièrement avec Dieu. Saint Ignace veut, dans nos constitutions, que nous regardions cette familiarité avec Dieu comme le principal instrument de notre salut et de celui du prochain, à quoi notre vocation nous oblige de travailler.

CHAPITRE VIII

COMBIEN LE MYSTÈRE DE L'INCARNATION NOUS EST
UTILE POUR LA PERFECTION.

L'Incarnation du Fils de Dieu sert à notre perfection, premièrement, en ôtant les empêche-

ments de la perfection; secondement, en nous donnant des moyens plus puissants et plus abondants pour nous y conduire.

Les empêchements de la perfection sont les diverses attaches que nous avons aux créatures. Car notre perfection consiste en notre union avec Dieu, laquelle fait aussi notre béatitude. Or, ce qui nous porte à nous attacher aux créatures, au lieu de tendre à Dieu pour nous unir à lui, c'est que nous ne connaissons pas assez ni la dignité de notre nature, ni les biens infinis que nous pouvons acquérir par notre union avec Dieu; mais l'Incarnation nous retire de cette erreur, nous faisant connaître et l'estime que Dieu fait de nous, et le prix que nous lui coûtons, et le bonheur que nous possédons lorsque nous lui sommes unis, et la facilité que nous avons de parvenir à la jouissance de ce bonheur.

Les moyens que nous avons pour cela sont les vertus. Or, dans l'Incarnation, nous trouvons de nouveaux attraits pour nous exciter à l'amour et à la pratique des vertus morales; car depuis qu'un Dieu fait homme les a pratiquées, elles ont une excellence et une beauté tout autre qu'elles n'avaient auparavant. Elles sont comme déifiées en la personne de Jésus-Christ, outre qu'il nous en a enseigné plusieurs qu'on ne connaissait point, ou que l'on connaissait fort peu, comme l'humilité, la pauvreté, l'amour des ennemis. Un

Homme-Dieu est le modèle des vertus le plus noble, le plus accompli et le plus charmant que les hommes se puissent proposer.

Quant aux vertus théologiques qui, nous unissant à Dieu, commencent dès cette vie notre béatitude, l'Incarnation nous les facilite merveilleusement. En premier lieu la foi, puisque Dieu, qui ne parlait auparavant que par les Prophètes, est venu lui-même nous enseigner les vérités que nous devons croire. Secondement, l'espérance, puisque Dieu nous ayant donné son Fils de la manière qu'il nous l'a donné, il ne peut plus rien refuser. Troisièmement, la charité, puisque Dieu nous ayant prévenus par cet excès d'amour qu'il nous témoigne dans l'Incarnation, jusqu'à se rendre semblable à nous et à devenir notre frère, il exige notre amour par toutes sortes de titres, et nous avons toutes les obligations imaginables de l'aimer.

CHAPITRE IX

PRATIQUE POUR HONORER SOLIDEMENT LE VERBE
INCARNÉ, LA SAINTE VIERGE ET SAINT JOSEPH.

§ 1.

La plus solide dévotion que nous puissions pratiquer en l'honneur du Verbe incarné,

de la sainte Vierge et de saint Joseph, c'est :

1. De nous proposer pour modèle du mépris de nous-mêmes, le Verbe dans son anéantissement, dans lequel il s'est abaissé à nos misères par le mystère incompréhensible de l'Incarnation.

2. De prendre pour modèle de pureté la sainte Vierge, qui a été si pure d'esprit et de corps, qu'elle a mérité que le Fils de Dieu voulant se faire homme, la prît pour mère.

3. De nous mettre sous la conduite de saint Joseph, à qui Dieu le Père ayant confié la direction et le gouvernement des actions extérieures de son Fils et de celles de la sainte Vierge, il a eu en cela un emploi infiniment plus relevé que s'il avait eu le gouvernement de tous les Anges et la direction de l'intérieur de tous les Saints.

Nous devons donc nous adresser à lui dans nos fonctions et dans nos charges, et lui demander instamment sa conduite, non seulement pour l'intérieur, mais encore pour l'extérieur; car il est certain que ce grand Saint a un pouvoir particulier pour aider les âmes dans les voies intérieures, et qu'on reçoit de lui beaucoup d'assistance pour se bien conduire dans ce qui paraît au dehors.

§ II.

Toute âme qui veut s'avancer dans les voies

intérieures, doit tâcher d'exceller en la dévotion de Notre-Seigneur et en celle du Saint-Esprit, y joignant encore celle de la sainte Vierge et de saint Joseph, avec espérance d'obtenir, par le mérite de l'anéantissement du Verbe incarné, l'humilité; par la faveur de la sainte Vierge, la plus pure des pures créatures, la pureté, et par l'intercession de saint Joseph, la conduite du Saint-Esprit; car, ce saint patriarche ayant eu la charge de gouverner sous le Saint-Esprit, le Fils de Dieu et sa sainte Mère, par le mérite de cet emploi, il s'est acquis comme une espèce de droit de diriger intérieurement les âmes fidèles. En effet, on voit sensiblement que celles qui le prennent pour directeur font de merveilleux progrès sous sa conduite.

SEPTIÈME PRINCIPE

L'ordre et les degrés de la vie spirituelle.

De tout ce que le P. Louis Lallemant traitait de l'ordre et des degrés de la vie spirituelle, on ne trouve que ce qui regarde l'oraison mentale. Il parle de l'oraison en général, et en particulier de trois sortes d'oraisons qui conviennent aux trois degrés de la vie spirituelle, et s'étend plus sur celle des parfaits.

CHAPITRE I

DE L'ORAISON EN GÉNÉRAL.

ARTICLE I

Combien il est avantageux d'être homme d'oraison.

Un homme d'oraison ne s'attache à rien ; car il n'estime ni les talents, ni les emplois, ni les honneurs, ni l'amitié des personnes puissantes, ni les autres avantages temporels. Il n'a d'es-

time ni d'amour que pour le trésor qu'il porte au dedans de lui-même, et que nulle force étrangère ne lui peut ravir. Au prix de ce trésor, il méprise tout le reste; et, pourvu que ce seul bien lui demeure, il ne lui soucie point de perdre tout. C'est comme si quelqu'un qui se connaîtrait en pierreries, en avait entre les mains une fausse qui passerait néanmoins communément pour vraie; il la donnerait de bon cœur à qui la voudrait, parce qu'il sait qu'elle n'est d'aucune valeur, quoiqu'elle soit fort estimée de ceux qui ne s'y connaissent pas et qui ne jugent que selon les apparences.

Quand on s'est parfaitement donné à Dieu par une vie d'oraison, l'on ne se met plus en peine ni des calomnies, ni de tout ce qui peut arriver de plus fâcheux. On est comme ceux qui sont armés à l'épreuve du mousquet; qu'on leur jette un peloton de neige, une pierre, une balle, le coup va bien jusqu'à eux, mais il ne perce pas la cuirasse, il ne leur fait point de mal. De même un homme d'oraison; lorsqu'il est attaqué par la médisance, il s'examine et, s'il se trouve coupable, il se confesse et satisfait à qui il appartient. S'il est innocent, il bénit Dieu d'avoir occasion de souffrir pour Jésus-Christ.

ARTICLE II

Avis pour l'oraison mentale en général.

1. L'esprit de dévotion et d'oraison ne nous viendra jamais, que nous n'ayons anéanti les idées de la vie passée, les images et le souvenir d'une infinité d'objets qui nourrissent notre amour-propre et notre vanité.

2. Dans l'oraison nous ne devons avoir pour but que de perfectionner la volonté et non pas seulement de devenir plus éclairés.

3. Il n'y a que nos péchés et nos mauvaises habitudes qui empêchent dans l'oraison la volonté de se porter incontinent au bien et de s'enflammer. Cet obstacle étant ôté, la volonté s'enflammera toute sans beaucoup de discours.

4. La chose qui nous aura le plus frappé l'esprit hors de l'oraison, ne manquera pas de nous revenir à l'oraison, plutôt que dans nos autres actions. Cela vient de ce qu'au temps de l'oraison l'esprit étant calme, il a plus de disposition à recevoir ces sortes d'impositions de trouble, que pendant le tumulte des autres actions qui l'occupent davantage.

5. Avant l'oraison, il faut régler et disposer ses puissances; l'imagination, par la représentation d'un lieu où elle se fixe; la mémoire, par la distribution des points; l'entendement et la

volonté, en prévoyant quelque chose en particulier qu'on se propose pour but de sa méditation, comme de bien pénétrer quelque vérité, de s'affectionner à quelque vertu, de combattre quelque vice.

6. C'est une bonne manière de prier, selon le saint évêque de Genève, que de se mettre devant Dieu en silence au commencement de l'oraison, et là, sans discourir, se tenir en la présence de Dieu comme l'écoutant, bien que nous ne méritions pas qu'il nous parle. Il nous fera cette grâce quand nous aurons en quelque façon satisfait à sa justice, pour avoir manqué tant de fois d'obéir à ses inspirations.

7. Quelques-uns, dans leur oraison, laissant la sainte humanité, volent à la contemplation de la divinité. Cette conduite est ordinairement téméraire et mauvaise et, si l'on sonde ces personnes jusqu'au fond de leur âme, on trouvera qu'elles sont pleines d'imperfection, d'attache à leur sens, d'orgueil et d'amour-propre, pour ne s'être pas assez appliquées à la connaissance d'elles-mêmes et à la pureté de cœur, avant que de monter si haut. Le chemin le plus sûr pour elles est de les ramener à la méditation des mystères de Jésus-Christ et des vertus, surtout de la mortification et de l'humilité.

8. L'oraison présuppose une âme tranquille et recueillie, qui ne soit point agitée de violentes

passions ou possédée de quelque affection déréglée, ni chargée de trop d'occupations, ni embarrassée de soins, et Dieu ne se communique ordinairement qu'après qu'on s'est fidèlement exercé à prier durant quelque temps, selon la méthode qu'on donne aux commençants.

9. Chacun doit se tenir fidèlement à l'oraison propre du degré et de l'état où il est dans la vie spirituelle. Il y en a de trois sortes : la méditation ou l'oraison de discours convient aux commençants qui sont dans la vie purgative ; l'oraison affective, à ceux qui avancent et qui sont dans la vie illuminative ; la contemplation et l'oraison d'union, aux parfaits qui sont dans la vie unitive.

CHAPITRE II

DE LA MÉDITATION.

1. Pour la méditation qu'on appelle autrement l'oraison de discours, on doit préparer dès le soir les points sur lesquels on veut méditer et garder exactement les règles que saint Ignace prescrit.

2. Dans l'exercice actuel de l'oraison, l'on médite sur le sujet qu'on s'est proposé : on en tire des conclusions, on fait des réflexions sur

le passé, un examen sur la disposition présente, des résolutions pour l'avenir. On s'affectionne, on s'encourage, on demande le secours du ciel. Parfois Dieu inspire quelque vérité, la mémoire suggère les autres, l'heure se passe dans le recueillement avec peu de distractions qui ne durent guère. Cette sorte d'oraison appartient à la vertu de religion; et quand elle est accompagnée de la pureté de cœur, c'est la voie la plus courte et la plus sûre pour parvenir à l'autre don d'oraison.

3. Dans la méditation, les commençants doivent user de la manière de discourir la plus aisée, qui est de raisonner du plus au moins ou du moins au plus. Si le premier ange, par exemple, est tombé, si une créature si parfaite, exempte de concupiscence et de la corruption du péché originel, ayant plus de grâces que je n'en aurai jamais, sans être combattue d'aucune tentation, s'est néanmoins malheureusement perdue, combien dois-je craindre de tomber, à quelque degré de perfection que je sois élevé ! Si Dieu n'a pas pardonné à une créature si noble, et dont il pouvait tirer tant de gloire, dois-je penser que, si je tombe entre ses mains avec un péché mortel, il me pardonnera ?

CHAPITRE III

DE L'ORAISON AFFECTIVE.

Dans la seconde sorte d'oraison qu'on nomme affective, l'on donne plus aux affections de la volonté qu'aux considérations de l'entendement. L'on y envisage un mystère, une sentence de l'Écriture, ces mots, par exemple : *Verbum caro factum est*. Sur cela, on fait des actes de foi, d'espérance et de charité, d'admiration, d'action, etc. L'on prend une des perfections de Dieu, comme sa sagesse, sa bonté, sa sainteté. On considère comme elle a été communiquée à Jésus-Christ et à la sainte Vierge, aux Anges, à quelque Saint; on en loue Dieu, on en demande la participation et l'on s'arrête, autant qu'on peut, à l'affection dont on est le plus touché.

CHAPITRE IV

DE LA CONTEMPLATION.

ARTICLE I

Qu'il y a deux sortes de contemplation.

1. L'on doit distinguer deux sortes de contemplation, l'une ordinaire et l'autre extraordinaire.

2. La contemplation ordinaire est une habitude surnaturelle, par laquelle Dieu élève les puissances de l'âme à des connaissances et des lumières sublimes, à de grands sentiments et des goûts spirituels, quand il ne trouve plus en l'âme de péchés, de passions, d'affections, de soins qui empêchent les communications qu'il veut faire.

3. Ceux qui ont cette habitude prient aisément et ont, comme en leur disposition, la grâce particulière du Saint-Esprit pour l'exercice des vertus théologales : si bien que, quand ils veulent, ils en font des actes, après avoir élevé leur cœur à Dieu pour obtenir son secours, qui est toujours prêt.

4. Il y a une autre sorte de contemplation plus relevée, qui est dans les ravissements, dans les extases, dans les visions et dans les autres effets extraordinaires. Celle-là conduit à celle-ci, et l'on y fait plus de chemin en peu de temps que dans la méditation en beaucoup d'années, c'est-à-dire qu'on y acquiert plus de vertu et plus tôt. Par la méditation, l'âme marche à pied avec travail ; par la contemplation, l'âme vole sans peine. Ainsi sainte Térèse disait que, quand Dieu l'eut introduite dans cette sorte d'oraison, toutes ses difficultés cessèrent tout d'un coup, et qu'elle sentit un puissant attrait pour les actes de toutes les vertus, avec un goût et une suavité merveilleuse.

Ceux qui ont ce dernier don d'oraison prient ordinairement sans savoir qu'ils prient et sans s'en apercevoir, et c'est pour lors que l'oraison est parfaite.

Dans cette oraison l'on se met devant Dieu. On se tient ici sans faire d'actes distincts et multipliés, s'occupant ou du simple regard de Dieu avec respect et amour, ou de quelque pieux sentiment que Dieu donne, et qui dure quelquefois une heure, deux heures, un jour, deux jours, selon la disposition de l'âme, et selon l'état de perfection et de pureté où elle est arrivée, la présence de Dieu se rend presque continuelle dans les âmes bien pures.

On dit que dans cette sorte d'oraison l'on ne fait point d'actes. Cela n'est pas vrai à la rigueur, car on en fait toujours quelques-uns, mais d'une manière plus relevée, plus simple et comme imperceptible. Une entière suspension de tout acte est une pure oisiveté très dangereuse.

Les directeurs commettent deux fautes à l'égard de la contemplation. Les uns, peu spirituels ou trop timides, en ferment entièrement la porte aux âmes qu'ils conduisent, les empêchant d'y entrer, quoique Dieu les y appelle. Les autres, au contraire, y portent indifféremment tout le monde et ne parlent que d'oraison de simple vue, que de grâces extraordinaires,

que de paroles intérieures, que de visions, que de révélations et d'extases.

ARTICLE II

Du don de présence de Dieu. — Entrée à la contemplation.

§ I.

Quand, après une longue étude de la pureté de cœur, Dieu vient à entrer dans une âme et à s'y montrer ouvertement par le don de sa sainte présence, qui est le commencement de ses dons surnaturels, l'âme se trouve si charmée de ce nouvel état, qu'il lui semble qu'elle n'avait encore jamais connu ni aimé Dieu. Elle s'étonne de l'aveuglement et de la stupidité des hommes; elle condamne la paresse et la langueur où nous vivons communément; elle déplore les pertes qu'elle croit avoir faites par sa lâcheté; elle estime que la vie qu'elle a menée jusque-là ne mérite pas le nom de vie, qu'elle ne fait que commencer à vivre.

§ II.

En vain nous efforçons-nous d'avoir la présence de Dieu, si lui-même ne nous la donne. C'est un pur don de sa miséricorde. Mais, quand nous l'avons reçue, par cette présence et en cette

présence, nous voyons Dieu et la volonté de Dieu dans nos actions, ainsi que nous voyons en même temps la lumière et le corps qu'elle nous fait voir. Cette grâce est le fruit d'une grande pureté de cœur et conduit l'âme à une étroite union avec Dieu. Il nous la donne quand nous faisons de notre côté ce que nous pouvons et ce que nous devons faire.

Si nous étions pleinement possédés de Dieu, nous pourrions avoir une continuelle oraison. Il arrive quelquefois qu'une passion, qu'un ressentiment, une aigreur d'esprit nous possède tellement que nous en sommes tout occupés des deux ou trois jours de suite, nous ne pensons presque qu'à cela. Il ne se passe point d'heure dans la journée que nous ne ressentions ce déplaisir; et, quoiqu'il nous semble que nous y résistons, cependant si Dieu nous montrait la véritable disposition de notre cœur, nous verrions que nous ne voudrions pas être sans cette passion, et que nous lui donnons quelque sorte de secret consentement.

De même, si nous avons une tendre dévotion à Notre-Seigneur, au Saint-Sacrement de l'autel, nous penserions à lui mille fois le jour. Si l'amour de Dieu possédait bien notre cœur, nous aurions sans cesse le souvenir de Dieu, nous n'aurions point de peine à nous tenir en sa présence. Tous les objets nous serviraient pour nous

élever à Dieu, et les moindres occasions échaufferaient notre ferveur.

Persuadons-nous que Notre-Seigneur et la sainte Vierge nous voient du plus haut des cieux même des yeux corporels, l'excellence de leur vue suppléant à l'éloignement de l'objet. Ains nous devons faire toutes nos actions comme en leur présence, et c'est le moyen d'arriver à la plus haute présence de Dieu, dans laquelle marchaient les Prophètes Élie et Élisée, et qui leur faisait dire : *Vive le Seigneur devant lequel je suis !* Présence qui est plus vive et plus pénétrante que celle que nous avons par la foi.

ARTICLE III

Les avantages de la contemplation.

§ I.

La contemplation est la vraie sagesse. C'est ce que les livres de la Sagesse, de l'Ecclésiaste et de l'Ecclésiastique recommandent tant. Ceux qui la dissuadent font une grande faute. Elle n'est point du tout dangereuse, quand on y apporte les dispositions requises. Il est vrai qu'il y a danger d'illusion dans les ravissements et les extases, surtout quand la grâce est encore faible, que l'âme n'est pas encore accoutumée à ces sortes de choses; mais, dans la contemplation, il n'y a nul danger.

§ II.

On voit dans la première épître de saint Paul aux Corinthiens, que les dons de Dieu les plus merveilleux étaient accordés ordinairement aux premiers chrétiens : le don des langues, celui de guérir les malades, celui de faire des miracles, celui de prophétie, celui du discernement des esprits; et le saint Apôtre exhorte les fidèles à désirer ces dons spirituels et particulièrement celui de prophétie, qui ne consiste pas seulement à prédire les choses à venir, mais encore à entendre les Écritures, à les expliquer et à instruire les peuples.

Maintenant, si quelqu'un aspire à quelque don d'oraison un peu au-dessus du commun, on lui dit nettement que ce sont là des dons extraordinaires que Dieu ne donne que quand et à qui il lui plaît, et qu'il ne faut ni les désirer, ni les demander; ainsi on lui ferme pour jamais la porte de ces dons. C'est un grand abus. Il est vrai que de soi-même, il ne faut pas s'ingérer dans ces sortes d'oraisons, mais il ne faut pas aussi les refuser, quand Dieu les présente, ni rien faire positivement qui empêche que Dieu ne nous y introduise quand il lui plaît.

§ III.

La méditation lasse et fatigue l'esprit, et ses

actes sont de peu de durée ; mais ceux de la contemplation, même de la commune, durent des heures entières, sans travail, et sans ennui ; et dans les âmes les plus pures, la contemplation peut durer aisément plusieurs jours de suite, au milieu même du monde et dans l'embarras des affaires. Dans l'état de la gloire, le premier acte de la vision béatifique d'une âme sainte durera éternellement, sans dégoût, sans lassitude, toujours le même et toujours nouveau. Or, la contemplation est une participation de l'état de gloire. Elle l'imité en sa facilité et dans sa durée. Elle ne ruine point la santé ni les forces.

§ IV.

La contemplation montre à l'âme un monde nouveau dont la beauté la ravit. Sainte Térèse, sortant de son oraison, disait qu'elle venait d'un monde, sans comparaison, plus grand et plus beau que mille mondes comme celui-ci.

Saint Bernard, venant de s'entretenir avec Dieu, ne retournait qu'à regret à l'entretien des hommes et craignait comme un enfer l'attache aux créatures. Ce saint prêtre, le père Jean Ávila, sortant de l'autel, ne pouvait presque supporter le commerce du monde.

Dans la contemplation, une âme pure découvre sans peine et sans aucun effort de ses puissances, des vérités qui la font pâmer ; et, la retirant de

toutes les opérations des sens, lui font goûter au dedans d'elle un Paradis anticipé.

§ V.

La contemplation porte les âmes à des actes héroïques de charité, de zèle, de pénitence et d'autres vertus, comme, par exemple, au martyre. Les Saints qui avaient reçu de Dieu ce don, désiraient souffrir dix fois plus qu'ils ne souffraient; et, pour former ces désirs, ils ne ressentaient point les combats et les difficultés que nous ressentons communément dans nos bons propos. Ils ne trouvaient en cela que de la consolation.

§ VI.

Par la contemplation, l'on connaît parfaitement les choses humaines et temporelles, et les surnaturelles et célestes. On voit celles-là si basses et si méprisables qu'on est convaincu, que de les estimer, c'est la plus grande illusion du monde; et que d'y attacher son cœur, c'est le plus grand de tous les désordres. On juge sans erreur du prix des unes et des autres, et l'on en fait la distinction aussi aisément et avec autant de certitude qu'un homme qui connaît les monnaies, ayant diverses pièces devant les yeux, à les voir seulement ou à les toucher, peut dire : *Celle-là est de bon or, et celle-ci n'en est pas.*

§ VII.

Quand Dieu a fait entrer une âme dans la contemplation, elle découvre en elle-même des défauts et des imperfections qu'elle ne voyait point auparavant : comme d'arrêter ses yeux sur le visage d'une personne bien faite, se trouver et s'entretenir volontiers avec cette personne, l'aimer à cause de sa bonne grâce. Ces sortes de regards, ces conversations, ces tendresses particulières passent devant Dieu pour des espèces d'impureté, et leur principe est vicieux.

ARTICLE VI

Que la contemplation est nécessaire pour la vie apostolique, bien loin de lui être opposée.

§ I.

La contemplation n'empêche point le zèle des âmes; au contraire, elle l'augmente par trois considérations qu'elle fait vivement pénétrer.

La première : que les âmes sont capables de posséder Dieu, et qu'en cette vue il n'y en a pas une qui ne soit incomparablement plus précieuse que le ciel et la terre avec toutes leurs grandeurs et leurs richesses.

La seconde : que les âmes appartiennent au Fils de Dieu; qu'il a donné sa vie pour les ra-

cheter; qu'il les a lavées dans son sang; et. qu'étant son héritage et son royaume, il n'y a point de travaux qu'il ne faille entreprendre, ni de peines qu'il ne faille souffrir pour leur salut et pour leur avancement.

La troisième : quel est l'état d'une âme dans le péché, combien elle est malheureuse et proche de l'enfer.

Ces considérations faisaient souhaiter à saint Paul d'être anathème pour ses frères, et à plusieurs Saints de souffrir, si Dieu le leur eût permis, les peines de l'enfer sans péché, pour empêcher la perte d'une âme.

C'étaient là les sentiments d'une sainte Catherine de Sienne, d'une sainte Catherine de Bologne, d'un Alphonse Rodriguez.

§ II.

Sans la contemplation, jamais on n'avancera beaucoup dans la vertu, et l'on ne sera jamais bien propre à y faire avancer les autres. On ne sortira jamais entièrement de ses faiblesses et de ses imperfections. On sera toujours attaché à la terre, et l'on ne s'élèvera jamais beaucoup au-dessus des sentiments de la nature. Jamais on ne pourra rendre à Dieu un service parfait. Mais, avec elle, on fera plus, et pour soi et pour les autres, en un mois, qu'on ne ferait, sans elle, en dix ans. Elle produit des actes excellents et

dégagés des impuretés de la nature, des actes d'amour de Dieu très sublimes qu'on ne fait que très rarement sans ce don, et enfin elle perfectionne la foi et toutes les vertus, les élevant au plus haut degré où elles peuvent monter.

§ III.

Si l'on a reçu cet excellent don, il est dangereux de s'épancher trop dans les fonctions qui regardent le prochain. On ne doit s'y employer que par manière d'essai, si ce n'est qu'on y fût engagé par l'obéissance. Mais à moins que de cela, il ne faut prendre que peu d'emploi au dehors, l'esprit étant alors assez occupé à se reconnaître entièrement, à purifier sans cesse les productions de la nature et à régler ses voies, pour marcher toujours devant Dieu.

ARTICLE V

Ce que c'est que la contemplation.

§ I.

La contemplation est une vue de Dieu, ou des choses divines, simple, libre, pénétrante, certaine, qui procède de l'amour et qui tend à l'amour.

1. Cette vue est simple ; dans la contemplation l'on ne raisonne point comme dans la méditation.

2. Elle est libre; parce que pour la produire, il faut que l'âme soit affranchie même des moindres péchés, des affections déréglées, de l'empressement, et des soins inutiles et inquiétants. Sans cela l'entendement est comme un oiseau qui a les pieds liés et qui ne peut voler, si on ne le met en liberté.

3. Elle est claire et pénétrante, non pas comme dans l'état de gloire, mais au prix des connaissances de la foi, qui sont toujours obscures. Dans la méditation l'on ne voit les choses que confusément, comme de loin, et d'une manière plus sèche. La contemplation les fait voir plus distinctement et comme de près. Elle les fait toucher, sentir, goûter, expérimenter dans l'intérieur. Méditer dans l'enfer, par exemple, c'est voir un lion en peinture; contempler l'enfer, c'est voir un lion vivant.

4. Elle est certaine, parce que son objet est les vérités surnaturelles que la lumière divine lui découvre, et lorsque cette manifestation se fait immédiatement à l'entendement, elle n'est point sujette à l'erreur. Quand elle se fait ou par les sens, ou par l'imagination, il s'y peut quelquefois mêler quelque illusion.

5. Elle procède de l'amour et tend à l'amour. C'est l'emploi de la plus pure et plus parfaite charité. L'amour en est le principe, l'exercice est le terme.

§ II.

Suarez tient que l'acte de contemplation est un acte de foi ou d'un raisonnement théologique : mais il semble que ce soit un acte de ces habitudes surnaturelles, qu'on appelle don du Saint-Esprit, et qui perfectionnent la foi et les autres vertus infuses.

C'est une maxime reçue parmi les théologiens, que Dieu ne révèle plus de nouveaux articles de foi, mais qu'il fait seulement connaître plus clairement et plus distinctement ceux qu'il a déjà révélés ; et d'ailleurs on peut avoir par la contemplation des connaissances qui supposent seulement la foi, qui ne viennent d'aucun raisonnement théologique, bien qu'elles en viennent parfois.

§ III.

Les dons du Saint-Esprit qui servent à la contemplation, sont particulièrement ceux d'intelligence, de sagesse et de science pour le regard de l'entendement ; et ceux de piété et de crainte pour la volonté.

Par le don de science, on connaît les créatures, et on les méprise voyant leur fragilité, leur brièveté, leur néant. Par le don de sagesse, on connaît la grandeur de Dieu et des choses célestes ; et dans cette vue, l'on se dégage entiè-

rement de l'affection des créatures, pour ne s'attacher uniquement qu'à Dieu. En quoi il arrive à peu près comme quand quelqu'un vient de voir le Louvre ou un merveilleux tableau. L'esprit rempli de ces belles idées, ne daigne pas seulement jeter les yeux sur la cabane d'un paysan ou sur le crayon d'un apprenti. Ainsi une âme à qui Dieu se manifeste dans l'oraison, ne trouve plus rien de grand dans le monde. Saint Antoine avait un si rare don de contemplation, qu'il passait les nuits dans ce saint exercice, sans s'apercevoir qu'il y eût passé un moment, et ayant reçu des lettres de l'empereur Constantin, il ne daignait pas seulement lui faire un mot de réponse.

§ IV.

Ceux qui disent ou qui donnent que l'objet de la contemplation n'est proprement que Dieu seul, se trompent. Toutes les choses qui se rapportent à Dieu, en peuvent être l'objet. Par le don de contemplation, sainte Térése vit l'enfer d'une vue si efficace, qu'elle n'eut jamais depuis de difficulté aux actes de mortification et des autres les plus difficiles. Et une autre fois, elle vit d'une vue imaginaire la sainte humanité de Notre-Seigneur qui lui ôta pour tout le reste de sa vie l'affection des choses de la terre; de sorte qu'elle ne pouvait plus rien aimer que la beauté

divine qu'elle avait vue : par où l'on voit combien les visites de Dieu ont de vertu, puisqu'elles opèrent des effets si merveilleux, et qu'il ne faut souvent qu'une seule vue surnaturelle pour changer entièrement un cœur.

ARTICLE VI

Des propriétés et des effets de la contemplation.

Les propriétés et les effets de la contemplation, sont : l'élévation, la suspension, l'admiration, le ravissement et l'extase.

1. La contemplation élève l'esprit au-dessus de sa manière ordinaire d'opérer, et l'attire surnaturellement à des opérations sublimes, soit à l'égard de Dieu purement, soit à l'égard de quelque autre objet qui se rapporte à Dieu. Cette élévation se fait ou par le don de sagesse, ou par celui de science : par le premier, si la contemplation est des grandeurs de Dieu ; par le second, si la contemplation est de quelque autre objet par rapport à Dieu. Le don d'intelligence y contribue aussi en ce qu'il sert à pénétrer intimement ce qui appartient à la sagesse ou à la science.

2. L'esprit ainsi élevé demeure comme suspendu dans la connaissance de la vérité qui le charme. Ceci s'explique par la comparaison du

vol des oiseaux qui ne montent pas toujours en haut, mais après s'y être élevés, se tiennent parfois suspendus en l'air sans agitation des ailes, et sans aucun mouvement sensible. Dans cette suspension, tantôt c'est l'entendement, tantôt c'est la volonté qui agit le plus : selon que Dieu communique à l'âme ou plus de lumière, ou plus d'affection.

Quand on dit que la volonté agit plus que l'entendement, cela veut dire que son action est plus forte et plus sensible, et non pas qu'elle agisse, l'entendement n'agissant point, comme prétendent quelques-uns avec peu de probabilité. La volonté donc dans cette rencontre est tellement enflammée de son objet, que l'action de l'entendement est imperceptible. Il semble que la volonté absorbe toutes les forces de l'âme, tant elle est prévenue et possédée de l'Esprit de Dieu.

3. La suspension est suivie de l'admiration qui peut naître de deux principes, savoir : ou de l'ignorance de l'esprit, ou de la grandeur de l'objet.

4. Quelquefois l'admiration est si forte, que l'esprit n'a plus d'action à l'extérieur : ce qui cause des ravissements et des extases. Le ravissement, à proprement parler, est un transport subit des puissances que l'Esprit de Dieu élève tout d'un coup. L'extase est l'état et le repos où se trouve l'âme ainsi élevée au-dessus d'elle-même.

Quelques-uns veulent que l'extase soit cette sorte de transport qui se fait peu à peu et doucement, et que d'autres appellent *vol de l'esprit*.

Les ravissements sont des marques d'imperfection et de quelques restes d'impureté, quand ils arrivent à une âme précisément parce qu'elle n'est pas encore accoutumée aux objets qui la ravissent; mais quand ils viennent de la grandeur et de l'extraordinaire des connaissances que Dieu donne, ils ne sont pas des marques d'imperfection.

Dans les premiers ravissements, l'impression que les objets surnaturels font sur l'âme et sur le corps, est si forte qu'on ne la peut supporter sans aliénation des sens; mais dans la suite l'âme s'y accoutume et se fortifie peu à peu, de telle sorte que les connaissances divines qu'elle reçoit ne font plus leur impression avec violence sinon quand Dieu, qui est infiniment libéral, lui donne quelque nouvelle connaissance fort extraordinaire; car pour lors, quoique l'âme soit accoutumée aux objets qui lui causaient autrefois des ravissements, elle ne laisse pas de se trouver encore ravie.

Enfin, quand l'âme étant parfaitement forte et habituée aux plus rares communications de la grâce, n'est plus sujette à être ravie hors d'elle-même, elle a sans ravissement les effets du ravissement. Les impressions de la grâce sont alors

purement spirituelles et n'agissent plus sur le corps, comme quand il n'était pas parfaitement soumis à l'esprit et aussi pur qu'il est à présent.

Car c'est une maxime des philosophes, que *tout ce qui est reçu dans un sujet, y est reçu selon la disposition du sujet*. Ainsi, quand l'âme est encore un peu sensuelle et que le corps n'est pas entièrement purifié, les opérations de Dieu y trouvant cet obstacle en sont plus faibles, moins suaves et moins parfaites.

Sainte Térèse dit qu'après ces sortes de grâces, c'est un martyre que de vivre parmi les créatures, l'âme revenant à soi sent plus vivement que jamais son exil et ses misères.

Ces merveilleux effets de la grâce ne se peuvent expliquer par ceux même qui les expérimentent, et beaucoup moins par ceux qui n'en ont pas l'expérience. Ils remplissent ordinairement l'âme de tant de douceur et d'un contentement si solide, que saint François Xavier disait que, pour la moindre de ces consolations, il eût volontiers entrepris un second voyage du Japon, sans appréhender les travaux qu'il avait soufferts dans le premier.

C'est tout autre chose que les douceurs et les larmes d'une dévotion sensible, que Dieu donne parfois au commencement.

D'où nous pouvons voir combien nous sommes malheureux de passer notre vie en des baga-

telles et en des satisfactions sensuelles qui nous privent des faveurs de Notre-Seigneur : et qu'il y a incomparablement plus de plaisir à servir Dieu dans l'abnégation de soi-même, qu'en demeurant toujours attaché à soi et aux créatures, et n'arriver jamais à l'union divine. Ce qui est une participation de la peine du dam, qui fait le malheur éternel de l'enfer.

Dieu donne parfois à des âmes de si admirables connaissances et de si charmants sentiments de quelques-uns des objets de la foi, qu'ensuite le seul souvenir, la seule pensée, le seul nom des objets est capable de leur causer des extases, comme il arrivait au bienheureux Gilles d'Assise, quand il entendait prononcer le nom de *Paradis*.

Les ravissements et les extases arrivent d'ordinaire plutôt aux femmes et aux personnes qui sont le moins dans l'action, qu'aux autres, parce que leur vie a plus de disposition pour cela, et que leur santé, qui s'affaiblit extrêmement par ces sortes de grâces, n'est pas si nécessaire pour procurer la gloire de Dieu. Au contraire, les hommes apostoliques qui doivent travailler au salut des âmes ont une dévotion moins sensible, plus spirituelle et plus solide. Dieu ne leur donne pas ordinairement la grâce des extases, si ce n'est qu'il prétende autoriser par là leur ministère, comme il fait quelquefois, témoin saint Vincent

Ferrier, saint François Xavier : et il se communique plutôt à eux par la voie de l'entendement qui peut recevoir les plus excellentes lumières que par celle de l'imagination, où les lumières divines sont plus sensibles et dont les effets éclatent plus au dehors.

Quand une personne se trouve dans une aliénation des sens où l'esprit n'agit point et ne reçoit aucune opération de Dieu, ce n'est pas une extase, mais une illusion manifeste du démon, ou un assoupissement dangereux.

L'âme ne se retire jamais des sens, hormis dans le sommeil, que cela ne nuise beaucoup à la santé ; car cette séparation est comme la mort des sens : c'est un commencement de ce détachement général de l'esprit qui arrive à la mort.

Il y a danger à désirer des ravissements et des extases ; à vouloir avoir dans les ravissements des visions et des révélations, et à souhaiter d'autres voies que celles par où il plaît à Dieu de nous conduire ; mais il n'y a nul danger à demander les dons du Saint-Esprit et sa conduite, les vertus solides et une excellente oraison.

ARTICLE VII

Diverses divisions des degrés de la contemplation.

§ I.

Les degrés de la contemplation, selon quelques-uns, sont, premièrement, le recueillement des puissances; secondement, le demi-ravissement; troisièmement, le parfait ravissement; quatrièmement, l'extase. Mais cette division n'exprime pas tant l'essence de la contemplation, que ses accidents; car une âme aura parfois sans ravissement une lumière plus sublime, une connaissance plus claire, une opération de Dieu plus excellente qu'une autre avec des ravissements extraordinaires et des extases. La sainte Vierge était plus élevée dans la contemplation que tous les Anges et tous les Saints ensemble; et cependant elle n'avait point de ravissements. Notre-Seigneur jouissait de la vision béatifique sans extase. Les bienheureux dans le ciel auront l'usage de leurs sens parfaitement libre.

D'autres distinguent les degrés de la contemplation par divers actes de la volonté, ou par divers états de la charité fervente. Richard de Saint-Victor en compte quatre : 1. Les blessures d'amour, *caritas vulnerans*. 2. La captivité

d'amour, *caritas ligans*. 3. Les langueurs d'amour, *caritas langueus*. 4. Les défaillances d'amour, *caritas deficiens*. Dans le premier l'amour perce le cœur et se rend maître de toutes les affections ; dans le second, il lie l'esprit et s'attache toutes les pensées ; dans le troisième, il interdit l'action des sens extérieurs et des puissances intérieures ; dans le quatrième, il cause à l'âme des défaillances et comme une espèce de mort par les désirs immenses de son zèle, qu'elle ne peut soutenir, voyant que tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle peut faire n'est rien, et que ce qu'elle ne peut faire est infini. Quelques docteurs mystiques ajoutent à cela le tombeau de l'âme, où elle est réduite comme en poussière et anéantie pour ressusciter ensuite, et devenir une nouvelle créature en Jésus-Christ, une créature toute transformée en Dieu.

Voici comment se fait le progrès de ces degrés.

1. Il arrive qu'après qu'on s'est appliqué durant quelque temps à la garde du cœur, à l'amour de Notre-Seigneur et à d'autres semblables exercices, demeurant constamment fidèle à Dieu, on reçoit du ciel des lumières d'une grâce plus abondante, qui font connaître à l'âme son état et ses misères ; que ce qu'elle a fait jusqu'à présent pour Dieu n'est comme rien, qu'elle lui doit tout, et qu'il mérite que tous les cœurs brûlent

de son amour, que tous les êtres se consomment pour son service.

Dans ces vues, elle se confond, elle s'anime, elle se livre à l'amour qui, la voyant abandonnée à son pouvoir, lui perce le cœur de ses traits embrasés. Elle se sent blessée, et la plaie qu'elle porte lui cause également de la douleur et du plaisir.

2. Le cœur étant ainsi gagné, l'esprit ne peut plus penser qu'à l'objet qu'on aime. L'amour lie les pensées, les ramenant de leur égarement parmi les créatures, pour les attacher à Dieu, sans qu'elles ne puissent plus s'en divertir, qu'avec violence : ce qui n'empêche pas pourtant qu'on ne fasse encore des actions indifférentes. Le marchand pourra vaquer à son commerce, le juge, l'avocat à leurs procès, les personnes mariées aux soins de leur famille.

3. L'âme déjà blessée et captive, recevant sans cesse de nouvelles impressions de l'amour divin, ne fait plus que languir et devient incapable d'aucune action qui ne soit ou de Dieu, ou pour Dieu. Si elle voit, si elle entend quelque chose qui n'ait point de rapport avec Dieu, c'est comme si elle ne la voyait ou ne l'entendait pas. Dans les deux degrés précédents, l'amour se rend maître des affections et des pensées ; dans celui-ci, il se rend maître des actions, n'en permettant plus que de divines, c'est-à-dire que celles qui

ont Dieu pour principe et pour fin ; et même dans cet état, on ne peut que fort peu agir, et l'on n'est capable que de certains exercices conformes à son attrait.

4. L'âme étant de cette sorte pleinement possédée de Dieu, quoi qu'elle fasse pour son service, quoi qu'elle souffre pour sa gloire, elle n'est jamais contente ; elle désire toujours faire et toujours souffrir davantage, et, ne mettant point de bornes à ses désirs, elle se perd dans leur immensité, voyant qu'il y a encore une infinité d'autres choses qui se pourraient faire pour Dieu, mais qu'elle ne peut faire, elle se sent défaillir. Ainsi Notre-Seigneur, bien qu'il fît et qu'il souffrît tant pour la gloire de Dieu son Père, n'estimait tout cela que peu ou rien au prix de ce que Dieu mérite ; et les martyrs, pleins de l'estime et de l'admiration de la majesté divine, ne pouvaient contenter leurs désirs de glorifier un Dieu si grand et si aimable. C'était aussi la disposition où se trouvaient ces saints héros qui étaient infatigables de travaux et de souffrances.

§ II.

Quelques-uns changent l'ordre de ces degrés, mettant pour le second l'état de langueur qui suit une profonde et longue blessure ; et pour le troisième, celui de captivité qui arrive, disent-ils, quand l'âme, ne ressentant plus les opérations de

Dieu, et comme abandonnée à elle-même et à ses ennemis, dans le trouble et dans les peines, toute prête à offenser Dieu, si ce n'est qu'elle se trouve comme liée et qu'une puissances secrète la retient.

Dans cette mort mystique qui, selon quelques docteurs, arrive à l'âme avant la déification, la personne qui porte cet état, souffre même dans le corps des douleurs sensibles, parce qu'on la sépare de sa corruption naturelle, de ses affections vicieuses et de ses mauvaises habitudes qui, lui étant intimement unies, ne peuvent être arrachées sans de vives douleurs. Il les faut supporter courageusement et se réjouir de ses pertes, puisqu'on ne perd que ses misères pour arriver au souverain bonheur de cette vie.

Il y a encore un état que les mystiques appellent amour brûlant, où l'âme souffre une espèce de fièvre avec des accès et des redoublements qui passent jusqu'au corps et le mettent tout en feu, avec des altérations, des transports et des effets merveilleux, comme il arrivait à sainte Catherine de Gênes, au bienheureux Stanislas et à quantité d'autres Saints.

§ III.

Quelques-uns mettent quatre degrés de la contemplation, en cette sorte :

Le premier, disent-ils, c'est lorsque ayant une

grande pureté de cœur, on reçoit un nouvel accroissement de connaissance et d'amour de Notre-Seigneur, par des lumières infuses et des opérations extraordinaires de la grâce.

Le second, que quelques-uns appellent oraison de présence de Dieu, est quand l'âme se trouve ordinairement occupée d'une simple attention à Dieu, qu'elle se voit devant Dieu avec un profond respect pour cette adorable majesté et une sainte horreur d'elle-même.

Le troisième est une connaissance de Dieu plus claire et plus pénétrante, qui fait voir Dieu d'une manière toujours plus parfaite, car Dieu ne fait que donner et ôter, comme s'il disait : *Ce n'est pas encore cela, c'est quelque chose de plus.*

Dans cet état, l'âme peut dire comme l'épouse : *Je me suis reposée sous son ombre*, cette connaissance étant comme l'ombre de Dieu. Il y a des âmes qui demeurent ainsi plusieurs années, et ce qu'elles voient de Dieu leur laisse un désir si ardent de le voir en lui-même, qu'il semble qu'elles veuillent se détacher du corps pour s'envoler vers Dieu. On souffre alors comme les symptômes de la mort; les membres demeurent froids, raides, immobiles, sans sentiment, comme dans les morts; et cet amour pourrait aller jusqu'à un tel excès qu'il causerait la mort. Sainte Térèse se trouva un jour de Pâques dans cette

disposition, qui pensa lui ôter la vie. Il y aurait danger de mort, si l'on ne tâchait de dissiper la force de cette impression et de se divertir à quelque objet extérieur.

Le quatrième degré est nommé par les mystiques l'embrassement de Dieu, le chaste baiser de l'époux. C'est ici que l'âme est actuellement unie à Dieu en qualité d'épouse. Quelques-uns veulent qu'en ce degré elle aime déjà Dieu aussi parfaitement que dans la gloire; mais cela est faux. Tandis qu'on ne le voit que dans l'état de la foi et dans un miroir, quel qu'il soit, on ne l'aime jamais autant qu'on fera dans la gloire, où l'âme bienheureuse étant élevée au plus haut degré de la contemplation, voit Dieu face à face et tel qu'il est en lui-même.

ARTICLE VIII

Autre division des degrés de la contemplation.

Quelques-uns réduisent ce qui regarde l'essence de la contemplation à quatre degrés.

Le premier est la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur, avec les effets surnaturels que sa dévotion opère dans les âmes pures.

Plusieurs se trompent dans le chemin de la vie spirituelle, prétendant arriver à l'union divine et aux plus sublimes oraisons, sans

s'attacher à Notre-Seigneur; il est cependant *la voie*, et c'est par lui que nous devons aller à Dieu. Il faut se remplir de la connaissance de ses grandeurs et de ses mystères, de sa doctrine, de son esprit et de son amour, y joignant une exacte étude de sa pureté de cœur; à mesure qu'on s'avance dans ce chemin, on s'approche de la divinité.

Les progrès qui se font dans l'étendue de ce degré sont, premièrement, un certain recueillement de toutes les puissances intérieures, au commencement, sans grandes connaissances, mais avec une douce paix qui tient l'âme toujours tranquille; en second lieu, un secret sentiment de l'approche et de la présence de Dieu, qui fait que les puissances de l'âme se recueillent encore davantage et se serrent de plus près pour s'unir à Dieu; de même que plusieurs aiguilles qui ont touché l'aimant se tournent toutes du même côté et joignent ensemble leurs pointes pour s'unir à leur centre.

Troisièmement, une présence de Dieu plus expresse et plus formelle que tout ce qui a précédé, mais qui n'égale pas néanmoins celle des plus hauts degrés, et elle dure plus ou moins selon la disposition et la coopération de l'âme.

Le second, que les mystiques appellent *l'état de la divine obscurité*, est lorsque Dieu dépouille l'âme de tous ses sentiments qu'elle avait aupara-

vant, de toutes ses connaissances, de ses affections et de tous ses goûts; et que par ce dépouillement il la dispose à des connaissances plus parfaites, à un amour plus pur et plus ardent, la faisant toujours monter par la voie du retranchement, lui donnant sans cesse, puis lui ôtant pour donner toujours quelque chose de meilleur.

Quand Dieu met une âme dans cet état de ténèbres mystiques et de retranchement des premières connaissances, il lui dilate l'entendement et la volonté, les rendant capables de produire des actes d'une éminente perfection.

Pour parvenir à ce degré, il faut une vertu généreuse, une fidèle correspondance à la grâce, se dégager entièrement de soi-même, s'abandonner à Dieu sans réserve : et comme nous sommes infiniment lâches, il n'y a que fort peu de personnes qui aient assez de courage pour en venir là, et très peu qui passent outre, parce qu'on ne peut se résoudre au parfait dénûment des créatures.

Saint Denis exhorte saint Timothée à se séparer entièrement de toutes les choses créées, à se dépouiller de leur affection, de leur pensée, de leur souvenir, de leurs images et de leurs idées, à s'élever au-dessus des sens et de la manière ordinaire de connaître et d'opérer, afin que, s'étant mis dans ce vide et dans cette parfaite

nudité d'esprit, il puisse entrer dans *le rayon des ténèbres divines et dans l'obscurité lumineuse de la divinité*, où il n'entre que des âmes libres et dégagées de tout ce qui n'est pas Dieu. Ces ténèbres mystiques sont une participation de celles qui environnent le trône de Dieu dans la gloire, et qui étaient figurées par cette fumée et ces nuages, au milieu desquels Dieu parut à Moïse lorsqu'il lui parla sur la montagne.

Le troisième est quand Dieu élève l'âme à une manière d'agir extraordinaire à l'égard des objets surnaturels, lui communiquant, par la voie de l'imagination, des lumières et des connaissances qui font sur elle une si puissante impression, qu'elles l'emportent hors d'elle-même. C'est ainsi que se font les ravissements et les extases, lorsque les lumières que l'âme reçoit sont si grandes et si charmantes qu'elles l'absorbent et la retirent des sens et des actions extérieures pour l'appliquer à l'objet présent, qui parfois est tel que toutes les forces de l'âme ramassées ensemble sont encore trop faibles pour le soutenir et le pénétrer. Ces ravissements et ces extases durent tant que l'opération de Dieu est en vigueur, ou qu'à une opération il en succède d'autres, ou qu'une seule par sa grandeur et par sa nouveauté arrête l'âme et la tient charmée.

Dans cet état on aime Dieu d'un amour pur,

et l'on fait des actes de vertu très simples, qui, n'étant point mêlés des recherches de l'amour-propre et des impuretés de la nature, rendent plus de gloire à Dieu dans un quart d'heure que nous ne faisons communément en plusieurs années.

Le quatrième est quand l'âme n'agit plus par l'imagination qui sert aux ravissements et aux extases, mais que Dieu l'éclaire admirablement par des espèces ou par des lumières intellectuelles et indépendantes de l'imagination et des fantômes.

Pour lors il n'y a que la plus haute pointe de l'esprit qui agisse, ou, pour mieux parler, qui reçoive l'opération de Dieu, et cette divine opération n'empêche point l'action extérieure des sens.

Ce degré est exprimé par ces paroles de David au 2^e livre des Rois, où il dit : *Que Dieu lui a parlé de la même manière que le soleil levant brille le matin, quand le ciel est serein et sans nuages, et que les herbes poussent quand la terre a été arrosée par la pluie.* Le soleil brillant dans le ciel sans nuages signifie l'opération de Dieu dans l'âme, sans mélange des espèces sensibles et des fantômes de l'imagination.

Quelques-uns disent que les âmes qui sont élevées à ce degré sont confirmées en grâce. Il est certain qu'elles y exercent des actes de vertus

si pures et si parfaites, qu'il n'est pas concevable combien ils honorent Dieu et augmentent le mérite de l'âme.

Dans cet état, Dieu donne quelquefois pour un temps, quelquefois pour toujours, des connaissances si pénétrantes, que sans voir des yeux les personnes avec qui l'on traite, on les voit de l'esprit et on sait ce qu'ils veulent dire avant qu'ils ouvrent la bouche. On sait ce qu'il faut répondre en toute occasion et sur toutes les affaires qui se présentent. On reçoit des lumières surnaturelles pour se conduire toujours et en tout par l'esprit de Dieu.

C'était là le degré d'union divine où étaient ordinairement les Apôtres, même au milieu du monde et parmi leurs plus grandes occupations. Saint Ignace y fut aussi dès la première année de sa conversion, depuis une vision intellectuelle qu'il eut à la vue d'un ruisseau sur le bord duquel il se promenait à Manrèse. Il fut ensuite si éclairé sur les vérités de la foi, qu'il disait que quand elles ne seraient pas écrites dans l'Évangile, il serait prêt à donner pour les défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang; et que si les saintes Écritures étaient perdues, il n'y aurait rien de perdu pour lui.

ARTICLE IX

*Jugement sur ces divisions des degrés
de la contemplation.*

§ I.

De toutes ces divisions des degrés de la contemplation, la plus juste est celle qui se prend du côté de l'entendement et des diverses manières de connaître Dieu et les choses divines. La première, par les connaissances qu'on a par les sens. La seconde, par celles qu'on a par l'imagination et par les fantômes. La troisième, par celles que Dieu met lui-même immédiatement dans l'entendement sans le ministère, ni la coopération des facultés plus basses.

Ce sont là comme trois sources de la contemplation. La première répond au premier degré, où l'étude des âmes est l'amour de la connaissance de Notre-Seigneur. La seconde répond au second degré, qu'on appelle l'obscurité divine, où l'on s'avance à la dernière par la voie du retranchement, et au troisième degré, où les âmes sont dans le ravissement et les extases. La troisième répond au quatrième degré, où les âmes marchent dans la plus pure région de l'esprit et dans la plus haute perfection qu'on puisse acquérir sur la terre.

§ II.

Dans les degrés même les plus bas de contemplation, Dieu se communique avec tant de douceur, que mille ans de tous les plaisirs du monde ne sont rien au prix de ce que l'âme goûte en Dieu. Les grandeurs et les délices qu'elle y trouve la charment tellement, qu'il lui est comme impossible d'aimer autre chose que Dieu, et de chercher de satisfaction hors de Dieu.

On n'arrive aux plus hauts degrés que quand les péchés sont pardonnés, non seulement quant à la coulpe, mais aussi quant à la peine, et si l'on en commet encore dans les sublimes états (comme il n'y a point d'état si parfait où l'on ne pèche toujours), ce ne sont plus que des péchés légers, de surprise et de fragilité, que l'on pleure amèrement et qui se pardonnent incontinent.

Comme il n'est possible de parvenir à ces suprêmes degrés que par une excellente pureté de cœur, il n'est pas possible non plus de s'y maintenir sans une grande fidélité à la grâce. Et comme Dieu fait à l'âme des largesses immenses, aussi l'âme réciproquement est-elle obligée de correspondre à Dieu avec la dernière exactitude, autrement Dieu retire ses grâces, et l'âme ne persévère pas dans le degré où elle avait été élevée.

Depuis qu'une âme a reçu de Dieu ces dons extraordinaires et particulièrement depuis qu'elle est parvenue au dernier degré de contemplation, c'est merveille combien elle est détachée des créatures; elle ne s'empresse plus pour quoi que ce soit, rien ne la touche que l'amour de Dieu.

Dans ces derniers degrés d'oraison, l'on n'agit que fort peu par le motif formel des vertus particulières. Comme on est alors uni à Dieu par l'amour, on fait tout par le principe de l'amour et dans la conduite de l'amour, sans se mettre en peine, pour l'ordinaire, des motifs des autres vertus qui pourraient distraire l'âme de son union avec Dieu.

Quand Dieu fait la grâce à une âme de l'élever au dernier degré de la contemplation, il ne lui refuse plus rien, elle obtient ordinairement tout ce qu'elle demande. Si on la prie de demander à Dieu quelque faveur, aussitôt qu'elle se met en devoir de présenter à Dieu sa requête, elle sent que l'esprit de Dieu l'emporte en des secrets admirables, où elle se perd, ne pensant plus au sujet de sa prière, et ne se souvenant plus de ce qu'elle voulait demander, et cependant Dieu le lui accorde, et ses vœux ont leur effet sans qu'elle y pense. Une âme qui est arrivée à ce point de perfection, peut elle seule soutenir par ses prières et par son crédit auprès

de Dieu toute une religion, tout un royaume.

L'union de l'âme avec Dieu est différente dans ces quatre degrés de contemplation, chacun ayant la sienne propre.

§ III.

La première et la plus excellente où tendent tous les exercices de la vie active et de la contemplative, est une union habituelle par laquelle les principales puissances de l'âme demeurent constamment unies à Dieu en tout temps, en tout lieu, dans le tracas même des occupations extérieures et dans les affaires les plus pressées, sans qu'on en soit ni plus abstrait, ni moins capable d'agir au dehors.

La seconde sorte d'union avec Dieu n'est pas si parfaite, ni si universelle, ni si durable; c'est quand la volonté est unie à Dieu, mais non pas toutes les autres puissances, de sorte que néanmoins l'imagination ne fait point de peine non plus que dans la première.

La troisième est lorsque la volonté est unie à Dieu, mais non pas de telle manière qu'elle n'en soit quelquefois divertie et troublée, ou en danger de l'être par l'évagation et le libertinage des autres facultés. C'est ce qui nous arrive assez souvent à la messe, où notre volonté est à la vérité unie à Dieu, mais où cependant la légèreté de notre imagination, le bruit et les ob-

jets extérieurs qui frappent nos sens nous troublent.

Ceux qui étant sujets à cette faiblesse, ne s'étant pas encore établis dans le recueillement intérieur, courent après leur imagination et leurs pensées vagabondes pour les arrêter, se fatiguent en vain, et leur peine ne sert qu'à leur faire perdre le peu d'union qu'ils avaient avec Dieu, et à remplir leur âme de trouble et d'empressement, qui est un dérèglement pire que le premier. Cet avis est de sainte Térèse qui en avait l'expérience.

On remarque à ce propos, qu'après la communion, s'efforcer de faire des actes pour s'entretenir avec Notre-Seigneur, ce n'est pas la meilleure manière d'actions de grâces, et plusieurs se donnent en cela bien de la peine et sans beaucoup de fruit : c'est alors le temps de jouir et non pas de chercher ; car s'il est vrai que les actes de vertu n'ont point d'autre fin que de nous unir à Dieu, l'ayant une fois reçu en nous et le possédant de la manière que nous le possédons dans le Saint-Sacrement, que cherchons-nous davantage ? Cela n'empêche pas que nous lui devions représenter nos misères et nos besoins, mais sans long discours. Le meilleur est de demeurer alors recueillis en sa présence et de le laisser agir en nous selon son bon plaisir, l'écouter, recevoir ce qu'il nous donne, te-

nant toujours l'esprit dans le respect et dans les autres devoirs du recueillement intérieur, sans lui permettre ses évagations ordinaires, ni le laisser tomber dans l'inaction et la fausse quiétude des illuminés.

Il faudrait nous mettre dans la même disposition où sainte Térèse dit qu'elle était : cette grande Sainte ne cherchant que Dieu en toutes choses et ne trouvant son repos qu'en Dieu, ne se souciait pas même des vertus, quand il s'agissait de Dieu, de sa présence et de sa jouissance. Elle laissait tous les actes de vertus pour jouir de Dieu, quand il lui faisait la faveur de se communiquer à elle, et il n'y a point en cela d'illusion ; car, que pouvons-nous avoir sans Dieu, et si nous l'avons, quelles vertus nous peuvent manquer ? C'est les avoir toutes éminemment d'une manière plus excellente que quand on les a formellement, comme l'on parle en théologie, puisqu'elles ne tendent toutes qu'à nous unir à Dieu.

§ IV.

Il arrive parfois à des âmes pures que, se présentant devant Notre-Seigneur dans quelque visite du Saint-Sacrement, elles ressentent aussitôt un transport de leur esprit dans le cœur de Jésus, où elles demeureront ensuite les heures et les journées entières.

§ V.

On compare ceux qui ont quelque union avec Dieu aux enfants qui sont à la mamelle ; parfois ils se collent plus fortement contre le sein de leur mère et le pressent davantage. Ainsi les âmes se recueillent quelquefois davantage en Dieu, et s'y écoulent plus intimement, selon que le mouvement de la grâce les y attire et que les occasions extérieures les y portent.

§ VI.

Dans les diverses communications que Dieu fait aux âmes de ses dons et de ses visites, il n'y a point d'ordre certain et limité de manière qu'on puisse dire : après cette opération, par exemple, suivra cette autre, ou d'un tel degré d'oraison l'on passe à celui-ci. Sainte Térèse donne cet avis, et dit que l'ordre qu'elle met entre les faveurs qu'elle reçut de Dieu n'est que pour elle, et marque seulement ce qu'elle avait expérimenté.

ADDITION

A LA DOCTRINE SPIRITUELLE

DU P. LOUIS LALLEMANT

QUELQUES-UNES DE SES PENSÉES RECUEILLIES PAR
LE P. JEAN-JOSEPH SURIN, DE LA COMPAGNIE DE
JÉSUS, PENDANT SON SECOND NOVICIAT L'AN 1630.

CHAPITRE I

DE LA PERFECTION EN GÉNÉRAL.

ARTICLE I

Motifs qui nous excitent à la perfection.

Il faut acquérir la perfection : les motifs qui nous y excitent, sont : 1. les grands biens qu'elle apporte avec elle, la paix de l'âme, la parfaite liberté d'esprit, les délices de l'amour de Dieu, l'abondance des richesses de la grâce ; 2. l'assurance de notre salut, laquelle ne se trouve point hors de là. Mais dans la pratique de la perfection, le salut est moralement infaillible.

C'est une grande sagesse de se hâter d'acqué-

rir la perfection parce qu'ensuite l'on est en repos pour toute sa vie, et l'on jouit d'un solide contentement, de cette joie intérieure que le monde ne connaît point et qu'on ne saurait ravir à ceux qui la possèdent.

ARTICLE II

En quoi consiste la perfection ; et quelles dispositions il y faut apporter.

La perfection consiste dans les opérations produites par la grâce intérieure, qui vient de Dieu seul : et comme Dieu est toujours prêt à opérer en l'âme selon ses desseins, tout ce que doit faire celui qui veut devenir parfait, c'est d'ôter les empêchements de l'opération divine.

On les ôte en purifiant le fond de l'âme et les sentiments par lesquels on le cherche purement, à l'exclusion de tous les intérêts de la créature, étant persuadé que rien n'est considérable que Dieu seul, que rien n'est important que l'accomplissement de la volonté de Dieu, d'où résulte sa gloire, et que tout le reste n'est rien.

Pour être en état de former des actes si purs, il faut ôter toutes les impuretés de l'âme, rendre la volonté souple aux mouvements de l'esprit de Dieu, retrancher les désirs de nos

propres commodités et de nos satisfactions naturelles.

Il y a trois sortes d'impuretés notables, l'amour des choses de la terre, le désir d'être dans les bonnes grâces des hommes, et les plaisirs du corps illicites ou excessifs.

Pour acquérir la sainteté, trois choses sont requises : 1. en avoir une grande idée et un grand désir ; 2. y apporter un grand soin qui ait trois conditions, savoir : qu'il soit fervent, continuel, unique ; 3. avoir un grand courage pour résister aux oppositions qui se rencontrent dans la poursuite de son dessein.

Le fondement de la vie spirituelle consiste à concevoir une grande idée de Dieu et des choses divines, et une fort basse idée de toutes les choses créées, et ensuite à régler sa vie selon ces deux idées.

Trois sortes de dispositions sont nécessaires à celui qui aspire à la perfection. 1. Une grande vigilance et une exacte application à toutes choses, tenant toujours les yeux ouverts à toutes les occasions de son avancement. 2. Un grand courage pour surmonter toutes les difficultés et se vaincre soi-même quand il en est question. 3. Une grande persévérance dans l'étude de la perfection, de sorte qu'on ne se relâche point, qu'on ne s'ennuie point, et qu'on ne se lasse jamais de veiller et de travailler jusqu'à la fin.

ARTICLE III

De la pratique de la perfection.

Toute la pratique de la vie spirituelle consiste en deux choses. La première est de veiller continuellement sur soi-même, d'un côté, pour faire le bien, et de l'autre, pour ne point faire le mal. La seconde est d'avoir du courage et de la force, pour faire le bien et pour fuir le mal que l'on connaît.

Veiller sur soi-même dit trois choses. 1. Penser à Dieu presque toujours, pour empêcher les pensées inutiles. 2. Éviter toutes sortes de péchés et tout ce qui peut souiller l'âme. 3. Se mortifier intérieurement, résistant à toutes ses propres inclinations.

L'ordre de la vie spirituelle demande que l'on commence par la purgation de son intérieur, corrigeant ce qu'il y a de déréglé. Cela est tellement nécessaire, que sans cela, si l'on s'adonne à l'exercice de la vertu, l'on y mêlera mille effets d'amour-propre : l'on se cherchera toujours soi-même dans les pratiques les plus saintes : et le bien qu'on recevra de Dieu, on le possédera par un esprit de propriété, et ainsi l'on demeurera toujours novice.

Il y a quatre choses excellentes à pratiquer dans la vie spirituelle 1. Purifier son âme par

la continuelle recherche et détestation de ses vices. 2. Ne prendre aucun contentement qu'en Dieu seul. 3. Vivre dans une grande fidélité, ne faisant pas la moindre chose qui puisse déplaire à Dieu. Pratiquer continuellement l'exercice de la présence de Dieu et l'amour de Notre-Seigneur, méditant sans cesse ses grandeurs et ses mystères.

Toute personne qui entre dans la voie spirituelle, doit être soigneuse de se remplir de trois sortes d'esprit, savoir : de celui de componction, de celui de mortification et de celui d'oraison.

La componction renferme quatre ou cinq choses excellentes : un esprit sérieux et grave, une douleur et un gémissement continuels, une humilité profonde, une dévote solitude.

La componction a pour objet particulièrement trois choses : 1. La vanité, ou la misérable condition de l'homme en cette vie et la folie de la plupart des chrétiens. 2. Nos propres péchés et ceux du prochain. 3. La sanglante passion de Notre-Seigneur. Ce sont là les trois sujets qui obligent les âmes dévotes, comme de pieuses tourterelles, de s'éloigner des vaines joies du siècle et des légèretés de la vie, pour passer leurs jours en de continuels gémissements.

CHAPITRE II

DE LA PURETÉ DE CŒUR.

Afin que l'âme soit libre pour converser avec Dieu, elle a besoin d'être délivrée de trois sortes d'empêchements : 1. des péchés ; 2. des passions ; 3. des distractions importunes. Ce sont trois sortes de degrés bien différents.

La vraie pureté de l'âme a trois degrés. Le premier, de ne rien faire où il y ait apparence de péché. Le second, de n'attacher son affection à rien, ni de mauvais, ni de bon, qui puisse empêcher l'entière liberté de cœur ; mais s'étudier au parfait dégagement de toutes les choses créées. Le troisième, de ne faire aucune action inutile, ni admettre aucune pensée vaine ou basse ; mais s'occuper toujours en ce qui est de la gloire de Dieu. Voilà une excellente pratique, qui peut subsister, même dans l'état des sécheresses et des peines intérieures, une ample matière de vertu et une belle preuve de fidélité au service de Dieu.

Les fautes les plus légères et les moindres imperfections, quand elles sont volontaires, font quatre maux à l'âme : 1. elles l'obscurcissent et l'aveuglent de plus en plus ; 2. elles la souillent :

3. elles l'inquiètent et la gênent; 4. elles diminuent ses forces et l'affaiblissent. L'exercice des vertus produit quatre effets contraires.

La résolution de demeurer dans quelque défaut que ce soit, bien que tacite et non pas expresse, bien que plâtrée par des excuses et des raisons plausibles en apparence, empêche les grandes opérations de Dieu dans l'âme et les effets de la sainte Eucharistie.

Une des choses qui retardent le plus les progrès qu'on pourrait faire dans la perfection, qui retient l'âme dans sa bassesse, et de quoi l'on s'aperçoit le moins, c'est de se laisser aller à mille choses inutiles. Il faudrait éviter toutes les pertes de temps, et ne jamais rien faire ni rien penser qui ne fût à la gloire de Dieu. Faut de cela, l'on avance fort peu, et l'on attache son cœur à mille objets qui l'inquiètent et le distraient dans l'oraison. Un des vrais efforts de la ferveur est de veiller sur soi et de ne rien faire d'inutile.

Jusqu'à ce que nous combattons aussi fort contre les premiers mouvements déréglés que contre les péchés, nous ne corrigerons jamais bien nos vices. Et ce qui est cause qu'il y a si peu d'amendement en nous, c'est que nous croyons avoir la vertu; nonobstant que nous sentions les mouvements contraires, ne faisant pas réflexion que ces mouvements procèdent

des principes du péché, que nous ne tâchons pas de détruire. Ainsi, nous demeurons lâches, sous prétexte qu'on ne peut empêcher les premiers mouvements, au lieu de travailler tout de bon à en arracher la racine. Il ne se peut dire combien cette erreur et cette indulgence que nous avons pour nous-mêmes, nous font de tort.

Il y a trois sortes de venins dangereux qui se répandent imperceptiblement dans le cœur : 1. celui du plaisir de la vaine gloire ; 2. celui de la sensualité et de l'amour déshonnête ; 3. celui de la colère et de l'aigreur d'esprit.

CHAPITRE III

EN QUOI CONSISTE LE VRAI SERVICE DE DIEU.

Servir Dieu fidèlement, c'est le servir : 1. avec exactitude en toutes choses, même dans les plus petites ; 2. dans la foi, nue sans l'aide des consolations, sans une grande abondance de lumières ; 3. sans assurance que nos services lui soient agréables et sans admettre des réflexions qui nous puissent donner cette assurance ; 4. sans espérance de récompense et sans penser à nos intérêts, sans regarder si nous faisons nos propres affaires en faisant celles de Dieu ; 5. c'est nous

contenter du peu que Dieu nous donne, quand ce ne serait que la dernière place du paradis, de même qu'un pauvre qui demande l'aumône à une porte, après avoir longtemps attendu, reçoit avec joie un morceau de pain sec qu'on lui donne.

CHAPITRE IV

AVIS IMPORTANT POUR L'AVANCEMENT DES AMES.

Voici quelques secrets qu'il est important de savoir dans la vie spirituelle : le premier est de demeurer constant, paisible, et comme suspendu entre Dieu et la nature, lorsqu'il est question de changer de principe dans nos actions ; le second est d'entrer dans les choses de Dieu, plutôt par un amour assujettissant que par la force du raisonnement ; le troisième est de s'adonner au recueillement intérieur ; le quatrième est de ne pas s'élever avant que l'intérieur soit purifié, se portant à une manière d'opérer pour laquelle l'on n'a pas encore la disposition requise ; le cinquième est de ne lire les livres mystiques qu'avec une grande précaution.

Dans la voie illuminative, il faut perfectionner

de plus en plus les idées que l'on a conçues de Notre-Seigneur, afin que la volonté agisse là-dessus plus notablement.

Il y a dans la vie spirituelle de longues nuits à passer et de grands déserts à traverser, qui donnent un bon exercice de patience et de fidélité.

Celui qui ne peut souffrir quelque chose qui est en lui, ou qui désire quelque chose hors de lui, n'a pas une parfaite résignation.

Entre les vertus intérieures, il y en a trois qu'il faut particulièrement tâcher d'acquérir : une vraie humilité, un parfait dénûment de toutes choses et de nous-mêmes, et une parfaite obéissance ou résignation à Dieu.

CHAPITRE V

DE L'HUMILITÉ.

Il n'y a pas une vertu solide sans l'humilité. Un homme vraiment humble se doit comporter comme un petit enfant, comme un esclave public, comme un imposteur convaincu, c'est-à-dire qu'il doit marcher avec simplicité comme un enfant, dépendre de tout le monde comme un esclave, se confondre soi-même comme ferait un imposteur dont les fourberies seraient découvertes.

L'humilité et la patience sont, pour ainsi dire, les épaules de la charité, d'autant qu'elles portent ses charges.

La racine de l'humilité est la connaissance de Dieu ; car il est impossible de connaître et de sentir notre bassesse que par rapport à quelque grandeur avec laquelle nous la comparions. Nous avons beau penser au peu qui est en nous, nous n'en serons jamais plus humiliés, si nous ne le comparons avec les perfections infinies de Dieu. C'est ainsi que les sauvages qui habitent les forêts ne peuvent sentir la misère de leur condition que quand ils viennent à connaître la manière de vivre des hommes polis qui demeurent dans les villes avec toutes sortes de commodités ; et un pauvre qui est au village n'aura la vraie idée de sa pauvreté que quand il aura vu les maisons des riches et les palais des princes.

On peut souffrir le mépris par divers motifs : 1. par le motif de la vanité, parce que véritablement l'honneur et l'estime des hommes n'est que vanité ; 2. par le motif de l'humilité, parce que nous méritons toutes sortes d'opprobres ; 3. par le motif de la fidélité qui nous oblige de rendre à Dieu ce qui lui appartient ; or, à lui seul appartient l'honneur et la gloire ; 4. par le motif de l'amour et de la reconnaissance, d'autant que Notre-Seigneur s'est revêtu des ignominies, et

a consacré le mépris et l'abjection en sa personne adorable.

CHAPITRE VI

DE LA SAINTE SIMPLICITÉ.

La vraie simplicité consiste à n'avoir, comme Dieu, qu'une pensée, et cette pensée doit être de contenter Dieu, en toutes choses. Les vices contraires à la simplicité nous jettent dans la multiplicité.

Ces vices se rencontrent particulièrement en trois manières : 1. en ce qui touche nos passions, pour les satisfaire, nous multiplions nos pensées et nos désirs, faisant les choses non simplement pour honorer Dieu, mais par divers autres motifs. De là vient qu'on se défie, qu'on soupçonne, qu'on dissimule, qu'on cache, qu'on invente avec artifice, qu'on prévient, qu'on subtilise, qu'on distingue, etc. ; 2. en ce qui regarde les autres, de qui l'on fait des jugements, des interprétations, des conjectures, des informations, des recherches, etc. ; 3. en ce qui concerne les réflexions sur nous-mêmes pour nous contenter. Réflexions sur le passé, sur le présent, sur l'avenir, sur nos bonnes œuvres, pour nous en

réjouir; sur nos mauvaises, pour les excuser ou pour en avoir des regrets inutiles, pour former de vaines résolutions touchant l'avenir. Tout cela est contraire à la vraie simplicité, et l'on ferme la porte à tous ces défauts quand l'esprit n'est occupé que de la seule pensée de contenter Dieu.

CHAPITRE VII

DE L'ESPRIT DE DÉVOTION.

L'esprit de dévotion est le ressort de la vie spirituelle et consiste à avoir son cœur toujours uni à Dieu ou à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et quand cela se fait fortement et sans peine, tout le reste suit aisément comme l'amendement de la vie, le progrès dans les vertus, l'oubli des choses du monde, etc. De sorte que pour élever bientôt une âme à la perfection, deux choses sont nécessaires.

La première est de la faire travailler à se connaître et à se corriger; la seconde, de la remplir d'idées qui excitent à la dévotion et qui lui fassent goûter Dieu intérieurement.

Quand l'âme est parvenue à ce goût de Dieu, il faut qu'elle tâche de l'entretenir et de le

rendre continuel. Pour cet effet, elle méprisera le soin de son corps, elle retranchera les réflexions sur la vie d'autrui, et s'éloignera de mille petits divertissements qui l'amuse et la retardent. De plus, les vertus entreront dans l'esprit avec douceur et facilité.

Tâchons donc sans cesse d'approcher de Dieu, de nous lier à lui par nos pensées et par nos affections, et de ne donner lieu à rien qui nous en divertisse, si ce n'est aux actions de son service pour lesquelles il faut tout quitter, même l'oraison et l'entretien de Dieu.

Aussitôt que nous trouvons du vide dans nos occupations, recourons utilement à Dieu au dedans de nous, ou à Jésus-Christ, pour rallumer en nous la dévotion. De là viendra que notre esprit étant toujours saintement occupé, il ne donnera point d'entrée aux vices ni aux richesses inutiles, et il se rendra noble et vénérable à soi-même et aux autres, respirant une continuelle odeur de sainteté.

On peut dire des trois principaux objets de notre dévotion, Jésus-Christ, la sainte Vierge et saint Joseph, que ce qui fait l'éclat et le lustre spécial de Jésus-Christ dans sa vie mortelle, c'est son humilité et sa douceur; celui de la sainte Vierge, c'est sa pureté; celui de saint Joseph, c'est la sagesse de sa conduite.

Trois choses nuisent à l'esprit de dévotion dans

quelques communautés religieuses : 1. l'excès des vaines récréations; 2. l'esprit de raillerie; 3. les amitiés particulières et la trop grande familiarité que quelques-uns ont ensemble.

CHAPITRE VIII

DES DIVERSES SORTES DE RELIGIEUX ET DES CHOSES QUI SONT LES PLUS PRÉJUDICABLES A QUELQUES SAINTES COMMUNAUTÉS.

Il peut y avoir quatre sortes de religieux : les uns parfaits; d'autres méchants, superbes, pleins de vanité, sensuels, ennemis de la régularité; d'autres tièdes, lâches, nonchalants, et les derniers vertueux et qui tendent à la perfection, quoiqu'ils n'y doivent peut-être arriver jamais.

Les religions les plus saintes peuvent avoir de ces quatre sortes de gens, aussi bien que celles qui sont tombées dans le relâchement, toutefois avec cette différence que, dans un Ordre qui est déchu de sa première ferveur, le gros de l'Ordre est des tièdes, et le reste est composé de quelques méchants et d'un petit nombre qui travaillent à leur perfection, et de très peu de parfaits. Mais dans un Ordre où l'observance régulière est encore dans sa vigueur, le gros de

la communauté est de ceux qui tendent à la perfection, et le reste comprend quelques parfaits, peu de tièdes et très peu de méchants.

On peut faire ici une remarque fort considérable. C'est qu'un Ordre religieux penche à sa décadence, quand le nombre des tièdes commence à égaler celui des fervents, je veux dire de ceux qui tâchent de jour en jour de faire de nouveaux progrès dans l'oraison, dans le recueillement, dans la mortification, dans la pureté de conscience, dans l'humilité. Car ceux qui n'ont pas ce soin-là, bien qu'ils se gardent du péché mortel, doivent passer pour tièdes, et corrompent beaucoup d'autres, nuisent extrêmement à tout le corps et sont eux-mêmes en danger, ou de ne pas persévérer dans leur vocation, ou de tomber dans un orgueil intérieur ou de grands désordres.

Le devoir des Supérieurs dans les maisons religieuses, est de faire en sorte, tant par leurs bons exemples que par leurs exhortations, par leurs entretiens particuliers et par leurs prières, que leurs inférieurs se maintiennent dans le rang des fervents qui tendent à la perfection, autrement ils en porteront eux-mêmes la peine, et une peine terrible.

Il y a quatre choses préjudiciables à la vie spirituelle et sur lesquelles se fondent les méchantes maximes qui se glissent dans les saintes

communautés. 1. L'estime des talents et des qualités purement humaines. 2. Le soin de se faire des amis par des vues humaines. 3. Une conduite politique et qui ne suit que la prudence humaine, un esprit rusé et contraire à la simplicité évangélique. 4. Les récréations superflues que l'âme cherche; ou les entretiens et les lectures qui donnent à l'esprit une satisfaction toute naturelle.

Les trois convoitises du monde se trouvent aisément dans les religions même bien réglées : 1. l'ambition, par le désir d'être avancé dans les charges et dans les emplois éclatants; 2. l'avarice, par le désir d'acquérir et d'accumuler des sciences; 3. la convoitise de la chair, par le désir des aises et des commodités du corps et par la sensualité.

CHAPITRE IX

DE L'ESPRIT DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

L'esprit de notre Compagnie est une participation de celui de Jésus-Christ, et consiste particulièrement en ce que la Compagnie se réfère à lui comme un corps qui lui est spécialement affecté. Voilà pourquoi elle s'appelle Compagnie de Jésus.

Saint Ignace qui veut que l'obéissance soit la marque par laquelle ses enfants soient distingués des autres religieux, leur recommande *de n'avoir point égard aux qualités personnelles de leur Supérieur, mais de considérer en lui Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont le Supérieur tient la place, et pour l'amour duquel ils lui obéissent*. C'est là l'esprit de la Compagnie et une excellente manière de présence de Dieu.

Le même Saint, pour la même raison, a voulu lier la Compagnie par un vœu exprès au souverain pontife, comme à la personne du monde qui représente le mieux Jésus-Christ, étant son vicaire sur la terre.

Notre esprit doit imiter celui de Jésus, en ce que comme Jésus était composé de deux natures, l'une divine et l'autre humaine : de même notre esprit, par rapport aux deux natures de Jésus, est composé de deux natures, du divin et de l'humain, de l'intérieur et de l'extérieur. Jésus-Christ, selon l'extérieur, paraissait simplement homme comme les autres, et dans l'intérieur il était uni à Dieu hypostatiquement. Ainsi, nous devons être au dehors semblables aux autres par une vie commune, et au dedans être unis à Dieu par attention et par amour. Nous sommes obligés de nous occuper aux fonctions de zèle et de charité envers le prochain : et pour cela nous devons avoir de grandes industries et de grandes vertus.

Voilà l'extérieur de notre esprit. L'intérieur est d'être possédé de Dieu et d'avoir dans l'âme une sainte disposition qui influe en tout ce que nous faisons au dehors et qui l'anime.

Deux choses forment notre esprit intérieur.

1. Une grande abnégation et un grand mépris du monde; 2. une grande science des choses spirituelles, un goût de Dieu, une grande oraison, une dépendance du Saint-Esprit, une liberté de cœur et un zèle ardent.

Pour former l'esprit extérieur, il faut avoir une grande obéissance, une grande force dans les travaux, une grande prudence dans la conversation.

Le rapport de notre esprit à celui de Jésus-Christ, consiste à joindre ensemble des choses contraires en apparence, comme la science et l'humilité, la jeunesse et la chasteté, la diversité des nations et une parfaite charité, etc.; de même que Notre-Seigneur alliait en sa personne la divinité avec l'humanité, l'immortalité avec une vie mortelle, le souverain domaine avec l'état de serviteur, etc. En même temps qu'il gouvernait tout l'univers, il conversait familièrement avec les pécheurs. Ainsi nous devons être disposés à faire des actions très hautes, puis d'autres très basses. C'est là l'esprit de la Compagnie.

Le dernier point de la plus haute perfection

27.

dans ce monde est le zèle des âmes. Pour former ce zèle, il faut un certain tempérament qui ne se rencontre qu'avec peine, et qui résulte du mélange des choses contraires. Il faut, par exemple, mêler dans notre vie une grande affection aux choses surnaturelles avec l'étude des sciences et avec d'autres occupations naturelles; or, il est fort aisé de se jeter trop d'un côté. On peut avoir trop de passion pour les sciences et négliger l'oraison et les choses spirituelles; ou si l'on veut être un homme spirituel, on peut ne pas assez cultiver les talents naturels, comme la doctrine, l'éloquence, la prudence, d'où l'on tire des industries pour réussir dans nos ministères.

L'esprit de Dieu a donné à saint Ignace une lumière particulière pour joindre ensemble ces choses-là dans notre institut. D'autres qui n'avaient pas cette lumière, se sont tellement attachés à la solitude, à la pénitence, à la contemplation, qu'ils semblent avoir porté jusqu'à l'excès le mépris de tous les talents humains.

Par là nous pouvons connaître l'excellence de l'esprit de la Compagnie, qui honore et imite la manière avec laquelle la divinité était unie à tout ce qui était humain en Jésus-Christ, aux facultés de son âme, aux membres de son corps, à son sang, et divinisait tout. Ainsi l'esprit de Dieu en nous s'allie avec tout ce qui est bon naturellement, comme sont les talents naturels et acquis,

et divinise tout ce qui peut contribuer à la gloire de Dieu.

Cette alliance est difficile. C'est pourquoi ceux d'entre nous qui ne rencontrent pas la perfection de notre esprit, s'attachent aux avantages naturels et humains, étant dépourvus des surnaturels et divins.

Ce qui peut nous faire le plus de tort, si nous n'y prenons garde, c'est la recherche des emplois éclatants, la vanité, le désir de paraître, ou la recherche des commodités du corps, les conversations inutiles et les amusements. On tombe nécessairement dans ces défauts quand on ne s'adonne pas tout à fait à la vie intérieure, parce que l'âme indigente et famélique cherche quelque bien à quoi elle puisse s'attacher pour se rassasier.

Il n'y a point de vice si contraire à notre institut, que la vaine gloire, parce que nous sommes obligés de procurer en toutes choses la plus grande gloire de Dieu.

Nous n'avons point, par notre institut, ni de cérémonies propres, ni d'offices particuliers comme les autres religieux, parce que notre manière de vie est commune et que nous nous tenons dans l'universalité de l'Église. Nous ne sommes pas pour cela exempts des dévotions particulières des autres Ordres, mais plutôt nous sommes capables de les embrasser toutes, n'étant déterminés à aucune.

Saint Ignace ne nous a presque rien affecté de particulier, parce que notre fin est la plus grande gloire de Dieu; et comme elle est préférable à toutes les autres fins, et qu'en certaines circonstances elle exige des choses contraires aux fins particulières, il a été nécessaire que nous ne fussions déterminés à pas une. Ce qui ne nous empêche pas de les embrasser toutes dans les occasions où la plus grande gloire de Dieu le demande. L'esprit de la Compagnie nous rend de telle sorte indépendants, que nous pouvons prendre part à l'esprit des Ordres et à leurs dévotions, sans rien faire en cela contre l'esprit de la Compagnie, lequel, à cause de son universalité, compatit avec tous les autres. C'est l'esprit de Jésus qui est le général de l'Église. L'esprit de la Compagnie est universel d'une manière si noble, qu'il n'y a dans tous les divers états de l'Église aucun esprit de vertu que le nôtre n'embrasse; mais il les prend tous en tant qu'ils ne s'excluent point l'un de l'autre.

Nous devons avoir une haute idée de notre vocation, une grande estime est un grand respect pour notre ministère, étant établis par l'autorité de l'Église, du Saint-Siège et d'un concile général, pour rendre à Dieu le service le plus noble dont nous soyons capables. Nous avons succédé au ministère des Apôtres, non en ce qui est de dignité et d'autorité, qui devant Dieu est la chose

la moins considérable de cet emploi, mais en ce qui est véritablement grand; savoir le travail pour le salut des âmes et pour la propagation du royaume de Dieu.

Notre partage est celui des Apôtres. *Nos autem orationi et ministerio verbi instantes erimus.* Nous nous appliquerons entièrement à l'oraison et au ministère de la parole. Les fonctions des Apôtres nous sont données, la gloire de Dieu est entre nos mains, qu'y a-t-il de plus éminent? C'est à quoi notre profession nous engage. Ainsi nous devons nous traiter les uns les autres avec un grand respect, quoique à l'extérieur nous soyons dans la bassesse d'une vie commune. Cette considération même sert à augmenter notre gloire; car c'est ainsi que Jésus-Christ et les Apôtres ont vécu, et tout ce qu'il y a d'éclatant dans le royaume de Dieu, a pour fondement la bassesse. Jésus-Christ a fondé sa gloire, le salut de l'univers et tous ses desseins sur la vie pauvre et abjecte, sur ses opprobres et sur sa mort.

Notre dessein doit être si relevé, que nous cherchions en toutes choses, comme dit saint Ignace, *quod est optimum*, ce que nous jugeons le meilleur et le plus parfait. Si bien que l'esprit de la Compagnie nous oblige de ne nous arrêter qu'au plus grand bien et non pas seulement au bien. Il nous impose une étroite obligation de faire excellemment toutes nos fonctions, parce que sans cela

nous ne sommes pas nécessaires à l'Église, parce qu'il y en a d'autres qui font les mêmes choses que nous.

Nous devons juger de la grandeur et de la perfection de l'esprit de la Compagnie, non tant par ce qui s'exécute communément, que par le dessein de notre fondateur, saint Ignace. Ce dessein est si haut, que le saint Patriarche, pour rendre ses enfants propres à l'accomplir, recherche en eux des qualités singulières. Il les fait passer par des épreuves extraordinaires. Il ne les admet qu'après plusieurs années au corps de la Compagnie. Certainement sans cela nos fonctions se pouvaient faire raisonnablement et avec utilité : car nous voyons que des personnes d'une vertu commune réussissent assez bien dans les mêmes emplois. D'où nous devons conclure que saint Ignace nous voulait porter à un point de perfection sublime et difficile ; savoir : à joindre ensemble des choses qui s'allient aussi malaisément qu'une grande oraison, une grande abnégation, un parfait dénûment de toutes choses, un grand mépris du monde, la plénitude du Saint-Esprit, et la conversation, l'étude, les missions, les voyages, les ministères extérieurs. Or, il est évident que pour bien faire cette alliance et ce mélange, tout ce que notre saint fondateur nous prescrit est nécessaire. Et si nous ne nous acquittons de nos fonctions que tellement quellement,

nous rendons notre institut inutile en la plupart de ses parties, comme dans la distinction des degrés et dans ses diverses et longues probations. Il est donc constant, qu'afin de correspondre à l'essentiel de notre institut, nous devons avoir une éminente vertu et posséder excellemment l'esprit apostolique, sans cela nous ne saurions atteindre à la perfection de nos constitutions; l'on a sujet de nous faire de grands reproches; et l'on peut dire que le dessein de notre institut n'est point exécuté et que l'établissement de la Compagnie n'était point nécessaire.

CHAPITRE X

DU ROYAUME DE DIEU DANS LES AMES.

ARTICLE I

*En quoi consiste le royaume de Dieu,
et ses avantages.*

Dieu a trois sortes de royaumes, celui de la nature, celui de la grâce et celui de la gloire. Le premier se rapporte au second, et le second au troisième.

Le royaume de la grâce est intérieur, et sa fin est la félicité sainte. Car la béatitude de l'homme

résulte de son union avec Dieu, laquelle est la sainteté.

Ce royaume, quant à son exercice, consiste en deux choses : 1. en la direction du roi ; 2. en la dépendance des sujets, ou, pour user des termes de l'Écriture, dans les voies de Dieu vers les âmes, et dans les voies des âmes vers Dieu.

Les voies de Dieu vers les âmes sont : justice et miséricorde, et mélange de l'une et de l'autre. Dieu a diverses sortes de volontés. Il en a d'ordonnance positive et de simple permission. Il en a d'évidentes et de cachées. Il console et afflige. Il caresse et châtie. Il donne de la terreur et de la confiance, il vient avec éclat et comme en cachette. Il livre des assauts et gagne par la douceur.

Les voies des âmes vers Dieu sont : dépendance, humilité, résignation, abandonnement de tout soin, mortification de l'amour-propre, pureté de cœur. Plus on a de ces saintes dispositions, plus le royaume de Dieu s'établit dans l'âme.

Les excellences de ce royaume sont la sagesse du roi, sa puissance, sa bonté, la noblesse et la dignité des sujets, la paix, l'assurance, la liberté, les biens, les plaisirs dont ils jouissent. En quoi le royaume de Dieu a des avantages infinis par-dessus les royaumes de la terre.

Quelle différence entre le royaume de la grâce et celui du péché ! ils ont leurs chefs, leurs guerres, leurs armes et leurs lois différentes. Ils sont tous deux intérieurs. L'un et l'autre se trouvent en nous, l'un est fondé en Adam, l'autre en Jésus-Christ. Ils s'établissent sur la destruction l'un de l'autre. Saint Paul explique tout cela excellemment. C'est à nous à choisir d'être les sujets de l'un ou de l'autre de ces deux royaumes. Le salut consiste à nous retirer de celui du péché et à entrer dans celui de la grâce ; et la perfection, à faire mourir en nous la loi du péché et de la chair, et à vivre selon la loi de l'esprit.

ARTICLE II

De la conduite du royaume de Dieu.

La première opération de Dieu dans la conduite de son royaume est, selon saint Denis, de purger les âmes. Et pour cet effet, il met dans le cœur de ses sujets la connaissance d'eux-mêmes, et il leur donne une lumière qui leur découvre toutes leurs perversités les plus secrètes, et cela pour trois raisons : 1. pour montrer qu'il est le roi du cœur, puisqu'il le pénètre et qu'il en développe les plus profonds replis, y faisant voir des défauts dont on ne se fût jamais aperçu ; 2. pour garder l'ordre qu'il s'est prescrit de sanc-

tifier les hommes par leur copoération, qui consiste à rétracter toutes leurs infidélités; ce qu'ils ne peuvent faire, qu'ils n'en aient une pleine connaissance; 3. pour rendre son royaume stable et éternel par la vraie humilité intérieure, qui ne saurait mieux se conformer en nous que par la connaissance expérimentale de nos misères et par l'horreur que nous en avons. Or, cela sert à rendre le royaume de Dieu stable, et sans cela naturellement nous nous enorgueillissons des grâces que Dieu nous fait.

Cette opération de Dieu, qui est le commencement de ses voies, découvre à l'âme : 1. la multitude de ses malices et de ses refus, et les volontés non seulement directes qui la portent au mal, mais encore les indirectes, interprétatives et virtuelles, que les affections déréglées cachent ordinairement, ou que l'on excuse par de fausses raisons; 2. la grandeur et la grièveté de ces malices, qu'il est important de bien connaître pour établir solidement l'esprit d'humilité et pour se corriger efficacement de ses défauts.

Tout cela se fait par une lumière surnaturelle, qui se termine enfin à la lumière de gloire. Elle augmente peu à peu de telle sorte qu'elle devient une lumière de contemplation qui a plus de force pour nous faire connaître nos péchés et nos faiblesses, que toutes les réflexions et les examens que nous pouvions faire de nous-mêmes.

La connaissance de nos misères, que cette lumière nous donne, sert à nous encourager, et fait qu'à l'heure de la mort la vue de nos péchés ne nous étonne point.

Dieu, qui est la lumière, commence à régner dans les âmes en chassant les ténèbres du péché ; il la purge : 1. du péché actuel ; 2. de l'habitude au péché ; 3. de l'obligation de subir la peine du péché ; 3. de la corruption de la nature ; et enfin il en vient jusqu'à la purger de plus en plus de l'imperfection de l'être créé. Ce qui ne s'achève jamais entièrement dans cette vie.

La raison pourquoi Dieu commence par là, c'est qu'il veut que son royaume soit éternel. Or, cette conduite est nécessaire pour la rendre stable.

La seconde opération de Dieu dans le gouvernement de son royaume est d'enseigner aux âmes la science des saints, qui seule est la véritable science. Les autres sciences prises en elles-mêmes et sans rapport à la gloire de Dieu, mènent à l'orgueil, à la folie et à l'erreur.

La vérité de la science et de la sagesse, dit Aristote, doit se prendre par rapport à la dernière fin. La science qui ne s'y réfère point n'est pas simplement et absolument science ; elle ne l'est qu'en un certain sens limité et peut compatir avec l'état d'erreur. Le vrai savant est celui qui sait les vérités qui le mènent à la féli-

cité, et non celui qui sait les choses humaines.

Dieu est bien différent des maîtres de la terre :
 1. ceux-ci n'instruisent que l'entendement. Leurs lumières laissent le cœur froid. Dieu peut mouvoir la volonté. Sa lumière y porte la chaleur ;
 2. ils n'instruisent que par des discours et par une suite de propositions. Dieu fait comprendre la vérité en un moment, et par une simple vue ;
 3. ils ne sauraient apprendre leur doctrine à un sujet qui manque d'esprit. Dieu donne de l'intelligence à ceux qui n'en ont point, et il n'y a esprit si grossier qui ne soit capable de la science des saints lorsqu'il plaît à Dieu de l'enseigner.

ARTICLE III

Du bonheur du royaume de Dieu.

Les sujets du royaume de Dieu sont véritablement rois. *Fecisti nos Deo nostro regnum, et regnabimus.*

Trois choses accompagnent la royauté : la dignité ou splendeur, les richesses et les plaisirs ; avoir beaucoup de ces trois choses, c'est régner dans le monde. Or, les âmes en qui Dieu a établi le royaume de sa grâce, possèdent excellemment ces trois avantages.

1. Leur état est d'une éminente dignité, en ce qu'elles obéissent immédiatement à Dieu et ne dépendent intérieurement que de lui. Elles ont

une pleine liberté, un parfait domaine sur le monde, sur la chair et le démon. Elles marchent tête levée; elles ne craignent rien; elles ont un courage à l'épreuve de tout ce qui peut arriver dans la vie. Josèphe appelle le gouvernement des Israélites, avant qu'ils eussent des rois, *Théocratie*, qui veut dire gouvernement de Dieu. C'est ainsi qu'on peut nommer le gouvernement des âmes, le royaume de la grâce.

2. Les richesses de ce royaume sont incompréhensibles. *Investigabiles divitias Christi*, dit saint Paul, qui les représente admirablement en divers endroits de ses Épîtres; elles sont de deux sortes, une abondance de sagesse, de science et de lumière, et une plénitude de grands sentiments de Dieu et des choses divines. Dans ce royaume, les âmes sont tellement remplies de la plénitude de Dieu, comme dit saint Paul, qu'elles ne désirent point d'autres biens. Ce qui est proprement être riche.

3. Les plaisirs, les délices, les douceurs, les consolations, la paix que l'on goûte dans le royaume de Dieu, surpassent ce que le cœur peut désirer et tout ce que l'esprit peut concevoir.

Ces biens du royaume intérieur de Dieu ont deux qualités qui les relèvent merveilleusement. La première, qu'ils sont éternels ou fondés en l'éternité; car la splendeur du royaume de la grâce est l'ombre de la lumière de gloire. Les ri-

chesses de la grâce sont les arrhes de la gloire. Les délices des Saints dans la vie présente, sont un avant-goût du paradis. Voilà pourquoi saint Paul appelle la grâce, *vie éternelle*.

La seconde est que ces grands biens sont compatibles avec les maux contraires, ce qui ne se rencontre point dans les biens temporels. La gloire, les richesses, les plaisirs du royaume de Dieu, subsistent avec les opprobres, avec la pauvreté, avec les douleurs ; et cette alliance est une source de mérites pour les Saints.

Voilà les biens que nous pouvons posséder dès cette vie, une royauté, des trésors immenses, des torrents de délices. Voilà ce que nous perdons pour des bagatelles qui nous mènent à l'enfer. Car toute attache aux choses de la terre met notre âme en danger de se perdre.

ARTICLE IV

De la pratique du royaume intérieur de Dieu, ou des moyens de l'établir en nous.

Pour établir en nous le royaume de Dieu, nous devons faire trois choses :

1. Il faut bannir de notre cœur toute autre domination que celle de Dieu, et nous rendre intérieurement libres des affections qui nous assujettissent aux créatures. On veut d'ordinaire joindre ensemble le royaume de la grâce et celui

du péché. On cherche des tempéraments pour accorder les lois de l'un avec celles de l'autre, et l'amour-propre suggère pour cela mille inventions. De là vient que l'état commun des hommes est plein de troubles et fort divisé. *Personne*, dit Jésus-Christ, *ne peut servir deux maîtres*. Dieu veut régner seul dans le cœur : il n'y peut souffrir de compagnon. Ainsi, pour l'en rendre le seul paisible possesseur, il en faut chasser les tyrans qui lui en disputent la souveraineté, c'est-à-dire les objets qui, par une affection déréglée, y dominant à son préjudice. Le moyen de les reconnaître est d'observer à quoi nos pensées se portent ordinairement, et quel est le ressort des quatre passions que nous ressentons le plus : la joie, la tristesse, le désir et la crainte. Quand nous l'aurons reconnu, nous nous appliquerons fortement à l'arracher et à le détruire par des inclinations contraires.

2. Après avoir secoué la domination des créatures, il faut nous lier à la conduite de Dieu par une étroite dépendance qui demande que nous nous abandonnions à lui sans réserve et sans souci de l'avenir ; que nous hasardions nos affaires et nos intérêts entre les mains de Dieu, surtout en ce qui concerne l'obéissance, ne nous donnant aucun mouvement par nous-mêmes et nous laissant gouverner comme de petits enfants ; que nous nous offrions libéralement à toutes les

volontés futures de Dieu, et que nous nous résignons pleinement aux présentes, acceptant tout de sa main, sans nous plaindre et sans nous permettre de désirer autre chose.

3. En tout cela il faut procéder d'une manière intérieure, et mener une vie non seulement bonne, mais vraiment intérieure, réglant tous les mouvements de notre cœur par l'instinct de Dieu. Conduite qui comprend trois actes. Le premier, de consulter en toutes choses l'oracle intérieur et l'esprit divin, de peur que l'esprit humain ne le prévienne. Le deuxième, d'accomplir avec fidélité ce qu'il ordonne; autrement il se retire et se cache. Le troisième, de faire tout en la vue de Dieu, par hommage à son être souverain et en union avec son esprit. Si l'on ne s'habitue à opérer ainsi, l'on n'agit que par des principes bas et immortifiés, même dans les actions les plus saintes, et l'on va toujours à soi-même : on se cherche et on se trouve en tout.

Concluons donc qu'il faut s'adonner à l'intérieur. *Apprenez*, dit le livre de l'Imitation de Jésus-Christ, *à mépriser les choses extérieures; entrez en vous-mêmes et vous verrez venir en vous le royaume de Dieu*. Soyons tout à Dieu. Vive Dieu ! Pour moi je suis à Dieu, suive qui voudra le monde. Hélas ! mon Dieu, ne suis-je pas à vous ? n'êtes-vous pas mon Dieu ? Cependant les hommes ne veulent point de vous, et ils disent

dans leur révolte : *Nolumus hunc regnare super nos*. Et moi, Seigneur, je dirai hautement, je dirai sans cesse : *Adveniat regnum tuum. Veni, Domine Jesu, aufer scandala de regno tuo*. Ainsi soit-il.

FIN

TABLE

DES PRINCIPAUX SUJETS CONTENUS

DANS LA DOCTRINE SPIRITUELLE

AVERTISSEMENT.....	5
La vie du P. Lallemant.....	7
I. PRINCIPE. La vue de la fin.....	49
CHAP. I. Que Dieu seul peut nous rendre heureux. <i>Ibid.</i>	
CHAP. II. Que notre félicité dépend de notre parfait assujettissement à Dieu, qui seul doit régner dans notre cœur.....	54
II. PRINCIPE. L'idée de la perfection.....	57
La perfection peut être considérée ou en général, ou en particulier, selon qu'elle est le propre de la Compagnie de Jésus.....	<i>Ibid.</i>
SECTION I. DE LA PERFECTION EN GÉNÉRAL.....	<i>Ibid.</i>
CHAP. I. Le premier acte d'une âme qui tend à la perfection.....	<i>Ibid.</i>
Art. I. Comment nous devons chercher Dieu en toutes choses, et ne chercher que lui seul.....	<i>Ibid.</i>
Art. II. Qu'il faut se donner tout à Dieu.....	63
Art. III. Combien la finesse et le déguisement nous éloignent de Dieu.....	66
CHAP. II. Moyens principaux de la perfection.....	67
Art. I. Que les sacrements sont les principaux moyens pour acquérir la perfection.....	<i>Ibid.</i>
Art. II. De l'usage des pénitences.....	
CHAP. III. L'exemple des vertus les plus nécessaires pour la perfection.....	70

<i>Art. I. De la foi.....</i>	70
<i>Art. II. Combien notre peu de confiance déplaît à Dieu et nous fait de tort.....</i>	73
<i>Art. III. De l'humilité.....</i>	75
<i>Art. IV. De l'amour des croix.....</i>	80
 SECTION II. De la perfection propre à la Compagnie de Jésus.....	 83
CHAP. I. En quoi consiste la perfection propre de cette Compagnie,.....	<i>Ibid.</i>
<i>Art. I. De la fin et de l'institut de la Compagnie de Jésus et des moyens d'y parvenir.....</i>	<i>Ibid.</i>
<i>Art. II. Que la Compagnie appartient à Jésus-Christ comme Sauveur.....</i>	85
<i>Art. III. Saint Ignace, modèle de la perfection de la Compagnie.....</i>	87
CHAP. II. Diverses dispositions des religieux à l'égard de la perfection.....	88
CHAP. III. Les motifs qui nous portent à prendre soin de notre perfection.....	91
<i>Art. I. Le désir de notre salut.....</i>	<i>Ibid.</i>
<i>Art. II. L'ordre d'un zèle bien réglé.....</i>	92
<i>Art. III. Le fruit de nos travaux.....</i>	93
<i>Art. IV. Combien de personnes ont intérêt à notre perfection.....</i>	94
CHAP. IV. Les moyens de perfection propres de notre Compagnie.....	96
<i>Art. I. En quel sens l'oraison de la Compagnie doit être pratiquée.....</i>	<i>Ibid.</i>
<i>Art. II. L'obéissance et l'exacte observance des règles propres de notre Compagnie, et les motifs qui nous y portent.....</i>	98
CHAP. V. Le zèle du salut et de la perfection du prochain.....	101
<i>Art. I. Motifs de zèle.....</i>	<i>Ibid.</i>

Art. II. Quel usage nous devons faire de la science à l'exemple de saint Ignace.....	101
Art. III. Par quels moyens il faut maintenir l'estime et l'autorité de la Compagnie.....	103
CHAP. VI. Divers avis.....	103
Art. I. Avis pour un directeur des jeunes religieux qui sortent du noviciat....	<i>Ibid.</i>
Art. II. Avis aux Pères du troisième an pour le temps de leur noviciat.....	112
Art. III. Avis aux Pères du troisième an au sortir de leur noviciat, pour le reste de leur vie.....	117
Art. IV. Avis pour les prédicateurs.....	122
Art. V. Avis pour divers emplois de la Compagnie.	126
III. PRINCIPE. La pureté du cœur.....	130
CHAP. I. Sa nature et ses propriétés.....	<i>Ibid.</i>
Art. I En quoi consiste la pureté de cœur.....	<i>Ibid.</i>
Art. II. Combien la pureté de cœur nous est nécessaire.....	<i>Ibid.</i>
Art. III. L'ordre qu'il faut garder dans la pureté de cœur, et les divers degrés de pureté.....	134
CHAP. II. Les choses dont on doit purifier le cœur.	136
Art. I. Les péchés véniels.....	<i>Ibid.</i>
Art. II. Les passions.....	140
Art. III. Le fonds d'orgueil qui est en nous.....	143
Art. IV. Qu'il ne faut rien négliger des moindres imperfections.....	149
Art. V. De l'abnégation de nos inclinations pour nous mettre dans une sainte indifférence.....	151
Art. VI. Comment on se doit comporter dans les grâces et avec quelle abnégation il les faut recevoir.	153
CHAP. III. Le soin qu'il faut avoir de la pureté de cœur dans l'action.....	160
Art. I. Nous devons faire nos actions avec une intention pure.....	160

Art. II. Que nous devons agir par des principes surnaturels	161
CHAP. IV. Les principes de la corruption du cœur du côté de l'esprit.....	163
Art. I. L'erreur et les fausses maximes.....	<i>Ibid.</i>
Art. II. L'ignorance.....	164
CHAP. V. Les principes de la corruption du cœur au dedans et à l'extérieur.....	168
Art. I. Combien nuisent les amitiés particulières et la conversation des imparfaits.....	<i>Ibid.</i>
Art. II. Défauts que nous devons éviter dans la conversation.....	169
Art. III. Des visites et des conversations inutiles.	171
IV. PRINCIPE. La docilité à la conduite du Saint-Esprit.....	174
CHAP. I. La nature de la docilité à la conduite du Saint-Esprit.....	<i>Ibid.</i>
Art. I. En quoi consiste cette docilité.....	<i>Ibid.</i>
Art. II. Les moyens de parvenir à cette docilité..	175
Art. III. Objections contre cette doctrine de la conduite du Saint-Esprit.....	177
CHAP. II. Les motifs qui nous portent à cette docilité.....	181
Art. I. Que la perfection et même le salut dépendent de la docilité à la grâce.....	<i>Ibid.</i>
Art. II. Qu'il y a peu d'âmes parfaites, parce qu'il y en a peu qui suivent la conduite du Saint-Esprit..	187
Art. III. L'excellence de la grâce et l'injustice de l'opposition qu'on y apporte.....	189
Art. IV. Le Saint-Esprit exerce l'office de consolateur à l'égard des âmes fidèles.....	192
CHAP. III. Des dons du Saint-Esprit en général....	195
Art. I. De la nature des dons du Saint-Esprit.....	<i>Ibid.</i>
Art. II. Les effets des dons du Saint-Esprit.....	199

<i>Art.</i> III. D'où vient que les dons du Saint-Esprit ont si peu d'effets dans les âmes.....	203
CHAP. IV. Des dons du Saint-Esprit en particulier.	207
<i>Art.</i> I. Du don de sagesse.....	<i>Ibid.</i>
<i>Art.</i> II. Du don d'intelligence.....	218
<i>Art.</i> III. Du don de science.....	224
<i>Art.</i> IV. Du don de conseil.....	233
<i>Art.</i> V. Du don de piété.....	246
<i>Art.</i> VI. Du don de force.....	251
<i>Art.</i> VII. Du don de crainte de Dieu.....	260
CHAP. V. Des fruits du Saint-Esprit.....	267
<i>Art.</i> I. De la nature des fruits du Saint-Esprit.....	<i>Ibid.</i>
<i>Art.</i> II. Des fruits de charité, de joie et de paix..	269
<i>Art.</i> III. Des fruits de douceur et de patience....	273
<i>Art.</i> IV. Des fruits de bonté et de bénignité.....	274
<i>Art.</i> V. Du fruit de longanimité.....	<i>Ibid.</i>
<i>Art.</i> VI. Du fruit de foi.....	275
<i>Art.</i> VII. Des fruits de modestie, de tempérance et de chasteté.....	277
CHAP. VI. Les obstacles qu'on trouve de la part du démon dans la conduite de la docilité à la conduite du Saint-Esprit.....	278
<i>Art.</i> I. Comment le démon empêche notre avancement spirituel.....	<i>Ibid.</i>
<i>Art.</i> II. Divers artifices du démon pour nous tromper.	280
<i>Art.</i> III. Discernement des opérations de Dieu et de celles du démon.....	284
<i>Art.</i> IV. Illusions secrètes.....	285
<i>Art.</i> V. Marques d'une âme trompée.....	287
<i>Art.</i> VI. Ce qu'il faut remarquer dans les mouvements qui nous portent au bien.....	288
V. PRINCIPE. Le recueillement et la vie intérieure.....	290
CHAP. I. De la nature et des causes de la vie intérieure	<i>Ibid.</i>

<i>Art. I.</i> En quoi consiste la vie intérieure.....	290
<i>Art. II.</i> Comment nous devons imiter la vie intérieure de Dieu.....	293
<i>Art. III.</i> D'où vient que nous avançons si peu dans la vie intérieure.....	295
CHAP. II. Des motifs qui nous portent à la vie intérieure.....	296
<i>Art. I.</i> Qu'on n'avance point dans les voies de la perfection, si l'on ne s'adonne à la vie intérieure. <i>Ibid.</i>	
<i>Art. II.</i> Que sans l'oraison nous ne pouvons nous acquitter des devoirs de notre vocation, ni faire de fruit dans nos emplois.....	299
<i>Art. III.</i> Que la paix ne se trouve que dans la vie intérieure et que nos mécontentements ne viennent que de ce que nous ne sommes pas intérieurs.....	304
CHAP. III. Les occupations de la vie intérieure.....	307
<i>Art. I.</i> De la vigilance sur notre intérieur..... <i>Ibid.</i>	
<i>Art. II.</i> Combien il nous importe de joindre la vie intérieure avec nos occupations extérieures.....	313
<i>Art. III.</i> Que de nous-mêmes nous ne devons pas nous porter aux emplois extérieurs.....	318
CHAP. IV. Avis pour la vie intérieure.....	319
<i>Art. I.</i> Que nous devons plus cultiver la volonté que l'entendement..... <i>Ibid.</i>	
<i>Art. II.</i> Que la voie de la foi est plus sûre pour la perfection que celle des grâces sensibles.....	320
<i>Art. III.</i> La meilleure manière de pratiquer la vertu.....	321
VI. PRINCIPE. L'union avec Notre-Seigneur.....	323
L'âme s'unit à Notre-Seigneur en trois manières : par connaissance, par amour et par imitation..... <i>Ibid.</i>	
SECTION I. De la connaissance de Notre-Seigneur.	323
CHAP. I. Du mystère de l'Homme-Dieu..... <i>Ibid.</i>	
<i>Art. I.</i> De l'excellence de l'Incarnation..... <i>Ibid.</i>	

DES MATIÈRES. 501

<i>Art. II.</i> De la personne du Verbe.....	326
<i>Art. III.</i> Pourquoi le Fils de Dieu se devait incarner, et non pas le Père ou le Saint-Esprit.....	328
<i>Art. IV.</i> Pourquoi le Fils de Dieu s'est incarné par voie de génération.....	329
CHAP. II. Les propriétés de l'Homme-Dieu.....	331
<i>Art. I.</i> Les anéantissements de l'Homme-Dieu.....	<i>Ibid.</i>
Le Verbe s'est anéanti lui-même.....	<i>Ibid.</i>
<i>Art. II.</i> Les alliances de la sainte humanité de Jésus-Christ avec les trois personnes de la sainte Trinité.....	334
<i>Art. III.</i> Des trois couronnes que Jésus-Christ a reçues de sa sainte Mère dans son Incarnation.....	335
<i>Art. IV.</i> De la royauté de Jésus-Christ.....	337
La royauté de Jésus-Christ est décrite au Psaume 71.	<i>Ibid.</i>
<i>Art. V.</i> Des trois principes des actions de Jésus-Christ.....	341
CHAP. III. Les divers états de la vie de Jésus-Christ.	343
<i>Art. I.</i> De l'enfance de Jésus-Christ.....	344
<i>Art. II.</i> De la vie cachée de Jésus-Christ.....	346
<i>Art. III.</i> De la vie glorieuse de Jésus-Christ.....	347
<i>Art. IV.</i> De l'état de Jésus-Christ au jugement dernier.....	352
Le Père a donné tout pouvoir de juger au Fils....	<i>Ibid.</i>
CHAP. IV. De la sainte Vierge.....	357
<i>Art. I.</i> Des grandeurs de la sainte Vierge.....	<i>Ibid.</i>
<i>Art. II.</i> Que la sainte Vierge est l'unique en chacune de ses alliances avec les trois personnes de la sainte Trinité.....	359
Ma colombe est l'unique.....	<i>Ibid.</i>
<i>Art. III.</i> La gloire de la sainte Vierge dans l'Incarnation.....	360
SECTION II. L'amour de Notre-Seigneur.....	363
CHAP. I. Les raisons d'aimer Notre-Seigneur en lui-même.....	<i>Ibid.</i>

CHAP. II. Les raisons d'aimer Notre-Seigneur au Saint-Sacrement de l'autel.....	368
Art. I. Les merveilles de l'Eucharistie, et en particulier des espèces sacramentelles.....	<i>Ibid.</i>
Art. II. L'excellence du corps de Notre-Seigneur..	371
Art. III. Que la présence eucharistique de Notre-Seigneur nous est plus avantageuse, que sa présence sensible ne fut aux Juifs.....	373
Art. IV. De notre union avec Notre-Seigneur dans le Saint-Sacrement.....	378
Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui.....	<i>Ibid.</i>
Art. V. Divers sentiments sur la communion.....	382
SECTION III. De l'imitation de Notre-Seigneur.....	386
CHAP. I. Les raisons d'imiter Notre-Seigneur.....	<i>Ibid.</i>
CHAP. II. Imiter Notre-Seigneur dans la séparation de toutes les créatures.....	389
CHAP. III. Imiter Notre-Seigneur en sa pauvreté....	391
CHAP. IV. Imiter Notre-Seigneur en sa chasteté....	394
Oh ! combien est belle la race chaste jointe à l'éclat de la vertu !.....	<i>Ibid.</i>
CHAP. V. Imiter Notre-Seigneur en son obéissance. Jésus-Christ s'est fait obéissant pour nous jusqu'à la mort.....	400 <i>Ibid.</i>
CHAP. VI. Imiter Notre-Seigneur en son humilité... Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.....	403 <i>Ibid.</i>
CHAP. VII. Imiter Notre-Seigneur en sa vie intérieure.....	406
CHAP. VIII. Combien le mystère de l'Incarnation nous est utile pour la perfection.....	408
CHAP. IX. Pratique pour honorer solidement le Verbe incarné, la sainte Vierge et saint Joseph.....	410

VII. PRINCIPE. L'ordre et les degrés de la vie spirituelle	413
CHAP. I. De l'oraison en général.....	<i>Ibid.</i>
Art. I. Combien il est avantageux d'être homme d'oraison.....	<i>Ibid.</i>
Art. II. Avis pour l'oraison mentale en général....	415
CHAP. II. De la méditation.....	417
CHAP. III. De l'oraison affective.....	419
CHAP. IV. De la contemplation.....	<i>Ibid.</i>
Art. I. Qu'il y a deux sortes de contemplations....	<i>Ibid.</i>
Art. II. Du don de la présence de Dieu. — Entrée à la contemplation.....	422
Art. III. Les avantages de la contemplation.....	424
Art. IV. Que la contemplation est nécessaire pour la vie apostolique, bien loin de lui être opposée....	428
Art. V. Ce que c'est que la contemplation.....	430
Art. VI. Des propriétés et des effets de la contemplation.....	434
Art. VII. Diverses divisions des degrés de la contemplation.....	440
Art. VIII. Autre division des degrés de la contemplation.....	446
Art. IX. Jugement sur ces divisions des degrés de la contemplation.....	452

TABLE

DE L'ADDITION A LA DOCTRINE SPIRITUELLE DU PÈRE LOUIS LALLEMANT

Quelques-unes de ses pensées recueillies par le P.
Jean-Joseph Surin, de la Compagnie de Jésus, pendant
son second noviciat, l'an 1630.

CHAP. I. De la perfection en général.....	4
Art. I. Motifs qui nous excitent à la perfection....	<i>Ibi</i>
Art. II. En quoi consiste la perfection et quelles dispositions il y faut apporter.....	4
Art. III. De la pratique de la perfection.....	4
CHAP. II. De la pureté de cœur.....	
CHAP. III. En quoi consiste le vrai service de Dieu.	
CHAP. IV. Avis important pour l'avancement des âmes.....	
CHAP. V. De l'humilité.....	
CHAP. VI. De la sainte simplicité.....	
CHAP. VII. De l'esprit de dévotion.....	
CHAP. VIII. Des diverses sortes de religieux et des choses qui sont les plus préjudiciables à quelques saintes communautés.....	
CHAP. IX. De l'esprit de la Compagnie de Jésus....	
CHAP. X. Du royaume de Dieu dans les âmes.....	
Art. I. En quoi consiste le royaume de Dieu et ses avantages.	1
Art. II. De la conduite du royaume de Dieu.....	
Art. III. Du bonheur du royaume de Dieu.....	
Art. IV. De la pratique du royaume intérieur de Dieu, ou des moyens de l'établir en nous.....	

Typographie Firmin-Didot et C^e. — Mesnil (Eure).

BV 2349

L 32

1908

683124



A000023797178





A000023797178

Google